BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	NOUBEL, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-FD. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^E, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

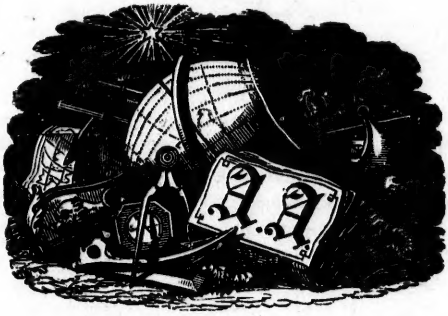
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE.

LIVRE CINQUIÈME.

PÉRIODE DE 1780 A 1800.

CHAPITRE Ier.
(1780-1790.)

JEAN-FRANÇOIS DE LA PÉROUSE.
(SUITE.)

§ 21.

Supplément aux chapitres précédens. Nouveaux détails sur la côte orientale de la Tartarie. Doute sur la prétendue pêcherie de perles dont parlent les jésuites. Différences physiques entre les insulaires de ces contrées et les continentaux. Pauvreté du pays. Impossibilité d'y faire aucun commerce utile. Langue des habitans de l'île Tchoka ou Ségalien.

Notre navigation, depuis Manille jusqu'à l'île Quelpaert, sur la côte méridionale de la Corée, n'était nouvelle que pour nous; car les Hollandais font depuis long-temps le commerce du Japon et

envoient tous les ans un vaisseau ou deux à Nangasacki; mais j'ignore s'ils dirigent leur route par le canal de Formose, ou s'ils passent dans l'est de cette île. On m'a assuré que les capitaines faisaient serment, avant leur départ de Batavia, de tenir secrets les détails de leur navigation, et de ne permettre à personne de prendre copie des cartes manuscrites qui leur sont remises. Une semblable précaution annoncerait-elle que d'autres Européens seraient reçus au Japon, et pourraient y faire le commerce concurremment avec eux? ou la prestation de ce serment n'est-elle qu'un ancien usage qu'on a négligé de réformer?

Quoi qu'il en soit, nous croyons que le moment est arrivé où tous les voiles qui couvrent les navigations particulières vont être levés : l'art des navigateurs a fait assez de progrès dans ces derniers temps pour n'être plus arrêté par de pareils obstacles. Bientôt la géographie ne sera plus une science problématique, parce que l'esprit de discussion et de critique deviendra inutile, lorsque tous les points principaux seront assujettis à des déterminations exactes de latitude et de longitude; et nous touchons au moment où tous les peuples connaîtront l'étendue des mers qui les environnent, et des terres qu'ils habitent [1].

[1] Il y a quarante-six ans que La Pérouse parlait ainsi, et rien n'est encore changé dans les rapports des Japonais avec les Hol-

Quoique les mers de Tartarie que nous avons explorées soient les limites du continent le plus anciennement habité, elles étaient aussi ignorées des Européens que le détroit d'Anian ou l'archipel de Saint-Lazare; et les jésuites, dont les relations nous ont si bien fait connaître la Chine, n'avaient pu donner aucun éclaircissement sur la partie orientale de ce vaste empire. On n'avait pas permis à ceux qui faisaient le voyage de Tartarie de s'approcher des bords de la mer : cette précaution et la défense faite dans tous les temps par l'empereur du Japon de naviguer au nord de ses États étaient un motif de croire que cette partie de l'Asie recélait des richesses que la politique japonaise et chinoise craignait de laisser connaître aux Européens. Les détails des chapitres précédens ont dû prouver aux lecteurs que la côte de la Tartarie orientale est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique. Séparée, en quelque sorte, du continent par le fleuve Ségalien, dont le cours est presque parallèle à sa direction, et par des montagnes inaccessibles, elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais, que vers les bords, du côté de la mer. Le très petit nombre d'habitans qu'on y ren-

landais. Le Japon n'est guère mieux connu aujourd'hui qu'il ne l'était alors, grâce à l'espèce d'interdit lancé par le jaune empire contre les Européens autres que les Bataves, depuis que les jésuites avaient essayé de convertir au christianisme les sujets du Daïre.

contre tirent leur origine des peuples qui sont au nord de l'Asie, et ils n'ont rien de commun à cet égard avec les Tartares Mantchoux, et encore moins avec les insulaires de l'Oku-Jesso, du Jesso et des Kuriles.

On sent qu'un pareil pays, adossé à des montagnes éloignées de moins de vingt lieues des bords de la mer, ne peut avoir de rivière considérable: le fleuve Ségalien, qui est au-delà, reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest; celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans toutes les vallées, et il n'est aucun pays mieux arrosé, ni d'une fraîcheur plus ravissante pendant la belle saison. Je n'évalue pas à trois mille habitans le nombre total des individus composant les petites peuplades de cette contrée, depuis le point sur lequel nous avons attéri, par les 42 degrés, jusqu'à la baie de Castries, aux environs de l'embouchure du fleuve Ségalien. Cette rivière, que les Tartares Mantchoux ont descendue en pirogues jusqu'à la mer, d'où ils se sont répandus sur les côtes, au nord et au sud, forme la seule voie ouverte au commerce de l'intérieur. Elle est à la vérité très fréquentée aujourd'hui: il n'y a peut-être pas un seul individu sur cette partie du continent, et sur les îles de Jesso et d'Oku-Jesso, qui ne connaisse le Ségalien, comme les habitans de l'Égypte et de la Judée connaissaient le Nil; mais le com-

merce ne s'y fait qu'à huit ou dix journées dans le haut de cette rivière. Il paraît que son embouchure, comme celle du Gange, offre des bords inhabités; et l'on doit sans doute l'attribuer à la stérilité du pays, qui est presque noyé, couvert de marais, et où les troupeaux, la principale richesse des Tartares, ne peuvent trouver une subsistance salubre.

J'ai dit que les jésuites avaient annoncé qu'il se faisait une pêche de perles sur cette côte. Nous avons effectivement trouvé des huîtres qui en contenaient; mais j'avoue que je ne sais où placer cette pêcherie, à moins que ce ne soit sur les confins de la Corée, ou à l'embouchure du Ségalien: alors je supposerais qu'elle n'est en rien comparable à celles de Bassora ou du golfe Monaar, qui occupent cinq ou six mille personnes. Il est possible que quelques familles de pêcheurs s'y réunissent pour chercher des perles, qu'elles échangent ensuite contre des nankins et d'autres objets de commerce de la Chine de peu de valeur : j'ai cependant essayé de montrer aux Bitchys et aux insulaires de l'Oku-Jesso des perles fausses, parfaitement imitées, et je ne me suis pas aperçu qu'ils en aient été plus frappés que des rassades ordinaires.

On se ferait la plus fausse idée de ce pays, si l'on supposait qu'on peut y aborder par les ri-

vières qui viennent de l'intérieur, et que les Chinois y font quelque commerce. Nous avons prolongé la côte de très près, souvent à une portée de canon, sans apercevoir aucun village. Nous avons vu, à la baie de Ternai, les ours, les biches, les faons, paître comme des animaux domestiques, et, levant leur tête, regarder avec étonnement l'arrivée de nos vaisseaux dans la baie. Un tombeau et quelques arbres brûlés annonçaient seuls que ce pays avait d'autres habitans. La baie de Suffren n'était pas moins déserte : vingt-cinq ou trente personnes paraissaient composer la peuplade de la baie de Castries, qui aurait pu en contenir dix mille.

Nos naturalistes n'ont trouvé, sur le bord de la mer et à l'embouchure des rivières, ni pyrites, ni morceaux de mine roulés, ni grains d'or disséminés dans le sable, rien enfin qui annonce un pays où il y ait des métaux. Nous avons rencontré des silex, des calcédoines, des cristaux de spath, des zéolithes, du porphyre, et quantité de matières volcaniques, qui contenaient fort peu de schorls, mais beaucoup de cristallisations assez belles, et d'incrustations qu'on rencontre fréquemment dans les laves des volcans éteints. La côte de l'Oku-Jesso, qui forme la partie orientale de la manche de Tartarie, est encore plus fertile en plantes que celle du continent qui lui est opposée : il m'a paru

que la végétation y avait plus de force; mais les insulaires n'en fatiguent pas davantage le sol. Le règne animal fournit presque en entier à leur subsistance; car je compte pour rien quelques ognons de saranne et d'ail, que les femmes font sécher, et qu'elles trouvent sur la lisière des bois. Je suis même porté à croire que la chasse est, pour ces peuples, plutôt un amusement qu'un travail : le poisson frais ou séché est, comme le blé en France, la base de leur nourriture. Deux chiens qui m'avaient été donnés à la baie de Castries refusèrent d'abord de manger de la viande, et se jetèrent sur le poisson avec une voracité qu'on ne peut comparer qu'à celle des loups qui ont souffert une longue faim : la nécessité seule les a accoutumés peu à peu à une autre nourriture.

Quelques peaux d'ours et d'élans, dont ces peuples étaient vêtus, ne me laissent pas douter qu'ils ne fassent, l'hiver, la chasse à ces animaux; mais les continentaux sont en général trop faibles pour oser les attaquer avec leurs flèches. Ils nous ont exprimé par signes qu'ils leur tendaient des piéges, en attachant une amorce à un arc fortement bandé : l'animal, en dévorant cette amorce, fait partir une détente qui pousse une flèche dirigée vers l'appât. Les insulaires, plus généreux parce qu'ils sont plus robustes, paraissaient s'enorgueillir de plusieurs cicatrices qu'ils se plaisaient à nous

montrer, en nous faisant entendre qu'ils avaient combattu des ours avec des pieux, après les avoir blessés à coups de flèches.

Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir de sept à huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très légers, et entreprennent, sur ces frêles bâtimens, des voyages de deux cents lieues, depuis l'extrémité méridionale de l'Oku-Jesso, par les 42 degrés, jusqu'au fleuve Ségalien, par 53 degrés : mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre ; et ils attendent pour cela un calme absolu. Le vent, qui suit toujours la direction du canal, ne pousse jamais la lame sur le rivage; en sorte qu'on peut aborder dans toutes les anses, comme dans les rades les mieux fermées. Chaque soir, ils échouent leurs pirogues sur le sable du rivage : ils portent avec eux des écorces de bouleau, qui, avec quelques branches de sapin, leur servent à construire, dans l'instant, une cabane. Des ruisseaux remplis de saumons leur offrent une subsistance assurée. Chaque patron de pirogue a sa chaudière, son trépied, son briquet, son amadou. Dans quelque lieu qu'ils abordent, la cabane est dressée, le poisson dardé, et la cuisine faite une heure après la descente. Cette navigation est aussi sûre que celle du canal de Languedoc. Ils arrivent dans un nombre

de jour déterminé, et s'arrêtent tous les soirs aux mêmes anses et auprès des mêmes ruisseaux. Ils marquèrent sur notre carte le nombre de leurs couchées depuis le cap Crillon jusqu'au fleuve Ségalien, et il en résulte qu'ils faisaient onze lieues par jour.

Quoique leurs pirogues n'aient ni mâts ni vergues, ils attachent quelquefois une chemise à deux avirons en croix, et vont ainsi à la voile avec moins de fatigue qu'à la rame. On voit, auprès des villages, de petites pirogues pour un homme ou deux seulement : elles ne servent pas pour les longs voyages; elles sont destinées à entrer dans les ruisseaux où ils font leur pêche. La légèreté en est telle. que, lorsque le fond n'a que douze ou quinze pouces d'eau, ils se servent de petites béquilles au lieu de perches, et, restant assis, ils poussent sur le fond et communiquent à leur bateau une très grande vitesse : lorsque l'eau est plus profonde, ils manœuvrent ces petites embarcations avec des pagaies.

Les usages et les mœurs des deux peuples ne diffèrent que par des nuances : même manière de vivre, même architecture navale et civile, même repect pour les vieillards. Mais, dans ce parallèle, je suis convaincu que les Tartares l'emportent par le moral, et les insulaires par l'industrie, et principalement par le caractère et les autres vertus qui

tiennent à l'opinion de ses propres forces. Nous avons cru remarquer dans l'Oku-Jesso une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie : il y avait dans chaque pirogue un homme avec lequel les autres ne faisaient pas société; il ne mangeait pas avec eux et leur paraissait absolument subordonné. Nous avons soupçonné qu'il pouvait être esclave : ce n'est qu'une simple conjecture, mais il était au moins d'un rang très inférieur au leur.

Les Jessois et les Oku-Jessois ont un objet de commerce très considérable, qui manque absolument aux Bitchys et aux Orotchys : c'est l'huile de baleine. Ce cétacé abonde sur la côte orientale de leurs îles, où nous en avons aperçu un aussi grand nombre que dans le détroit de Le Maire; mais nous n'en avons pas vu un seul dans la manche de Tartarie. La communication plus directe des insulaires avec le Japon donne aux meubles de leurs cabanes un air d'opulence qu'on ne trouve pas sur le continent, excepté dans les tombeaux, pour lesquels les Tartares réservent toutes leurs richesses : nous n'avons rencontré chez les Ségaliens aucun monument de ce genre ainsi décoré. Nous avons remarqué, comme dans la baie de Castries, des simulacres suspendus au plancher de leurs cabanes. Le patron d'une des pirogues de la baie Crillon, auquel j'avais donné une bouteille d'eau-de-vie, en jeta, avant de partir, quelques gouttes dans la mer,

nous faisant comprendre que cette libation était une offrande qu'il adressait à l'Être suprême. Il paraît que le ciel sert ici de voûte à son temple, et que les chefs de famille sont ses ministres.

Il est aisé de conclure de cette relation qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens : un peu d'huile de baleine et du poisson séché ou fumé sont, avec quelques peaux d'ours ou d'élans, de bien petits articles d'exportation pour couvrir les dépenses d'un si long voyage. Je dois même ajouter, comme une maxime générale, qu'on ne peut se flatter de faire un commerce un peu considérable qu'avec une grande nation ; et si ces objets étaient de quelque importance, on ne parviendrait pas à en compléter le chargement d'un vaisseau de trois cents tonneaux sur ces différentes côtes, qui ont un développement de plus de mille lieues. Quoique le saumon séché de la baie de Castries m'eût paru d'une bonne qualité, et qu'il me fût très possible d'en acheter, j'avoue que je m'en fis un scrupule, dans la crainte que ces malheureux ne nous vendissent leurs provisions d'hiver, et qu'ils ne mourussent de faim pendant cette saison.

Nous n'avons aperçu aucune loutre de mer. Nous leur avons montré des échantillons de nos peaux, et il nous a paru que ces fourrures leur étaient inconnues. Ils ne semblaient pas y mettre

plus de prix qu'à celles des loups marins, dont ils font leurs bottes. Il est vraisemblable que cet amphibie ne se trouve que dans la partie orientale des Kuriles septentrionales: ce qui indique que sa vraie patrie est à l'est de l'Asie, vers les côtes de l'Amérique, où, comme je l'ai dit, il est répandu en très grande quantité depuis la pointe d'Oonolaska jusqu'à San-Diego, sur la côte occidentale de la Californie.

En lisant les différentes relations qui avaient donné bien des idées fausses du vaste pays que nous venons de reconnaître, on y trouve beaucoup de vérités éparses, mais qu'il était fort difficile de démêler. Le père des Anges avait certainement connu ces peuples, et la description qu'il fait de cette contrée est exacte; mais, placé à l'extrémité méridionale du Jesso, vis-à-vis du Japon, il n'avait ni pu embrasser ni osé supposer une si grande étendue de pays; et le détroit de Tessoy dont il parle, et que les insulaires lui ont dit être embarrassé d'herbes marines, et si près du continent, qu'on aperçoit à la vue simple un cheval paître sur l'autre bord, n'est autre chose que le fond du golfe où nous avons pénétré, et d'où nous avons aperçu la pointe Boutin, sur l'île de l'Oku-Jesso, s'avancer vers le continent et se terminer, vers la mer, comme un banc de sable d'une toise ou deux d'élévation. Les relations de Kæmpfer, les lettres du père Gaubil con-

tenaient aussi quelques vérités [1] ; mais l'un et l'autre rapportaient ce que les Japonais ou les Tartares leur avaient dit, et ils s'étaient entretenus avec des hommes trop ignorans pour que leur rapport fût exact. Les Russes enfin niaient l'existence de ces deux îles, plus considérables que les îles Britanniques : ils les confondaient avec les Kuriles, et ne supposaient aucune terre intermédiaire entre ces îles et le continent de l'Asie [2]. Dans cette hypo-

[1] « C'est aux Russes, dit le P. Gaubil, de nous instruire si de gros vaisseaux peuvent passer par le détroit qui sépare le Jesso de la Tartarie. » Ce jésuite éclairé ne pouvait prévoir que ce problème devrait sa solution aux navigateurs français.

[2] Quoique l'on ne puisse supposer qu'on veuille un jour chercher à enlever aux navigateurs français l'honneur de l'importante découverte de la terre de Jesso ou île Chicha, située au nord du Japon, je dois démontrer ici l'ignorance dans laquelle sont les Russes sur l'existence de cette île : j'en tirerai la preuve de la traduction d'un passage de la relation russe de Kracheninikoff, au retour d'un voyage au Kamtschatka :

« Les Kamtschadales possédaient des ustensiles en fer avant même l'arrivée des Russes dans cette presqu'île; et ils s'en sont pourvus par l'entremise des Japonais, qui faisaient des voyages dans les îles Kuriles, quoiqu'ils s'étendissent rarement jusqu'à la rivière Bolchaia-Reka. » Il ajoute, pour étayer son assertion : « Les Kamtschadales donnent aux Japonais le nom de *Chicha-Mann*, parce que les aiguilles s'appellent dans leur langue *schisch*, et que ce sont les Japonais qui leur ont donné les premiers la connaissance des aiguilles en fer ou en acier. »

Si l'auteur russe avait eu, comme La Pérouse, la facilité de visiter les îles situées au nord du Japon, il en aurait trouvé une portant le nom de *Chicha ;* et au lieu de chercher une étymologie aussi ridicule, il se serait borné à celle qui se présente naturellement, c'est-à-dire qu'il eût ajouté à *Chicha* la syllabe *mann*, usitée dans le dialecte de plusieurs peuples pour personnifier le nom

thèse, les mers du Japon et de la Corée étaient ouvertes à leurs vaisseaux d'Okhotsk. Mais cette supposition anéantissait le voyage des Hollandais en 1634, et nous osons assurer que la navigation du capitaine Uriès est la plus exacte qui ait pu être faite dans un temps où les méthodes d'observation étaient très grossières.

Il paraît que les Hollandais cherchaient à compenser ce désavantage par les soins les plus minutieux sur l'estime des routes et sur l'exactitude des relèvemens. Si le détroit que nous avons découvert a échappé à leurs recherches, les marins qui connaissent les parages à brumes en seront peu surpris. La latitude et la longitude de ce détroit ont été déterminées dans notre voyage d'une manière si précise, qu'il n'y a plus aucune difficulté à pénétrer par cette passe dans les mers de la Corée. Le pic de Langle, élevé de plus de douze cents toises au-dessus du niveau de la mer, et qu'on peut apercevoir de quarante lieues, par un temps clair, est

de leur pays, ce qui signifierait *homme de Chicha*, et non *homme d'aiguille*.

Il résulte de cette remarque que les Russes habitant depuis longtemps le Kamtschatka, et très proches voisins de ces îles, n'avaient en 1787, quoiqu'ils fissent déjà de fréquens voyages aux îles Kuriles, aucune notion positive sur l'existence de celles situées au nord du Japon : cela est d'autant moins à révoquer en doute que les Russes, d'après cet exposé, prenaient ces insulaires pour des Japonais. Mais leurs notions géographiques se sont bien étendues depuis les voyages de Krusenstern et Kotzebue.

une excellente reconnaissance de la côte méridionale de ce canal, qu'il convient de ranger préférablement à celle du nord, parce que les courans y sont plus modérés. La connaissance précise de la géographie de cette partie du continent, que les fatigues de notre campagne auront procurée à la France et aux autres nations de l'Europe, pourra devenir d'une utilité prochaine aux Russes, qui peut-être auront un jour une grande navigation à Okhotsk, et feront fleurir les arts et les sciences de l'Europe dans ces contrées, habitées aujourd'hui par quelques hordes de Tartares errans, et plus particulièrement par des ours et d'autres animaux des forêts.

Je n'essaierai point d'expliquer comment le Jesso, l'Oku-Jesso et toutes les Kuriles sont peuplés d'une race d'hommes différente de celle des Japonais, des Chinois, des Kamtschadales et des Tartares, dont les Oku-Jessois ne sont séparés au nord que par un canal peu large et peu profond. En ma qualité de voyageur, je rapporte les faits et j'indique les différences : assez d'autres réduiront ces données en système. Quoique je n'aie point abordé aux Kuriles, je suis certain, d'après les relations des Russes, et l'identité du langage des Kuriliens avec celui des habitans de l'île Tchoka, que les naturels des Kuriles et ceux du Jesso et de l'Oku-Jesso ont une origine commune. Leurs mœurs, leur manière de

vivre diffèrent aussi très peu de celles des continentaux; mais la nature a imprimé une différence si marquée dans le physique de ces deux peuples, que cette empreinte, mieux qu'une médaille ou tout autre monument, est une preuve incontestable que cette partie du continent n'a point peuplé ces îles, et que leurs habitans sont une colonie peut-être même étrangère à l'Asie.

Quoique l'Oku-Jesso soit à plus de cent cinquante lieues à l'occident des Kuriles, et qu'il soit impossible de faire cette traversée avec d'aussi frêles bâtimens que leurs pirogues de sapin, ils peuvent cependant communiquer ensemble avec facilité, parce que toutes ces îles, séparées entre elles par des canaux plus ou moins larges, forment une espèce de cercle, et qu'aucun de ces canaux ne présente une étendue de quinze lieues : il serait donc possible d'aller en pirogue du Kamtschatka à l'embouchure du fleuve Ségalien, en suivant la chaîne de ces îles jusqu'à l'île Marikan, et passant de l'île Marikan à celles des Quatre-Frères, de la Compagnie, des États, du Jesso, et enfin de l'Oku-Jesso, et d'atteindre ainsi les limites de la Tartarie russe. Mais on prononcerait vainement chez tous ces insulaires les noms de Jesso et d'Oku-Jesso, qui vraisemblablement sont japonais : ni les Tartares ni les prétendus Jessois et Oku-Jessois n'en ont connaissance. Ceux-ci donnent à

leur île le nom de *Tchoka*, et au Jesso celui de *Chicha*. Cette confusion de noms nuit beaucoup aux progrès de la géographie, ou du moins fatigue très inutilement la mémoire. Je crois que, lorsque les noms du pays sont connus, ils doivent être religieusement conservés, ou, à leur défaut, ceux qui ont été donnés par les plus anciens navigateurs : je n'ai jamais songé à la vaine et ridicule gloire d'imposer un nom nouveau.

A l'égard de la langue des habitans de l'île Tchoka, nous dirons que plusieurs mots de cette langue se prononcent de la gorge, mais la prononciation doit en être douce, et ressembler à celle des personnes qui grasseyent légèrement. Le *qs*, qui se trouve au commencement de quelques mots, sert à exprimer un certain sifflement qu'il est nécessaire de faire sentir avant d'articuler les syllabes qui le suivent.

Si dans cette langue il y a quelque différence du singulier au pluriel, la prononciation ne l'exprime pas.

Je n'ai ni vu danser ni entendu chanter ces insulaires ; mais ils savent tous tirer des sons agréables de la tige principale d'un grand céleri ou d'une espèce d'euphorbe, ouverte par les deux extrémités ; ils soufflent par le petit bout : ces sons imitent assez bien les tons adoucis de la trompette. L'air qu'ils jouent est indéterminé : c'est une suite de

tons hauts et bas, dont la totalité peut aller à une octave et demie ou deux octaves, c'est-à-dire à douze ou seize notes. Nous ne leur avons pas reconnu d'autre instrument de musique.

§ 22.

Mouillage dans la baie d'Avatscha. Accueil obligeant du lieutenant Kaborof. Arrivée du gouverneur d'Okhotsk au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Bienveillance officieuse du gouverneur à notre égard. Bal des Kamtschadales. Un courrier arrivant d'Okhotsk nous apporte nos lettres de France. Nous découvrons le tombeau de M. de la Croyère, et nous y attachons, ainsi qu'à celui du capitaine Clerke, une inscription gravée sur le cuivre. Nouvelles vues d'administration de M. Kasloff relatives au Kamtschatka. Nous obtenons la permission d'envoyer notre interprète en France avec nos paquets. Départ de la baie d'Avatscha.

Nous n'étions pas encore affourchés devant le port de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, lorsque nous reçûmes la visite du toyon ou chef du village, et de plusieurs autres habitans : ils nous apportaient chacun quelques présens en saumons ou en raies, et nous offraient leurs services pour aller chasser aux ours ou aux canards, dont les étangs et les rivières sont couverts. Nous acceptâmes ces offres, nous leur prêtâmes des fusils : nous leur donnâmes de la poudre et du plomb, et nous ne manquâmes pas de gibier pendant notre séjour dans la baie d'Avatscha. Ils ne demandaient aucun salaire pour

prix de leurs fatigues; mais nous avions été si abondamment pourvus, à Brest, d'objets très précieux pour des Kamtschadales, que nous insistâmes pour leur faire accepter des marques de notre reconnaissance, et notre richesse nous permettait de les proportionner à leurs besoins plus encore qu'aux présens de leur chasse. Le gouvernement du Kamtschatka était entièrement changé depuis le départ des Anglais : il n'était plus qu'une province de celui d'Okhotsk, et les différens postes de cette presqu'île avaient des commandans particuliers qui ne devaient des comptes qu'au seul commandant général d'Okhotsk. Le lieutenant qui commandait au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul avait sous ses ordres un sergent et un détachement de quarante soldats ou cosaques. Cet officier nous combla de politesses : sa personne, celles de ses soldats, tous ses moyens étaient à notre disposition ; il ne voulut pas permettre que je fisse partir moi-même un officier pour Bolcheretsk, où, par le plus heureux hasard, se trouvait le gouverneur d'Okhotsk, qui faisait sa tournée dans cette province. Il me dit que, sous très peu de jours, ce gouverneur devait arriver à Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et que vraisemblablement il était déjà en chemin ; il ajouta que ce voyage était beaucoup plus considérable que nous ne pouvions le penser, parce que la saison ne permettait pas de le faire

en traîneau, et qu'il fallait absolument voyager moitié à pied et moitié en pirogue par les rivières d'Avatscha et de Bolcheretsk.

M. de Lesseps, notre jeune interprète, parlait la langue russe avec la même facilité que le français : il traduisit les discours du lieutenant, et il adressa en mon nom une lettre russe au gouverneur d'Okhotsk, auquel j'écrivis de mon côté en français. Je lui marquais que la relation du troisième voyage du capitaine Cook avait rendu célèbre l'hospitalité du gouvernement de Kamtschatka, et que j'osais me flatter de recevoir le même accueil que les navigateurs anglais, puisque notre voyage, comme le leur, avait eu pour but l'utilité commune de toutes les nations maritimes. La réponse du gouverneur ne pouvait nous parvenir qu'après un intervalle de cinq ou six jours, et le bon lieutenant nous dit qu'il prévenait ses ordres et ceux de l'impératrice de Russie, en nous priant de nous regarder comme dans notre patrie, et de disposer de tout ce que le pays offrait. On voyait dans ses gestes, dans ses yeux et dans ses expressions que, s'il avait été en son pouvoir de faire un miracle, ces montagnes, ces marais seraient devenus pour nous des lieux enchanteurs.

Le bruit se répandit que le gouverneur, M. Kasloff, n'avait point de lettres pour nous, mais que l'ancien gouverneur du Kamtschatka, M. Steinheil,

auquel M. Schmaleff a succédé en qualité de capitan-ispravnik ou inspecteur des Kamtschadales, et qui résidait à Verkhneï-Kamtschatka, pouvait en avoir; et à l'instant, sur ce simple bruit qui n'avait presque aucune vraisemblance, il fit partir un exprès qui devait faire à pied plus de cent cinquante lieues. Le lieutenant, M. Kaboroff, savait combien nous désirions recevoir des lettres : M. de Lesseps lui avait fait connaître quelle avait été notre douleur lorsque nous apprîmes qu'il n'était arrivé à Saint-Pierre-et-Saint-Paul aucun paquet à notre adresse. Il paraissait aussi affligé que nous : sa sollicitude et ses soins semblaient nous dire qu'il irait lui-même chercher nos lettres en Europe, s'il avait l'espoir de nous retrouver à son retour. Le sergent et tous les soldats montraient le même empressement pour nous servir. Madame Kaboroff avait aussi la politesse la plus aimable : sa maison nous était ouverte à toutes les heures de la journée; on nous y offrait du thé et tous les rafraîchissemens du pays. Chacun voulait nous faire des présens; et malgré la loi que nous nous étions faite de n'en pas recevoir, nous ne pûmes résister aux pressantes sollicitations de madame Kaboroff qui força nos officiers, M. de Langle et moi, d'accepter quelques peaux de martre-zibelines, de rennes et de renards, beaucoup plus utiles sans doute à ceux qui nous les offraient qu'à nous, qui devions

retourner vers les tropiques. Heureusement nous avions les moyens de nous acquitter ; et nous demandâmes avec instance qu'il nous fût permis à notre tour d'offrir ce qui pouvait ne pas se trouver au Kamtschatka. Si nous étions plus riches que nos hôtes, nos manières ne pouvaient présenter cette bonté naïve et touchante, bien supérieure à tous les présens.

Je fis témoigner à M. Kaboroff, par M. de Lesseps, que je désirais former un petit établissement à terre pour loger nos astronomes et placer un quart de cercle et une pendule. La maison la plus commode du village nous fut offerte sur-le-champ ; et comme nous ne la visitâmes que quelques heures après cette demande, nous crûmes pouvoir l'accepter sans indiscrétion, parce qu'elle nous parut inhabitée ; mais nous apprîmes depuis que le lieutenant avait délogé le caporal, son secrétaire, la troisième personne du pays, pour nous placer chez lui. La discipline russe est telle que ces mouvemens s'exécutent aussi promptement que ceux de l'exercice militaire, et qu'ils sont ordonnés par un simple signe de tête.

Nos astronomes eurent à peine dressé leur observatoire, que nos naturalistes, qui n'avaient pas moins de zèle, voulurent aller visiter le volcan, dont la distance paraissait moindre de deux lieues, quoiqu'il y en eût huit au moins à faire pour par-

venir jusqu'au pied de cette montagne, presque entièrement couverte de neige, et au sommet de laquelle se trouve le cratère. La bouche de ce cratère, tournée vers la baie d'Avatscha, offrait sans cesse à nos yeux des tourbillons de fumée : nous vîmes une seule fois, pendant la nuit, des flammes bleuâtres et jaunes; mais elles ne s'élevèrent qu'à une très petite hauteur.

Le zèle de M. Kaboroff fut aussi ardent pour nos naturalistes que pour nos astronomes. Huit cosaques furent commandés aussitôt pour accompagner MM. Bernizet, Mongès et Receveur : la santé de M. Lamanon n'était pas encore assez affermie pour qu'il pût entreprendre un pareil voyage. On n'en avait peut-être jamais fait pour les sciences d'aussi pénible; et aucun des savans, soit Anglais, soit Allemands ou Russes, qui avaient voyagé au Kamtschatka, n'avait tenté une entreprise aussi difficile. L'aspect de la montagne me la faisait croire inaccessible : on n'y apercevait aucune verdure, mais seulement un roc vif, et dont le talus était extrêmement raide. Nos intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre ces obstacles. Les cosaques étaient chargés de leur bagage, qui consistait en une tente, différentes fourrures et des vivres dont chacun s'était pourvu pour quatre jours. L'honneur de porter les baromètres, les thermomètres, les acides et les autres objets propres aux observations, fut

réservé aux naturalistes eux-mêmes, qui ne pouvaient confier à d'autres ces fragiles instrumens : leurs guides d'ailleurs ne devaient les conduire qu'au pied du pic, un préjugé, aussi ancien peut-être que le Kamtschatka, faisant croire aux Kamtschadales et aux Russes qu'il sort de la montagne des vapeurs qui doivent étouffer tous ceux qui auront la témérité d'y monter. Ils se flattaient sans doute que nos physiciens s'arrêteraient comme eux au pied du volcan; et quelques coups d'eau-de-vie qu'on leur avait donnés avant le départ leur avaient inspiré vraisemblablement ce tendre intérêt pour eux : ils partirent gaîment avec cet espoir.

La première station fut au milieu des bois, à six lieues du havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. On avait toujours voyagé sur un terrain peu difficile, couvert de plantes et d'arbres dont le plus grand nombre était de l'espèce des bouleaux : les sapins qui s'y trouvaient étaient rabougris et presque nains. Une de ces espèces porte des pommes de pin dont les graines ou petites noix sont bonnes à manger; et de l'écorce du bouleau découle une liqueur fort saine et assez agréable, que les Kamtschadales ont soin de recevoir dans des vases, et dont ils font un très grand usage. Des baies de toute espèce, rouges et noires, de toutes les nuances, s'offraient aussi sous les pas des voyageurs : leur saveur est généralement un peu acide,

mais le sucre les rend fort agréables. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit, avec une promptitude inconnue aux peuples accoutumés à passer leur vie sous des toits.

On prit de grandes précautions pour que le feu ne s'étendît point aux arbres de la forêt : des coups de bâton sur le dos des Cosaques n'auraient pu expier une faute aussi grave, parce que le feu met en fuite toutes les zibelines. Après un pareil accident on n'en trouve plus pendant l'hiver, qui est la saison de la chasse; et comme la peau de ces animaux est la seule richesse du pays, celle qu'on donne en échange de toutes les denrées dont on a besoin, celle qui doit solder le tribut annuel dû à la couronne, on sent l'énormité d'un crime qui prive les Kamtschadales de tous ces avantages. Aussi les Cosaques eurent-ils le plus grand soin de couper l'herbe autour du foyer, et de creuser, avant le départ, un trou profond pour recevoir les charbons, qu'ils étouffèrent en les couvrant de terre arrosée de beaucoup d'eau.

On n'aperçut dans cette journée d'autre quadrupède qu'un lièvre presque blanc; on ne vit ni ours, ni algalis, ni rennes, quoique ces animaux soient très communs dans le pays. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage : il avait beaucoup neigé pendant la nuit; et, ce qui était pire

encore, un brouillard épais couvrait la montagne du volcan, dont nos physiciens n'atteignirent le pied qu'à trois heures du soir. Leurs guides s'arrêtèrent, suivant leur convention, dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale ; ils dressèrent leurs tentes et allumèrent du feu. Cette nuit de repos était bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. MM. Bernizet, Mongès et Receveur commencèrent à gravir à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi sur le bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. Ils avaient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains pour se soutenir entre ces rochers broyés, dont les intervalles présentaient des précipices très dangereux.

Toutes les substances dont cette montagne est composée sont des laves plus ou moins poreuses, et presque dans l'état de ponce. Ils rencontrèrent sur le sommet des matières gypseuses et des cristallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles du pic de Ténériffe; et généralement les schorls qu'ils trouvèrent, et toutes les autres pierres nous parurent inférieures en beauté à celles de cet ancien volcan, qui n'a pas été en éruption depuis un siècle, tandis que celui-ci a jeté des matières en 1778, pendant le séjour du capitaine Clerke dans la baie d'Avatscha. Ils rapportèrent cependant quelques morceaux de chry-

solithe assez beau; mais ils essuyèrent un si mauvais temps, et ils parcoururent un chemin si difficile, qu'on doit être fort étonné qu'ils aient pu ajouter de nouveaux poids à ceux des baromètres, des thermomètres et de leurs autres instrumens. Leur horizon n'eut jamais plus d'une portée de fusil d'étendue, excepté pendant quelques minutes seulement, durant lesquelles ils aperçurent la baie d'Avatscha et nos frégates qui, de cette élévation, leur paraissaient moins grosses que de petites pirogues..

Leur baromètre, sur le bord du cratère, descendit à dix-neuf pouces onze lignes deux dixièmes; le nôtre, pendant ce même temps, indiquait sur nos frégates, où nous faisions des observations d'heure en heure, vingt-sept pouces neuf lignes deux dixièmes. Leur thermomètre était à deux degrés et demi au-dessous de la glace, et différait de douze degrés de la température du bord de la mer. Ainsi, en admettant les calculs des physiciens qui croient à cette manière de mesurer la hauteur des montagnes, et faisant les corrections relatives au thermomètre, nos voyageurs auraient monté à environ quinze cents toises, hauteur prodigieuse, relativement aux difficultés qu'ils eurent à vaincre. Mais ils furent si contrariés par les brouillards, qu'ils se déterminèrent à recommencer cette course le lendemain, si le temps était plus favorable : les dif

ficultés n'avaient qu'accru leur zèle; ils descendirent la montagne avec cette courageuse résolution, et arrivèrent à leurs tentes.

La nuit étant commencée, leurs guides avaient déjà fait des prières pour eux et avalé une partie des liqueurs, qu'ils ne croyaient plus nécessaires à des morts. Le lieutenant, informé, au retour, de cette précipitation, fit donner aux plus coupables cent coups de bâton, qui leur furent comptés avant que nous en fussions instruits et qu'il nous eût été possible de demander grâce. La nuit qui suivit ce voyage fut affreuse : la neige redoubla, il en tomba plusieurs pieds d'épaisseur en quelques heures. Il ne fut plus possible de songer à l'exécution du plan de la veille, et on arriva le soir même au village de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, après un trajet de huit lieues, moins fatigant au retour par la pente naturelle du terrain.

Pendant que nos lithologistes et nos astronomes employaient si bien leur temps, nous remplissions d'eau nos futailles, notre cale de bois, et nous coupions et faisions sécher du foin pour les bestiaux que nous attendions, car il ne nous restait plus qu'un seul mouton. Le lieutenant avait écrit à M. Kasloff pour le prier de rassembler le plus de bœufs qu'il pourrait. Il calculait avec douleur qu'il nous était impossible d'attendre ceux que les ordres du gouverneur faisaient sans doute venir de Verkh-

nei, parce que le trajet en devait être de six semaines. L'indifférence des habitans du Kamtschatka pour les troupeaux n'a pas permis de les voir se multiplier dans la partie méridionale de cette presqu'île, où, avec quelques soins, on pourrait en avoir autant qu'en Irlande. L'herbe la plus fine et la plus épaisse s'élève dans des prairies naturelles à plus de quatre pieds; et l'on pourrait y faucher une immense quantité de fourrages pour l'hiver, qui dure sept à huit mois dans ce climat; mais les Kamtschadales sont incapables de pareils soins: il faudrait des granges, des écuries vastes et à l'abri du froid. Il leur paraît plus commode de vivre du produit de la chasse, et surtout du saumon, qui, tous les ans, dans la même saison, vient, comme la manne du désert, remplir leurs filets, et leur assure la subsistance de l'année.

Les Cosaques et les Russes, plus soldats que cultivateurs, ont adopté ce même régime. Le lieutenant et le sergent avaient seuls de petits jardins remplis de pommes de terre et de navets : leurs exhortations, leur exemple ne pouvaient influer sur leurs compatriotes, qui mangeaient cependant très volontiers des pommes de terre, mais qui n'auraient pas voulu, pour s'en procurer, se livrer à un autre genre de travail qu'à celui de les arracher, si la nature les leur avait offertes spontanément dans les champs, comme la saranne, l'ail

et surtout les baies, dont ils font des boissons agréables, et des confitures qu'ils réservent pour l'hiver. Nos graines d'Europe s'étaient très bien conservées. Nous en avons donné une grande quantité à M. Schmaleff, au lieutenant et au sergent : nous espérons apprendre un jour qu'elles auront parfaitement réussi.

Au milieu de ces travaux, il nous restait du temps pour nos plaisirs ; et nous fîmes différentes parties de chasse sur les rivières d'Avastcha et de Paratounka ; car notre ambition était de tuer des ours, des rennes ou des algalis. Il fallut cependant nous contenter de quelques canards ou sarcelles qui ne valaient pas les courses longues et pénibles que nous faisions pour un si chétif gibier. Nous fûmes plus heureux par nos amis les Kamstchadales. Ils nous apportèrent, pendant notre séjour, quatre ours, un algali et un renne, avec une telle quantité de plongeons et de macareux, que nous en distribuâmes à tous nos équipages qui étaient déjà lassés de poisson. Un seul coup de filet, que nous donnions très près de nos frégates, aurait suffi à la subsistance de six bâtimens ; mais les espèces de poissons étaient peu variées : nous ne prîmes guère que de petites morues, des harengs, des plies et des saumons. Je donnai ordre d'en saler quelques barriques seulement, parce qu'on me représenta que tous ces poissons étaient si petits et si tendres,

qu'ils ne résisteraient pas à l'activité corrosive du sel, et qu'il valait mieux conserver ce sel pour les cochons que nous trouverions sur les îles de la mer du Sud.

Pendant que nous passions des jours qui nous paraissaient si doux après les fatigues de l'exploration que nous venions de faire des côtes de l'Oku-Jesso et de la Tartarie, M. Kasloff s'était mis en route pour le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul; mais il voyageait lentement, parce qu'il voulait tout observer, et que son voyage avait pour objet d'établir dans cette province la meilleure administration possible. Il savait qu'on ne peut former à cet égard un plan général qu'après avoir examiné les productions d'un pays, et celles dont une culture soignée et relative au climat le rend susceptible. Il voulait aussi connaître les pierres, les minéraux et généralement toutes les substances du sol de la province. Ses observations l'avaient retenu quelques jours aux Eaux-Chaudes, qui sont à vingt lieues de Saint-Pierre-et-Saint-Paul; il en rapporta différentes pierres et autres matières volcaniques, avec une gomme que M. Mongès soumit à l'analyse. Il dit fort honnêtement en arrivant, qu'ayant appris par les papiers publics, que plusieurs naturalistes habiles avaient été embarqués sur nos frégates, il avait voulu profiter de cette circonstance heureuse, pour connaître les différentes substances de la

presqu'île du Kamtschatka, et s'instruire ainsi lui-même. Les politesses de M. Kasloff, ses procédés étaient absolument les mêmes que ceux des habitans les mieux élevés des grandes villes d'Europe: il parlait français. Il avait des connaissances sur tout ce qui faisait l'objet de nos recherches, tant en géographie qu'en histoire naturelle : nous étions surpris qu'on eût placé au bout du monde, dans un pays si sauvage, un officier d'un mérite qui eût été distingué chez toutes les nations de l'Europe.

Il est aisé de sentir que des liaisons même d'intimité durent bientôt s'établir entre le colonel Kasloff et nous. Le lendemain de son arrivée, il vint dîner à mon bord, avec M. Schmaleff et le curé de Paratounka: je le fis saluer de treize coups de canon. Nos visages qui annonçaient une meilleure santé que celle même dont nous jouissions à notre départ d'Europe, le surprirent extrêmement : je lui dis que nous la devions un peu à nos soins, et beaucoup à l'abondance où nous étions dans son gouvernement. M. Kasloff parut partager notre heureuse situation; mais il nous témoigna la plus vive douleur de l'impossibilité où il était de rassembler plus de sept bœufs avant l'époque de notre départ, qui était trop prochain pour songer à en faire venir de la rivière du Kamtschatka, distante de cent lieues de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Il at-

tendait, depuis six mois, le bâtiment qui devait apporter d'Okhotsk des farines et les autres provisions nécessaires à la garnison de cette province, et présumait avec chagrin que ce bâtiment devait avoir essuyé quelque malheur. La surprise où nous étions de n'avoir reçu aucune lettre diminua, lorsque nous apprîmes de lui que, depuis son départ d'Okhotsk, il n'en avait reçu aucun courrier : il ajouta qu'il allait y retourner par terre, en côtoyant la mer d'Okhotsk, voyage presque aussi long ou du moins plus difficile que celui d'Okhotsk à Pétersbourg.

Le gouverneur dîna le lendemain avec toute sa suite à bord de *l'Astrolabe*. Il y fut également salué de treize coups de canon; mais il nous pria avec instance de ne plus faire de compliment, afin que nous pussions nous voir à l'avenir avec plus de liberté et de plaisir.

Il nous fut impossible de faire accepter au gouverneur le prix des bœufs. Nous eûmes beau représenter qu'à Manille nous avions acquitté toutes nos dépenses, malgré l'étroite alliance de la France avec l'Espagne, M. Kasloff nous dit que le gouvernement russe avait d'autres principes, et que son regret était d'avoir aussi peu de bestiaux à sa disposition. Il nous invita pour le jour suivant à un bal qu'il voulut donner, à notre occasion, à toutes les femmes, tant kamtschadales que russes, de

Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle était au moins extraordinaire : treize femmes, vêtues d'étoffes de soie, dont dix Kamtschadales avec de gros visages, de petits yeux et des nez plats, étaient assises sur des bancs autour de l'appartement; les Kamtschadales avaient, ainsi que les Russes, des mouchoirs de soie qui leur enveloppaient la tête, à peu près comme les portent les femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes, dont les airs sont très agréables, et qui ressemblent beaucoup à la cosaque qu'on a dansée à Paris il y a peu d'années.

Les danses kamtschadales leur succédèrent : elles ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires du fameux tombeau de Saint-Médard : il ne faut que des bras, des épaules, et presque point de jambes aux danseurs de cette partie de l'Asie. Les danseuses kamtschadales, par leurs convulsions et leurs mouvemens de contraction, inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs; il est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvemens. Leur fatigue est telle pendant cet exercice, qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur, et restent étendues par terre sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps parfument l'ap-

partement d'une odeur d'huile et de poisson, à laquelle des nez européens sont trop peu accoutumés pour en sentir les délices.

Comme les danses de tous les peuples ont toujours été imitatives, et qu'elles ne sont en quelque sorte que des pantomimes, je demandai ce qu'avaient voulu exprimer deux de ces femmes qui venaient de faire un exercice si violent. On me répondit qu'elles avaient figuré une chasse d'ours : la femme qui se roulait à terre représentait l'animal, et l'autre, qui tournait autour d'elle, le chasseur. Mais les ours, s'ils parlaient et voyaient une pareille pantomime, auraient beaucoup à se plaindre d'être si grossièrement imités.

Cette danse, presque aussi fatigante pour les spectateurs que pour les acteurs, était à peine finie, qu'un cri de joie annonça l'arrivée du courrier d'Okhotsk : il était chargé d'une grosse malle remplie de nos paquets. Le bal fut interrompu, et chaque danseuse renvoyée avec un verre d'eau-de-vie, digne rafraîchissement de ces Terpsichores. M. Kasloff, s'apercevant de l'impatience où nous étions d'apprendre des nouvelles de tout ce qui nous intéressait en Europe, nous pria avec instance de ne pas différer ce plaisir. Il nous établit dans sa chambre, et se retira pour ne pas gêner l'épanchement des divers sentimens dont nous pouvions être affectés, suivant les nouvelles que chacun de nous

recevrait de sa famille ou de ses amis. Elles furent heureuses pour tous, mais plus particulièrement pour moi, qui, par une faveur à laquelle je n'osais aspirer, avais été promu au grade de chef d'escadre. Les complimens que chacun s'empressait de me faire parvinrent bientôt à M. Kasloff, qui voulut célébrer cet événement par le bruit de toute l'artillerie de sa place. Je me rappellerai toute ma vie, avec l'émotion la plus vive, les marques d'amitié et d'affection que je reçus de lui dans cette occasion.

Je n'ai point passé avec ce gouverneur un instant qui ne fût marqué par quelques traits de bonté ou d'attention, et il est inutile de dire que, depuis son arrivée, tous les habitans du pays chassaient ou pêchaient pour nous : nous ne pouvions suffire à consommer tant de provisions. Il y joignait des présens de toute espèce pour M. de Langle et moi : nous fûmes forcés d'accepter un traîneau de Kamtschadales pour la collection des curiosités du roi, et deux aigles royaux pour la ménagerie, ainsi que beaucoup de zibelines. Nous lui offrîmes, à notre tour, ce que nous imaginions pouvoir lui être utile ou agréable; mais nous n'étions riches qu'en effets de traite pour les sauvages, et nous n'avions rien qui fût digne de lui. Nous le priâmes d'accepter la *Relation* du troisième voyage de Cook, qui paraissait lui faire grand plaisir.

Il avait à sa suite presque tous les personnages que l'éditeur a mis sur la scène : M. Schmaleff, le bon curé de Paratounka, le malheureux Ivaschkin ; il leur traduisait tous les articles qui les regardaient, et ils répétaient à chaque fois que tout était de la plus exacte vérité. Le sergent seul qui commandait alors au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul était mort; les autres jouissaient de la meilleure santé, et habitaient encore le pays, excepté le major Behm, qui était retourné à Pétersbourg, et Port, qui résidait à Irkoutsk.

Je témoignai à M. Kasloff ma surprise de trouver le vieillard Ivaschkin au Kamtschatka, les relations anglaises annonçant qu'il avait enfin obtenu la permission d'aller habiter Okhotsk. Nous ne pûmes nous empêcher de prendre le plus vif intérêt à cet infortuné, en apprenant que son seul délit consistait dans quelques propos indiscrets tenus sur l'impératrice Élisabeth, au sortir d'une partie de table, où le vin avait égaré sa raison. Il était alors âgé de moins de vingt ans, officier aux gardes, d'une famille distinguée de Russie, d'une figure aimable, que le temps ni les malheurs n'ont pu changer : il fut dégradé, envoyé en exil au fond du Kamtschatka, après avoir reçu le knout et avoir eu les narines fendues. L'impératrice Catherine, dont les regards s'étendent jusque sur les victimes des règnes qui ont précédé la sien, a fait

grâce depuis plusieurs années à cet infortuné; mais un séjour de plus de cinquante ans au milieu des vastes forêts du Kamtschatka, le souvenir amer du supplice honteux qu'il a subi, peut-être un secret sentiment de haine pour une autorité qui a si cruellement puni une faute que les circonstances pouvaient excuser, ces divers motifs l'ont rendu insensible à cet acte tardif de justice, et il se proposait de mourir en Sibérie. Nous le priâmes d'accepter du tabac, de la poudre, du plomb, du drap, et généralement tout ce que nous jugions lui être utile. Il avait été élevé à Paris : il entendait encore un peu le français, et il retrouva beaucoup de mots pour nous exprimer sa reconnaissance. Il aimait M. Kasloff comme son père; il l'accompagnait dans son voyage par affection, et ce bon gouverneur avait pour lui des égards bien propres à opérer dans son âme l'entier oubli de ses malheurs[1].

[1] Le souvenir et la honte d'un supplice injuste poursuivaient le malheureux Ivaschkin, au point de le déterminer à se soustraire aux yeux des étrangers. Huit jours seulement après l'arrivée des frégates françaises, Lesseps parvint à le découvrir. Cet interprète, touché de sa position, en rendit compte à La Pérouse, qui, admirant le caractère d'un vieillard dont il respectait le malheur, demanda à le voir. Ce ne fut qu'avec peine et en se servant de l'empire du colonel Kasloff sur son esprit, qu'on vint à bout de lui faire quitter sa retraite. L'aménité de La Pérouse inspira bientôt la plus grande confiance à Ivaschkin, qui, toujours reconnaissant des honnêtetés qu'il recevait, témoigna encore plus vivement sa gratitude lorsque le général français lui fit des présens utiles, et dont il avait le plus pressant besoin.

Il nous rendit le service de nous faire connaître le tombeau de M. de la Croyère, qu'il avait vu enterrer au Kamtschatka en 1741. Nous y attachâmes l'inscription suivante, gravée sur le cuivre, et composée par M. Dagelet, membre, comme lui, de l'Académie des Sciences :

« Ci-gît Louis de l'Isle de la Croyère, de l'Acadé-
« mie royale des Sciences de Paris, mort en 1741,
« au retour d'une expédition faite par ordre du czar,
« pour reconnaître les côtes d'Amérique. Astronome
« et géographe, émule de deux frères célèbres dans
« les sciences, il mérita les regrets de sa patrie.
« En 1786, M. le comte de La Pérouse, comman-
« dant les frégates du roi *la Boussole* et *l'Astrolabe*,
« consacra sa mémoire en donnant son nom à une
« île près des lieux où ce savant avait abordé. »

Nous demandâmes aussi à M. Kasloff la permission de faire graver sur une plaque du même métal l'inscription du tombeau du capitaine Clerke, qui n'était que tracée au pinceau sur le bois, matière trop destructible pour perpétuer la mémoire d'un navigateur si estimable. Le gouverneur eut la bonté d'ajouter aux permissions qu'il nous donna la promesse de faire élever incessamment un monument plus digne de ces deux hommes célèbres qui ont succombé dans leurs pénibles travaux,

à une grande distance de leur patrie. Nous apprîmes de lui que M. de la Croyère s'était marié à Tobolsk, et que sa postérité y jouissait de beaucoup de considération. L'histoire des navigations de Behring et du capitaine Tschirikow était parfaitement connue de M. Kasloff. Il nous dit à cette occasion qu'il avait laissé à Okhotsk M. Billings, chargé par l'état de faire construire deux bâtimens pour continuer les découvertes des Russes dans les mers du Nord. Il avait donné des ordres pour que tous les moyens dont il pouvait disposer fussent employés afin d'accélérer cette expédition; mais son zèle, sa bonne volonté, son extrême désir de remplir les vues de l'impératrice ne pouvaient vaincre les obstacles qui devaient se rencontrer dans un pays presque aussi brut qu'il l'était le premier jour de sa découverte, et où la rigueur du climat suspend les travaux pendant plus de huit mois de l'année. Il sentait qu'il eût été plus économique et beaucoup plus prompt de faire partir M. Billings d'un port de la Baltique, où il aurait pu pourvoir à tous ses besoins pour plusieurs années.

Nous levâmes le plan de la baie d'Avatscha, ou, pour mieux dire, nous vérifiâmes celui des Anglais, qui est fort exact, et M. Bernizet en fit un dessin très élégant, qu'il pria le gouverneur d'accepter. M. Blondelas lui offrit aussi une copie de

la vue de l'ostrog; et MM. les abbés Mongès et Receveur lui firent présent d'une petite boîte d'acides, pour l'analyse des eaux et la connaissance des différentes substances dont le sol du Kamtschatka est composé. La chimie et la minéralogie n'étaient pas des sciences étrangères à M. Kasloff : il avait un goût particulier pour les travaux chimiques; mais il nous dit, par une raison dont l'évidence est bien aisée à sentir, qu'avant de s'occuper des minéraux d'un pays inculte, le premier soin d'une administration sage et éclairée devait tendre à procurer du pain à ses habitans, en accoutumant les indigènes à la culture. La végétation du terrain annonçait une grande fertilité, et il ne doutait pas qu'au défaut du blé-froment, qui pouvait ne pas germer à cause du froid, le seigle ou l'orge, du moins, ne donnassent d'abondantes récoltes. Il nous fit remarquer la beauté de plusieurs petits champs de pommes de terre, dont les graines étaient venues d'Irkoutsk depuis quelques années; et il se proposait d'adopter des moyens doux, mais certains, pour rendre cultivateurs les Russes, les Cosaques et les Kamtschadales.

La petite vérole en 1769 a diminué des trois quarts le nombre des individus de cette nation, qui est réduite aujourd'hui, dans toute la presqu'île, à moins de quatre mille indigènes; et elle disparaîtra bientôt entièrement, par le mélange

continuel des Russes et des Kamtschadales, qui se marient fréquemment ensemble. Une race de métis, plus laborieux que les Russes qui ne sont propres qu'à être soldats, beaucoup plus forts et d'une forme moins disgraciée de la nature que les Kamtschadales, naîtra de ces mariages et succèdera aux anciens habitans. Les naturels ont déjà abandonné les yourtes dans lesquelles ils se terraient, comme des blaireaux, pendant tout l'hiver, et où ils respiraient un air infect qui occasionait beaucoup de maladies. Les plus riches d'entre eux construisent aujourd'hui des isbas ou maisons de bois, à la manière des Russes. Elles ont absolument la même forme que les chaumières de nos paysans; elles sont divisées en trois petites chambres; un poêle en brique les échauffe, et y entretient une chaleur de plus de trente degrés, insupportable aux personnes qui n'en ont pas l'habitude. Les autres passent l'hiver, comme l'été, dans des balagans, qui sont des espèces de colombiers de bois, couverts en chaume, élevés sur des piquets de douze à treize pieds de hauteur, et où les femmes, ainsi que les hommes, montent par des échelles très difficiles: mais bientôt ces derniers bâtimens disparaîtront. Les Kamtschadales ont l'esprit imitatif, ils adoptent presque tous les usages de leurs vainqueurs: les femmes sont déjà coiffées et presque entièrement vêtues à la manière des Russes, dont la langue pré-

vaut dans tous les ostrogs; ce qui est fort heureux, parce que chaque village kamtschadale avait un jargon différent et les habitans d'un hameau n'entendaient pas ceux du hameau voisin.

On peut dire à la louange des Russes, que, quoiqu'ils aient établi dans ces âpres climats un gouvernement despotique, il est tempéré par des principes de douceur et d'équité qui en rendent les inconvéniens nuls. Les Russes n'ont pas de reproches d'atrocité à se faire, comme les Anglais au Bengale, et les Espagnols au Mexique et au Pérou. L'impôt qu'ils lèvent sur les Kamtschadales est si léger, qu'il ne peut être considéré que comme un tribut de reconnaissance envers la Russie; et le produit d'une demi-journée de chasse acquitte l'impôt d'une année. On est surpris de voir dans ces chaumières, plus misérables à la vue que celles du hameau le plus pauvre de nos pays de montagnes, une circulation d'espèces qui paraît d'autant plus considérable, qu'elle n'existe que parmi un petit nombre d'habitans. Ils consomment si peu d'effets de Russie et de Chine, que la balance du commerce est absolument en leur faveur, et qu'il faut nécessairement leur payer en roubles l'excédant de ce qui leur est dû. Les pelleteries, au Kamtschatka, sont à un prix beaucoup plus haut qu'à Canton, ce qui prouve que, jusqu'à présent, les marchés de Kiakta ne se sont pas ressentis

des avantages du nouveau débouché qui s'est ouvert en Chine. Les marchands chinois ont eu sans doute l'adresse de faire écouler ces pelleteries d'une manière insensible, et de se procurer ainsi des richesses immenses; car, à Macao, ils nous achetèrent, pour le prix modique de dix piastres, ce qui en valait cent vingt à Pékin. Une peau de loutre vaut à Saint-Pierre-et-Saint-Paul trente roubles; une de zibeline trois ou quatre; le prix des renards ne peut être fixé : je ne parle pas des renards noirs, qui sont trop rares pour être comptés, et qu'on vend plus de cent roubles. Les gris et blancs varient depuis deux jusqu'à vingt roubles, suivant qu'ils approchent plus du noir ou du roux : ces derniers ne diffèrent de ceux de France que par la douceur et le fourré de leur poil.

Les Anglais qui, par l'heureuse constitution de leur compagnie, peuvent laisser au commerce particulier de l'Inde toute l'activité dont il est susceptible, avaient envoyé, l'année dernière, un petit bâtiment au Kamtschatka. Il était expédié par une maison du Bengale, et commandé par le capitaine Peters, qui fit remettre au colonel Kasloff une lettre en français, dont il m'a donné lecture. Il demandait, au nom de l'étroite alliance qui règne en Europe entre les deux couronnes, la permission de commercer au Kamtschatka, en y apportant les divers effets de l'Inde et de la Chine, tant

en étoffes qu'en sucre, thé, arack, et il offrait de recevoir en paiement les pelleteries du pays. M. Kasloff était trop éclairé pour ne pas sentir qu'une pareille proposition était ruineuse pour le commerce de la Russie, qui vendait avec un grand bénéfice ces mêmes objets aux Kamtschadales, et qui en faisait un plus grand encore sur les peaux que les Anglais voulaient exporter; mais il savait aussi que certaines permissions limitées ont quelquefois été données, au détriment de la métropole, pour l'accroissement d'une colonie, qui enrichit ensuite la mère-patrie, lorsqu'elle est parvenue au degré où elle n'a plus besoin du commerce étranger. Ces considérations avaient empêché M. Kasloff de décider la question; et il avait permis que les Anglais fissent passer cette proposition à la cour de Pétersbourg. Il sentait cependant que, quand même leur demande serait accordée, le pays consommait trop peu d'effets de l'Inde et de la Chine, et trouvait un débouché de pelleteries trop avantageux dans les marchés de Kiakta, pour que les négocians du Bengale pussent suivre avec profit cette spéculation. D'ailleurs, le bâtiment même qui avait apporté cette ouverture de commerce fit naufrage sur l'île de Cuivre, peu de jours après sa sortie de la baie d'Avatscha, et il ne s'en sauva que deux hommes, auxquels je parlai et fis fournir des habillemens dont ils avaient le plus grand besoin.

Ainsi les vaisseaux du capitaine Cook et les nôtres sont les seuls, jusqu'à présent, qui aient abordé heureusement dans cette partie de l'Asie.

Je devrais aux lecteurs quelques détails plus particuliers sur le Kamtschatka, si les ouvrages de Coxe et ceux de Steller laissaient quelque chose à désirer. L'éditeur du troisième Voyage du capitaine Cook a puisé dans ces sources, et a rappelé avec intérêt tout ce qui est relatif à ce pays, sur lequel on a déjà beaucoup plus écrit que sur plusieurs provinces intérieures de l'Europe, et qui, pour le climat et les productions du sol, peut et doit être comparé à la côte de Labrador des environs du détroit de Belle-Ile; mais les hommes, comme les animaux, y sont très différens. Les Kamtschadales m'ont paru être les mêmes peuples que ceux de la baie de Castries, sur la côte de Tartarie; leur douceur, leur probité est la même, et leurs formes physiques sont très peu différentes : ainsi ils ne doivent pas plus être comparés aux Eskimaux, que les zibelines aux martres du Canada.

La baie d'Avatscha est certainement la plus belle, la plus commode, la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du monde. L'entrée en est étroite, et les bâtimens seraient forcés de passer sous le canon des forts qu'on pourrait y établir; la tenue y est excellente, le fond est de vase; deux ports vastes, l'un sur la côte de l'est et

l'autre sur celle de l'ouest, pourraient recevoir tous les vaisseaux de la marine de France et d'Angleterre. Les rivières d'Avatscha et de Paratounka ont leur embouchure dans cette baie, mais elles sont embarrassées de bancs, et l'on ne peut y entrer qu'à la pleine mer.

Le village de Saint-Pierre-et-Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme, forme derrière ce village un petit port fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtimens désarmés peuvent passer l'hiver. L'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises; et la nature ne peut rien offrir de plus sûr et de plus commode. C'est sur le bord de ce bassin que M. Kasloff se propose de tracer le plan d'une ville, qui sera quelque jour la capitale du Kamtschatka, et peut-être le centre d'un grand commerce avec la Chine, le Japon, les Philippines et l'Amérique. Un vaste étang d'eau douce est situé au nord de l'emplacement de cette ville projetée; et à trois cents toises seulement coulent divers petits ruisseaux dont la réunion très facile procurerait à ce terrain toutes les commodités nécessaires à un grand établissement. M. Kasloff connaissait le prix de ces avantages; mais « avant tout, répétait-il cent fois, il faut du pain et des bras, et nous en avons bien peu. » Il avait cependant donné des

ordres qui annonçaient une prochaine réunion de divers ostrogs à celui de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, où il se proposait de faire bâtir incessamment une église.

La religion grecque a été établie parmi les Kamtschadales sans persécution, sans violence, et avec une extrême facilité. Le curé de Paratounka est fils d'un Kamtschadale et d'une Russe. Il débite ses prières et son catéchisme avec une bonhomie qui est fort du goût des indigènes; ceux-ci reconnaissent ses soins par des offrandes ou des aumônes, mais ils ne lui paient point de dîmes. Le rit grec permet aux prêtres de se marier : d'où l'on peut conclure que les curés en ont de meilleures mœurs. Je les crois fort ignorans, et il m'est impossible de supposer qu'ils puissent de long-temps avoir besoin de plus de science. La fille, la femme, la sœur du curé étaient de toutes les femmes celles qui dansaient le mieux, et elles paraissaient jouir de la meilleure santé. Ce bon prêtre savait que nous étions très catholiques, ce qui nous valut une ample aspersion d'eau bénite, et il nous fit aussi baiser la croix qui était portée par son clerc. Ces cérémonies se passaient au milieu du village; son presbytère était sous une tente, et son autel en plein air : mais sa demeure ordinaire est à Paratounka, et il n'était venu à Saint-Pierre-et-Saint-Paul que pour nous faire visite.

Il nous donna divers détails sur les Kuriles, dont il est aussi curé, et où il fait une tournée tous les ans. Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles, sur lesquels les auteurs ont beaucoup varié. Ainsi ils disent : la première, la deuxième, etc., jusqu'à la vingt-unième ; cette dernière est celle qui termine les prétentions des Russes. D'après le rapport du curé, cette île pourrait être celle de Marikan; mais je n'en suis pas très certain, parce que le bon prêtre était fort diffus, et nous avions cependant un interprète qui entendait le russe comme le français ; mais M. Lesseps croyait que le curé ne s'entendait pas lui-même. Néanmoins voici les détails sur lesquels il n'a pas varié, et qu'on peut regarder comme à peu près certains.

Des vingt-une îles qui appartiennent à la Russie, quatre seulement sont habitées : la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième; ces deux dernières pourraient n'être comptées que pour une, parce que les habitans de la treizième passent tous l'hiver sur la quatorzième, et reviennent sur la treizième passer l'été ; les autres sont absolument inhabitées, et les insulaires n'y abordent en pirogue que pour la chasse des loutres et des renards. Plusieurs de ces dernières îles ne sont que des îlots ou de gros rochers, et l'on ne trouve du bois sur aucune. Les courans sont très violens entre

les îles et à l'ouvert des canaux, dont quelques-uns sont embarrassés de roches à fleur d'eau. Le curé n'a jamais fait le voyage d'Avatscha aux Kuriles qu'en pirogue, que les Russes appellent *baidar;* et il nous a dit qu'il avait été plusieurs fois sur le point de faire naufrage, et surtout de mourir de faim, ayant été poussé hors de vue de terre; mais il est persuadé que son eau bénite et son étole l'ont préservé du danger.

Les habitans réunis des quatre îles habitées forment au plus une population de quatorze cents personnes. Ils sont très velus, portent de longues barbes, et ne vivent que de phoques, de poisson et de chasse; ils viennent d'être dispensés, pour dix ans, de payer le tribut qu'ils doivent à la Russie, parce que les loutres sont devenues très rares sur ces îles : au surplus, ils sont bons, hospitaliers, dociles, et ils ont tous embrassé la religion chrétienne. Les insulaires plus méridionaux, et indépendans, traversent quelquefois en pirogue les canaux qui les séparent des Kuriles russes, pour y échanger quelques marchandises du Japon contre des pelleteries.

Ces îles font partie du gouvernement de M. Kasloff; mais comme il est très difficile d'y aborder, et qu'elles sont peu intéressantes pour la Russie, il ne se proposait pas de les visiter; et quoiqu'il regrettât d'avoir laissé à Bolcheretsk une carte

russe de ces îles, il ne paraissait pas cependant y mettre beaucoup de confiance. Il nous en marquait une si grande, que nous aurions bien voulu, à notre tour, lui communiquer les détails de notre campagne : son extrême discrétion à cet égard mérite nos éloges.

Nous lui donnâmes néanmoins un petit précis de notre voyage, et nous ne lui laissâmes pas ignorer que nous avions doublé le cap Horn, visité la côte du nord-ouest de l'Amérique, abordé à la Chine, aux Philippines, d'où nous étions arrivés au Kamtschatka. Nous ne nous permîmes pas d'entrer dans d'autres détails; mais je l'assurai que si la publication de notre campagne était ordonnée, je lui adresserais un des premiers exemplaires de notre relation : j'avais déjà obtenu la permission d'envoyer mon journal en France par M. de Lesseps, notre jeune interprète russe. Ma confiance dans M. Kasloff et dans le gouvernement de Russie ne m'aurait certainement laissé aucune inquiétude, si j'avais été obligé de remettre mes paquets à la poste; mais je crus rendre service à ma patrie en procurant à M. de Lesseps l'occasion de connaître par lui-même les diverses provinces de l'empire de Russie, où vraisemblablement il remplacera un jour son père, notre consul général à Pétersbourg. M. Kasloff me dit obligeamment qu'il l'acceptait pour son aide de camp jusqu'à Okhotsk, d'où il lui

faciliterait les moyens de se rendre à Pétersbourg, et que, dès ce moment, il faisait partie de sa famille. Une politesse si douce, si aimable, est plus vivement sentie qu'exprimée; elle nous faisait regretter le temps que nous avions passé dans la baie d'Avatscha pendant qu'il était à Boicheretsk.

Le froid nous avertissait qu'il était temps de songer à partir; le terrain, que nous avions trouvé à notre arrivée, le 7 septembre, du plus beau vert, était aussi jaune et aussi brûlé, le 25 du même mois, qu'il l'est à la fin de décembre aux environs de Paris; toutes les montagnes élevées de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer étaient couvertes de neige. Je donnai ordre de tout disposer pour le départ, et nous mîmes sous voiles le 29. M. Kasloff vint prendre congé de nous; et le calme nous ayant forcés de mouiller au milieu de la baie, il dîna à bord. Je l'accompagnai à terre avec M. de Langle et plusieurs officiers; il nous y donna un très bon souper et un nouveau bal : le lendemain, à la pointe du jour, les vents ayant passé au nord, je fis signal d'appareiller. Nous étions à peine sous voiles, que nous entendîmes un salut de toute l'artillerie de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Je fis rendre ce salut, qui fut renouvelé lorsque nous fûmes dans le goulet, le gouverneur ayant envoyé un détachement pour nous faire rendre les honneurs du départ à l'instant où nous passerions devant la

petite batterie qui est au nord du fanal de l'entrée.

Nous ne pûmes quitter sans attendrissement M. de Lesseps, que ses qualités précieuses nous avaient rendu cher, et que nous laissions sur une terre étrangère au moment d'entreprendre un voyage aussi long que pénible. Nous emportâmes de ce pays le souvenir le plus doux, avec la certitude que dans aucune contrée, dans aucun siècle, on n'a jamais porté plus loin les égards et les soins de l'hospitalité [1].

[1] Le lecteur curieux de plus amples détails sur le Kamtschatka, pourra consulter le journal de Lesseps ; il y verra avec intérêt la pénible situation de cet interprète pendant sa route du havre Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Paris; et les soins particuliers qu'il s'est donnés pour remplir sa mission et pour apporter en France une des parties les plus intéressantes du voyage de La Pérouse.

§ 23.

Détails sommaires sur le Kamtschatka. Nous parcourons, sur le parallèle de 37 degrés 30 minutes, un espace de trois cents lieues pour chercher une terre découverte, dit-on, par les Espagnols en 1620. Nous coupons la ligne pour la troisième fois. Nous avons connaissance des îles des Navigateurs, après avoir passé sur l'île du Danger de Byron. Nous sommes visités par beaucoup de pirogues, nous faisons des échanges avec leurs équipages, et nous mouillons à l'île Maouna.

Ce n'est point aux navigateurs étrangers que la Russie doit ses découvertes et ses établissemens sur les côtes de la Tartarie orientale, et sur celle de la presqu'île du Kamtschatka. Les Russes, aussi avides de pelleteries que les Espagnols d'or et d'argent, ont, depuis très long-temps, entrepris par terre les voyages les plus longs et les plus difficiles, pour se procurer les précieuses dépouilles des zibelines, des renards et des loutres de mer; mais, plus soldats que chasseurs, il leur a paru plus commode d'assujettir les indigènes à un tribut, en les subjuguant, que de partager avec eux les fatigues de la chasse. Ils ne découvrirent la presqu'île du Kamtschatka que sur la fin du dernier siècle : leur première expédition contre la liberté de ses malheureux habitans eut lieu en 1696. L'autorité de la Russie ne fut pleinement reconnue dans toute la presqu'île qu'en 1711 ; les Kamtschadales ac-

ceptèrent alors les conditions d'un tribut assez léger, et qui suffit à peine pour solder les frais d'administration : trois cents zibelines, deux cents peaux de renards gris ou rouges, quelques peaux de loutres, forment les revenus de la Russie dans cette partie de l'Asie, où elle entretient environ quatre cents soldats, presque tous Cosaques ou Sibériens, et plusieurs officiers qui commandent dans les différens districts.

La cour de Russie a changé plusieurs fois la forme du gouvernement de cette presqu'île; celle que les Anglais y trouvèrent établie en 1778 n'exista que jusqu'en 1784 : le Kamtschatka devint, à cette époque, une province du gouvernement d'Okhotsk, qui lui-même dépend de la cour souveraine d'Irkoutsk.

L'ostrog de Bolcheretsk, précédemment la capitale du Kamtschatka, où le major Behm faisait sa résidence à l'arrivée des Anglais, n'est commandé aujourd'hui que par un sergent. M. Kaboroff, lieutenant, commande, comme on l'a dit, à Saint-Pierre-et-Saint-Paul; le major Eleonoff, à Nijenei-Kamtschatka, ou ostrog du bas Kamtschatka; Vercknei enfin, ou le haut Kamtschatka, est aussi sous les ordres d'un sergent. Ces divers commandans ne se doivent l'un à l'autre aucun compte; ils rendent chacun le leur directement au gouverneur d'Okhotsk, qui a établi un officier-inspecteur, ayant

grade de major, pour commander en particulier aux Kamtschadales, et les garantir, sans doute, des vexations présumées du gouvernement militaire.

Ce premier aperçu du commerce de ces contrées ferait connaître très imparfaitement les avantages que la Russie retire de ces colonies à l'Orient de l'Asie, si le lecteur ignorait qu'aux voyages par terre ont succédé des navigations dans l'est du Kamtschatka, vers les côtes de l'Amérique : celles de Behring et de Tschirikow sont connues de toute l'Europe. Après les noms de ces hommes célèbres par leurs expéditions et par les malheurs qui en ont été la suite, on peut compter d'autres navigateurs qui ont ajouté aux possessions de la Russie les îles Aléoutiennes, les groupes plus à l'est connus sous le nom d'Oonolaska, et toutes les îles au sud de la presqu'île.

La dernière campagne du capitaine Cook a déterminé des expéditions encore plus à l'est; mais j'ai appris au Kamtschatka que les indigènes des pays où ont abordé les Russes s'étaient refusés jusqu'à présent à leur payer le tribut, et même à faire aucun commerce avec eux. Ceux-ci vraisemblablement ont eu la maladresse de leur laisser connaître le dessein qu'ils avaient formé de les subjuguer, et on sait combien les Américains sont fiers de leur indépendance et jaloux de leur liberté.

La Russie ne fait que très peu de dépense pour étendre ses possessions : des négocians ordonnent des armemens à Okhotsk, où ils construisent, à frais immenses, des bâtimens de quarante-cinq à cinquante pieds de longueur, ayant un seul mât au milieu, à peu près comme nos cutters, et montés par quarante ou cinquante hommes, tous plus chasseurs que marins ; ceux-ci partent d'Okhotsk au mois de juin, débouquent ordinairement entre la pointe de Lopatka et la première des Kuriles, dirigent leur route à l'est, et parcourent différentes îles pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'ils aient ou acheté aux naturels du pays ou tué eux-mêmes une assez grande quantité de loutres pour couvrir les frais de l'armement, et donner aux armateurs un profit, au moins de cent pour cent, pour leurs avances.

La Russie n'a encore formé aucun établissement à l'est du Kamtschatka : chaque bâtiment en fait un dans le port où il hiverne; et lorsqu'il part, il le détruit, ou le cède à quelque autre vaisseau de sa nation. Le gouvernement d'Okhotsk a grand soin d'ordonner aux capitaines de ces cutters de faire reconnaître l'autorité de la Russie par tous les insulaires qu'ils visitent, et il fait embarquer sur chaque vaisseau une espèce d'officier des douanes, chargé d'imposer et de lever un tribut pour la couronne. On m'a rapporté qu'il devait partir in-

cessamment un missionnaire d'Okhotsk, pour prêcher la foi chez les peuples subjugués, et acquitter, en quelque sorte, par des biens spirituels, les compensations que leur doivent les Russes pour les tributs qu'ils ont imposés sur eux par le seul droit du plus fort.

On sait que les fourrures se vendent très avantageusement à Kiakta, sur les frontières de la Chine et de la Russie; mais ce n'est que depuis la publication de l'ouvrage de M. Coxe que l'on connaît en Europe l'étendue de cet objet de commerce, dont l'importation et l'exportation se montent à près de dix-huit millions de livres par an. On m'a assuré que vingt-cinq bâtimens, dont les équipages s'élèvent à environ mille hommes, tant Kamtschadales que Russes ou Cosaques, étaient envoyés cette année à la recherche des fourrures vers l'est du Kamtschatka. Ces bâtimens doivent être dispersés depuis la rivière de Cook jusqu'à l'île Behring. Une longue expérience leur a appris que les loutres ne fréquentent guère les latitudes plus septentrionales que les 60 degrés : ce qui détermine à cet égard toutes les expéditions vers les parages de la presqu'île d'Alaska, ou plus à l'est, mais jamais au détroit de Behring, sans cesse obstrué de glaces qui ne fondent jamais.

Lorsque ces bâtimens reviennent, ils relâchent quelquefois à la baie d'Avatscha, mais ils font cons-

tamment leur retour à Okhotsk, où résident leurs armateurs et les négocians qui vont directement commercer avec les Chinois sur la frontière des deux empires. Comme les glaces permettent, dans tous les temps, d'entrer dans la baie d'Avatscha, les navigateurs russes y relâchent lorsque la saison est trop avancée pour qu'ils puissent arriver à Okhotsk avant la fin de septembre. Un règlement très sage de l'impératrice de Russie a défendu de naviguer dans la mer d'Okhotsk après cette époque, à laquelle commencent les ouragans et les coups de vent qui ont occasioné sur cette mer de très fréquens naufrages.

Les glaces ne s'étendent jamais dans la baie d'Avatscha qu'à trois ou quatre cents toises du rivage. Il arrive souvent, pendant l'hiver, que les vents de terre font dériver celles qui embarrassent l'embouchure des rivières de Paratounka et d'Avatscha, et la navigation en devient alors praticable. Comme l'hiver est généralement moins rigoureux au Kamtschatka qu'à Pétersbourg et dans plusieurs provinces de l'empire de Russie, les Russes en parlent comme les Français de celui de Provence; mais les neiges dont nous étions environnés dès le 20 septembre, la gelée blanche dont la terre était couverte tous les matins, et la verdure qui était aussi fanée que l'est celle des environs de Paris au mois de janvier, tout nous faisait pressentir que l'hiver

doit y être d'une rigueur insupportable pour les peuples méridionaux de l'Europe.

Nous étions cependant, à certains égards, moins frileux que les habitans, Russes ou Kamtschadales, de l'ostrog de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Ils étaient vêtus des fourrures les plus épaisses, et la température de l'intérieur de leurs isbas, dans lesquels ils ont toujours des poêles allumés, était de 28 ou 30 degrés au-dessus de la glace. Nous ne pouvions respirer dans un air aussi chaud, et le lieutenant avait le soin d'ouvrir ses fenêtres lorsque nous étions dans son appartement. Ces peuples se sont accoutumés aux extrêmes : on sait que leur usage, en Europe comme en Asie, est de prendre des bains de vapeur dans des étuves, d'où ils sortent couverts de sueur, et vont ensuite se rouler sur la neige.

L'ostrog de Saint-Pierre avait deux de ces bains publics, dans lesquels je suis entré avant qu'ils fussent allumés. Ils consistent en une chambre très basse, au milieu de laquelle est un four bâti en pierre sèche qu'on chauffe comme les fours destinés à cuire le pain. Sa voûte est entourée de bancs disposés en amphithéâtre pour ceux qui veulent se baigner, de sorte que la chaleur est plus ou moins forte, suivant qu'on est placé sur un gradin supérieur ou inférieur. On jette de l'eau sur le sommet de la voûte lorsqu'elle est rougie par le feu qui

est dessous : cette eau s'élève aussitôt en vapeurs, et excite la transpiration la plus abondante.

Les Kamtschadales ont adopté cet usage, ainsi que beaucoup d'autres, de leurs vainqueurs ; et sous très peu d'années, ce caractère primitif qui les distinguait des Russes d'une manière si marquée sera entièrement effacé. Leur population n'excède pas aujourd'hui quatre mille âmes, dans toute la presqu'île, qui s'étend cependant depuis le 51° degré jusqu'au 63°, sur une largeur de plusieurs degrés en longitude : ainsi l'on voit qu'il y a plusieurs lieues carrées par individu. Ils ne cultivent aucune production de la terre ; et la préférence qu'ils ont donnée aux chiens sur les rennes pour le service des traîneaux les empêche d'élever ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni poulains, ni veaux, parce que ces animaux seraient dévorés avant qu'ils eussent acquis des forces suffisantes pour se défendre. Le poisson est la base de la nourriture de leurs chiens d'attelage, qui font cependant jusqu'à vingt-quatre lieues par jour : on ne leur donne à manger que lorsqu'ils ont achevé leur course.

Le lecteur a déjà vu que cette manière de voyager n'est pas particulière aux Kamtschadales : les peuples de Tchoka et les Tartares de la baie de Castries n'ont pas d'autres attelages. Nous avions un extrême désir de savoir si les Russes ont quel-

que connaissance de ces différens pays, et nous apprîmes de M. Kasloff que les bâtimens d'Okhotsk avaient aperçu plusieurs fois la pointe septentrionale de l'île qui est à l'embouchure du fleuve Amur, mais qu'ils n'y avaient jamais descendu, parce qu'elle est au-delà des limites des établissemens de l'empire de Russie sur cette côte.

La baie d'Avatscha ressemble beaucoup à celle de Brest, mais elle lui est infiniment supérieure par la qualité du fond, qui est de vase; son entrée est aussi plus étroite, et conséquemment plus facile à défendre. Nos lithologistes et nos botanistes ne rencontrèrent sur les rivages que des substances extrêmement communes en Europe. On doit faire attention à deux bancs situés à l'est et à l'ouest de l'entrée, et séparés par un large chenal pour le passage des vaisseaux. On est certain de les éviter, en laissant deux rochers isolés qui sont sur la côte de l'est, ouverts par la pointe du fanal, et en tenant, au contraire, fermée par la côte de l'ouest, une grosse roche qu'on laisse à babord, et qui n'est séparée de la terre que par un canal de moins d'une encâblure de largeur. Tous les mouillages de la baie sont également bons, et l'on peut s'approcher plus ou moins de l'ostrog, selon le désir que l'on a de communiquer avec le village.

D'après les observations de M. Dagelet, la maison du lieutenant Kaboroff est située par 53 degrés

1 minute de latitude nord, et 156 degrés 30 minutes de longitude orientale. Les marées dans la baie sont très régulières : la mer est haute à trois heures et demie, aux nouvelles et pleines lunes : son élévation dans le havre est de quatre pieds.

Les vents du nord, qui nous étaient si favorables pour sortir de la baie d'Avatscha, nous abandonnèrent à deux lieues au large. Ils se fixèrent à l'ouest, avec une opiniâtreté et une violence qui ne me permirent pas de suivre le plan que je m'étais proposé, de reconnaître et de relever les Kuriles jusqu'à l'île Marikan. Les coups de vent et les orages se succédèrent si rapidement que je fus obligé de mettre souvent à la cape à la misaine, et je me trouvai écarté de la côte de quatre-vingts lieues. Je ne cherchai pas à lutter contre ces obstacles, parce que la reconnaissance de ces îles était peu importante; et je dirigeai ma route pour couper, par les 165 degrés de longitude, le parallèle de 37 degrés 30 minutes, sur lequel quelques géographes ont placé une grande île riche et bien peuplée, découverte, dit-on, en 1620, par les Espagnols. La recherche de cette terre avait fait partie de l'objet des instructions du capitaine Uriès, et l'on trouve un mémoire qui contient quelques détails sur cette île, dans le quatrième volume de la collection académique, partie étrangère. Il me paraissait que, parmi les différentes

recherches qui m'étaient plutôt indiquées qu'ordonnées par mes instructions, celle-là méritait la préférence. Je n'atteignis le parallèle des 37 degrés 3 minutes que le 14 au soir. Nous avions vu, dans cette même journée, cinq ou six petits oiseaux de terre, de l'espèce des linots, se percher sur nos manœuvres, et nous aperçûmes, le même soir, deux vols de canards ou de cormorans, oiseaux qui ne s'écartent presque jamais du rivage. Le temps était fort clair, et sur les deux frégates des vigies furent constamment au haut des mâts. Une récompense assez considérable était promise à celui qui le premier apercevrait la terre. Ce motif d'émulation était peu nécessaire : chaque matelot enviait l'honneur de faire le premier une découverte qui, d'après ma promesse, devait porter son nom. Mais, malgré les indices certains du voisinage d'une terre, nous ne découvrîmes rien, quoique l'horizon fût très étendu : je supposai que cette île devait être au sud, et que les vents violens qui avaient récemment soufflé de cette partie avaient écarté vers le nord les petits oiseaux que nous avions vus se poser sur nos agrès : en conséquence je fis route au sud jusqu'à minuit.

Étant alors précisément, comme je l'ai dit, par 37 degrés 30 minutes de latitude nord, j'ordonnai de gouverner à l'est, à très petites voiles, attendant le jour avec la plus vive impatience. Il se fit,

et nous vîmes encore deux petits oiseaux; je continuai la route à l'est : une grosse tortue passa, le même soir, le long du bord. Le lendemain, en parcourant toujours le même parallèle vers l'est, nous vîmes un oiseau plus petit qu'un roitelet de France, perché sur le bras du grand hunier, et un troisième vol de canards : ainsi, à chaque instant, nos espérances étaient soutenues; mais nous n'avions jamais le bonheur de les voir se réaliser [1].

Nous éprouvâmes, pendant cette recherche, un malheur trop réel : un matelot du bord de *l'Astrolabe* tomba à la mer en serrant le petit perroquet; soit qu'il se fût blessé dans sa chute, ou qu'il ne sût pas nager, il ne reparut point, et tous nos soins pour le sauver furent inutiles.

Les indices de terre continuèrent le 18 et le 19, quoique nous eussions fait beaucoup de chemin à l'est. On aperçut, chacun de ces jours, des vols de

[1] La Pérouse aurait-il ignoré que le parallèle nord de 37 degrés 30 minutes avait été parcouru infructueusement, sur un espace de quatre cent cinquante milles vers l'est du Japon, par le vaisseau *le Kastricum*, ou a-t-il craint de s'écarter de ses instructions et de l'indication qui lui était donnée dans la quarante-huitième note géographique insérée dans ses instructions? Quel que soit le motif qui l'a déterminé, les fréquens indices de terre qu'ont eus les navigateurs doivent faire regretter que La Pérouse n'ait pas pris le parti de suivre le 37e ou le 38e parallèle. Les terres anciennement découvertes s'étant presque toutes retrouvées de nos jours, cette île sera l'objet de nouvelles recherches, et il y a lieu d'espérer qu'on la trouvera en parcourant le parallèle de 36 degrés 30 minutes. (*Note de Milet-Mureau.*)

canards ou d'autres oiseaux de rivage; un soldat prétendit même avoir vu passer quelques brins de goëmon ; mais comme ce fait n'était soutenu d'aucun autre témoignage, nous rejetâmes unanimement son récit, en conservant cependant les plus fortes espérances de la découverte prochaine de quelque terre. A peine eûmes-nous atteint les 175 degrés de longitude orientale, que tous les indices cessèrent. Je continuai cependant la même route jusqu'au 22, à midi : mais à cette époque, la longitude indiquée me plaçant à 20 minutes au-delà des 180 degrés à l'orient de Paris, limites qui m'avaient été fixées pour la recherche de cette île, j'ordonnai la route au sud, afin de trouver des mers plus tranquilles.

Depuis notre départ du Kamtschatka, nous avions toujours navigué au milieu des plus grosses lames; un coup de mer avait même emporté notre petit canot, saisi sur le passe-avant, et avait jeté à bord plus de cent barriques d'eau. Ces contrariétés auraient à peine été remarquées, si, plus heureux, nous eussions rencontré l'île dont la recherche nous coûtait tant de fatigues, et qui certainement existe dans les environs de la route que nous avons parcourue. Les indices de terre ont été trop fréquens et d'une nature trop marquée, pour que nous puissions en douter. Je suis porté à croire que nous avons couru sur un parallèle trop septentrional ;

et si j'avais à recommencer cette recherche, je naviguerais en suivant le parallèle de 35 degrés, depuis 160 jusqu'à 170 degrés de longitude : c'est sur cet espace que nous aperçûmes le plus d'oiseaux de terre; ils me paraissaient venir du sud, et avoir été poussés par la violence des vents qui avaient soufflé de cette partie. Le plan ultérieur de notre campagne ne me laissait pas le temps de vérifier cette conjecture, en faisant vers l'ouest le même chemin que nous venions de parcourir à l'est : les vents qui soufflent presque sans cesse de l'occident ne m'auraient pas permis de faire, en deux mois, le trajet que j'avais fait en huit jours.

Je dirigeai ma navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes où les routes des Quiros, des Mindana, des Tasman, etc., sont croisées en tous sens par celles des navigateurs modernes, et où chacun de ceux-ci a ajouté quelques îles nouvelles aux îles déjà connues, mais sur lesquelles la curiosité des Européens avait à désirer des détails plus circonstanciés que ceux qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs. On sait que, dans cette vaste partie du Grand-Océan équatorial, il existe une zone de 12 à 15 degrés environ du nord au sud, et de 140 degrés de l'est à l'ouest, parsemée d'îles qui sont, sur le globe terrestre, ce qu'est la voie lactée dans le ciel. Le langage, les mœurs de leurs habitans ne nous sont

plus inconnus; et les observations qui ont été faites par les derniers voyageurs nous permettent même de former des conjectures probables sur l'origine de ces peuples, qu'on peut attribuer aux Malais, comme celle de différentes colonies des côtes d'Espagne et d'Afrique, aux Phéniciens. C'est dans cet archipel que mes instructions m'ordonnaient de naviguer pendant la troisième année de notre campagne. La partie occidentale et méridionale de la Nouvelle-Calédonie, dont la côte orientale fut découverte par le capitaine Cook dans son second voyage; les îles du sud de l'archipel des Arsacides, dont celles du nord avaient été reconnues par Surville; la partie septentrionale des terres de la Louisiade, que M. de Bougainville n'avait pu explorer, mais dont il avait, le premier, prolongé la côte du sud-est : tous ces points de géographie avaient principalement fixé l'attention du gouvernement, et il m'était enjoint d'en marquer les limites, et de les assujettir à des déterminations précises de latitude et de longitude. Les îles de la Société, celles des Amis, celles des Hébrides, etc., étaient connues et ne pouvaient plus intéresser la curiosité des Européens; mais comme elles offraient des ressources en vivres, il m'était permis d'y relâcher suivant le besoin que j'en aurais; et l'on avait présumé, avec raison, qu'en sortant du Kamtschatka j'aurais une bien petite provision de vivres

frais, si nécessaires à la conservation de la santé des marins.

Il ne me fut pas possible d'avancer assez rapidement au sud pour éviter un coup de vent qui souffla de cette partie le 23 octobre : la mer était extrêmement grosse, et nous fûmes obligés de passer la nuit à la cape à la misaine. Les vents furent très variables et les mers très agitées jusqu'au 30e degré de latitude, parallèle que nous atteignîmes le 29 octobre. Notre santé se trouva généralement affectée du passage trop rapide du froid au plus grand chaud; mais nous n'éprouvâmes que de légères incommodités qui n'obligèrent personne à garder le lit.

Le premier novembre 1787, par 26 degrés 27 minutes de latitude nord, et 175 degrés 38 minutes de longitude occidentale, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux, entre autres des courlieux et des pluviers, espèces qui ne s'éloignent jamais de terre. Le temps était couvert et par grains; mais toutes les parties de l'horizon s'éclaircirent successivement, excepté vers le sud, où de gros nuages restaient constamment fixés, ce qui me fit croire qu'une terre pouvait se trouver dans cette aire de vent. Je fis suivre cette route : le 2, le 3 et le 4, nous continuâmes à voir des oiseaux; peu à peu les indices de terre cessèrent; mais il est vraisemblable que nous passâmes assez près de quelque

île ou basse, dont nous n'eûmes point connaissance, et que le hasard offrira peut-être à un autre navigateur. Nous commençâmes alors à jouir d'un ciel pur, et il nous fut enfin possible d'obtenir des longitudes par des distances de la lune au soleil, observations que nous n'avions pu faire depuis notre départ du Kamtschatka : les longitudes observées différaient de celles de notre horloge n° 19 d'un degré vers l'occident. Nous prîmes quelques dorades et deux requins, qui furent pour nous des mets délicieux, parce que nous étions tous réduits au lard salé, qui même commençait à se ressentir de l'influence des climats brûlans. Nous répétâmes les mêmes observations de distance les jours suivans, et la différence fut constamment la même.

Nous avions enfin atteint le tropique : le ciel devenait plus beau, et notre horizon était très étendu. Nous n'aperçûmes aucune terre; mais nous vîmes tous les jours des oiseaux de rivage qu'on ne rencontre jamais à une grande distance. Le 4 novembre, nous étions par 23 degrés 40 minutes de latitude nord, et 175 degrés 58 minutes 47 secondes de longitude occidentale, suivant une suite de distances prises dans le même jour. Nous prîmes à bord un pluvier doré, qui était encore assez gras, et qui ne pouvait être depuis long-temps égaré sur les mers. Le 5 nous coupâmes la ligne de notre

route de Monterey à Macao; le 6, celle du capitaine Clerke des îles Sandwich au Kamtschatka. Les oiseaux avaient absolument disparu. Nous étions extrêmement fatigués par une grosse lame de l'est, qui, comme celle de l'océan Atlantique, règne constamment sur cette vaste mer, et nous ne trouvions ni bonites, ni dorades : à peine apercevions-nous quelques poissons volans. Nos provisions fraîches étaient absolument consommées, et nous avions un peu trop compté sur le poisson pour adoucir l'austérité de notre régime. Le 9 nous passâmes sur la pointe méridionale de la basse de Villa-Lobos, d'après la position qui m'avait été assignée sur les cartes que m'avait remises M. de Fleurieu. Je réglai la voilure de manière à dépasser sa latitude pendant le jour; mais comme nous n'aperçûmes ni oiseaux ni goëmons, je suis porté à croire que si cette batture existe, il faut lui assigner une position plus occidentale, les Espagnols ayant toujours placé trop près des côtes de l'Amérique leurs découvertes dans le Grand-Océan.

La mer se calma un peu à cette époque, et les brises furent plus modérées; mais le ciel se couvrit de nuages épais, et nous eûmes à peine atteint le 10e degré de latitude nord, que nous essuyâmes une pluie presque constante, au moins pendant le jour, car les nuits étaient assez belles. La chaleur

fut étouffante, et l'hygromètre n'avait jamais marqué plus d'humidité depuis notre départ d'Europe; nous respirions un air sans ressort, qui, joint aux mauvais alimens, diminuait nos forces, et nous aurait rendus presque incapables de travaux pénibles si les circonstances l'eussent exigé. Je redoublai de soins pour conserver la santé des équipages pendant cette crise, produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide; je fis distribuer, chaque jour, du café au déjeuner; j'ordonnai de sécher et d'aérer le dessous des ponts; l'eau de la pluie servit à laver les chemises des matelots, et nous mîmes ainsi à profit l'intempérie du climat que nous étions obligés de traverser, et dont je craignais plus l'influence que celle des latitudes élevées que nous avions parcourues. Nous prîmes, le 6 novembre, pour la première fois, huit bonites, qui procurèrent un bon repas à tout l'équipage, et aux officiers qui, ainsi que moi, n'avaient plus d'autres alimens que ceux de la cale.

Ces pluies, ces orages et ces grosses mers cessèrent vers le 15, lorsque nous eûmes atteint les 5 degrés de latitude nord. Nous jouîmes alors du ciel le plus tranquille; un horizon de la plus grande étendue, au moment du coucher du soleil, nous rassurait sur la route de la nuit : d'ailleurs, l'air était si pur, le ciel si serein, qu'il en résultait une

clarté à l'aide de laquelle nous eussions aperçu les dangers comme en plein jour. Ce beau temps nous accompagna au-delà de l'équateur, que nous coupâmes le 21 novembre, pour la troisième fois depuis notre départ de Brest. Nous nous en étions éloignés trois fois d'environ 60 degrés au nord ou au sud; et le plan ultérieur de notre voyage ne devait nous remener vers l'hémisphère nord que dans la mer Atlantique, lorsque nous retournerions en Europe. Rien n'interrompait la monotonie de cette longue traversée; nous faisions une route à peu près parallèle à celle que nous avions parcourue l'année précédente, en allant de l'île de Pâques aux îles Sandwich. Pendant cette route, nous avions été sans cesse environnés d'oiseaux et de bonites, qui nous avaient fourni une nourriture saine et abondante; dans celle-ci, au contraire, une vaste solitude régnait autour de nous : l'air et les eaux de cette partie du globe étaient sans habitans. Nous prîmes cependant, le 23, deux requins qui fournirent deux repas à l'équipage, et nous tuâmes, le même jour, un courlieu très maigre, et qui paraissait très fatigué : nous pensâmes qu'il pouvait venir de l'île du Duc d'York, dont nous étions éloignés d'environ cent lieues. Il fut mangé à ma table, apprêté en salmis, et il n'était guère meilleur que les requins.

A mesure que nous avancions dans l'hémisphère

sud, les fous, les frégates, les hirondelles de mer et les paille-en-cul volaient autour des bâtimens: nous les prîmes pour les avant-coureurs de quelque île que nous avions une extrême impatience de rencontrer. Nous murmurions de la fatalité qui nous avait fait parcourir, depuis notre départ du Kamtschatka, une longue ligne sans faire la plus petite découverte. Ces oiseaux, dont la quantité devint innombrable lorsque nous eûmes atteint les 4 degrés de latitude sud, nous donnaient, à chaque instant, l'espoir de rencontrer quelque terre; mais, quoique l'horizon fût de la plus vaste étendue, aucune ne s'offrait à notre vue. Nous faisions, à la vérité, peu de chemin. Les brises cessèrent lorsque nous fûmes par les 2 degrés de latitude sud, et il leur succéda des vents très faibles du nord à l'ouest-nord-ouest, avec lesquels je m'élevai un peu dans l'est, parce que je craignais d'être porté sous le vent des îles des Amis. Pendant ces calmes, nous prîmes quelques requins, que nous préférions aux viandes salées, et nous tuâmes des oiseaux de mer, que nous mangeâmes en salmis. Quoique très maigres, et d'un goût et d'une odeur de poisson insupportables, ils nous parurent, dans la disette de vivres frais où nous nous trouvions, presque aussi bons que des bécasses. Les goëlettes noires ou absolument blanches sont particulières à la mer du Sud, et je n'en ai jamais aperçu dans

l'océan Atlantique : nous en avons beaucoup plus tué que de fous et de frégates : celles-ci volaient en si grande quantité autour de nos bâtimens, surtout pendant la nuit, que nous étions assourdis par le bruit qu'elles faisaient, et on avait de la peine à suivre une conversation sur le gaillard. Nos chasses, qui étaient assez heureuses, nous vengeaient de leurs criailleries, et nous procuraient un aliment supportable, mais elles disparurent lorsque nous eûmes dépassé le 6e degré.

Les vents du nord-ouest à l'ouest, qui avaient commencé vers le 3e degré de latitude sud, mais très faibles et fort clairs, régnèrent alors impérieusement, et ils ne cessèrent que par les 12 degrés. Une grosse houle de l'ouest rendait notre navigation extrêmement fatigante : nos cordages, pouris par l'humidité constante que nous avions éprouvée pendant notre navigation sur la côte de Tartarie, cassaient à chaque instant, et nous ne les remplacions qu'à la dernière extrémité, de crainte d'en manquer. Les grains, les orages, la pluie, nous accompagnèrent constamment jusque par les 10 degrés 50 minutes, que nous atteignîmes le 2 décembre. Les vents, sans cesser d'être à l'ouest, devinrent plus modérés et très clairs. Nous fîmes des observations de distance qui rectifièrent l'erreur de nos montres. Depuis le départ du Kamtschatka, elles paraissaient avoir retardé de cinq minutes de

temps, ou de 1 degré 15 minutes dont elles donnaient la longitude plus orientale. Nous passâmes, suivant nos longitudes obtenues par des distances de la lune au soleil, dont le résultat était de 170 degrés 7 minutes de longitude occidentale, précisément sur le point assigné aux îles du Danger de Byron; car nous étions par leur latitude, et comme nous n'aperçûmes aucune terre, ni le moindre indice qu'il y en eût une à notre proximité, il est évident qu'il faut assigner à ces îles une autre longitude. Le commodore Byron n'avait navigué que d'après les méthodes fautives de l'estime.

Le lendemain, 3 décembre, nous étions par 11 degrés 34 minutes 47 secondes de latitude sud, et 170 degrés 7 minutes 1 seconde de longitude occidentale suivant nos observations de distance, précisément sur le parallèle de l'île de la Belle-Nation de Quiros, et un degré plus à l'est. J'aurais voulu courir quelque degrés dans l'ouest pour la rencontrer; mais les vents soufflaient directement de cette partie; et l'île est placée d'une manière trop incertaine pour la chercher en louvoyant : je crus donc devoir profiter de ces mêmes vents d'ouest pour atteindre le parallèle des îles des Navigateurs de Bougainville, qui sont une découverte des Français, et où nous pouvions espérer de trouver quelques rafraîchissemens dont nous avions grand besoin.

Nous eûmes connaissance de l'île la plus orien-

tale de cet archipel, le 6 décembre, à trois heures après midi. Nous fîmes route pour l'approcher, jusqu'à onze heures du soir, et nous nous tînmes bord sur bord le reste de la nuit. Comme je me proposais d'y mouiller si j'y trouvais un ancrage, je passai par le canal qui est entre la grande et la petite île que M. de Bougainville avait laissées dans le sud : il est étroit et n'a guère qu'une lieue de largeur, mais il paraissait sain et sans aucun danger. Nous étions dans la passe à midi, et nous y observâmes, à un mille de la côte, 14 degrés 7 minutes de latitude méridionale. La pointe du sud de l'une de ces îles nous restait alors au sud 36 degrés ouest : ainsi la pointe méridionale de cette île est située par 14 degrés 8 minutes de latitude sud.

Nous n'aperçûmes de pirogues que lorqsue nous fûmes dans le canal. Nous avions vu des habitations au vent de l'île; et un groupe considérable d'Indiens, assis en rond sous des cocotiers, paraissaient jouir, sans émotion, du spectacle que la vue de nos frégates leur donnait : ils ne lancèrent alors aucune pirogue à la mer, et ne nous suivirent pas le long du rivage. Cette terre, d'environ deux cents toises d'élévation, est très escarpée, et couverte, jusqu'à la cime, de grands arbres, parmi lesquels nous distinguions un grand nombre de cocotiers. Les maisons en sont bâties à peu près à mi-côte;

et, dans cette position, les insulaires y respirent un air plus tempéré. Nous remarquions auprès quelques terres défrichées, qui devaient être plantées vraisembablement en patates ou en ignames; mais en totalité cette île paraît peu fertile, et dans toute autre partie de la mer du Sud je l'aurais crue inhabitée. Mon erreur eût été d'autant plus grande, que même deux petites îles qui forment le côté occidental du canal par lequel nous avons passé ont aussi leurs habitans. Nous vîmes s'en détacher cinq pirogues qui se joignirent à onze autres, sorties de l'île de l'est. Les pirogues, après avoir fait plusieurs fois le tour de nos deux bâtimens avec un air de méfiance, se hasardèrent enfin à nous approcher et à former avec nous quelques échanges, mais si peu considérables, que nous n'en obtînmes qu'une vingtaine de cocos et deux poules-sultanes bleues. Ces insulaires étaient, comme tous ceux de la mer du Sud, de mauvaise foi dans leur commerce; et lorsqu'ils avaient reçu d'avance le prix de leurs cocos, il était rare qu'ils ne s'éloignassent pas sans avoir livré les objets d'échange convenus. Ces vols étaient, à la vérité, de bien peu d'importance, et quelques colliers de rassade, avec de petits coupons de drap rouge, ne valaient guère la peine d'être réclamés.

Nous sondâmes plusieurs fois dans le canal, et une ligne de cent brasses ne rapporta point de

fond, quoiqu'à moins d'un mille de distance du rivage. Nous continuâmes notre route pour doubler une pointe derrière laquelle nous espérions trouver un abri ; mais l'île n'avait pas la largeur indiquée sur le plan de M. de Bougainville : elle se termine au contraire en pointe, et son plus grand diamètre est au plus d'une lieue. Nous trouvâmes la brise de l'est battant sur cette côte, qui est hérissée de récifs, et il nous fut prouvé qu'on y chercherait en vain un mouillage. Nous dirigeâmes alors notre route en dehors du canal, dans le dessein de prolonger les deux îles de l'ouest, qui sont ensemble à peu près aussi considérables que la plus orientale. Un canal de moins de cent toises sépare l'une de l'autre, et l'on aperçoit, à leur extrémité occidentale, un îlot que j'aurais appelé un gros rocher, s'il n'eût été couvert d'arbres. Avant de doubler les deux pointes méridionales du canal, nous restâmes en calme plat, ballottés par une assez grosse houle qui me fit craindre d'aborder *l'Astrolabe ;* heureusement quelques folles brises nous tirèrent bientôt de cette situation désagréable. Elle ne nous avait pas permis de faire attention à la harangue d'un vieux Indien qui tenait une branche de kava à la main, et prononçait un discours assez long. Nous savions, par la lecture de différens voyages, que c'était un signe de paix : et, en lui jetant quelques étoffes, nous lui répondîmes par

le mot *tayo*, qui veut dire *ami* dans l'idiome de plusieurs peuples des îles de la mer du Sud : mais nous n'étions pas encore assez exercés pour entendre et prononcer distinctement les mots des vocabulaires que nous avions extraits des Voyages de Cook.

Lorsque nous fûmes enfin atteints par la brise, nous fîmes de la voile pour nous écarter de la côte et sortir de la lisière des calmes. Toutes les pirogues nous abordèrent alors : elles marchent en général assez bien à la voile, mais très médiocrement à la pagaie. Ces embarcations ne pourraient servir à des peuples moins bons nageurs que ceux-ci ; elles chavirent à chaque instant ; mais cet accident les surprend et les inquiète moins que chez nous la chute d'un chapeau : ils soulèvent sur leurs épaules la pirogue submergée, et, après en avoir vidé l'eau, ils y rentrent, bien certains d'avoir à recommencer cette opération une demi-heure après, l'équilibre étant presque aussi difficile à garder dans ces frêles bâtimens que l'est celui de nos voltigeurs sur leurs cordes.

Ces insulaires sont généralement grands, et leur taille moyenne me parut être de cinq pieds sept ou huit pouces. La couleur de leur peau est à peu près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie ; leurs cheveux sont longs et retroussés sur le sommet de la tête. Leur physionomie parais-

sait peu agréable. Je ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avaient pas plus de délicatesse : la plus jeune, à laquelle on pouvait supposer dix-huit ans, avait, sur une jambe, un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avaient des plaies considérables; et il serait possible que ce fût un commencement de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps ne pouvaient laisser aucun doute sur le genre de leur maladie. Ils nous approchèrent avec crainte et sans armes, et tout annonce qu'ils sont aussi paisibles que les habitans des îles de la Société ou des Amis.

Nous croyions qu'ils étaient partis sans retour, et leur pauvreté apparente ne nous laissait qu'un faible regret; mais la brise ayant beaucoup molli dans l'après-midi, les mêmes pirogues, auxquelles s'en joignirent plusieurs autres, vinrent, à deux lieues au large, nous proposer de nouveaux échanges : elles avaient été à terre en nous quittant, et elles revenaient un peu plus richement chargées que la première fois. Nous obtînmes des insulaires, à cette reprise, plusieurs curiosités relatives à leurs costumes, cinq poules, dix poules sultanes, un petit cochon, et la plus charmante tourterelle que nous eussions vue : elle était blanche, sa tête du plus beau violet, ses ailes vertes et sa guimpe semée de petites taches rouges et blanches, sem-

blables à des feuilles d'anémone. Ce petit animal était privé, mangeait dans la main et dans la bouche; mais il n'était guère vraisemblable qu'il pût arriver vivant en Europe : en effet, sa mort ne nous permit que de conserver sa robe, qui perdit bientôt tout son éclat. Comme *l'Astrolabe* nous avait toujours précédés dans cette route, les pirogues avaient toutes commencé leurs échanges avec M. de Langle, qui avait acheté des Indiens deux chiens que nous trouvâmes très bons.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites, et qu'elles forment une preuve de leur habileté à travailler le bois, nous ne pûmes jamais parvenir à leur faire accepter nos haches ni aucun instrument de fer : ils préféraient quelques grains de verre, qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité, à tout ce que nous leur offrions en fer et en étoffes. Ils nous vendirent un vase de bois, rempli d'huile de coco. Ce vase avait absolument la forme d'un de nos pots de terre, et un ouvrier européen n'aurait jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour. Leurs cordes sont rondes et tressées comme nos chaines de montres : leurs nattes sont très fines, mais leurs étoffes inférieures, par la couleur et le tissu, à celles des îles de Pâques et de Sandwich : il paraît d'ailleurs qu'elles sont fort rares, car tous ces

insulaires étaient absolument nus, et ils ne nous en vendirent que deux pièces.

Comme nous étions certains de rencontrer plus à l'ouest une île beaucoup plus considérable, auprès de laquelle nous pouvions nous flatter de trouver au moins un abri, si même il n'y avait un port, nous remîmes à faire des observations plus étendues après notre arrivée dans cette île qui, suivant le plan de M. de Bougainville, ne doit être séparée du dernier îlot que nous avions par notre travers à l'entrée de la nuit que par un canal de huit lieues. Je ne fis que trois ou quatre lieues à l'ouest après le coucher du soleil, et je passai le reste de la nuit bord sur bord, à petites voiles. Je fus très surpris, au jour, de ne pas voir la terre sous le vent, et je n'en eus connaissance qu'à six heures du matin, parce que le canal est infiniment plus large que celui qu'on indique sur le plan qui m'avait servi de guide. Il serait à désirer que les cartes d'un voyage qui, par l'exactitude des observations, par l'étendue et l'importance des découvertes, ne le cède qu'aux voyages du capitaine Cook, eussent été dressées avec plus de soin et sur une plus grande échelle.

Nous n'atteignîmes la pointe du nord-est de l'île Maouna qu'à cinq heures du soir. Étant dans l'intention d'y chercher un mouillage, je fis signal à *l'Astrolabe* de serrer le vent, afin de tenir bord

sur bord pendant la nuit, au vent de l'île, et d'avoir toute la journée du lendemain pour en explorer les plus petits détails. Quoiqu'à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent, ce même soir, à bord, nous apporter des cochons et des fruits qu'elles échangèrent contre des rassades ; ce qui nous donna la meilleure opinion de la richesse de cette île.

Le 9 décembre au matin je rapprochai la terre, et nous la prolongeâmes à une demi-lieue de distance. Elle est environnée d'un récif de corail, sur lequel la mer brisait avec fureur; mais ce récif touchait presque le rivage, et la côte formait différentes petites anses, devant lesquelles on voyait des intervalles par où pouvaient passer les pirogues, et même vraisemblablement nos canots et chaloupes. Nous découvrions des villages nombreux au fond de chacune de ces anses, d'où il était sorti une innombrable quantité de pirogues chargées de cochons, de cocos et d'autres fruits que nous changions contre des verroteries. Une abondance aussi grande augmentait le désir que j'avais d'y mouiller: nous voyions d'ailleurs l'eau tomber en cascades du haut des montagnes au pied des villages. Tant de biens ne me rendaient pas difficile sur l'ancrage : je fis serrer la côte de plus près; et à quatre heures, ayant trouvé, à un mille du rivage et par trente brasses, un banc composé de coquillages

pouris et de très peu de corail, nous y laissâmes tomber l'ancre; mais nous fûmes ballottés par une houle très forte qui portait à terre, quoique le vent vînt de la côte. Nous mîmes aussitôt nos canots à la mer; et le même jour, M. de Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés des deux frégates, descendirent au village, où ils furent reçus des habitans de la manière la plus amicale.

La nuit commençait lorsqu'ils abordèrent au rivage : les Indiens allumèrent un grand feu pour éclairer le lieu du débarquement; ils apportèrent des oiseaux, des cochons, des fruits. Après un séjour d'une heure, nos canots retournèrent à bord. Chacun paraissait satisfait de cet accueil, et nos seuls regrets étaient de voir nos vaisseaux mouillés dans une si mauvaise rade, où les frégates roulaient comme en pleine mer. Quoique nous fussions à l'abri des vents du nord au sud par l'est, le calme suffisait pour nous exposer au plus grand danger, si nos câbles se fussent coupés, et l'impossibilité d'appareiller ne nous laissait aucune ressource contre une brise un peu forte du nord-ouest. Nous savions, par les relations des voyageurs qui nous avaient précédés, que les vents alizés sont peu constans dans ces parages; qu'il y est presque aussi aisé de remonter à l'est que de descendre à l'ouest, ce qui facilite les grandes navigations de ces peuples sous le vent. Nous avions

nous-mêmes fait l'épreuve de cette inconstance des vents, et ceux de l'ouest ne nous avaient quittés que par les 12 degrés. Ces réflexions me firent passer une nuit d'autant plus mauvaise, qu'il se formait un orage vers le nord, d'où les vents soufflèrent avec assez de violence; mais heureusement la brise de terre prévalut.

§ 24.

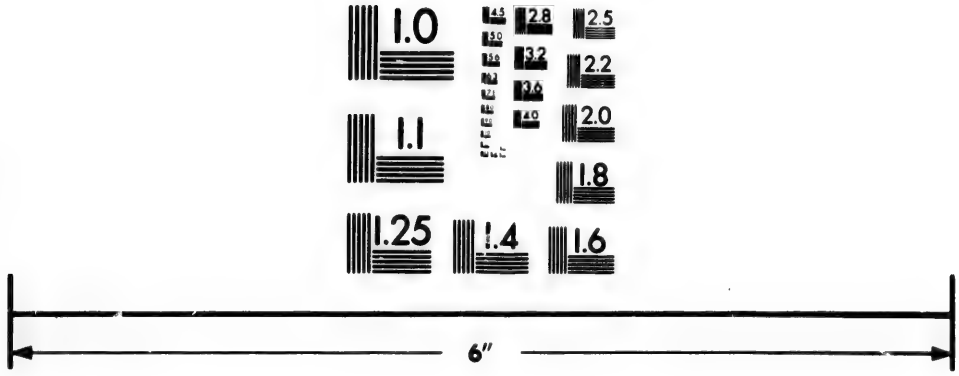
Mœurs, coutumes, arts et usages des insulaires de Maouna. Contraste de ce pays riant et fertile avec la férocité de ses habitans. La houle devient très forte : nous sommes contraints d'appareiller. M. de Langle, voulant faire de l'eau, descend à terre avec quatre chaloupes armées. Il est assassiné. Onze personnes des deux équipages éprouvent le même sort. Récit circonstancié de cet événement.

Le lendemain, le lever du soleil m'annonça une belle journée : je formai la résolution d'en profiter pour reconnaître le pays, observer les habitans dans leurs propres foyers, faire de l'eau, et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avait aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour : il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi, et que la matinée, qui était très belle, serait employée, en partie, à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour, les insulaires avaient

conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades : c'étaient pour eux des diamans du plus grand prix. Ils dédaignaient nos haches, nos étoffes et tous nos autres articles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage était occupée à contenir les Indiens, et à faire le commerce avec eux, le reste remplissait les canots et les chaloupes [illegible] les vides pour aller faire de l'eau. Nos de[illegible]pes armées, commandées par MM. de Clonard et Colinet, celles de *l'Astrolabe* par MM. de Monty et Bellegarde, partirent, dans cette vue, à cinq heures du matin, pour une baie éloignée d'environ une lieue, et un peu au vent, situation assez commode, parce que nos canots chargés d'eau pouvaient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très près MM. de Clonard et Monty, dans ma biscaïenne, et j'abordai au rivage en même temps qu'eux : malheureusement, M. de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse, éloignée de notre aiguade d'environ une lieue, et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avait visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs.

L'anse vers laquelle nous dirigeâmes la route de nos chaloupes était grande et commode ; les canots et les chaloupes y restaient à flot, à la marée

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

basse, à une demi-portée de pistolet du rivage; l'aiguade était belle et facile : MM. de Clonard et Monty établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens : ceux-ci étaient environ deux cents, et dans ce nombre il y avait beaucoup de femmes et d'enfans : nous les engageâmes tous à s'asseoir sous des cocotiers qui n'étaient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avait auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits : tous voulaient les vendre à la fois, ce qui occasionait un peu de confusion.

Les femmes, dont quelques-unes étaient très jolies, offraient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux qui avaient des rassades à leur donner. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussaient trop faiblement pour les arrêter. Leurs manières étaient douces, gaies et engageantes. Des Européens qui ont fait le tour du monde, des Français surtout n'ont point d'armes contre de pareilles attaques. Elles parvinrent sans beaucoup de peine à percer les rangs : alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta; mais des Indiens, que nous prîmes pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre : chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs.

Cependant il s'était passé dans notre chaloupe une scène qui était une véritable hostilité, et que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien était monté sur l'arrière de notre chaloupe : là il s'était emparé d'un maillet, et en avait asséné plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui, et de le jeter à la mer, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille, d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres, fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux; mais, n'ayant que très peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entre eux qui nous avait offensés, et, pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons, qui furent lancés en l'air et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte, et j'avoue que j'attendais plus de ce

sentiment que de celui de la bienveillance, dont l'homme à peine sorti de l'état de sauvage est rarement susceptible.

Pendant que tout se passait avec la plus grande tranquillité, et que nos futailles se remplissaient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étaient chargés de fruits. Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formait une vaste place, tapissée de la plus belle verdure : les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfans, des vieillards m'accompagnaient et m'engageaient à entrer dans leurs maisons. Ils étendaient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol, formé par de petits caillous choisis, et qu'ils avaient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui, vraisemblablement, appartenait au chef, et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case : un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formait le poutour. Ces colon-

nes étaient faites de troncs d'arbres très proprepement travaillés, entre lesquels des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies : le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotier.

Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pains, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivaient de l'excédant de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient si riches, ils avaient si peu de besoins, qu'ils dédaignaient nos instrumens de fer et nos étoffes, et ne voulaient que des rassades : comblés de biens réels, ils ne désiraient que des inutilités.

Ils avaient vendu à notre marché plus de deux cents pigeons-ramiers privés, qui ne voulaient manger que dans la main; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux! Ces insulaires, disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitans de la terre; entourés de leurs femmes et de leurs enfans,

ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir, sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions : ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence. Nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelles entre eux, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure des Indiens pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses : j'appris cependant qu'il y avait eu des querelles particulières, mais qu'une grande prudence les avait rendues nulles. On avait jeté des pierres à M. Rollin, notre chirurgien-major; un insulaire, en feignant d'admirer un sabre de M. de Monneron, avait voulu le lui arracher, et, n'étant resté maître que du fourreau, il s'était enfui tout effrayé en voyant le sabre nu. Je m'apercevais qu'en général ces insulaires étaient très turbulens, et fort peu subordonnés à leurs chefs; mais je comptais partir dans l'après-

midi, et je me félicitais de n'avoir donné aucune importance aux petites vexations que nous avions éprouvées. Vers midi je retournai à bord dans ma biscaïenne, et les chaloupes m'y suivirent de très près. Il me fut difficile d'aborder, parce que les pirogues environnaient nos deux frégates, et que notre marché ne désemplissait point. J'avais chargé M. Boutin du commandement de la frégate lorsque j'étais descendu à terre, et je l'avais laissé maître d'établir la police qu'il croirait convenable, en permettant à quelques insulaires de monter à bord, ou en s'y opposant absolument, suivant les circonstances.

Je trouvai sur le gaillard sept ou huit Indiens, dont le plus vieux me fut présenté comme un chef. M. Boutin me dit qu'il n'aurait pu les empêcher de monter à bord qu'en ordonnant de tirer sur eux; que, lorsqu'ils comparaient leurs forces physiques aux nôtres, ils riaient de nos menaces et se moquaient de nos sentinelles; que, de son côté, connaissant mes principes de modération, il n'avait pas voulu employer des moyens violens, qui cependant pouvaient seuls les contenir. Il ajouta que, depuis la présence du chef, les insulaires qui l'avaient précédé à bord étaient devenus plus tranquilles et moins insolens. Je fis à ce chef beaucoup de présens, et lui donnai les marques de la plus grande bienveillance. Voulant ensuite lui inspirer

une haute opinion de nos forces, je fis faire devant lui différentes épreuves sur l'usage de nos armes; mais leur effet fit peu d'impression sur lui, et il me parut qu'il ne les croyait propres qu'à détruire des oiseaux. Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau, et je fis disposer tout pour appareiller et profiter d'une petite brise de terre qui nous faisait espérer d'avoir le temps de nous éloigner un peu de la côte.

M. de Langle revint au même instant de sa promenade. Il me rapporta qu'il était descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord il avait donné des ordres pour appareiller : il en sentait comme moi la nécessité; mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord, à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupées d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin, il avait adopté le système du capitaine Cook : il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale; et, comme quelques personnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut, il pensait, avec raison, que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvait être comparée à celle-ci pour

l'abondance des provisions. Les deux frégates avaient déjà traité de plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avaient coûté que quelques grains de verre.

Je sentais la vérité de ces réflexions, mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer. Je lui dis que je trouvais ces insulaires trop turbulens pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvaient être soutenus par le feu de nos vaisseaux; que notre modération n'avait servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculaient que nos forces individuelles, très inférieures aux leurs; mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle. Il me dit que ma résistance me rendrait responsable des progrès du scorbut qui commençait à se manifester avec assez de violence, et que d'ailleurs le port dont il me parlait était beaucoup plus commode que celui de notre aiguade; il me pria enfin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition, m'assurant que dans trois heures il serait de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle était un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité, que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne. Je lui promis donc que

nous tiendrions bord sur bord toute la nuit, que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots, armés comme il le jugerait à propos, et que le tout serait à ses ordres. L'événement acheva de nous convaincre qu'il était temps d'appareiller. En levant l'ancre nous trouvâmes un toron du câble coupé par le corail, et deux heures plus tard le câble l'eût été entièrement. Comme nous ne mîmes sous voiles qu'à quatre heures après midi, il était trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre, et nous remîmes leur départ au lendemain.

La nuit fut orageuse, et les vents qui changeaient à chaque instant me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'environ trois lieues. Au jour le calme plat ne me permit pas d'en approcher. Ce ne fut qu'à neuf heures qu'il s'éleva une petite brise du nord-est, avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions à onze heures qu'à une petite lieue de distance. J'expédiai alors ma chaloupe et mon grand canot, commandés par MM. Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de *l'Astrolabe*, aux ordres de M. de Langle. Tous ceux qui avaient quelques légères atteintes de scorbut y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaine d'armes. Ces deux embarcations contenaient vingt-huit hommes, et portaient environ vingt barriques d'armement destinées à être remplies à l'ai-

guade. MM. de Lamanon et Collinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui partirent de *la Boussole*. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot; M. Gobien, garde de la marine, commandait la chaloupe, et MM. de la Martinière, Lavaux et le P. Receveur faisaient partie des trente-trois personnes envoyées par *l'Astrolabe*. Parmi les soixante-un individus qui composaient l'expédition entière se trouvait l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres, et six pierriers furent placés dans les chaloupes. Je l'avais généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croirait nécessaire à sa sûreté. La certitude où nous étions de n'avoir eu avec ces peuples aucune rixe dont ils pussent conserver quelque ressentiment, l'immense quantité de pirogues qui nous environnaient au large, l'air de gaîté et de confiance qui régnait dans nos marchés, tout tendait à augmenter sa sécurité, et je conviens que la mienne ne pouvait être plus grande; mais il était contre mes principes d'envoyer à terre sans une extrême nécessité, et surtout au milieu d'un peuple nombreux, des embarcations qu'on ne pouvait ni soutenir ni même apercevoir de nos vaisseaux.

Les chaloupes débordèrent *l'Astrolabe* à midi et demi, et, en moins de trois quarts d'heure, elles fu-

rent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétrait que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferlait comme sur une barre! Lorsqu'ils furent en dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau; les chaloupes échouèrent, et les canots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Malheureusement M. de Langle avait reconnu cette baie à la mer haute; il n'avait pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds : il croyait que ses yeux le trompaient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau, et qui réunissait tous les avantages; mais l'air de tranquillité et de douceur des peuples qui l'attendaient sur le rivage avec une immense quantité de fruits et de cochons, les femmes et les enfans qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles, toutes ces circonstances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence, qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre.

Il mit à terre avec la plus grande tranquillité les pièces à eau des quatre embarcations; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils for-

mèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs; mais ce calme ne fut pas de longue durée Plusieurs des pirogues qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux étaient retournées à terre, et toutes avaient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que, peu à peu, elle s'était remplie : au lieu de deux cents habitans, y compris les femmes et les enfans, que M. de Langle y avait rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui, le matin, avaient commercé avec nous, était si considérable, que nous nous étions à peine aperçus qu'il eût diminué dans l'après-midi. Je m'applaudissais de les tenir occupées à bord, espérant que nos chaloupes en seraient plus tranquilles : mon erreur était extrême; la situation de M. de Langle devenait plus embarrassante de moment en moment. Il parvint néanmoins, secondé par MM. de Vaujuas, Boutin, Colinet et Gobien, à embarquer son eau; mais la baie était presque à sec, et il ne pouvait pas espérer de déchouer ses chaloupes avant quatre heures du soir : il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre.

Il commençait néanmoins à sentir qu'il y serait bientôt forcé : déjà les pierres volaient, et ces In-

diens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance : les soldats, qui étaient embarqués, faisaient de vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers qui aurait certainement éloigné cette multitude; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées à une très petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de babord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massues et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de *la Boussole*, commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de *l'Astrolabe*, et elles laissaient, parallèlement entre elles, un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens : c'est par-là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large; ils gagnè-

rent nos canots qui, étant très heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante-un qui composaient l'expédition.

M. Boutin avait imité tous les mouvemens et suivi toutes les démarches de M. de Langle : ses pièces à eau, son détachement, tout son monde, avaient été embarqués en même temps et placés de la même manière, et il occupait le même poste sur l'avant de sa chaloupe. Quoiqu'il craignît les mauvaises suites de la modération de M. de Langle, il ne se permit de tirer, et n'ordonna la décharge de son détachement qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut tuer un Indien; mais on n'eut pas le temps de recharger. M. Boutin fut également renversé par une pierre : il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées; ceux qui s'étaient sauvés à la nage vers les deux canots avaient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête. Ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue : mais l'ardeur du pillage fut telle, que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes, et y montèrent au nombre de plus de trois ou quatre cents. Ils brisèrent les bancs,

et mirent l'intérieur en pièces pour ychercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots, ce qui donna le temps à MM. de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restait plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avaient été massacrés et tués dans l'eau à coups de patou.

Ceux qui montaient nos canots, et qui jusque-là avaient tiré sur les insulaires, et en avaient tué plusieurs, ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau, pour que les canots pussent contenir tout le monde. Ils avaient d'ailleurs presque épuisé leurs munitions; et la retraite n'était pas sans difficulté, avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées qui, étendues sur les bancs, empêchaient le jeu des avirons. On doit à la sagesse de M. de Vaujuas, au bon ordre qu'il établit, à la ponctualité avec laquelle M. Mouton, qui commandait le canot de *la Boussole*, sut le maintenir, le salut des quarante-neuf personnes des deux équipages. M. Boutin, qui avait cinq blessures à la tête et une dans l'estomac, fut sauvé entre deux eaux par notre patron de chaloupe, qui était lui-même blessé. M. Colinet fut trouvé sans connaissance sur le cablot, un bras fracturé, un doigt cassé, et ayant deux blessures à la tête. M. Lavaux, chirurgien-major de *l'Astrolabe*, fut blessé si fortement, qu'il fallut le trépaner. Il avait

nagé néanmoins jusqu'aux canots, ainsi que M. de la Martinière et le père Receveur qui avait reçu une forte contusion dans l'œil. M. de Lamanon et M. de Langle furent massacrés avec une barbarie sans exemple, ainsi que Talin, capitaine d'armes de *la Boussole*, et neuf autres personnes des deux équipages. Le féroce Indien, après les avoir tués, cherchait encore à assouvir sa rage sur leurs cadavres, et ne cessait de les frapper à coups de massue. M. Gobien, qui commandait la chaloupe de *l'Astrolabe* sous les ordres de M. de Langle, n'abandonna cette chaloupe que lorsqu'il s'y vit seul. Après avoir épuisé ses munitions, il sauta dans l'eau, du côté du petit chenal formé par les deux chaloupes qui, comme je l'ai dit, n'était pas occupé par les Indiens; et, malgré ses blessures, il parvint à se sauver dans l'un des canots : celui de *l'Astrolabe* était si chargé qu'il échoua.

Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite : ils se portèrent en grand nombre vers les récifs de l'entrée, dont les canots devaient nécessairement passer à dix pieds de distance. On épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restaient; et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitans que le repaire des tigres et des lions.

Ils arrivèrent à bord à cinq heures, et nous ap-

prirent cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment, autour de nous, cent pirogues, où les naturels vendaient des provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence : mais c'étaient les frères, les enfans, les compatriotes de ces barbares assassins; et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé, et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats avaient sauté sur les canons, sur les armes : j'arrêtai ces mouvemens, qui cependant étaient bien pardonnables, et je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation, partie de la côte, leur fit part, sans doute, de ce qui venait de se passer; car, en moins d'une heure, il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien, qui était sur le gaillard d'arrière de ma frégate, lorsque notre canot arriva, fut arrêté par mon ordre et mis aux fers. Le lendemain, ayant rapproché la côte, je lui permis de s'élancer à la mer: la sécurité avec laquelle il était resté sur la frégate était une preuve non équivoque de son innocence.

Mon projet fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition, pour venger nos malheureux compagnons de voyage, et reprendre les débris de nos chaloupes. Dans cette vue, j'approchai la côte pour y chercher un mouillage; mais je ne trouvai que ce même fond de corail, avec une houle qui rou-

lait à terre et faisait briser les récifs : l'anse où s'était exécuté ce massacre était d'ailleurs très enfoncée du côté de l'île, et il ne me paraissait guère possible d'en approcher à la portée du canon.

M. Boutin, que ses blessures retenaient alors dans son lit, mais qui avait conservé toute sa tête, me représentait en outre que la situation de cette baie était telle, que si nos canots avaient le malheur d'y échouer (ce qui était très probable) il n'en reviendrait pas un seul homme; car les arbres, qui touchent presque le bord de la mer, mettant les Indiens à l'abri de notre mousqueterie, laisseraient les Français que nous débarquerions exposés à une grêle de pierres d'autant plus difficiles à éviter, que, lancées avec beaucoup de force et d'adresse, elles faisaient presque le même effet que nos balles, et avaient sur elles l'avantage de se succéder plus rapidement. M. de Vaujuas était aussi de cet avis. Je ne voulus cependant y donner mon assentiment que lorsque j'eus entièrement reconnu l'impossibilité de mouiller à portée de canon du village. Je passai deux jours à louvoyer devant la baie : j'aperçus encore les débris de nos chaloupes échouées sur le sable, et autour d'elles une immense quantité d'Indiens.

Ce qui paraîtra sans doute inconcevable, c'est que, pendant ce temps, cinq ou six pirogues partirent de la côte, et vinrent avec des cochons, des

pigeons et des cocos, nous proposer des échanges. J'étais à chaque instant obligé de retenir ma colère pour ne pas ordonner de les couler bas. Ces Indiens, ne connaissant d'autre portée de nos armes que celle de nos fusils, restaient sans crainte à cinquante toises de nos bâtimens, et nous offraient leurs provisions avec beaucoup de sécurité. Nos gestes ne les engageaient pas à s'approcher, et ils passèrent ainsi une heure entière de l'après-midi du 12 décembre. Aux offres d'échanger des provisions ils firent succéder les railleries, et je m'aperçus aussitôt que plusieurs autres pirogues se détachaient du rivage pour venir les joindre. Comme ils ne se doutaient point de la portée de nos canons, et que tout me faisait pressentir que je serais bientôt obligé de sortir de mes principes de modération, j'ordonnai de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. Mes ordres furent exécutés de la manière la plus précise : l'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces pirogues, qui dans l'instant s'empressèrent de gagner la terre, et entraînèrent dans leur fuite celles qui étaient parties de la côte.

J'avais de la peine à m'arracher d'un lieu si funeste, et à laisser les corps de nos compagnons massacrés. Je perdais un ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connaissances, et l'un des meilleurs officiers de la marine française. Son hu-

manité avait causé sa mort : s'il eût osé se permettre de faire tirer sur les prèmiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner les chaloupes, il eût prévenu sa perte, celle de M. de Lamanon, et des dix autres victimes de la férocité indienne. Vingt personnes des deux frégates étaient en outre grièvement blessées, et cet événement nous privait pour l'instant de trente-deux hommes et de deux chaloupes, les seuls bâtimens à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente.

Ces considérations dirigèrent ma conduite ultérieure : le plus petit échec m'eût forcé de brûler une des deux frégates pour armer l'autre. J'avais à la vérité une chaloupe en pièces, mais je ne pouvais la monter qu'à ma première relâche. S'il n'avait fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avais eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenaient plus de cinq cents personnes; mais je craignis de me tromper au choix des victimes : le cri de ma conscience leur sauva la vie.

Ceux à qui ce récit rappellera la catastrophe du capitaine Cook ne doivent pas perdre de vue que ses bâtimens étaient mouillés dans la baie de Karakakooa, que leurs canons les rendaient maîtres des bords de la mer, qu'ils pouvaient y faire la loi et menacer de détruire les pirogues restées sur le

rivage, ainsi que les villages dont la côte était bordée. Nous au contraire nous étions au large, hors de la portée du canon, obligés de nous éloigner de la côte lorsque nous avions à craindre le calme. Une forte houle nous portait toujours sur les récifs, où nous aurions pu sans doute mouiller avec des chaînes de fer, mais c'eût été hors de portée de canon du village; enfin la houle suffisait pour couper le câble à l'écubier, et par-là exposer les frégates au danger le plus imminent. J'épuisai donc tous les calculs de probabilité avant de quitter cette île funeste, et il me fut démontré que le mouillage était impraticable, et l'expédition téméraire sans le secours des frégates. Le succès même eût été inutile, puisque bien certainement il ne restait pas un seul homme en vie au pouvoir des Indiens, que nos chaloupes étaient brisées et échouées, et que nous avions à bord les moyens de les remplacer.

Je fis route en conséquence, le 14 décembre 1787, pour une troisième île que j'apercevais à l'ouest-quart-nord-ouest, et dont M. de Bougainville avait eu connaissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais temps l'en avait écarté : elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avaient donné les noms des dix îles qui composent leur archipel; ils en avaient marqué grossièrement là

place sur un papier, et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paraît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entre eux une espèce de confédération, et qu'ils communiquent très fréquemment ensemble.

Les découvertes ultérieures que nous avons faites ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres que celui de la Société; il est même vraisemblable qu'on y trouverait de très bons mouillages. Mais n'ayant plus de chaloupe, et voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la Nouvelle-Hollande, où je me proposais de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avais à bord. Je voulais néanmoins, pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerais, et déterminer exactement leur longitude et leur latitude. J'espérais aussi pouvoir commercer avec ces insulaires en restant bord sur bord près de leurs îles. Je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures et la relation de nos malheurs suffisent pour faire connaître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la nature.

§ 25.

Départ de l'île Maouna. Description de l'île d'Oyolava. Échanges avec ses habitans. Vue de l'île de Pola. Nouveaux détails sur les mœurs, les arts, les usages des naturels de ces îles, et sur les productions de leur sol. Rencontre des îles des Cocos et des Traîtres.

Le 15 décembre 1787, je fis route vers l'île d'Oyolava, dont nous avions eu connaissance cinq jours avant d'atteindre le mouillage qui nous fut si funeste. M. de Bougainville en avait reconnu de très loin la partie méridionale. Cette île est séparée de celle de Maouna ou du Massacre par un canal d'environ neuf lieues, et l'île de Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et l'immense population. Parvenus à la distance de trois lieues de sa pointe du nord-est, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules-sultanes, mais de très peu de cochons. Les habitans de cette île ressemblaient beaucoup à ceux de l'île Maouna, qui nous avaient si horriblement trahis. Leur costume, leurs traits, leur taille gigantesque en différaient si peu, que nos matelots crurent reconnaître plusieurs des assassins, et j'eus beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur

eux : mais j'étais certain que leur colère les aveuglait ; et une vengeance que je n'avais pas cru pouvoir me permettre sur des pirogues de l'île même de Maouna, au moment où j'appris cet affreux événement, ne pouvait être licitement exercée quatre jours après dans une autre île, à quinze lieues du champ de bataille. Je parvins donc à apaiser cette fermentation, et nous continuâmes nos échanges. Il y régna beaucoup plus de tranquillité et de bonne foi qu'à l'île de Maouna, parce que les plus petites injustices étaient punies par des coups, ou réprimées par des paroles et des gestes menaçans.

A quatre heures après midi nous mîmes en panne par le travers du village le plus étendu peut-être qui soit dans aucune île de la mer du Sud, ou plutôt vis-à-vis une très grande plaine couverte de maisons depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ces montagnes sont à peu près au milieu de l'île, d'où le terrain s'incline en pente douce, et présente aux vaisseaux un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure. On voyait la fumée s'élever du sein de ce village comme du milieu d'une grande ville ; la mer était couverte de pirogues qui toutes cherchaient à s'approcher de nos bâtimens : plusieurs n'étaient pagayées que par des curieux qui, n'ayant rien à nous vendre, faisaient le tour de nos vaisseaux, et

paraissaient n'avoir d'autre objet que de jouir du spectacle que nous leur donnions.

La présence des femmes et des enfans qui se trouvaient parmi eux pouvait faire présumer qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention; mais nous avions de trop puissans motifs pour ne plus nous fier à ces apparences, et nous étions disposés à repousser le plus petit acte d'hostilité d'une manière qui eût rendu les navigateurs redoutables à ces insulaires. Je suis assez porté à croire que nous sommes les premiers qui ayons commercé avec ces peuples. Ils n'avaient aucune connaissance du fer : ils rejetèrent constamment celui que nous leur offrîmes, et ils préféraient un seul grain de rassade à une hache, ou à un clou de six pouces : ils étaient riches des biens de la nature, et ne recherchaient dans leurs échanges que des superfluités et des objets de luxe. Parmi un assez grand nombre de femmes, j'en remarquai deux ou trois d'une physionomie agréable. Leurs cheveux, ornés de fleurs et d'un ruban vert en forme de bandeau, étaient tressés avec de l'herbe et de la mousse; leur taille était élégante, la forme de leurs bras arrondie et dans les plus justes proportions; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes annonçaient de la douceur, tandis que ceux des hommes peignaient la surprise et la ferocité.

A l'entrée de la nuit nous continuâmes notre

route en prolongeant l'île, et les pirogues retournèrent vers la terre; le rivage, couvert de brisans, ne présentait point d'abri à nos vaisseaux, parce que la mer du nord-est s'élève et bat avec fureur contre la côte du nord sur laquelle nous naviguions. Si j'avais eu dessein de mouiller, j'aurais probablement trouvé un excellent abri dans la partie de l'ouest. En général, entre les tropiques, ce n'est presque jamais que sous le vent des îles que les navigateurs doivent chercher des ancrages. Je restai en calme plat toute la journée du lendemain : il y eut beaucoup d'éclairs, suivis de coups de tonnerre et de pluie. Nous ne fûmes accostés que par très peu de pirogues, ce qui me fit croire qu'on avait appris à Oyolava notre événement de l'île Maouna. Cependant, comme il était possible que l'orage et les éclairs eussent retenu les pirogues dans leur port, mon opinion pouvait n'être qu'une conjecture; mais elle acquit beaucoup de probabilité le 17 décembre. En effet, lorsque nous fûmes le long de l'île de Pola, que nous rangeâmes beaucoup plus près que la précédente, nous ne fûmes visités par aucune pirogue. Je jugeai alors que ces peuples n'avaient pas encore fait assez de progrès dans la morale pour savoir que la peine ne devait retomber que sur les coupables, et que la punition des seuls assassins eût suffi à notre vengeance.

L'île de Pola, un peu moins grande que celle

d'Oyolava, mais aussi belle, n'en est séparée que par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, dont une, fort basse et très boisée, est probablement habitée. La côte du nord de Pola, comme celle des autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux; mais, en doublant la pointe ouest de cette île, on trouve une mer calme et sans brisans, qui promet d'excellentes rades.

Nous avions appris des insulaires de Maouna que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles, savoir : Opoun, la plus à l'est, Léoné, Fanfoué, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Ossamo et Ouera.

Nous ignorons la position des trois dernières : les Indiens, sur le plan qu'ils tracèrent de cet archipel, les placèrent dans le sud d'Oyolava; mais si elles avaient eu la position qu'ils leur assignèrent, il est certain, d'après la route de M. de Bougainville, que ce navigateur en aurait eu connaissance. Malgré la patience et la sagacité de M. de Blondelas, qui s'était particulièrement attaché à tirer quelques éclaircissemens géographiques des insulaires, il ne put parvenir à former aucune conjecture sur leur gisement; mais la suite de notre navigation nous a appris que deux de ces trois îles pouvaient être celles des Cocos et des Traîtres [1],

[1] Wallis a nommé ces îles *Boscawen* et *Keppel*.

placées, d'après les observations du capitaine Wallis, 1 degré 15 minutes trop à l'ouest.

Opoun, la plus méridionale comme la plus orientale de ces îles, est par 14 degrés 7 minutes de latitude sud, et par 171 degrés 27 minutes 7 secondes de longitude occidentale. Plusieurs géographes attribuent à Roggewin la découverte de ces îles, auxquelles, selon eux, il donna, en 1721, le nom d'*îles Beauman;* mais ni les détails historiques sur ces peuples ni la position géographique que l'historien du Voyage de Roggewin assigne à ces îles, ne s'accordent avec cette opinion [1].

On verra dans la suite de ce paragraphe que les détails donnés par Roggewin n'ont presque aucun rapport avec ceux que nous avons à donner sur les peuples des îles des Navigateurs. Comme la position géographique ne s'y rapporte pas davantage, et qu'il existe une carte allemande sur laquelle la route de Roggewin est tracée, et qui place ces îles par 15 degrés, je suis fondé à croire que les îles Beauman ne sont pas les mêmes que celles auxquelles M. de Bougainville a donné le nom d'*îles des Navigateurs;* il me paraît cependant nécessaire de leur conserver cette dénomination, si l'on ne veut porter dans la géographie une confusion très nuisible au progrès de cette science.

[1] Voir comme il s'explique à ce sujet, tome II, pages 62, 63 et 64 de notre collection.

Ces îles, situées vers le 14e degré de latitude sud, et entre les 171 et 175 degrés de longitude occidentale, forment un des plus beaux archipels de la mer du Sud, aussi intéressant par ses arts, ses productions et sa population, que les îles de la Société ou celles des Amis, dont les voyageurs anglais nous ont laissé une description qui ne laisse rien à désirer. Quant à la moralité de ces peuples, quoique nous ne les ayons vus qu'un instant, nous avons appris, par nos malheurs, à bien connaître leur caractère, et nous ne craignons pas d'assurer qu'on chercherait en vain à exciter, par des bienfaits, la reconnaissance de ces âmes féroces, qui ne peuvent être contenues que par la crainte.

Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons encore rencontrés : leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix ou onze pouces; mais ils sont moins étonnans encore par leur taille que par les proportions colossales des différentes parties de leur corps. Notre curiosité, qui nous portait à les mesurer très souvent, leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étaient pas à notre avantage, et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différens essais. Leur physionomie me parut souvent exprimer un sentiment de dédain, que je crus détruire en or-

donnant de faire devant eux usage de nos armes; mais mon objet n'aurait pu être rempli qu'en les faisant diriger sur des victimes humaines; car, autrement, ils prenaient le bruit pour un jeu, et l'épreuve pour une plaisanterie.

Parmi ces insulaires, un très petit nombre est au-dessous de la taille que j'ai indiquée; j'en ai fait mesurer qui n'avaient que cinq pieds quatre pouces, mais ce sont les nains du pays; et quoique la taille de ces derniers semble se rapprocher de la nôtre, cependant leurs bras forts et nerveux, leur poitrine large, leurs jambes, leurs cuisses offrent encore une proportion très différente : on peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes provinces de France.

Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus : ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines, qui leur descend jusqu'aux genoux, et qui les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint entourés de roseaux. Leurs cheveux sont très longs; ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie. Elle exprime toujours ou l'étonnement ou la colère; la moindre dispute entre eux est suivie de coups de bâton, de massue, ou de pagaie, et souvent, sans

doute, elle coûte la vie aux combattans. Ils sont presque tous couverts de cicatrices qui ne peuvent être que la suite de ces combats particuliers.

La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes. Elles sont grandes, sveltes, et ont de la grâce; mais elles perdent, avant la fin de leur printemps, cette douceur d'expression, ces formes élégantes, dont la nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares, mais qu'elle paraît ne leur laisser qu'un instant et à regret. Parmi un très grand nombre de femmes que j'ai été à portée de voir, je n'en ai distingué que trois de jolies : l'air grossièrement effronté des autres, l'indécence de leurs mouvemens, et l'offre rebutante qu'elles faisaient de leurs faveurs les rendaient bien dignes d'être les mères ou les femmes des êtres féroces qui nous environnaient.

Comme l'histoire de notre voyage peut ajouter quelques feuillets à celle de *l'Homme*, je n'en écarterai pas des tableaux qui pourraient sembler indécens dans tout autre ouvrage, et je rapporterai que le très petit nombre de jeunes et jolies insulaires dont j'ai déjà parlé eut bientôt fixé l'attention de quelques Français, qui, malgré ma défense, avaient cherché à former des liaisons avec elles. Les regards de nos Français exprimaient des désirs qui furent bientôt devinés; de vieilles femmes se chargèrent de la négociation : l'autel fut dressé

dans la case du village la plus apparente. Toutes les jalousies furent baissées, et les curieux écartés: la victime fut placée entre les bras d'un vieillard, qui, pendant la cérémonie, l'exhortait à modérer l'expression de sa douleur. Les matrones chantaient et hurlaient, et le sacrifice fut consommé en leur présence et sous les auspices du vieillard qui servait d'autel et de prêtre. Toutes les femmes et les enfans du village étaient autour de la maison, soulevant légèrement les jalousies, et cherchant les plus petites ouvertures entre les nattes, pour jouir de ce spectacle. Quoi qu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés, je suis convaincu que, au moins dans les îles des Navigateurs, les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas; il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée : mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès. J'ai déjà parlé de la forme élégante qu'ils donnent à leurs cases : ils dédaignent, avec quelque raison, nos instrumens de fer; car ils façonnent parfaitement leurs ouvrages, avec des haches faites d'un basalte très fin et très compacte, et ayant la forme d'herminettes. Ils nous vendirent,

pour quelques grains de verre, de grands plats de bois à trois pieds, d'une seule pièce, et tellement polis, qu'ils semblaient être enduits du vernis le plus fin. Il eût fallu plusieurs jours à un bon ouvrier d'Europe pour exécuter un de ces ouvrages qui, par le défaut d'instrumens convenables, devait leur coûter plusieurs mois de travail : ils n'y mettaient cependant presque aucun prix, parce qu'ils en attachent peu à l'emploi de leur temps. Les arbres à fruits et les racines nourrissantes, qui croissent spontanément autour d'eux, assurent leur subsistance, celle de leurs cochons, de leurs chiens et de leurs poules; et si quelquefois ils se livrent au travail, c'est pour se procurer des jouissances plus agréables qu'utiles. Ils fabriquent des nattes extrêmement fines et quelques étoffes-papier. Je remarquai deux ou trois de ces insulaires, qui me parurent être des chefs. Ils avaient, au lieu d'une ceinture d'herbes, une pièce de toile qui les enveloppait comme une jupe. Le tissu en est fait avec un vrai fil, tiré sans doute de quelque plante ligneuse, comme l'ortie ou le lin : elle est fabriquée sans navette, et les fils sont absolument passés comme ceux des nattes. Cette toile, qui réunit la souplesse et la solidité des nôtres, est très propre pour les voiles de leurs pirogues. Elle nous parut avoir une grande supériorité sur l'étoffe-papier des îles de la Société et des Amis, qu'ils fabriquent

aussi. Ils nous en vendirent plusieurs pièces; mais ils en font peu de cas et très peu d'usage. Les femmes préfèrent à cette étoffe les nattes fines dont j'ai parlé.

Nous n'avions d'abord reconnu aucune identité entre leur langage et celui des peuples des îles de la Société et des Amis, dont nous avions les vocabulaires; mais un plus mûr examen nous apprit qu'ils parlaient un dialecte de la même langue. Un fait qui peut conduire à le prouver, et qui confirme l'opinion des Anglais sur l'origine de ces peuples, c'est qu'un jeune domestique manillois, né dans la province de Tagayan au nord de Manille, entendait et nous expliquait la plus grande partie des mots des insulaires. On sait que le tagayan, le talgale, et généralement toutes les langues des Philippines dérivent du malais; et cette langue, plus répandue que ne le furent celles des Grecs et des Romains, est commune aux peuplades nombreuses qui habitent les îles de la mer du Sud. Il me paraît démontré que ces différentes nations proviennent de colonies malaises, qui, à des époques extrêmement reculées, firent la conquête de ces îles; et peut-être les Chinois et les Égyptiens, dont on vante tant l'ancienneté, sont-ils des peuples modernes, en comparaison de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la Nouvelle-Gui-

née, de la Nouvelle-Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, etc., dans l'hémisphère sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, étaient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île Luçon et de l'île Formose. Ils ne purent être subjugués dans la Nouvelle-Guinée, dans la Nouvelle-Bretagne, aux Hébrides; mais, vaincus dans les îles plus à l'est, trop petites pour qu'ils pussent y trouver une retraite dans le centre, ils se mêlèrent avec les peuples conquérans, et il en est résulté une race d'hommes très noirs, dont la couleur conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays, qui, vraisemblablement, se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races, très distinctes, ont frappé nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine.

Les descendans des Malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent, sans doute, à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts qu'ils avaient peut-être apportés se seront perdus par le défaut de matières et d'instrumens propres à les exercer; mais l'identité de

langage, semblable au fil d'Ariane, permet à l'observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'y est aussi conservé. Ce gouvernement, que de petits tyrans peuvent regretter, qui a souillé l'Europe pendant quelques siècles, et dont les restes gothiques subsistent encore dans nos lois et sont les médailles qui attestent notre ancienne barbarie : ce gouvernement, dans j est le plus propre à maintenir la férocité des mœurs, parce que les plus petits intérêts y suscitent des guerres de village à village, et ces sortes de guerres se font sans magnanimité, sans courage : les surprises, les trahisons y sont employées tour à tour; et dans ces malheureuses contrées, au lieu de guerriers généreux, on ne trouve que des assassins. Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfans n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets.

On objectera, peut-être, qu'il a dû être très difficile aux Malais de remonter de l'ouest vers l'est, pour arriver dans ces différentes îles; mais les vents de l'ouest sont au moins aussi fréquens que ceux de l'est, aux environs de l'équateur, dans une zone de sept à huit degrés au nord et au sud, et ils sont si variables, qu'il n'est guère plus difficile de naviguer vers l'est que vers l'ouest. D'ail-

leurs, ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque; ces peuples se sont étendus peu à peu, et ont introduit de proche en proche cette forme de gouvernement, qui existe encore dans la presqu'île de Malaca, à Java, Sumatra, Bornéo, et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eûmes occasion d'observer, trente, au moins, s'annoncèrent à nous comme des chefs. Ils exerçaient une espèce de police, et donnaient de grands coups de bâton; mais l'ordre qu'ils avaient l'air de vouloir établir était transgressé en moins d'une minute : jamais souverains ne furent moins obéis; jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres.

C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés *les Navigateurs :* tous leurs voyages se font en pirogue, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer, et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Les îles que nous avons visitées étaient couvertes, jusqu'à la cime, d'arbres chargés de fruits, sur lesquels reposaient des pigeons-ramiers, des tourterelles vertes, couleur de rose, et de différentes couleurs. Nous y avons vu des perruches charmantes, une espèce de merle, et même des perdrix : ces

insulaires soulagent l'ennui de leur oisiveté en apprivoisant des oiseaux : leurs maisons étaient pleines de pigeons-ramiers, qu'ils échangèrent avec nous par centaines; ils nous vendirent aussi plus de trois cents poules-sultanes du plus beau plumage.

Leurs pirogues sont à balancier, très petites, et ne contiennent assez ordinairement que cinq ou six personnes. Quelques-unes cependant peuvent en contenir jusqu'à quatorze, mais c'est le plus petit nombre : elles ne paraissent pas, au surplus, mériter l'éloge que les voyageurs ont fait de la célérité de leur marche; je ne crois pas que leur vitesse excède sept nœuds à la voile; et, à la pagaie, elles ne pouvaient nous suivre lorsque nous faisions quatre milles par heure. Ces Indiens sont si habiles nageurs, qu'ils semblent n'avoir de pirogues que pour se reposer. Comme au moindre faux mouvement elles se remplissent, ils sont obligés, à chaque instant, de se jeter à la mer, pour soulever sur leurs épaules ces pirogues submergées et en vider l'eau. Ils les accolent quelquefois deux à deux, au moyen d'une traverse en bois, dans laquelle ils pratiquent un étambrai pour placer leur mât : de cette manière, elles chavirent moins, et ils peuvent conserver leurs provisions pour de longs voyages. Leurs voiles, de natte ou de toile

natée, sont à livarde, et ne méritent pas une description particulière.

Ils ne pêchent qu'à la ligne ou à l'épervier; ils nous vendirent des filets et des hameçons de nacre et de coquille blanche très artistement travaillés. Ces instrumens ont la forme de poissons volans, et servent d'étui à un hameçon d'écaille de tortue assez fort pour résister aux thons, aux bonites et aux dorades. Ils échangeaient les plus gros poissons contre quelques grains de verre, et l'on voyait, à leur empressement, qu'ils ne craignaient pas de manquer de subsistance.

Les îles de cet archipel que j'ai visitées m'ont paru volcaniques; toutes les pierres du rivage, sur lequel la mer brise avec une fureur qui fait rejaillir l'eau à plus de cinquante pieds, ne sont que des morceaux de lave, de basalte roulé, ou de corail dont l'île entière est environnée. Ces coraux laissent au milieu de presque toutes les anses un passage étroit, mais suffisant pour des pirogues, ou même pour des canots et des chaloupes, et forment ainsi de petits ports pour la marine des insulaires, qui d'ailleurs ne laissent jamais leurs pirogues sur l'eau : en arrivant, ils les remisent auprès de leurs maisons, et les placent à l'ombre sous des arbres; elles sont si légères que deux hommes peuvent les porter aisément sur leurs épaules.

L'imagination la plus riante se peindrait difficilement des sites plus agréables que ceux de leurs villages : toutes les maisons sont bâties sous des arbres à fruit, qui entretiennent dans ces demeures une fraîcheur délicieuse. Elles sont situées au bord d'un ruisseau qui descend des montagnes, et le long duquel est pratiqué un sentier qui s'enfonce dans l'intérieur de l'île. Leur architecture a pour objet principal de les préserver de la chaleur, et j'ai déjà dit qu'ils savaient y joindre l'élégance. Ces maisons sont assez grandes pour loger plusieurs familles ; elles sont entourées de jalousies qui se lèvent du côté du vent et se ferment du côté du soleil. Les insulaires dorment sur des nattes très fines, très propres, et parfaitement à l'abri de l'humidité. Nous n'avons aperçu aucun moraï, et nous ne pouvons rien dire de leurs cérémonies religieuses.

Les cochons, les chiens, les poules, les oiseaux et le poisson abondent dans ces îles. Elles sont couvertes aussi de cocotiers, de goyaviers, de bananiers, et d'un autre arbre qui produit une grosse amande qu'on mange cuite, et à laquelle nous avons trouvé le goût du marron : les cannes à sucre y croissent spontanément sur le bord des rivières; mais elles sont aqueuses et moins sucrées que celles de nos colonies : cette différence vient sans doute de ce qu'elles se multiplient à l'ombre,

sur un terrain trop gras et qui n'a jamais été travaillé. On y trouve aussi des souches dont les racines approchent beaucoup de celles de l'igname ou du camagnoc.

Quelque dangereux qu'il fût de s'écarter dans l'intérieur de l'île, MM. de la Martinière et Colignon suivirent plus les impulsions de leur zèle que les règles de la prudence; et lors de la descente qui nous fut si fatale, ils s'avancèrent dans les terres pour faire des découvertes en botanique. Les Indiens exigeaient un grain de verre pour chaque plante que M. de la Martinière ramassait, et ils menaçaient de l'assommer lorsqu'il refusait de payer cette rétribution. Poursuivi à coups de pierres, au moment du massacre, il gagna nos canots à la nage, son sac de plantes sur le dos, et parvint ainsi à les conserver. Nous n'avions aperçu jusqu'alors d'autre arme que des massues ou *patous-patous;* mais M. Boutin m'assura qu'il avait vu dans leurs mains plusieurs paquets de flèches, sans aucun arc. Je suis porté à croire que ces flèches ne sont que des lances qui leur servent à darder le poisson; leur effet serait bien moins dangereux dans les combats que celui des pierres de deux ou trois livres, qu'ils lancent avec une adresse et une vigueur inconcevables.

Ces îles sont extrêmement fertiles, et je crois leur population très considérable. Celles de l'est,

Opoun, Léoné, Fanfoué, sont petites, les deux dernières surtout n'ont qu'environ cinq milles de circonférence; mais Maouna, Oyolava et Pola doivent être comptées parmi les plus grandes et les plus belles îles de la mer du Sud. Les relations des différens voyageurs n'offrent rien à l'imagination qui puisse être comparé à la beauté et à l'immensité du village sous le vent duquel nous mîmes en panne sur la côte du nord d'Oyolava. Quoiqu'il fût presque nuit lorsque nous y arrivâmes, nous fûmes en un instant environnés de pirogues, que la curiosité ou le désir de commercer avec nous avait fait sortir de leurs ports. Plusieurs n'apportaient rien : elles venaient seulement jouir d'un coup d'œil nouveau pour elles. Il y en avait d'extrêmement petites qui ne contenaient qu'un seul homme: ces dernières étaient très ornées; comme elles tournaient autour des bâtimens sans faire aucun commerce, nous les appelions les *cabriolets :* elles en avaient les inconvéniens, car le plus petit choc des autres pirogues les faisait chavirer à chaque instant.

Nous vîmes aussi de très près la grande et superbe île de Pola; mais nous n'eûmes aucune relation avec ses habitans. En tournant cette dernière île dans sa partie occidentale, nous aperçûmes une mer tranquille, qui paraissait promettre de bons mouillages, au moins tant que les vents seraient

du nord au sud par l'est; mais la fermentation était encore trop grande dans nos équipages pour que je me décidasse à y mouiller. Après l'événement qui nous était arrivé, je ne pouvais prudemment envoyer nos matelots à terre, sans armer chaque homme d'un fusil, et chaque canot d'un pierrier; et alors le sentiment de leur force, augmenté par le désir de la vengeance, les eût portés peut-être à réprimer à coups de fusil le plus petit acte d'injustice commis par les insulaires : d'ailleurs, dans ces mauvais mouillages, un bâtiment est exposé à se perdre lorsqu'il n'a pas un bateau capable de porter une ancre sur laquelle il puisse se touer. C'est d'après ces considérations que je me déterminai, comme je l'ai dit, à ne mouiller qu'à la baie Botanique, en me bornant à parcourir dans ces divers archipels les routes qui pouvaient me conduire à de nouvelles découvertes.

Lorsque nous eûmes doublé la côte occidentale de l'île de Pola, nous n'aperçûmes plus aucune terre : nous n'avions pu voir les trois îles que les insulaires avaient nommées Shika, Ossamo, Ouera, et qu'ils avaient placées dans le sud d'Oyolava. Je fis mes efforts pour gouverner au sud-sud-est. Les vents d'est-sud-est me contrarièrent d'abord : ils étaient très faibles, et nous ne faisions que huit à dix lieues par jour. Ils passèrent enfin au nord, et successivement au nord-ouest, ce qui me permit

de faire prendre de l'est à ma route, et j'eus connaissance le 20 décembre d'une île ronde, précisément au sud d'Oyolava, mais à près de quarante lieues. M. de Bougainville, qui avait passé entre ces deux îles, n'avait pas aperçu la première, parce qu'il était quelques lieues trop au nord : le calme ne me permit pas de l'approcher ce même jour; mais le lendemain je l'accostai à deux milles, et je vis au sud deux autres îles, que je reconnus bien parfaitement pour être les îles des Cocos et des Traîtres de Schouten.

L'île des Cocos a la forme d'un pain de sucre très élevé; elle est couverte d'arbres jusqu'à la cime, et son diamètre est à peu près d'une lieue. Elle est séparée de l'île des Traîtres par un canal d'environ trois milles, coupé lui-même par un îlot que nous vîmes à la pointe du nord-est de cette dernière île. Celle-ci est basse et plate, et a seulement vers le milieu un morne assez élevé : un canal de cent cinquante toises d'ouverture la divise en deux parties. Schouten n'a pas eu occasion de le voir, parce qu'il faut se trouver pour cela dans l'aire du vent où ce passage est ouvert, et nous ne l'aurions pas même soupçonné, si nous n'eussions prolongé l'île de très près dans cette partie. Nous ne doutâmes plus que ces trois îles, dont deux seulement méritent ce nom, ne fussent du nombre des dix qui, d'après le récit des sauvages, compo-

sent l'archipel des Navigateurs. Comme il ventait très grand frais du nord-ouest, que le temps avait très mauvaise apparence, et qu'il était tard, nous fûmes peu surpris de ne voir venir à bord aucune pirogue, et je me décidai à passer la nuit bord sur bord, afin de reconnaître ces îles le lendemain, et de commercer avec les insulaires pour en tirer quelques rafraîchissemens.

Le temps fut à grains, et les vents ne varièrent que du nord-ouest au nord-nord-ouest. J'avais aperçu quelques brisans sur la pointe du nord-ouest de la petite île des Traîtres, ce qui me fit louvoyer un peu au large. Au jour, je rapprochai cette dernière île, qui, étant basse et plus étendue que celle des Cocos, me parut devoir être plus peuplée, et à huit heures du matin je mis en panne à l'ouest-sud-ouest, à deux milles d'une large baie de sable qui est dans la partie occidentale de la grande île des Traîtres, et où je ne doutai pas qu'il n'y eût un mouillage à l'abri des vents d'est. Vingt pirogues environ se détachèrent à l'instant de la côte, et s'approchèrent des frégates pour faire des échanges : plusieurs étaient sorties du canal qui divise l'île des Traîtres. Elles étaient chargées des plus beaux cocos que j'eusse encore vus, d'un très petit nombre de bananes et de quelques ignames; une seule avait un petit cochon et trois ou quatre poules.

On s'apercevait que ces Indiens avaient déjà vu

des Européens ou en avaient entendu parler. Ils s'approchèrent sans crainte, firent leur commerce avec assez de bonne foi, et ne refusèrent jamais, comme les naturels de l'archipel des Navigateurs, de donner leurs fruits avant d'en avoir reçu le paiement; ils acceptèrent les morceaux de fer et les clous avec autant d'empressement que les rassades. Ils parlaient d'ailleurs la même langue, et avaient le même air de férocité : leur costume, leur tatouage et la forme de leurs pirogues étaient aussi les mêmes, et l'on ne pouvait douter que ce ne fût le même peuple : ils en différaient cependant en ce que tous avaient les deux phalanges du petit doigt de la main gauche coupées, et je n'avais aperçu aux îles des Navigateurs que deux individus qui eussent souffert cette amputation; ils étaient aussi beaucoup moins grands et moins gigantesques : cette différence vient sans doute de ce que le sol de ces îles, moins fertile, y est aussi moins propre à l'accroissement de l'espèce humaine.

Chaque île que nous apercevions nous rappelait un trait de perfidie de la part des insulaires : les équipages de Roggewin avaient été attaqués et lapidés aux îles de la Récréation, dans l'est de celles de Navigateurs; ceux de Schouten à l'île des Traîtres, qui était à notre vue et au sud de l'île Maouna, où nous avions été nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce. Ces réflexions avaient

changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens : nous réprimions par la force les plus petits vols et les plus petites injustices; nous leur montrions par l'effet de nos armes que la fuite ne les sauverait pas de notre ressentiment; nous leur refusions la permission de monter à bord, et nous menacions de punir de mort ceux qui oseraient y venir malgré nous. Cette conduite était cent fois préférable à notre modération passée; et si nous avons quelque regret à former, c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de douceur et de patience : la raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force contre l'homme dont l'intention bien connue serait d'être votre assassin s'il n'était retenu par la crainte.

Le 23 décembre à midi, pendant que nous faisions le commerce de cocos avec les Indiens, nous fûmes assaillis d'un fort grain de l'ouest-nord-ouest qui dispersa les pirogues. Plusieurs chavirèrent, et, après s'être relevées, elles nagèrent avec force vers la terre. Le temps était menaçant : nous fîmes cependant le tour de l'île des Traîtres pour en découvrir toutes les pointes et en lever le plan avec exactitude. M. Dagelet avait fait, à midi, de très bonnes observations de latitude, et, dans la matinée, il avait observé la longitude des deux îles : ce qui l'avait mis en état de rectifier la position que leur avait assignée le capitaine Wallis. A quatre

heures, je signalai la route au sud-sud-est, vers l'archipel des Amis; je me proposais d'en reconnaître les îles que le capitaine Cook n'a pas eu l'occasion d'explorer, et qui, d'après sa relation, doivent être au nord d'Inahomooka.

§ 26.

Départ des îles des Navigateurs. Nous dirigeons notre route vers celles des Amis. Rencontre de l'île Vavao et de différentes îles de cet archipel, très mal placées sur les cartes. Les habitans de Tongatabou s'empressent de venir à bord et de lier commerce avec nous. Nous mouillons à l'île Norfolk. Description de cette île. Arrivée à Botany-Bay.

La nuit qui suivit notre départ de l'île des Traîtres fut affreuse; les vents passèrent à l'ouest très grand frais, avec beaucoup de pluie. Comme l'horizon n'avait pas une lieue d'étendue au coucher du soleil, je restai en travers jusqu'au jour, le cap sud-sud-ouest; les vents d'ouest continuèrent avec force, et furent accompagnés d'une pluie abondante.

Tous ceux qui avaient des symptômes de scorbut souffraient extrêmement de l'humidité : aucun individu de l'équipage n'était attaqué de cette maladie; mais les officiers, et particulièrement nos domestiques, commençaient à en ressentir les atteintes. J'en attribuai la cause à la disette de vivres frais, moins sensible pour nos matelots que

pour les domestiques qui n'avaient jamais navigué, et qui n'étaient pas accoutumés à cette privation. Le nommé David, cuisinier des officiers, mourut le 10, d'une hydropisie scorbutique : depuis notre départ de Brest, personne, sur *la Boussole*, n'avait succombé à une mort naturelle; et si nous n'avions fait qu'un voyage ordinaire autour du monde, nous aurions pu être de retour en Europe sans avoir perdu un seul homme. Les derniers mois d'une campagne sont, à la vérité, les plus difficiles à soutenir : les corps s'affaiblissent avec le temps; les vivres s'altèrent : mais si, dans la longueur des voyages, il est des bornes qu'on ne peut passer, il importe de connaître celles qu'il est possible d'atteindre; et je crois qu'à notre arrivée en Europe, l'expérience à cet égard sera complète. De tous les préservatifs connus contre le scorbut, je pense que la mélasse et le sprucebeer sont les plus efficaces. Nos équipages ne cessèrent d'en boire dans les climats chauds : on en distribuait chaque jour une bouteille par personne, avec une demi-pinte de vin et un petit coup d'eau-de-vie, étendus dans beaucoup d'eau, ce qui leur faisait trouver les autres vivres supportables. La quantité de porcs que nous nous étions procurée à Maouna n'était qu'une ressource passagère : nous ne pouvions ni les saler, parce qu'ils étaient trop petits, ni les conserver, faute de vivres pour les nourrir. Je pris

le parti d'en faire distribuer deux fois par jour à l'équipage; alors les enflures des jambes et tous les symptômes de scorbut disparurent : ce nouveau régime fit sur notre physique l'effet d'une longue relâche, ce qui prouve que les marins ont un besoin moins pressant de l'air de terre que d'alimens salubres.

Les vents de nord-nord-ouest nous suivirent au-delà de l'archipel des Amis. Ils étaient toujours pluvieux, et souvent aussi forts que les vents d'ouest qu'on rencontre l'hiver sur les côtes de Bretagne. Nous savions très bien que nous étions dans la saison de l'hivernage, et conséquemment des orages et des ouragans; mais nous ne nous étions pas attendus à éprouver des temps aussi constamment mauvais. Le 27 décembre nous découvrîmes l'île de Vavao, dont la pointe septentrionale nous restait, à midi, précisément à l'ouest : notre latitude était de 18 degrés 34 minutes. Cette île, que le capitaine Cook n'avait jamais visitée, mais dont il avait eu connaissance par le rapport des habitans des îles des Amis, est une des plus considérables de cet archipel : elle est à peu près égale, en étendue, à celle de Tongatabou; mais elle a sur elle un avantage, c'est que, plus élevée, elle ne manque point d'eau douce; elle est au centre d'un grand nombre d'autres îles qui doivent porter les noms dont le capitaine Cook a donné

la liste, mais qu'il nous serait difficile de classer. Nous ne pourrions sans injustice nous attribuer l'honneur de cette découverte, qui est due au pilote Maurelle, et qui ajoute à l'archipel des Amis un nombre d'îles presque aussi considérable que celui qui avait déjà été exploré par le capitaine Cook.

Je m'étais procuré à la Chine l'extrait d'un journal de ce pilote espagnol, qui partit de Manille en 1781, chargé d'une commission pour l'Amérique; il se proposait d'y arriver par l'hémisphère austral, en faisant à peu près la route de M. de Surville, et cherchant à gagner les latitudes élevées, où il comptait avec raison rencontrer des vents d'ouest.

Ce navigateur ne connaissait pas les nouvelles méthodes de déterminer les longitudes, et il n'avait jamais lu aucune des relations des voyageurs modernes; il naviguait d'après les anciennes cartes françaises de Bélin, et suppléait par la plus grande exactitude dans ses estimes et dans ses relèvemens à l'imperfection de ses méthodes, de ses instrumens et de ses cartes. Il côtoya, comme M. de Surville, la Nouvelle-Irlande, aperçut plusieurs petites îles, dont MM. de Bougainville, Carteret et Surville avaient déjà eu connaissance; il en découvrit trois ou quatre nouvelles, et, se croyant près des îles Salomon, il rencontra d'abord au nord de Vavao une île, qu'il appela *la Margoura*, parce qu'elle ne

lui offrit aucun des rafraîchissemens dont il commençait à avoir besoin. Il n'eut pas occasion de voir à l'est de la première une seconde île que nous avons parfaitement reconnue, et qu'on ne peut apercevoir que de trois ou quatre lieues, parce qu'elle est très plate, et il arriva enfin à Vavao, où il mouilla dans un port assez commode, dans lequel il se procura de l'eau et une quantité assez considérable de vivres. Les détails de sa relation étaient si vrais qu'il était impossible de méconnaître les îles des Amis, et même de se méprendre sur le portrait de Poulaho qui, chef principal de toutes ces îles, habite indifféremment dans plusieurs, mais paraît faire sa résidence plus particulière à Vavao. Je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce voyage, dont je ne fais mention que par un motif de justice pour le pilote Maurelle [1]. Il avait nommé le groupe de Vavao *îles de Majorca*, du nom du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et celui d'Hapaee *îles de Galves*, du nom du frère du ministre des Indes; mais persuadé qu'il est infiniment préférable de conserver les noms du pays, j'ai cru devoir les employer dans le plan de M. Bénizet. Ce plan a été dressé d'après des latitudes et des longitudes déterminées par M. Dagelet, bien plus exactes que celles du navigateur espagnol, qui portait ces îles six degrés environ trop à l'ouest.

[1] Nous donnerons ce voyage à la suite de celui de La Pérouse.

Cette erreur, copiée de siècle en siècle et consacrée par les géographes, eût donné naissance à un nouvel archipel qui n'aurait eu de réalité que sur les cartes.

Nous courûmes différens bords dans la journée du 27 pour approcher l'île Vavao, d'où les vents d'ouest-nord-ouest nous éloignaient un peu. Ayant poussé pendant la nuit ma bordée au nord, afin d'étendre ma vue douze ou quinze lieues au-delà de l'île, j'eus connaissance de celle de la Amargura de Maurelle qui me restait à l'ouest, et l'ayant approchée, je vis une seconde île très plate couverte d'arbres. L'île de la Amargura est au contraire assez élevée, et il est vraisemblable qu'elles sont habitées l'une et l'autre. Après que nous eûmes fait tous nos relèvemens j'ordonnai d'arriver vers l'île de Vavao qu'on n'apercevait que du haut des mâts. Elle est la plus considérable de l'archipel des Amis: les autres îles éparses au nord ou à l'ouest ne peuvent être comparées à cette dernière. Vers midi j'étais à l'entrée du port dans lequel le navigateur Maurelle avait mouillé : il est formé par de petites îles assez élevées qui laissent entre elles des passages étroits, mais très profonds, et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large. Ce port, très supérieur à celui de Tongatabou, m'aurait infiniment convenu pour y passer quelques jours; mais le mouillage est à deux encâblures de

terre, et dans cette position une chaloupe est souvent nécessaire pour porter une ancre au large et s'éloigner de la côte.

A chaque instant j'étais tenté de renoncer au plan que j'avais formé en partant de Maouna de ne faire aucune relâche jusqu'à Botany-Bay; mais la raison et la prudence m'y ramenaient. Je voulus former du moins des liaisons avec les insulaires. Je mis en panne assez près de terre : aucune pirogue ne s'approcha des frégate . Le temps était si mauvais et le ciel si menaçant que j'en fus peu surpris; et, comme à chaque minute l'horizon se chargeait davantage, je fis moi-même route avant la nuit à l'ouest vers l'île Latté, que j'apercevais, et qui est assez élevée pour être vue de vingt lieues par un temps clair. Ce nom de Latté est compris dans la liste des îles des Amis donnée par le capitaine Cook, et il avait été assigné à cette même île par le navigateur Maurelle dans son journal, d'après le rapport des insulaires de Vavao, qui lui dirent en outre qu'elle était habitée, et qu'on pouvait y mouiller. On peut reconnaître ici combien il est important pour la géographie de conserver les noms du pays; car si, comme les anciens voyageurs, ou comme Maurelle lui-même, nous eussions eu sept ou huit degrés d'erreur en longitude, nous aurions pu supposer, en rencontrant cette île, que nous étions à une grande distance de l'archipel des

Amis ; la conformité du langage, des mœurs et du costume n'eût pas suffi pour lever nos doutes, parce qu'on sait que tous ces peuples se ressemblent, quoique fort éloignés les uns des autres ; au lieu que l'identité de nom, et la plus légère description de la figure de l'île et de son étendue formaient une preuve certaine de l'identité de lieu.

La nuit suivante fut affreuse : les ténèbres qui nous environnaient étaient si épaisses, qu'il était impossible de rien distinguer autour de nous. Dans cet état, il eût été très imprudent de faire route au milieu de tant d'îles, et je pris le parti de courir de petits bords jusqu'au point du jour ; mais il fut encore plus venteux que la nuit : le baromètre avait baissé de trois lignes, et si un ouragan pouvait être plus fort, il ne pouvait s'annoncer par un temps de plus mauvaise apparence. Je fis route néanmoins vers l'île Latté : je l'approchai à deux milles, bien certain cependant qu'aucune pirogue ne hasarderait de se mettre en mer. Je fus chargé, sous cette île, d'un grain qui me força de porter vers les Kao et Toofoa, dont nous devions être assez près, quoique la brume ne nous permît pas de les distinguer. Ces deux îles étaient indiquées les premières sur le plan du capitaine Cook. Il avait passé dans le canal de deux milles de largeur qui les sépare l'une de l'autre, et en avait parfaitement déterminé la latitude et la longitude. Il nous

importait extrêmement d'y comparer les longitudes de nos montres : je me proposais, à la vérité, d'approcher assez Tongatabou pour achever entièrement cette comparaison. M. Dagelet regardait avec raison l'observatoire de Tongatabou comme celui de Greenwich, puisque sa détermination était le résultat de plus de dix mille distances, prises dans l'espace de quatre ou cinq mois par l'infatigable Cook.

A cinq heures du soir, une éclaircie nous donna connaissance de l'île Kao, dont la forme est celle d'un cône très élevé, et qu'on pourrait apercevoir de trente lieues par un temps clair : l'île Toofoa, quoique aussi très haute, ne se montra point, et resta dans le brouillard. Je passai la nuit, comme la précédente, bord sur bord, mais sous le grand hunier et la misaine seulement, car il ventait si frais, que nous ne pouvions porter d'autres voiles. Le lendemain, le jour fut assez clair ; et au lever du soleil, nous eûmes connaissance des deux îles Kao et Toofoa. J'approchai celle de Toofoa à une demi-lieue, et je m'assurai qu'elle était inhabitée, au moins dans les trois quarts de sa circonférence; car j'en vis les bords d'assez près pour distinguer les pierres du rivage. Cette île est très montueuse, très escarpée, et couverte d'arbres jusqu'à la cime : elle peut avoir quatre lieues de tour. Je pense que les insulaires de Tongatabou et des autres îles des

Amis y abordent souvent dans la belle saison, pour y couper des arbres, et vraisemblablement y fabriquer leurs pirogues; car ils manquent de bois dans leurs îles plates, où ils n'ont conservé d'autres arbres que ceux qui, comme le coco, portent des fruits propres à leur subsistance. En prolongeant l'île, nous vîmes plusieurs glissoires, par où les arbres coupés sur le penchant des montagnes roulent jusqu'au bord de la mer; mais il n'y avait ni cabanes ni défrichés dans le bois, rien enfin qui annonçât une habitation.

Continuant ainsi notre route vers les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapaee, nous mîmes l'île Kao par le milieu de l'île Toofoa, de sorte que la première ne paraissait être que le sommet de la seconde, et nous la relevâmes ainsi au nord 27 degrés est. L'île Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre, et ressemble au soupirail d'un volcan : sa base nous parut avoir moins de deux milles de diamètre. Nous observâmes aussi sur la pointe du nord-est de l'île Toofoa, du côté du canal qui la sépare de Kao, un pays absolument brûlé, noir comme du charbon, dénué d'arbres et de toute verdure, et qui vraisemblablement aura été ravagé par des débordemens de lave. Nous eûmes connaissance, l'après-midi, des deux îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapaee : elles sont comprises dans une carte des îles des Amis, in-

sérée dans le troisième Voyage de Cook ; mais on n'y trouve point un banc de récifs, très dangereux, de deux lieues d'étendue, dont la direction est à peu près nord-quart-nord-ouest et sud-quart-sud-est; sa pointe septentrionale est à cinq lieues au nord de Hoonga-hapaee, et sa pointe méridionale à trois lieues au nord de Hoonga-tonga, formant avec les deux îles un détroit de trois lieues. Nous le rangeâmes à une très grande lieue dans l'ouest, et nous aperçûmes ses brisans qui s'élevaient comme des montagnes; mais il est possible que, dans un temps plus calme, il marque moins, et alors il serait beaucoup plus dangereux. Les deux petites îles de Hoonga-tonga et de Hoonga-hapaee ne sont que de gros rochers inhabitables, assez élevés pour être aperçus de quinze lieues : leur forme changeait à chaque instant, et la vue qu'il eût été possible d'en tracer n'aurait pu convenir que dans un point bien déterminé. Elles me parurent être d'une égale étendue, et avoir chacune moins d'une demi-lieue de tour. Un canal d'une lieue sépare ces deux îles situées est-nord-est et ouest-sud-ouest : elles sont placées à dix lieues au nord de Tongatabou, mais comme cette dernière île est basse, il faut être à moitié de cette distance pour pouvoir la reconnaître.

Nous l'aperçûmes du haut des mâts, le 31 décembre, à six heures du matin. On ne voyait

d'abord que la cime des arbres qui paraissaient croître dans la mer : à mesure que nous nous approchions, le terrain s'élevait, mais de deux ou trois toises seulement ; bientôt nous reconnûmes la pointe de Van-Diémen, et le banc des Brisans, qui est au large de cette pointe : elle nous restait, à midi, à l'est, à environ deux lieues. Comme les vents étaient au nord, je fis gouverner sur la côte méridionale de l'île, qui est très saine, et dont on peut s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisait avec fureur sur toute la côte, mais ces brisans étaient à terre, et nous apercevions au-delà les vergers les plus rians. Toute l'île paraissait cultivée ; les arbres bordaient les champs, qui étaient du plus beau vert. Il est vrai que nous étions alors dans la saison des pluies, car, malgré la magie de ce coup d'œil, il est plus que vraisemblable que, pendant une partie de l'année, il doit régner sur une île si plate une horrible sécheresse : on n'y voyait pas un seul monticule, et la mer elle-même n'a pas, dans un temps calme, une surface plus égale.

Les cases des insulaires n'étaient pas rassemblées en village, mais éparses dans les champs, comme les maisons de campagne dans nos plaines les mieux cultivées. Bientôt sept ou huit pirogues furent lancées à la mer et s'avancèrent vers nos frégates ; mais ces insulaires, plus cultivateurs que

marins, les manœuvraient avec timidité. Ils n'osaient approcher de nos bâtimens, quoiqu'ils fussent en panne, et que la mer fût très belle : ils se jetaient à la nage, à huit ou dix toises de nos frégates, tenant dans chaque main des noix de coco, qu'ils échangeaient de bonne foi contre des morceaux de fer, des clous, ou de petites haches. Leurs pirogues ne différaient en rien de celles des habitans des îles des Navigateurs, mais aucune n'avait de voiles, et il est vraisemblable qu'ils n'auraient pas su les manœuvrer. La plus grande confiance s'établit bientôt entre nous : ils montèrent à bord, nous leur parlâmes de Poulaho, de Feenou : nous avions l'air d'être de vieilles connaissances qui se revoient et s'entretiennent de leurs amis. Un jeune insulaire nous donna à entendre qu'il était fils de Feenou, et ce mensonge, ou cette vérité, lui valut plusieurs présens; il faisait un cri de joie en les recevant, et cherchait à nous faire comprendre par signes que, si nous allions mouiller sur la côte, nous y trouverions des vivres en abondance, et que les pirogues étaient trop petites pour nous les apporter en pleine mer. En effet, il n'y avait ni poules ni cochons sur ces embarcations : leur cargaison consistait en quelques bananes et cocos; et, comme la plus petite lame faisait chavirer ces frêles bâtimens, les animaux eussent été noyés avant que d'être arrivés à bord. Ces insulaires étaient bruyans

dans leurs manières; mais leurs traits n'avaient aucune expression de férocité; et, ni leur taille, ni la proportion de leurs membres, ni la force présumée de leurs muscles n'auraient pu nous imposer, quand même ils n'eussent pas connu l'effet de nos armes. Leur physique, sans être inférieur au nôtre, ne paraissait avoir aucun avantage sur celui de nos matelots : du reste, leur langage, leur tatouage, leur costume, tout annonçait en eux une origine commune avec les habitans de l'archipel des Navigateurs, et il est évident que la différence qui existe dans les proportions individuelles de ces peuples ne provient que de l'aridité du sol et des autres causes physiques du territoire et du climat de l'archipel des Amis.

Des cent cinquante îles qui composent cet archipel, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrais pas d'avancer que la seule île d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité et en forces réelles, sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leurs sueurs les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin de l'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation, et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez

eux d'autre arme que des *patous-patous;* nous leur en achetâmes plusieurs, qui ne pesaient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitans des îles des Amis n'auraient pas eu la force de se servir.

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt est aussi répandue chez ces peuples qu'aux îles des Cocos et des Traîtres; et cette marque de douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami est presque inconnue aux îles des Navigateurs. Je sais que le capitaine Cook pensait que les îles des Cocos et des Traîtres faisaient partie de celles des Amis : il appuyait son opinion sur le rapport de Poulaho, qui avait eu connaissance du commerce que le capitaine Wallis avait fait dans ces deux îles, et qui même possédait dans son trésor, avant l'arrivée du capitaine Cook, quelques morceaux de fer provenant des échanges de la frégate *le Dauphin* avec les habitans de l'île des Traîtres. J'ai cru, au contraire, que ces deux îles étaient comprises dans les dix qui nous avaient été nommées par les insulaires de Maouna, parce que je les ai trouvées précisément dans l'aire de vent désignée par eux, et plus à l'est que ne les avait indiquées le capitaine Wallis; et j'ai pensé qu'elles pouvaient former, avec l'île de la Belle-Nation de Quiros, le groupe complet du plus beau et du plus grand archipel de la mer du Sud : mais je

conviens que les insulaires des îles des Cocos et des Traîtres ressemblent beaucoup plus, par leur stature et leurs formes extérieures, aux habitans des îles des Amis qu'à ceux des îles des Navigateurs, dont ils sont à peu près à égale distance. Après avoir expliqué ainsi les motifs de mon opinion, il m'en coûte peu de me ranger, dans toutes les occasions, à celle du capitaine Cook, qui avait fait de si longs séjours dans les différentes îles de la mer du Sud.

Toutes nos relations avec les habitans de Tongatabou se réduisirent à une simple visite, et l'on en fait rarement de si éloignées; nous ne reçûmes d'eux que les mêmes rafraîchissemens qu'on offre à la campagne, en collation, à des voisins : mais M. Dagelet eut l'occasion de vérifier la marche de nos horloges. Le grand nombre d'observations faites, comme je l'ai dit, à Tongatabou, par le capitaine Cook, ne lui laissait aucun doute sur l'exactitude de la position de l'observatoire de *la Résolution*, et il crut devoir en faire, en quelque sorte, un premier méridien, en y rapportant les positions relatives de tout l'archipel des Amis, et même des autres îles que nous avions visitées dans l'hémisphère sud. Le résultat de ses observations, obtenues par un très grand nombre de distances de la lune au soleil, différait de moins de sept minutes de celui du capitaine Cook : ainsi M. Dagelet, en ad-

mettant les longitudes de ce célèbre navigateur, suivait aussi les siennes; et il s'était convaincu que les comparaisons sur des points déterminés pouvaient bien augmenter la confiance dans les montres, mais qu'elles n'étaient point nécessaires à leur vérification, une suite de distances de la lune au soleil, prises dans des circonstances favorables, ne laissant rien à désirer à cet égard. On peut conclure de la conformité de nos déterminations, qu'en supposant que nous n'eussions eu aucune connaissance des navigations du capitaine Cook, l'archipel des Navigateurs et le groupe des îles Vavao n'auraient pas moins eu sur nos cartes, à cinq ou six minutes près, les mêmes positions géographiques.

Le 1er Janvier 1788, à l'entrée de la nuit, ayant perdu tout espoir d'obtenir, en louvoyant ainsi au large, assez de vivres pour compenser au moins notre consommation, je pris le parti d'arriver à l'ouest-sud-ouest, et de courir sur Botany-Bay, en prenant une route qui n'eût encore été suivie par aucun navigateur. Il n'entrait point dans mon plan de reconnaître l'île Plistard, découverte par Tasman, et dont le capitaine Cook avait déterminé la position; mais les vents, ayant passé du nord à l'ouest-sud-ouest, me forcèrent de prendre la bordée du sud, et le 2 au matin j'aperçus cette île, dont la plus grande largeur est d'un quart de lieue.

Elle est fort escarpée, n'a que quelques arbres sur la côte du nord-est, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

Cette petite île, ou plutôt ce rocher, nous restait à l'ouest, à dix heures et demie du matin; sa latitude, observée à midi par M. Dagelet, fut trouvée de 22 degrés 22 minutes, c'est à-dire quatre minutes plus nord que la latitude assignée par le capitaine Cook, qui, l'ayant déterminée d'après des relèvemens éloignés, pouvait avoir commis quelque erreur.

Les calmes nous procurèrent beaucoup trop d'occasions de vérifier et de rectifier nos observations : nous restâmes pendant trois jours en vue de ce rocher. Le soleil, que nous avions au zénith, entretenait ces calmes, plus ennuyeux cent fois pour les marins que les vents contraires. Nous attendions, avec la plus vive impatience, les brises du sud-est, que nous espérions trouver dans ces parages, et qui devaient nous conduire à la Nouvelle-Hollande. Les vents avaient constamment pris de l'ouest depuis le 17 décembre; et, quel que fût leur degré de force, ils ne variaient que du nord-ouest au sud-ouest : ainsi les vents alisés sont bien peu fixes dans ces parages. Ils soufflèrent cependant de l'est, le 6 janvier, et varièrent jusqu'au nord-est; le temps devint très couvert, et la mer fort grosse : ils continuèrent ainsi, avec beaucoup

de pluie et un horizon fort peu étendu jusqu'au 8. Nous eûmes alors des brises fixes, mais très fortes, du nord-est au sud-est; le temps fut très sec et la mer extrêmement agitée. Comme nous avions doublé la latitude de toutes les îles, les vents avaient repris leur cours, qui avait été absolument interrompu depuis la ligne jusqu'au 26e degré sud; la température était aussi beaucoup changée, et le thermomètre avait baissé de 6 degrés, soit parce que nous avions dépassé le soleil, ou, ce qui est plus vraisemblable, parce que ces fortes brises de l'est et un ciel blanchâtre arrêtaient son influence, car il n'était qu'à quatre degrés de notre zénith, et ses rayons avaient bien peu d'obliquité.

Le 13 nous eûmes connaissance de l'île Norfolk et des deux îlots qui sont à sa pointe méridionale. La mer était si grosse, et depuis si long-temps, que j'eus peu d'espoir de rencontrer un abri sur la côte du nord-est, quoique les vents fussent dans ce moment au sud. Cependant, en approchant, je trouvai une mer plus tranquille, et je me décidai à laisser tomber l'ancre à un mille de terre, par vingt-quatre brasses, fond de sable dur, mêlé de très peu de corail. Je n'avais d'autre objet que d'envoyer reconnaître le sol et les productions de cette île par nos naturalistes et nos botanistes, qui, depuis notre départ du Kamtschatka, avaient eu bien peu d'occasions d'ajouter de nouvelles observations à

leurs journaux. Nous voyions cependant la mer briser avec fureur autour de l'île; mais je me flattais que nos canots trouveraient quelque abri derrière de grosses roches qui bordaient la côte.

Cependant, comme nous avions appris, à nos dépens, qu'il ne faut jamais s'écarter des règles de la prudence, je chargeai M. de Clonard, capitaine de vaisseau, le second officier de l'expédition, du commandement de quatre petits canots envoyés par les deux frégates, et je lui enjoignis de ne pas risquer le débarquement, sous quelque prétexte que ce pût être, si nos biscaïennes couraient le moindre risque d'être chavirées par la lame. Son exactitude et sa prudence ne me laissaient aucune crainte; et cet officier, que je destinais à prendre le commandement de *l'Astrolabe*, dès que nous arriverions à Botany-Bay, méritait mon entière confiance.

Nos frégates étaient mouillées par le travers de deux pointes situées sur l'extrémité nord du côté du nord-est de l'île, vis-à-vis de l'endroit où nous supposions que le capitaine Cook avait débarqué. Nos canots firent route vers cette espèce d'enfoncement; mais ils y trouvèrent une lame qui déferlait sur de grosses roches, avec une fureur qui en rendait l'approche impossible. Ils côtoyèrent le rivage à une demi-portée de fusil, en remontant vers le sud-est, et firent ainsi une demi-lieue, sans trou-

ver un seul point où il fût possible de débarquer. Ils voyaient l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avait coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chute, avait laissé, en beaucoup d'endroits, une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur le côté de l'île.

Quand le débarquement eût été possible, on n'aurait pu pénétrer dans l'intérieur qu'en remontant pendant quinze ou vingt toises le cours très rapide de quelques torrens qui avaient formé des ravines. Au-delà de ces barrières naturelles, l'île était couverte de pins, et tapissée de la plus belle verdure. Nous y aurions vraisemblablement rencontré quelques plantes potagères, et cet espoir augmentait encore notre désir de visiter une terre où le capitaine Cook avait débarqué avec la plus grande facilité. Il est vrai qu'il s'était trouvé dans ces parages par un beau temps soutenu depuis plusieurs jours, tandis que nous avions constamment navigué dans des mers si grosses, que, depuis huit jours, nos sabords et nos fenêtres n'avaient pas été ouverts. Je suivis du bord, avec ma lunette, le mouvement des canots; et voyant qu'à l'entrée de la nuit ils n'avaient pas trouvé de lieu commode pour débarquer, je fis le signal de ralliement, et bientôt après je donnai l'ordre d'appareiller. J'aurais peut-être perdu beaucoup de temps à attendre

un instant plus favorable, et la reconnaissance de cette île ne valait pas ce sacrifice.

L'île Norfolk, quoique très escarpée, n'est guère élevée de plus de soixante-dix ou quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer : les pins dont elle est remplie sont vraisemblablement de la même espèce que ceux de la Nouvelle-Calédonie ou de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux-palmistes ; et le désir de nous en procurer n'était pas un des moindres motifs de l'envie que nous avions eue d'y relâcher. Il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très petits, car nous n'aperçûmes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée, elle est couverte d'oiseaux de mer, et particulièrement de paille-en-queue, qui ont tous leur longue plume rouge ; on y voyait aussi beaucoup de fous et de goëlettes, mais pas une frégate. Un banc de sable, sur lequel il y a de vingt à trente brasses d'eau, s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île, et peut-être même tout autour ; mais nous ne sondâmes pas dans l'ouest. Pendant que nous étions au mouillage, nous prîmes sur le banc quelques poissons rouges, de l'espèce qu'on nomme *capitaine* à l'Ile-de-France, ou *sarde*, et qui nous procurèrent un excellent repas.

A huit heures du soir nous étions sous voile. Je fis route à l'ouest-nord-ouest, et je laissai arriver

successivement jusqu'au sud-ouest-quart-d'ouest, faisant petites voiles, et sondant sans cesse sur ce banc, où il était possible qu'il se rencontrât quelque haut fond; mais le sol en était au contraire extrêmement uni, et l'eau augmenta pied à pied, à mesure que nous nous éloignâmes de l'île. A onze heures du soir, une ligne de soixante brasses ne rapporta plus de fond; nous étions alors dans l'ouest-nord-ouest à dix milles de la pointe la plus septentrionale de l'île Norfolk. Les vents s'étaient fixés à l'est-sud-est, par grains un peu brumeux, mais le temps était très clair dans les intervalles des grains. Au jour, je forçai de voiles vers Botany-Bay, qui n'était plus éloignée de nous que de trois cents lieues; le 14 au soir, après le coucher du soleil, je fis signal de mettre en panne et de sonder, en filant deux cents brasses de ligne. Le plateau de l'île Norfolk m'avait fait croire que le fond pouvait se continuer jusqu'à la Nouvelle-Hollande; mais cette conjecture était fausse, et nous continuâmes notre route avec une erreur de moins dans l'esprit, car je tenais beaucoup à cette opinion. Les vents de l'est-sud-est au nord-est furent fixes, jusqu'à vue de la Nouvelle-Hollande. Nous faisions beaucoup de chemin le jour et très peu la nuit, parce que nous n'avions été précédés par aucun navigateur dans la route que nous parcourions.

Le 17 janvier, par 31 degrés 28 minutes de la-

titude sud, et 159 degrés 15 minutes de longitude orientale, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de goëlettes qui nous faisaient soupçonner que nous passions auprès de quelque île ou rocher; et il y eut plusieurs paris pour la découverte d'une nouvelle terre avant notre arrivée à Botany-Bay, dont nous n'étions cependant qu'à cent quatre-vingts lieues. Ces oiseaux nous suivirent jusqu'à quatre-vingts lieues de la Nouvelle-Hollande, et il est assez vraisemblable que nous avions laissé derrière nous quelque îlot ou rocher qui sert d'asile à ces sortes d'oiseaux, car ils sont beaucoup moins nombreux auprès d'une terre habitée. Depuis l'île de Norfolk jusqu'à la vue de Botany-Bay, nous sondâmes tous les soirs en filant deux cents brasses, et nous ne commençâmes à ne trouver fond qu'à huit lieues de la côte, par quatre-vingt-dix brasses. Nous en eûmes connaissance le 23 janvier: elle était peu élevée, et il n'est guère possible de l'apercevoir de plus de douze lieues. Les vents devinrent alors très variables, et nous éprouvâmes, comme le capitaine Cook, des courans qui nous portèrent chaque jour 15 minutes au sud de notre estime; en sorte que nous passâmes la journée du 21 à louvoyer à la vue de Botany-Bay, sans pouvoir doubler la pointe Solander qui nous restait à une lieue au nord: les vents soufflaient avec force de cette partie, et nos bâtimens étaient

trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courans : mais nous eûmes ce même jour un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille, ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et les pavillons.

Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leurs pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage ; mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnaître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26 janvier à neuf heures du matin : je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentais dans la passe, un lieutenant et un midshipman de marine anglais furent envoyés à mon bord par le capitaine Hunter, commandant la frégate anglaise *le Sirius*. Ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendraient de lui, ajoutant néanmoins que, étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettraient de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles ; de sorte que leurs offres de service se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remercîmens au capitaine Hunter, qui était déjà à pic, et avait

ses huniers hissés. Je lui fis dire que mes besoins se bornaient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savais que des bâtimens destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvaient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise était commandée par le commodore Phillip qui, la veille, avait appareillé de Botany-Bay, sur la corvette *le Spey*, avec quatre vaisseaux de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paraissait mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Phillip, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet : mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne fût très près de Botany-Bay, car plusieurs canots et chaloupes étaient à la voile pour s'y rendre; et il fallait que le trajet fût bien court pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtimens. Bientôt les matelots du canot anglais, moins discrets que leur officiers, apprirent aux nôtres qu'ils n'allaient qu'au port Jakson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Phillip avait reconnu lui-même un très bon havre qui s'enfonçait de dix milles vers le sud-ouest. Les bâtimens pouvaient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bas-

sin. Nous n'eûmes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras.

Ici se termine le journal de La Pérouse. Nous ne répèterons point ce que nous avons dit dans le discours préliminaire sur le sort de cet illustre infortuné; mais nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs la dernière lettre qu'il écrivit de Botany-Bay au ministre de la marine pour l'informer de la route qu'il allait tenir avant d'arriver à l'Ile-de-France.

Botany-Bay, 7 février 1788.

..... « Je remonterai aux îles des Amis, et je « ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par « mes instructions, relativement à la partie méri- « dionale de la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa- « Cruz de Mindana, à la côte du sud de la terre « des Arsacides de Surville, et à la terre de la « Louisiade de Bougainville, en cherchant à con- « naître si cette dernière fait partie de la Nouvelle- « Guinée, ou si elle en est séparée. Je passerai, à « la fin de juillet 1788, entre la Nouvelle-Guinée et « la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui

« de *l'Endeavour*, si toutefois il en existe un. Je vi-
« siterai, pendant le mois de septembre et une partie
« d'octobre, le golfe de la Carpentarie et toute la
« côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à
« la terre de Diémen ; mais de manière, cependant,
« qu'il me soit possible de remonter au nord assez
« tôt pour arriver au commencement de décembre
« 1788 à l'Ile-de-France. »

A la suite de cette lettre nous rapporterons encore un extrait des Mémoires ou dissertations de trois des compagnons de voyage de La Pérouse sur les indigènes de l'île de Pâques, sur les Américains de la côte occidentale et sur les habitans de l'île Tchoka.

§ 1.

MÉMOIRE sur les habitans des îles de Pâques et de Mowée, par M. Rollin, chirurgien de la frégate *la Boussole*, commandée par M. de La Pérouse, pendant son voyage autour du monde.

Le 9 avril 1786, nous mouillâmes à l'île de Pâques, située par 27 degrés 9 minutes de latitude sud, et par 111 degrés 55 minutes 30 secondes de longitude ouest.

L'île de Pâques n'est pas d'un aspect aussi stérile ni aussi rebutant que l'ont dit les voyageurs : elle est, à la vérité, presque dépourvue de bois; mais les coteaux et les vallons offrent des tapis de verdure très agréables, principalement aux yeux des navigateurs. La grosseur et la bonté des patates, des ignames, des cannes à sucre, etc., annoncent la fertilité et une végétation vigoureuse.

Les descriptions des individus ne m'ont pas paru plus exactes. On ne trouve dans cette île ni les géans de Roggewin, ni les hommes maigres et languissans, par le manque de nourriture, dépeints par un voyageur moderne, lequel leur donne un caractère général de pénurie qui n'existe pas. Loin de trouver des hommes repoussans par le spectacle de leur misère, et à peine quelques femmes, « qu'une prétendue révolution dans cette partie du « monde n'a point ensevelies sous ses ruines », j'y

ai vu, au contraire, une peuplade assez nombreuse, mieux partagée en grâces et en beauté que toutes celles que j'ai eu occasion de rencontrer depuis, et un sol qui leur fournissait sans peine des alimens d'une bonne qualité et d'une abondance plus que suffisante pour leur consommation, quoique l'eau douce y fût très rare et d'une assez mauvaise qualité.

Ces insulaires sont d'un embonpoint médiocre, d'une tournure et d'une figure agréables; leur taille est d'environ cinq pieds quatre pouces, et bien proportionnée. A la couleur près, la face n'offre point de différence d'avec celle des Européens : ils sont peu velus et peu barbus, mais tous ont cependant les parties sexuelles et les aisselles assez bien garnies de poils. La couleur de la peau est basanée; les cheveux sont noirs, cependant quelques-uns les ont blonds. Ils m'ont paru jouir en général d'une bonne santé, qu'ils conservent même dans un âge avancé. Ils ont l'usage de se peindre, de se tatouer la peau et de se percer les oreilles : ils augmentent l'ouverture de cette partie par le moyen de la feuille de canne à sucre roulée en spirale, au point que le lobe des oreilles flotte, pour ainsi dire, sur les épaules; ce qui paraît être, parmi les hommes seulement, un caractère de beauté distinguée, qu'ils tâchent d'acquérir.

Les femmes réunissent aussi à une conformation

régulière le poli et la grâce dans le contour des membres; elles ont le visage d'un ovale agréable, de la douceur, de la finesse dans les traits, et il ne leur manque que le teint pour être belles selon les idées que nous attachons à la beauté. Elles ont autant d'embonpoint qu'il en faut, des cheveux bien plantés, l'air engageant, qui inspire le sentiment qu'elles éprouvent sans chercher à le cacher.

Malgré toutes ces qualités intéressantes, je n'ai reconnu chez les hommes aucune apparence de jalousie : ils cherchaient, au contraire, à trafiquer de leurs faveurs. Ces peuples sont circoncis, et ils paraissent vivre dans l'anarchie la plus complète. Aucun de nous n'y a distingué de chef. Hommes et femmes, tous vont presque nus : ils portent seulement une pagne qui masque les parties sexuelles, et quelques-uns un coupon d'étoffe, avec lequel ils s'enveloppent les épaules ou les hanches, et qui descend jusqu'à mi-cuisse.

Je ne sais s'ils ont une idée de la propriété, mais leur conduite à notre égard prouve le peu de respect qu'ils ont pour celle des étrangers : ils avaient un tel amour pour nos chapeaux, qu'en peu d'heures ils parvinrent à nous en dépouiller, et à nous rendre le sujet de leurs railleries. On ne peut mieux les comparer qu'à des écoliers qui mettent tout leur plaisir et leurs ruses à faire toutes sortes d'espièglerie aux passans.

Ces insulaires ne sont pas sans industrie; on remarque même que leurs cases sont assez vastes et parfaitement construites dans leur genre. Elles sont faites avec des roseaux, soutenus par de petits chevrons, en forme de berceau, ayant cinquante pieds de long sur dix à douze de large, et autant de hauteur dans la plus grande élévation. Il y a plusieurs entrées sur les côtes, dont le plus grand diamètre n'excède pas trois pieds. L'intérieur n'offre rien de bien remarquable : on y voit seulement quelques nattes, qu'ils développent sur la terre pour se coucher, et plusieurs petits meubles à leur usage. Leurs étoffes sont faites avec le mûrier-papier; mais elles sont en petite quantité, par la raison que cet arbre n'est pas très multiplié dans l'île, quoiqu'ils paraissent le cultiver. Ils font aussi des chapeaux, des paniers de jonc et de petites figures en bois, passablement travaillées. Ils vivent de patates, de bananes, d'ignames, de cannes à sucre, de poisson : ils mangent aussi une espèce de goëmon, ou *fucus* marin, qu'ils ramassent sur les bords de la mer.

Les poules, quoiqu'en petit nombre, sont les seuls animaux que nous ayons trouvés à l'île de Pâques; et de tous les animaux sauvages les rats y sont aussi les seuls de la classe des quadrupèdes. On y voit quelques oiseaux de mer, mais en très

petit nombre, et la mer nous a paru peu poissonneuse.

Il y a dans la partie de l'est de l'île un très grand cratère; et l'on voit dans presque toute sa circonférence, sur les bords de la mer, un grand nombre de statues, ou espèces de bustes informes, auxquels on a seulement figuré grossièrement les yeux, le nez, la bouche et les oreilles. Au pied de ces statues se trouvent les cavernes mystérieuses mentionnées dans la relation du capitaine Cook : c'est dans ces petits caveaux que chaque famille donne la sépulture à ses morts. Nous les avons visités sans que les habitans de l'île y aient apporté le moindre empêchement.

La Pérouse, ayant déjà fait beaucoup de présens à ces insulaires, voulut leur donner de nouvelles marques de bienveillance, et contribuer à leur bonheur d'une manière plus durable, en laissant sur leur île deux brebis, une chèvre, une truie, avec un mâle de chaque espèce, et en y faisant semer toutes sortes de légumes, et planter des noyaux de pêches, de prunes, de cerises, et des pepins d'oranges et de citrons.

Si la conduite de ces peuples ne rend point sans effet des intentions aussi louables, ce navigateur célèbre aura la gloire d'avoir contribué à leur bien-être, en peuplant leur pays d'animaux et de végétaux utiles à leur nourriture et à leurs principaux

besoins, et d'avoir assuré aux voyageurs qui les succèderont des rafraîchissemens de toute espèce.

Ces vues bienfaisantes ayant été exécutées, nous appareillâmes et nous dirigeâmes notre route vers les îles Sandwich. Lorsque nous fûmes en vue de Mowée, l'une des îles de cet archipel, il s'en détacha environ deux cents pirogues qui vinrent à notre rencontre : toutes étaient chargées de cochons, de fruits et de légumes frais, que les habitans nous envoyaient à bord et nous forçaient d'accepter sans aucune condition. Le vent étant devenu plus fort, et ayant accéléré notre marche, nous ne pûmes que faiblement profiter de ces ressources, ni jouir plus long-temps du plaisir que nous causaient et la vue pittoresque de l'île et le concours nombreux de ces pirogues, qui, dans leurs manœuvres, formaient autour de nous le tableau le plus animé et le spectacle le plus récréatif que l'on puisse imaginer. Le 29 du mois de mai 1786, nous mouillâmes dans l'ouest de cette île, située par 20 degrés 34 minutes 30 secondes de latitude, et par 158 degrés 25 minutes de longitude occidentale.

La végétation de cette partie de Mowée n'est pas, à beaucoup près, aussi forte, ni la population aussi nombreuse que nous l'avions remarqué dans la partie de l'est, où nous avions attéri; cependant, à peine étions-nous à l'ancre, que nous fûmes entourés par les habitans, qui nous apportaient dans

leurs pirogues des cochons, des fruits et des légumes frais. Nous commençâmes nos échanges avec un tel succès, que dans peu d'heures nous eûmes à bord près de trois cents cochons et une provision suffisante de légumes, qui ne coûtèrent que quelques morceaux de fer. Je crois qu'il est en Europe peu de marchés où les affaires se traitent plus couramment et avec autant de bonne foi que nous en ont montré ces insulaires dans cette espèce de commerce. Si l'île de Mowée fournit avec abondance à ses habitans les animaux et toutes les denrées nécessaires à leur subsistance, il s'en faut de beaucoup néanmoins que ces insulaires jouissent d'une aussi bonne santé que ceux de l'île de Pâques, où ces ressources ne se trouvent qu'en partie et avec moins d'abondance : ils sont aussi moins bien partagés en grâce et en beauté que ces derniers. Cependant les habitans de Mowée m'ont paru avoir quelque analogie dans leur organisation avec ceux de l'île de Pâques, et constitués même en général de manière à être plus robustes, si leur santé n'était altérée par les maladies. La taille commune parmi ces insulaires est d'environ cinq pieds trois pouces; ils ont peu d'embonpoint, les traits du visage grossiers, les sourcils épais, les yeux noirs, le regard assuré sans être dur, les pommettes saillantes, l'entrée des narines un peu évasée, les lèvres épaisses, la bouche

grande, les dents un peu larges, mais assez belles et bien rangées. On voit des individus auxquels il manque une ou plusieurs dents : un voyageur moderne croit qu'il se les arrachent dans des momens d'affliction, et que c'est leur manière de porter le deuil de leurs parens ou de leurs amis. Je n'ai rien remarqué parmi eux qui puisse justifier ou détruire cette opinion.

Ces peuples ont les muscles plus fortement exprimés, la barbe plus touffue, le corps et les parties sexuelles mieux garnis de poils qu'on ne le remarque chez les habitans de l'île de Pâques. Leurs cheveux sont noirs : ils les coupent de manière à figurer un casque. Les cheveux qu'ils laissent dans toute leur longueur, et qui représentent ainsi la crinière du casque, sont roux à leur extrémité : cette couleur est probablement déterminée par le suc acide de quelques végétaux.

Les femmes sont plus petites que les hommes, et n'ont ni la gaîté, ni la douceur, ni l'élégance dans les formes de celles de l'île de Pâques : elles ont en général la taille mal prise, les traits grossiers, l'air sombre, et elles sont grosses, lourdes et gauches dans leurs manières.

Les habitans de Mowée sont doux, prévenans, et ont même une sorte de politesse pour les étrangers.

Ces peuples se peignent et se tatouent la peau;

ils se percent les oreilles et la cloison du nez, et ils y portent des anneaux pour s'embellir. Ils sont incirconcis; mais quelques-uns se font une espèce d'infibulation, en retirant le prépuce en avant du gland de la verge et en l'y fixant par le moyen d'une ligature. Les vêtemens consistent en une pagne qui voile les parties de la génération chez les deux sexes, et en un coupon d'étoffe qui sert à leur envelopper le corps. Les étoffes que ces insulaires fabriquent avec l'écorce du mûrier-papier sont belles et très variées; ils les teignent avec beaucoup de goût: leurs dessins sont si réguliers, qu'on pourrait croire qu'ils ont voulu imiter nos indiennes. Leurs maisons, réunies en bourgades, sont construites dans le genre de celles de l'île de Pâques, mais de forme carrée.

Ce que j'ai vu de plus évident dans le régime social des habitans de Mowée, c'est qu'ils forment plusieurs peuplades, et que chacune d'elles est gouvernée par un chef.

La beauté du climat et la fertilité de cette île pourraient en rendre les habitans très heureux, si la vérole et la lèpre y existaient avec moins de vigueur et d'une manière moins générale. J'ai remarqué que la plupart de ces malheureuses victimes de la lubricité, parvenues vers l'âge de neuf ou dix ans, étaient faibles, languissantes, dans le marasme, et affectées de rachitis.

La syphilis a-t-elle été répandue aux îles Sandwich par les équipages du capitaine Cook ? Les progrès de cette maladie dans sa propagation et dans son développement sur les habitans de Mowée, lorsque le navigateur anglais y attérit, neuf mois et demi après avoir communiqué pour la première fois avec les insulaires d'Atooi et d'Oneeheow, joints aux vices de conformation qui se remarquent sur des individus de tout âge, pourraient, sinon démontrer, du moins faire conjecturer que la maladie vénérienne y existait avant que le capitaine Cook eût retrouvé ces îles. On pourrait même en tirer des preuves de ses propres allégations. Lorsqu'il attérit sur Mowée il communiqua avec plusieurs naturels de cette île, qui lui portèrent dans leurs pirogues, à quelques lieues en mer, des vivres frais; il dit à ce sujet : « Je voulais préserver cette île de « la maladie vénérienne, en empêchant nos matelots « de communiquer avec les femmes du pays; mais « je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle y était déjà « répandue, et je ne pouvais expliquer ce fait que « par leur communication avec les îles voisines. »

Cette explication était la plus naturelle et la plus simple, mais elle ne donne pas des raisons suffisantes sur la possibilité de ce phénomène. Quoi qu'il en soit, il me paraît probable que la syphilis existait aux îles Sandwich avant que le capitaine Cook y eût abordé, soit que cette maladie y fût indigène,

soit qu'elle y eût été apportée par les voyageurs qui l'avaient précédé.

§ 2.

Mémoire sur les Américains, par M. Rollin, chirurgien de la frégate *la Boussole*.

Des indigènes du Chili.

La structure du corps, chez ces Américains, n'offre rien de particulier : leur stature est en général moins grande que celle des Français, et ils paraissent aussi beaucoup moins robustes ; cependant ils supportent avec beaucoup de courage les fatigues de la guerre et toutes les privations qu'elle traîne à sa suite. Ils ont, dans plusieurs occasions, arrêté les efforts de l'Espagne, et quelquefois même ils en ont triomphé. Leur histoire est remplie de traits de bravoure qui leur ont mérité, de la part des plus fiers Espagnols, le titre glorieux *d'Indios bravos*, et dont le souvenir rejaillit encore sur leurs descendans.

Le même caractère de physionomie se fait remarquer chez presque tous les individus de cette nation : leur visage est large et plus arrondi que celui des Européens ; ils ont les traits grossiers, les yeux petits, ternes, noirs et enfoncés, le front bas, les sourcils noirs et bien garnis, le nez court et

épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, la bouche grande, le menton peu prononcé, et les oreilles de forme ordinaire.

Les femmes indigènes sont petites, mal conformées et d'une physionomie repoussante : je n'en ai vu aucune qui eût la douceur des traits, la grâce et l'élégance des formes qui caractérisent leur sexe.

Les hommes et les femmes se percent les oreilles et la cloison du nez; ils les ornent de morceaux de verroterie, de nacre, etc., dont ils varient la forme. La couleur de leur peau est d'un brun rougeâtre, et celle des ongles un peu moins foncée. Ils ont également les cheveux noirs, très forts et très épais. Les hommes ont peu de barbe, mais leurs aisselles et leurs parties naturelles sont assez bien garnies de poils : presque toutes les femmes en sont dépourvues à ces parties.

Des indigènes de la Californie.

Ces peuples sont dans l'hémisphère nord à la même distance de la ligne que les Chiliens dans l'hémisphère sud.

Pendant mon séjour à Monterey, j'eus occasion d'examiner un grand nombre d'individus des deux sexes, et je remarquai peu de ressemblance entre eux et les indigènes du Chili. La taille des hommes est plus haute, et leurs muscles mieux prononcés ; mais ils sont moins courageux et moins intelligens.

Ils ont le front bas, les sourcils noirs et épais, les yeux noirs et enfoncés, le nez court et déprimé à sa racine, les pommettes saillantes, la bouche un peu grande, les lèvres épaisses, les dents fort belles, le menton et les oreilles de forme ordinaire. Ils sont d'une indolence extrême, sans industrie, peu curieux et presque stupides : ils portent en marchant la pointe du pied en dedans, et leur démarche peu assurée décèle, au premier coup d'œil, leur caractère de pusillanimité.

Les femmes de la Californie ont aussi quelques qualités individuelles qui ne se remarquent point dans celles du Chili : leur taille est plus élevée, et la forme de leurs membres est plus régulière. Elles sont en général d'une stature mieux développée et d'une physionomie moins repoussante.

La chevelure est à peu près la même chez ces deux peuples; mais les Californiens ont la barbe plus fournie que les Chiliens, et les parties génitales mieux garnies : cependant j'ai remarqué, parmi les hommes, un grand nombre d'individus totalement dépourvus de barbe. Les femmes ont aussi peu de poil au pénil et aux aisselles : on m'a assuré que ces particularités n'avaient d'autre cause que l'usage où sont les hommes de s'arracher la barbe, et les femmes de s'épiler ces parties avec des coquilles bivalves, ou avec un morceau de bois, fendu à une de ses extrémités.

Ce qui semblerait confirmer cette assertion, c'est que j'y ai vu des hommes imberbes avoir beaucoup de poil sur les diverses parties du corps, et des femmes, qui en étaient dépourvues aux aisselles et aux parties sexuelles, en avoir en assez grand quantité sur les bras et les jambes.

Ces Américains sont aussi dans l'usage de se peindre la peau pour se parer; ils se percent aussi les oreilles, et y portent des ornemens d'un genre et d'un goût très variés. Ils ont la peau basanée et les ongles d'une couleur moins foncée que les Chiliens.

Des Américains qui habitent les environs de la baie des Français.

Ces peuples m'ont paru avoir peu de ressemblance avec les Californiens : ils sont plus grands, plus robustes, d'une figure plus agréable, et susceptible de la plus grande vivacité d'expression; ils leur sont aussi très supérieurs en courage et en intelligence. Ils ont le front un peu bas, moins couvert cependant que les Américains du sud; ils ont les yeux noirs et très animés, les sourcils bien plus fournis, le nez de grandeur et de forme régulières, seulement un peu évasé à son extrémité les lèvres peu charnues, la bouche de moyenne grandeur, les dents belles et bien rangées, le menton et les oreilles très réguliers.

Les femmes ont aussi sur les Américains dont j'ai parlé le même avantage de conformation : elles ont beaucoup plus de douceur dans les traits du visage, et de grâce dans la forme des membres.

Leur physionomie serait même assez agréable si, pour s'embellir, elles n'étaient dans l'usage bizarre de porter à la lèvre inférieure un morceau de bois de forme elliptique, légèrement excavé à ses deux surfaces et à sa circonférence, et qui a communément un demi-pouce d'épaisseur, deux de diamètre, et trois pouces de long.

Cette espèce d'écuelle les rend difformes, et leur cause un écoulement involontaire de salive aussi incommode que dégoûtant; cependant les femmes seules s'en servent comme d'un ornement, et l'on y prépare les petites filles aussitôt qu'elles sont nées.

Pour cet effet, on leur perce la lèvre inférieure avec une espèce d'épingle de cuivre ou d'or qu'on laisse dans l'ouverture, ou bien on y place un anneau de même matière que les jeunes filles conservent jusqu'à l'âge de puberté. Alors elles augmentent progressivement cette ouverture, en substituant à l'épingle ou à l'anneau, d'abord une petite écuelle, ensuite une plus grande, et ainsi graduellement jusqu'à ce qu'elles soient parvenues aux dimensions dont j'ai parlé plus haut.

Cette bizarrerie peut servir à faire connaître

jusqu'à quel point l'extension des lèvres offre des ressources pour prévenir les difformités de ces parties à la suite des opérations que nécessite leur délabrement.

Ces peuples sont de couleur olivâtre : leurs ongles, qu'ils portent très longs, sont d'une couleur moins foncée; mais on remarque que celle de la peau varie dans ses nuances : elle est beaucoup moins obscure sur quelques individus, et sur les parties du corps qui ne sont point exposées à l'action de l'air et du soleil.

Leurs cheveux sont en général moins forts et moins noirs que ceux des Américains du sud : on en voit beaucoup de châtains. Ils ont aussi la barbe plus touffue, les aisselles et les parties sexuelles mieux pourvues de poils.

La parfaite égalité de leurs dents me fit croire d'abord qu'elle pouvait être l'effet de l'art; mais les ayant examinées de près et avec attention, je n'aperçus aucune altération à l'émail, et je vis qu'ils tenaient cette régularité de la nature.

Ces peuples se peignent le corps et le visage, se tatouent et se percent les oreilles et la cloison du nez.

Observations générales.

Le cours de la vie, chez ces divers peuples, m'a paru avoir les mêmes périodes d'accroissement et de décroissement que parmi nous; le climat, le genre de vie et les habitudes y apportent cependant quelques légères différences.

Au Chili et en Californie, la barbe et la voix se développent chez les hommes vers la treizième année, et annoncent l'âge de puberté. Les filles sont ordinairement pubères vers l'âge de onze ou douze ans. Le gonflement des mamelles et l'éruption du flux menstruel en sont les présages ordinaires. L'abondance de cette évacuation périodique varie chez les différens individus, en raison de leur constitution et de leur manière de vivre. Si aucun accident particulier n'intervertit l'ordre naturel, cette évacuation a lieu tous les mois, et dure depuis trois jours jusqu'à huit. Les femmes y sont sujettes jusque vers leur quarantième année. Il n'est cependant pas très rare d'y voir des femmes donner des marques de fécondité dans un âge plus avancé.

La vieillesse et la décrépitude s'annoncent chez ces peuples, comme chez les nations civilisées, par le desséchement de l'individu, la perte ou l'affaiblissement de la vue et des autres sens, le changement de couleur des cheveux et de la barbe.

Les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans ont, comme les Européennes dans cette circonstance, les mamelles flasques et la peau du ventre plissée, mais sans aucune différence remarquable.

Ces peuples ont, à quelque chose près, les mêmes passions, les mêmes exercices et la même manière de vivre; ils sont également extrêmes dans l'expression de la joie et de la colère, et le plus léger événement suffit pour les y porter. Ceux de la baie des Français sont voleurs, audacieux, irascibles à l'excès, et de tous le plus à craindre pour un étranger.

Ils vivent assez communément de gibier et de poisson; mais quoique la chasse et la pêche leur offrent en abondance les moyens de renouveler leurs provisions, ils aiment mieux souvent se nourrir d'alimens altérés et presque putréfiés, que de se donner une légère peine pour s'en procurer de bons. Leur penchant à la paresse les rend encore peu délicats sur la préparation de ces mêmes alimens. Lorsqu'ils sont pressés par la faim, ils ne se donnent pas la peine de les faire cuire, ils les font simplement griller sur les charbons, ou bouillir dans une gamelle de bois remplie d'eau, en y jetant des cailloux rougis au feu, qu'ils renouvellent jusqu'à parfaite cuisson.

Les heures des repas sont quelquefois déterminées par l'appétit; mais ordinairement chaque

famille se rassemble vers la fin du jour pour prendre un repas en commun.

Les habitans de la Californie et de la baie des Français ne font aucun usage de végétaux, si l'on excepte cependant quelques graines de pins, et autres fruits que leur fournit la belle saison : encore ces fruits ne font-ils jamais partie essentielle de leur nourriture. Ils sont sobres par pa[illegible]sse, et gloutons dans l'abondance.

Ces peuplades sont divisées par hordes [illegible]e horde forme communément un petit hameau. Leurs cabanes, faites de roseaux ou de feuillage, sont supportées par quatre piquets, et recouvertes pour la plupart d'écorces d'arbre aplaties : elles sont de forme carrée, ou conique, ne garantissent que faiblement des injures de l'air, et n'offrent aucune espèce de solidité ni de commodité. L'entrée en est basse et étroite : le foyer est placé au milieu de la cabane, et la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans la couverture.

Ces Américains se couchent pêle-mêle et sans distinction d'âge ni de sexe, sur des pelleteries qu'ils étendent autour du feu. Ils mettent peu de soin à la construction de leurs huttes, parce que l'extrême mobilité de leur caractère les porte bientôt à les abandonner pour en établir de nouvelles, souvent même à côté de celles qu'ils viennent de quitter. Ils préfèrent, pour ces sortes d'établisse-

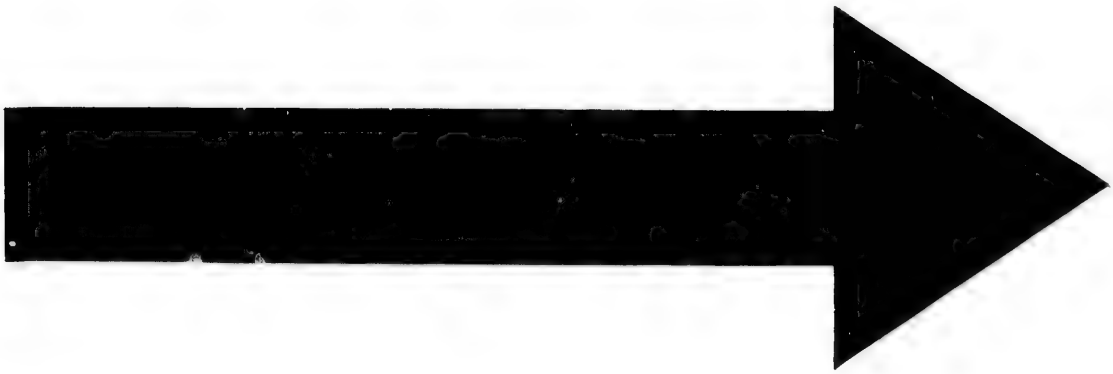
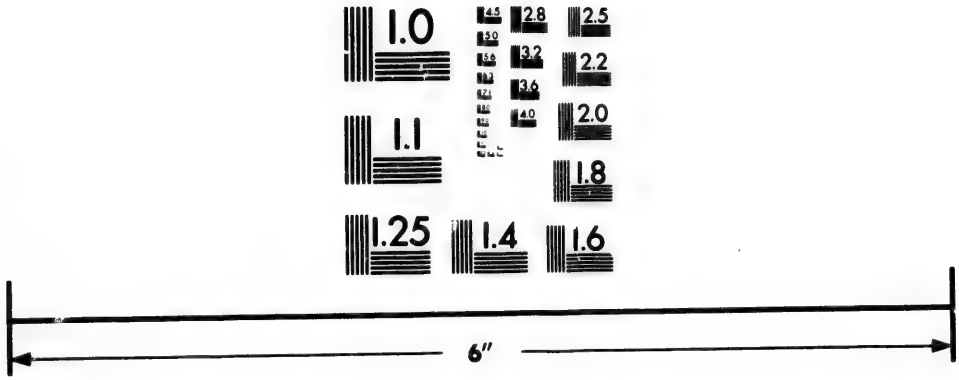


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

mens, les bords des rivières et les revers des montagnes exposés au midi.

Les seuls logemens solides et un peu considérables que j'aie vus sur cette côte sont ceux d'une horde établie sur les bords d'une petite rivière très poissonneuse, à environ quatre milles de la baie des Français. Ces cabanes étaient construites avec de gros madriers ou planches fort épaisses : elles étaient de forme rectangle, avaient environ quinze pieds d'élévation, et pouvaient contenir trente ou quarante personnes. Les portes en étaient basses, étroites et s'ouvraient à coulisses. L'intérieur n'offrait rien de remarquable : on y voyait seulement une espèce de gradin sur lequel des femmes et des enfans étaient occupés à fabriquer des meubles de ménage. Ils avaient établi sur la petite rivière voisine de leurs habitations une pêcherie, dont la disposition et la construction étaient fort ingénieuses.

Parmi ces peuples, les hommes se livrent particulièrement aux exercices guerriers, à la pêche et à la chasse : leurs armes sont l'arc, le javelot et le poignard. Les femmes, au contraire, semblent spécialement occupées de la préparation des alimens et des soins intérieurs du ménage. Quoiqu'elles vivent sous la domination d'hommes très féroces, je n'ai pas vu qu'elles en fussent traitées d'une manière aussi barbare que le prétendent la plupart

des voyageurs; j'ai même remarqué que, dans beaucoup d'occasions, ils avaient pour elles des égards et des déférences.

Il paraît, d'ailleurs, que ces peuples sont polygames, et que leurs mariages ne sont durables qu'autant qu'ils conviennent aux deux parties. Ils attachent peu d'importance à la possession exclusive de leurs femmes; ils cherchaient souvent à trafiquer de leurs faveurs, et les négociaient pour un morceau de fer ou quelques grains de verroterie.

Quoique ces Américains paraissent former de grandes peuplades, et avoir les mêmes intérêts et les mêmes mœurs, cependant chaque famille semble vivre d'une manière isolée et avoir un régime particulier. Ces familles ont leurs chefs, leurs cases, leurs pirogues, leurs instrumens pour la pêche et pour la chasse, et enfin tout ce qui peut leur procurer des moyens de se défendre et de subsister. J'ai cru cependant remarquer qu'il existait parmi eux des chefs qui semblaient commander à plusieurs familles, mais pour lesquels chaque individu n'avait qu'une légère déférence.

Ces chefs ont sur les autres habitans l'avantage de la taille, de la force et même du courage. Ils sont en général couverts d'énormes cicatrices qu'ils affectent de faire remarquer comme des témoignages de leur valeur : on les distingue aussi des

autres par l'espèce de luxe et d'élégance qu'ils mettent dans leur coiffure et dans leurs vêtemens. L'habillement des femmes consiste en une chemise de cuir qui leur descend jusqu'à mi-jambe, et en un manteau de pelleterie qui les couvre depuis les épaules jusqu'aux genoux. Les hommes portent un manteau semblable, et quelques-uns ont aussi une chemise de cuir et des bottines de peau de loup marin : mais communément ils sont pieds nus.

Dans les accouchemens naturels, les premières douleurs ne précèdent ordinairement que de peu de temps l'expulsion de l'enfant. Les femmes ne doivent sans doute cet avantage qu'à l'extrême grandeur des diamètres du bassin.

Aussitôt que l'enfant est né, les vieilles Américaines, qui font les fonctions de sages-femmes, lient le cordon ombilical, plongent l'enfant dans l'eau froide et le débarrassent de l'humeur visqueuse qui se trouve sur toute la surface du corps. Du moment que la mère est délivrée, elle va elle-même se laver dans la mer ou dans une [illegible]ère. En sortant de l'eau, elle s'assied sur une pierre échauffée : on la recouvre de pelleteries, et elle reste dans cette position jusqu'à ce que les sueurs qu'elle éprouve diminuent, et que la pierre se refroidisse, pour aller de nouveau se plonger dans l'eau froide : elle répète quelquefois ce procédé plusieurs jours de suite.

Ces immersions, et cette espèce d'étuve, généralement usitées par les Américains dans presque toutes les infirmités, ne sont pas toujours exemptes d'inconvéniens, et principalement chez les nouvelles accouchées. Elles donnent souvent lieu, dans cette circonstance, à la suppression des lochies, à l'inflammation des parties de la génération et des voies urinaires, avec suppression des urines; aux squirrhes des mamelles, qui quelquefois passent à l'état de cancer. Il y a environ six mois qu'on en vit un exemple à la mission de Monterey, sur une femme âgée d'environ vingt-cinq ans, qui mourut d'un cancer ulcéré qui lui avait rongé une mamelle et quatre côtes adjacentes à la tumeur.

Lorsqu'il arrive quelques accidens à la suite de cette conduite, les sages-femmes bornent leur pratique à fomenter les parties souffrantes avec une décoction de plantes ou de graines émollientes. La graine dont l'usage leur est le plus familier dans ces cas, ainsi que dans les fièvres aiguës, tant en boisson qu'en fomentation, ressemble à la graine de lin : elle en a la forme, la couleur, le luisant, et donne par la fusion un mucilage de même nature : elle est connue des Américains sous le nom de *passelle*.

La grossesse ne parvient pas toujours heureusement au terme ordinaire de neuf mois; les exemples d'avortemens ne sont même pas très rares : dans

ces cas, les femmes tiennent la même conduite que si elles avaient accouché au terme préfix, excepté lorsqu'il y a perte ou hémorragie : alors la femme se tient couchée, et on lui fomente l'hypogastre et les parties sexuelles à froid. Je n'ai pu me procurer des éclaircissemens sur les moyens que les sages-femmes emploient pour l'extraction du placenta.

Les enfans à la mamelle ne sont pas non plus exempts des infirmités qui oppriment ce premier âge de la vie humaine : excepté le rachitis, dont je n'ai vu d'exemple nulle part, ils sont sujets, comme les enfans européens, aux douleurs de la dentition, aux gerçures, à l'éclampsie, à la coqueluche, aux vers, aux tranchées, à la diarrhée, au marasme, au strabisme, etc.

Le temps de l'allaitement n'est point limité, quelquefois il est très court; mais communément les mères allaitent leurs enfans pendant dix-huit ou vingt mois. La manière dont elles mettent leurs enfans au maillot consiste à les envelopper de pelleteries, leur ayant préalablement allongé les jambes et les bras le long du corps, et fixé ces parties dans cette situation par quelques tours de lisières de cuir : ensuite elles les mettent dans une écorce d'arbre, de grandeur proportionnée à l'enfant, et de la forme d'une tuile, où il est fixé de nouveau par des liens ou lisières de peau.

J'ai cru que les proportions de ces différens peuples seraient plus aisées à comparer, en rassemblant le résultat de ce travail dans une table, et en indiquant les lieux et les latitudes où j'ai mesuré ces proportions.

Comparaison des proportions des deux sexes indigènes du continent d'Amérique, et latitude des lieux où elles ont été mesurées.

Dénomination des lieux.	*Conception.*			*Monterey.*			*B. des Fr.*		
Latitudes.	36° 41′ S.			36° 41′ N.			58° 38′ N.		
PROPORTION DES HOMMES.	Pi.	Po.	L.	Pi.	Po.	L.	Pi.	Po.	L.
Taille commune.	5	1	»	5	2	6	5	3	»
Grand diamètre de la tête.	»	8	4	»	9	»	»	9	5
Petit diamètre, *idem*.	»	5	»	»	5	4	»	5	6
Long. des extrémités supér.	2	1	6	2	1	9	2	2	3
Idem des inférieures.	2	8	»	2	9	»	2	10	5
Idem des pieds.	»	9	4	»	10	»	»	10	5
Largeur de la poitrine.	1	»	»	1	1	»	1	1	4
Idem des épaules.	1	4	8	1	7	»	1	7	5
Haut. de la colonne vertébrale.	»	10	»	1	11	»	2	»	4
Circonférence du bassin.	2	4	4	2	6	8	2	7	5
PROPORTION DES FEMMES.									
Grand diamètre de la tête.	»	8	»	»	8	5	»	8	10
Petit diamètre, *idem*.	»	4	11	»	5	3	»	5	5
Long. des extrémités supér.	2	»	7	2	1	»	2	1	6
Idem des inférieures.	2	5	2	2	6	»	2	6	8
Idem des pieds.	»	8	»	»	8	6	»	8	9
Largeur de la poitrine.	»	10	6	»	10	9	»	11	3
Idem des épaules.	1	2	»	1	2	8	1	3	2
Haut. de la colonne vertébrale.	1	8	»	1	8	6	1	8	9
Circonférence du bassin.	2	5	»	2	6	»	2	6	8
Distance d'une épine antérieure et supérieure à l'autre.	»	8	»	»	8	5	»	8	10

Ces proportions ont été mesurées de la manière suivante : pour les extrémités supérieures, de la tête de l'humérus à l'extrémité du doigt médius; pour les extrémités inférieures, de la tête du fémur au talon, et du talon au gros orteil; la largeur de la poitrine, d'une articulation humérale supérieure, à l'autre; la hauteur de la colonne vertébrale, prise de la première vertèbre cervicale au sacrum; le grand diamètre de la tête, de l'angle supérieur de l'occipital à la symphyse du menton, et le petit diamètre, d'une bosse pariétale à l'autre.

§ 3.

Mémoire sur les habitans de l'île de Tchoka et sur les Tartares orientaux, par M. Rollin, chirurgien de la frégate *la Boussole*.

Le 12 juillet 1787, nous mouillâmes dans la baie de Langle, située dans la partie ouest de l'île de Tchoka ou Ségalien.

Le lendemain, nous descendîmes à terre; et aussitôt que nous y fûmes, les habitans de cette île vinrent au-devant de nous, et s'empressèrent de nous donner des marques de bienveillance, qui nous firent présumer avantageusement de leurs intentions à notre égard.

Ces peuples sont très intelligens, respectent les propriétés, ne conçoivent point de défiance, et

communiquent aisément avec les étrangers. Ils sont d'une taille médiocre, trapus, fortement constitués, ont un léger embonpoint, les formes et les muscles très prononcés. La taille la plus commune parmi ces insulaires est de cinq pieds, et la plus haute de cinq pieds quatre pouces; mais les hommes de cette dernière stature sont très rares. Tous ont la tête grosse, le visage large et plus arrondi que celui des Européens. Leur physionomie est animée, et assez agréable, quoique l'ensemble des parties qui composent la face n'ait pas en général la régularité et la grâce que nous admettons. Presque tous ont les joues grosses, le nez court, arrondi à son extrémité, et les ailes fort épaisses; les yeux vifs, bien fendus, de grandeur moyenne, bleus chez quelques-uns, et noirs en général; les sourcils bien garnis, la bouche moyenne, la voix forte, les lèvres peu épaisses, et d'un incarnat obscur : on remarque que quelques individus ont le milieu de la lèvre supérieure tatoué en bleu; ces parties, ainsi que leurs yeux, sont susceptibles d'exprimer toute espèce de sentimens. Ils ont les dents belles, bien classées, et en nombre ordinaire, le menton arrondi et peu saillant, les oreilles petites; ils se percent cette dernière partie, et y portent des ornemens de verroterie, ou des anneaux d'argent.

Les femmes sont moins grandes que les hommes,

et ont les formes mieux arrondies et plus délicates, quoiqu'il y ait peu de différence entre les traits de leur physionomie. Elles ont la lèvre supérieure entièrement tatouée en bleu; elles portent leurs cheveux dans toute leur longueur. Leur habillement ne diffère point de celui des hommes: chez les deux sexes, la couleur de la peau est basanée, et celle des ongles, qu'ils laissent croître, est d'une nuance plus obscure que chez les Européens. Ces insulaires sont très barbus et très velus; leur barbe longue et touffue donne, aux vieillards surtout, l'air grave et vénérable : les jeunes gens m'ont paru avoir pour ces derniers des égards et beaucoup de respect. Les cheveux sont noirs, lisses, et médiocrement forts; quelques-uns les ont châtains : tous les portent en rond, longs d'environ six pouces par derrière, et coupés en vergette sur le devant de la tête et aux tempes.

Leurs vêtemens consistent en une soutane, ou une espèce de robe de chambre, qui se croise par devant, où elle est fixée par de petits boutons, des cordons, et par une ceinture placée au-dessus des hanches. Cette soutane est faite de peau, ou de nankin ouaté, étoffe qu'ils fabriquent avec l'écorce de saule : elle descend ordinairement jusqu'aux mollets, et quelquefois plus bas, ce qui les dispense, pour la plupart, de porter des caleçons. Quelques-uns portent des bottines de peau de loup

marin, dont le pied ressemble, par la forme et le travail, à la chaussure chinoise; mais la plupart vont les pieds et la tête nus : un petit nombre seulement ont la tête entourée d'un bandeau de peau d'ours; mais ils s'en servent plutôt comme d'un ornement que pour se garantir des impressions du froid ou du soleil.

Tous ont, comme les Chinois de la caste inférieure, une ceinture où ils attachent leur couteau, une défense d'ours, et différentes petites poches, où ils mettent leur briquet, leur pipe, et leur blague, qui contient du tabac à fumer, dont ils font un usage général.

Leurs cases leur assurent un abri contre la pluie et les inclémences de l'air; mais elles sont peu vastes, eu égard au nombre d'individus qui les habitent. La couverture forme deux plans inclinés, qui ont environ dix à douze pieds d'élévation à leur point de jonction, trois ou quatre sur les côtés, et quatorze ou quinze pieds de large sur dix-huit de long. Ces cabanes sont construites avec des chevrons solidement assemblés, couvertes et flanquées d'écorces d'arbre et d'herbes desséchées, disposées de la même manière que la paille qui couvre les chaumières de nos paysans.

On remarque dans l'intérieur de ces maisons un carré de terreau élevé d'environ six pouces au-dessus du sol, et soutenu latéralement par de

petits madriers : c'est le foyer. Sur les côtés, et dans le fond de l'appartement, on voit des tréteaux de douze à quinze pouces d'élévation, où ils étendent des nattes pour se coucher aux heures de repos.

Les meubles dont ils font usage pour apprêter ou prendre leurs alimens, consistent en chaudrons de fer, en écuelles ou vases de bois, et d'écorce de bouleau, de formes et d'un travail différens; et ils se servent, comme les Chinois, de petites baguettes pour manger. Les heures des repas sont, pour chaque famille, à midi et vers la fin du jour.

Dans la partie sud de l'île, les habitations sont un peu mieux soignées et mieux décorées; la plupart sont planchéiées : on y voit des vases de porcelaine du Japon, auxquels ils sont très attachés, ce qui porte à croire que ces peuples ne se les procurent qu'à grands frais et difficilement. Ils ne cultivent rien, et ne vivent que de poissons fumés et desséchés à l'air, et de quelque gibier que leur produit la chasse.

Chaque famille a ses pirogues et ses instrumens pour la pêche et pour la chasse. Leurs armes sont l'arc, le javelot et une espèce d'esponton qui leur sert particulièrement pour la chasse de l'ours. A côté de leurs cases, ils ont des magasins où ils mettent les provisions qu'ils ont amassées et préparées dans

la belle saison pour l'hiver : elles consistent en poissons séchés, en une assez grande quantité d'aulx et de céleri sauvage, d'angélique, et d'une racine bulbeuse qu'ils nomment *apé*, connue sous le nom de lis jaune du Kamtschatka, et en huile de poisson qu'ils conservent dans des estomacs qui ont appartenu à de grands animaux. Ces magasins sont bien construits en planches, fermant, élevés au-dessus du sol et supportés par plusieurs piquets d'environ quatre pieds de haut.

Les chiens sont les seuls animaux que nous ayons vus aux habitans de Tchoka : ils sont d'une moyenne grandeur, ont le poil un peu long, les oreilles droites, le museau allongé, le cri fort et point sauvage.

Ces insulaires sont, de tous les peuples non civilisés que nous ayons visités, si on peut considérer ceux-ci comme tels, les seuls chez qui nous ayons vu des métiers de tisserand : ces métiers sont complets, mais assez petits pour être portatifs.

Ils font usage du fuseau pour filer le poil des animaux, l'écorce du saule et celle de la grande ortie, avec lesquels ils forment le tissu de leurs étoffes.

Ces peuples, dont le caractère est très doux et confiant, paraissent avoir des relations de commerce avec les Chinois, par les Tartares Mantchoux; avec les Russes, par la partie nord de leur

île, et, par celle du sud, avec les Japonais ; mais l'objet de ce commerce est peu important : il consiste seulement en quelques pelleteries et en huile de baleine. La pêche de ce cétacé ne se fait que dans l'extrémité sud de l'île. La manière dont ils en retirent l'huile est peu économique: ils échouent la baleine sur la plage disposée en talus, l'abandonnent à la putréfaction, et reçoivent l'huile qui s'en sépare d'elle-même dans une espèce de cuvier placé à la partie la plus déclive du terrain, où elle est dirigée dans son écoulement par de petites rigoles.

L'île de Tchoka, ainsi nommée par ses habitans, et à laquelle les Japonais donnent la dénomination d'*Oku-Jesso*, et les Russes, qui ne connaissent que la partie nord seulement, le nom d'*île Ségalien*, embrasse, dans son plus grand diamètre, toute l'étendue comprise entre le quarante-sixième parallèle et le cinquante-quatrième.

Elle est très boisée et très élevée dans son milieu; mais elle s'aplatit vers ses extrémités, où elle paraît offrir un sol favorable à l'agriculture : la végétation y est extrêmement vigoureuse: les pins, les saules, le chêne et le bouleau peuplent ses forêts. La mer qui baigne ses côtes est très poissonneuse, ainsi que ses rivières et ruisseaux, qui fourmillent de saumons et de truites de la meilleure qualité.

La saison où nous avons abordé à cette île était très brumeuse et assez tempérée. Tous ses habitans m'ont paru jouir d'une complexion saine et robuste qu'ils conservent même dans un âge très avancé; et je n'ai reconnu parmi eux ni vice de conformation, ni aucune trace de maladies contagieuses, éruptives et autres.

Après avoir communiqué plusieurs fois avec les insulaires de l'île de Tchoka, séparée de la côte de la Tartarie par un canal que nous crûmes communiquer de la mer du Japon à celle d'Okhotsk, nous continuâmes à faire route au nord; mais le fond du canal ayant diminué progressivement et d'une manière uniforme dans toute sa largeur, jusqu'à six brasses d'eau, M. de La Pérouse jugea convenable, pour la sûreté de sa navigation, de rétrograder vers le sud, vu que l'impossibilité de nous rendre au Kamtschatka, en débouquant par le nord, nous était presque démontrée. Mais la continuité des brumes et les vents de sud qui régnaient presque constamment depuis quatre mois que nous tenions la mer rendaient notre situation très critique, et cette entreprise aussi longue que pénible.

Le bois et l'eau que nous avions pris à Manille étant consommés, notre commandant chercha à s'approvisionner de nouveau de ces objets avant de rien tenter.

Le 27 juillet 1787 nous eûmes une éclaircie qui nous permit de reconnaître une baie vaste, où nous jetâmes l'ancre : elle nous offrait un abri assuré contre le mauvais temps, et tous les moyens de nous pourvoir des choses essentielles qui nous manquaient pour continuer notre navigation. Cette baie est située sur la côte de Tartarie, par 51 degrés 29 minutes de latitude nord, et par 139 degrés 41 minutes de longitude, et elle fut nommée *baies de Castries*.

Le pays est très montueux, et si couvert de bois, que toute la côte ne fait qu'une forêt : la végétation y est très vigoureuse.

Ses habitans, les seuls que nous ayons rencontrés sur cette côte depuis la Corée, étaient établis dans le fond de cette baie, vers l'embouchure d'une petite rivière très poissonneuse.

Ces peuples sont doux, affables, et, comme les insulaires de Tchoka, ne se défient nullement des étrangers : ils ont le respect le plus scrupuleux pour les propriétés, et montrent peu de curiosité et de désir pour obtenir même les choses qui pourraient leur être de la plus grande utilité.

Pour saluer, ils fléchissent le corps en avant ; et lorsqu'ils veulent donner de grandes marques de respect, s'agenouillent et s'inclinent presque jusqu'à toucher la terre avec le front.

Les caractères extérieurs de l'organisation de

ces peuples sont pe réguliers, et offrent peu d'analogie avec ceux des habitans de Tchoka, leurs voisins, séparés d'eux seulement par un canal de dix à douze lieues de largeur dans cette partie.

Ces Tartares sont d'une stature moins élevée, plus faibles, et d'une physionomie beaucoup moins agréable et moins régulière; leur teint est un peu moins obscur, ils ont même la peau assez blanche aux parties constamment couvertes; leurs cheveux sont moins épais; ils n'ont que très peu de barbe au menton et à la lèvre supérieure, au lieu que les insulaires de Tchoka sont, comme je l'ai dit ci-devant, carrés, et ont les muscles fortement dessinés, et le corps barbu et velu plus qu'on ne l'est en Europe. Ces différences dans la constitution de ces peuples semblent indiquer des hommes d'une espèce différente, quoiqu'ils vivent sous le même climat, et que leurs mœurs, leurs manières de vivre soient analogues, ou n'offrent que de légères différences.

Les femmes sont laides; leur physionomie n'a même aucun caractère de douceur qui les distingue des hommes : elles ont le visage plat, les yeux ronds et petits, les joues larges et élevées, la tête grosse, la gorge ferme, assez bien formée, et les extrémités du corps petites, mais de belle proportion.

La taille commune des hommes est de quatre

pieds neuf ou dix pouces : ils ont la tête volumineuse relativement au reste du corps, la face plate et presque carrée, le front petit, arrondi et un peu déprimé de l'avant à l'arrière ; les sourcils peu marqués, noirs ou châtains, ainsi que les cheveux ; les yeux petits et à fleur de tête; les paupières si peu fendues qu'elles brident aux deux angles lorsqu'elles sont ouvertes; le nez court et à peine sensible à sa racine, tant il est peu développé dans cette partie; les joues grosses et évasées, la bouche grande, les lèvres épaisses et d'un rouge obscur; les dents petites, bien rangées, mais très susceptibles d'altération; le menton peu saillant, et les branches de la mâchoire inférieure un peu resserrées; les extrémités du corps petites, et les muscles peu marqués. Le développement irrégulier de toutes ces parties exclut les grâces des formes du corps et la délicatesse des traits de la physionomie de ces peuples, qui sont les hommes les plus laids et les plus chétifs que j'aie vus sur les deux hémisphères. Quoique ces Tartares, ainsi que les habitans de Tchoka, soient parvenus à un degré de civilisation et de politesse assez avancé, ils n'ont point de culture, et vivent dans une extrême malpropreté. Ils se nourrissent principalement de poissons frais pendant l'été, et l'hiver, de poissons fumés ou desséchés à l'air sur des séchoirs établis à peu près comme ceux de nos blan-

chisseuses : ils décollent le poisson, le vident, en enlèvent les arêtes, et l'attachent ensuite au séchoir; lorsqu'il est sec, ils le rassemblent en tas, et le conservent dans des magasins semblables à ceux établis à l'île de Tchoka.

Ils prennent le poisson à l'hameçon, au filet, ou le piquent avec une espèce d'esponton ou bâton ferré.

Ils font régulièrement deux repas en commun, l'un vers le milieu du jour, et l'autre sur son déclin. Leurs ustensiles et leur manière de préparer les alimens sont les mêmes que ceux des habitans de Tchoka; ils tirent ces objets et autres de la Tartarie des Mantchoux et du Japon.

Une chose qui nous a tous étonnés, c'est de voir avec quelle avidité ils mangent crues la peau, la partie cartilagineuse du poisson frais, celle du museau, et celle qui avoisine ses ouïes. Ce régal et l'huile de poisson m'ont paru être pour eux les mets les plus délicats et ceux qu'ils préfèrent.

Les hommes et les femmes sont vêtus d'une souquenille semblable à celle de nos charretiers, ou d'une espèce de peignoir qui descend jusqu'aux mollets, et qui est fixé en devant par des boutons de cuivre. Ce vêtement ne diffère point de celui des habitans de Tchoka : il est fait de peaux de poissons, quelquefois de nankin, et de peaux d'animaux terrestres pour l'hiver. Les femmes ornent

le bas de cette sorte de robe de petites plaques de cuivre symétriquement rangées. Tous portent aussi une espèce de caleçon ou de culotte à la chinoise, et de petites bottines analogues à celles des habitans de Tchoka : ils ont de même un anneau de corne ou de métal au pouce, et des bijoux qui pendent aux oreilles et aux ailes du nez.

Je n'ai point reconnu non plus qu'il y ait parmi eux d'autres chefs que ceux de chaque famille. Les seuls animaux qu'ils élèvent sont des chiens de même espèce que ceux de Tchoka, et ils s'en servent de même en hiver pour tirer leurs traîneaux.

La coutume qu'une partie des habitans de ce globe ont d'offrir leurs femmes aux étrangers n'est point en usage parmi ces peuples ; les hommes semblent même avoir pour elles beaucoup d'égards ; leurs occupations paraissent aussi se borner aux soins intérieurs du ménage : l'éducation des enfans, la préparation des alimens sont les principaux objets de leurs soins.

La ligature du cordon ombilical s'y pratique comme parmi nous, au moment de la naissance de l'enfant. Celui-ci est assujetti par une espèce de maillot analogue à celui des Américains. Dans les momens de repos, les femmes le mettent dans un panier ou barcelonnette faite en bois ou d'écorce de bouleau.

La rigueur du climat où vivent ces Tartares les oblige d'avoir des maisons d'hiver et des maisons d'été : la forme et les distributions intérieures en sont les mêmes que celles que j'ai détaillées en parlant de Tchoka. Les maisons d'hiver ont seulement cela de particulier, qu'elles sont enterrées par la base d'environ quatre pieds, et ont une espèce d'avant-toit ou de corridor qui aboutit à l'entrée. Malgré cette manière de vivre si dure et si triste, ces Tartares m'ont paru jouir d'une assez bonne santé pendant leur jeunesse ; mais, à mesure qu'ils avancent en âge, ils deviennent sujets aux inflammations de la conjonctive, fort communes parmi eux, et à la cécité. Il est très probable que ces infirmités ne sont si fréquentes que parce qu'elles sont le produit de causes générales : telles sont, selon moi, l'éclat de la neige, qui couvre la surface de la terre pendant plus de la moitié de l'année, et l'irritation continuelle exercée sur l'organe de la vue par la fumée qui remplit constamment leurs cabanes, où ils sont obligés de se retirer en hiver par le froid, et en été pour se soustraire aux moustiques, qui sont extrêmement nombreuses par ces latitudes.

Les maladies de peau sont fort rares parmi ces peuples, quoiqu'ils vivent dans une malpropreté extrême. J'ai seulement vu deux ou trois exemples d'affections dartreuses légères, et un enfant d'en-

viron six ans qui avait la teigne; mais je n'ai remarqué parmi eux ni vice de conformation, ni trace de petite vérole, ni aucun indice de maladies vénériennes.

Les travaux des deux sexes, leurs instrumens pour la pêche et pour la chasse, leurs pirogues, n'ont aucune différence remarquable d'avec ceux des insulaires de Tchoka; mais leurs facultés physiques doivent les rendre incapables de supporter les mêmes fatigues que ces derniers, dont la constitution est infiniment plus robuste.

Tous ces peuples paraissent avoir pour leurs morts la plus grande vénération, et employer toute leur industrie à rendre leur sépulture honorable. Ils sont inhumés revêtus de leurs habillemens, et avec les armes et les instrumens qui leur ont servi pendant la vie. On dépose les corps dans un cercueil fait en planches et de la même forme que chez nous; les extrémités en sont ornées de morceaux d'étoffes de soie unies, ou brochées en or ou argent. Ce cercueil est ensuite enfermé dans un tombeau construit en planches ou madriers, élevé d'environ quatre pieds de terre.

TABLE comparative des proportions des habitans de l'Ile de Tchoka, et de la baie de Castries, mesurées de la même manière que je l'ai spécifié dans le tableau de comparaison des proportions des Américains.

	ILE DE TCHOKA.			B. DE CASTRIES.		
	Pi.	Po.	Lig.	Pi.	Po.	Lig.
Taille commune des hommes.	5	»	»	4	10	»
Circonférence de la tête.	1	10	4	1	9	»
Son grand diamètre.	»	9	8	»	9	»
Idem, petit.	»	5	8	»	5	4
Longueur des extrémités supérieures.	2	1	6	2	1	»
Idem des inférieures.	2	8	»	2	6	»
Idem des pieds.	»	9	5	»	9	»
Circonférence de la poitrine.	3	2	»	»	»	»
Sa largeur.	1	1	4	»	11	»
Idem des épaules.	1	8	»	1	3	»
Circonférence du bassin.	2	6	»	2	3	»
Hauteur de la colonne vertébrale. . .	1	11	»	1	10	»
La seule mesure qu'il m'ait été possible de prendre sur les femmes est la circonférence du bassin.	»	»	»	2	2	10

FIN DU VOYAGE DE LA PÉROUSE.

MAURELLE.

VOYAGE DE MANILLE A SAN BLAS.[1]

(1780-1781.)

L'ordre chronologique eût exigé que l'insertion de ce voyage précédât celle du voyage de La Pérouse; mais comme la relation de ce dernier navigateur avait une importance infiniment plus grande, et que d'ailleurs elle comprenait, en quelque sorte, celle de l'Espagnol Maurelle, qui avait été recueillie par La Pérouse lui-même, nous avons conservé sur le premier plan le voyageur français. Voici comment s'exprime le navigateur espagnol, d'après la traduction du savant Pingré.

PRÉLIMINAIRE DU VOYAGE.

Aussitôt mon arrivée à Manille, le commandant de la frégate qui m'y avait conduit débarqua les forces maritimes qu'il avait amenées, les établit au

[1] On sait que Manille, dans l'île Luçon, est la ville capitale des îles Philippines, et que Saint-Blaise ou San-Blas est un port sur la côte occidentale du Mexique.

port de Cavite [1] pour le défendre, et me nomma major de ces troupes. Il me chargea en même temps de lever le plan de ce port et de ses environs. Le but de ce travail était de déterminer la situation la plus favorable où l'on pourrait placer les embarcations destinées à s'opposer à la descente des ennemis.

Le gouverneur fit armer la frégate *la Princesse* pour une expédition qu'il crut devoir tenir secrète. Lorsque la frégate fut prête à mettre à la voile, je reçus très inopinément l'ordre d'en prendre le commandement. La surprise que me causa cette nomination inattendue, l'ignorance où j'étais de l'objet de l'expédition, la crainte de voir ma mission interrompue par la nécessité de quelque combat, furent pour moi la source de mille anxiétés; mais le gouverneur me représenta que cette commission me ferait d'autant plus d'honneur, que l'objet en était plus intéressant; que, si l'ennemi se mettait à ma recherche, ce qu'il ne manquerait pas de faire, la sagesse et l'activité de mes manœuvres seraient une preuve de mon intelligence, et qu'enfin le succès de ma commission serait un grand service que je rendrais à notre souverain. Ces expressions m'animèrent si puissamment, que je me tins singulièrement honoré de ce que le gouverneur eût jeté les yeux sur moi pour une expé-

[1] Cavite est un port à trois lieues de Manille.

dition semblable dans des circonstances aussi critiques. J'acceptai le commandement, et je mis à la voile le 24 août 1780, après avoir reçu du gouvernement un paquet cacheté qui contenait les instructions et les ordres que je devais suivre, et le port où il m'était d'abord ordonné de me rendre. Je ne devais ouvrir ce paquet qu'à douze lieues de distance de Cavite.

Le 25, me trouvant à la distance prescrite, j'ouvris le paquet. Il m'était enjoint de me rendre au port de Sisiran [1], où j'attendrais les derniers ordres du gouvernement, en me tenant toujours sur le qui-vive, prêt à repousser les attaques des ennemis, qui chercheraient sans doute à m'intercepter s'ils venaient bloquer Manille.

Les vents mollirent, et, devenus contraires, ils s'opposaient à mon débouquement entre les îles. Je me maintins en conséquence, louvoyant bord sur bord, faisant tout mon possible pour gagner au vent; mais je ne pus vaincre le courant, qui me repoussait avec force, venant de la pointe d'Escarseo [2], qu'il me fut impossible de doubler. Je fus donc obligé de mouiller le 29, à deux heures du

[1] Sisiran est un port de la côte orientale de Luçon, presque directement opposé à Manille, n'étant que de 16 minutes plus austral que cette ville.

[2] Cette pointe, le port des Galères, les îles Tiaco et Saint-Bernardin sont situés dans le canal ou détroit qui sépare l'île Luçon des autres Philippines.

matin, près de cette pointe, vis-à-vis le port des Galères.

Le 30, à trois heures et demie du matin, le vent tourna à l'ouest; mais il était si violent, qu'il me fit chasser sur mes ancres. Je voulus mettre à la voile : le courant ne me le permit pas: il m'entraînait même vers le port. J'étais sur dix brasses de fond : je laissai tomber une ancre, qui devint le jouet du courant et du vent, qui fraîchissait de plus en plus, de sorte que je n'eus bientôt que cinq brasses d'eau. Je laissai tomber une seconde ancre, et, à l'aide de la grande ancre, que je jetai bien vite, je m'éloignai de la terre, dont je n'étais plus distant que d'environ une longueur de la frégate; et quoique je restasse toujours engagé sur la pointe d'Alagican, qui forme le port des Galères, je pus cependant me mettre à la voile, mais ce fut en laissant une ancre, une grande ancre, deux câbles et un grand câble engagés dans les roches. A neuf heures du matin je doublai la pointe, et quoique le vent eût molli en passant au troisième quart [1], cependant, forçant de voiles, je parvins à mouiller le 31, à huit heures du soir, à l'abri de l'île Tiaco, pour débouquer le lendemain.

Le 1er septembre je remis à la voile, et à quatre

[1] Les Espagnols divisent l'horizon en quatre quarts : le premier s'étend du nord à l'est, le deuxième de l'est au sud, le troisième du sud à l'ouest, le quatrième de l'ouest au nord.

heures du soir je me trouvai à un quart de lieue au nord de Saint-Bernardin. De là je dirigeai ma route pour passer entre les îles Catanduanès [1] et Luçon. Comme cette route devait me porter au passage le plus étroit entre des battures et cette île, je mis à la cape à dix heures, et je me trouvai le 2, au point du jour, à deux lieues de distance de Catanduanès. Je courus à toutes voiles, et à onze heures et demie j'avais atteint sa pointe la plus au nord et à l'ouest, et je passai à une fort petite distance des derniers îlots de cette pointe. De là je courus à l'ouest-sud-ouest et à l'ouest, serrant le vent pour gagner Sisiran. J'atteignais presque le port à six heures du soir. Je courus différentes bordées toute la nuit. Le lendemain, 3, je mouillai à deux heures du soir, et j'amarrai ma frégate le mieux qu'il me fut possible, dans l'attente des derniers ordres qui m'étaient adressés.

Aussitôt mon arrivée, je m'occupai à exercer mon monde à tout ce qui pouvait contribuer à notre défense, en cas d'attaque, afin que, la chose arrivant, tous fussent suffisamment exercés dans le maniement de nos armes. J'écrivis aussi au gouverneur pour lui faire part de mon arrivée à Sisiran, et lui demander ses derniers ordres.

[1] Cette île est située vis-à-vis la partie la plus au sud-est de l'île Luçon : sa pointe septentrionale est presque sur le même parallèle que Sisiran.

Sisiran est situé au voisinage de montagnes très élevées qui rendent l'air extrêmement humide. De là proviennent aussi les tourbillons de vents continuels que j'éprouvai pendant mon séjour en ce port. L'humidité constante occasiona des maladies à mon équipage : je perdis même un matelot.

Nous étions à trente ou trente-cinq lieues des peuplades les plus voisines, et, pour communiquer avec elles, il fallait franchir des montagnes escarpées, habitées par des barbares qui rendaient cette communication très difficile. Ce ne fut, en conséquence, qu'avec beaucoup de peine que je parvins à me procurer quelques-uns des rafraîchissemens que je croyais devoir nous être utiles durant le cours d'une aussi longue campagne.

Pour remplacer les deux câbles et le grand câble que j'avais perdus, je priai l'alcalde, ou commandant de cette province, de m'en faire fabriquer de neufs : il le fit, et me les remit dès qu'ils furent achevés. Je lui avais pareillement demandé quelques ancres : il n'y en avait à sa connaissance aucune dans toute l'étendue de sa juridiction.

Le 10 novembre, un officier vint à mon bord, et me remit entre les mains une grande boîte contenant des dépêches relatives au service de sa majesté. Le gouverneur général me donnait l'ordre de remettre le plus tôt possible cette boîte à son excellence le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et,

pour cet effet, de faire voile vers le port de Saint-Blaise ou vers Acapulco, selon que je le jugerais plus expédient. Je me disposai sur-le-champ à partir, mais deux tempêtes consécutives ne me permirent pas de le faire avant le 21 novembre.

Pour naviguer des îles Philippines à la Nouvelle-Espagne, il faut partir en juin; les vents d'ouest, qui soufflent alors, conduisent les navires à l'est des îles Mariannes: en toute autre saison, l'on se flatterait vainement d'un succès heureux. Je fus donc obligé de me regarder comme à la veille d'entreprendre un voyage absolument nouveau, sur des parages presque inconnus jusqu'alors. En effet, quand il se trouverait que quelque navigateur aurait tenu une route analogue à la mienne, aurait-il eu les mêmes vents? aurait-il suivi les mêmes rumbs? aurait-il parcouru les mêmes parallèles, les mêmes méridiens que moi? Je puis donc conclure que la route que j'ai tenue n'avait encore été pratiquée par aucun navigateur.

Je n'avais rien de plus à cœur que d'exécuter fidèlement les ordres qui m'étaient donnés, et de rendre mon expédition utile au service de Sa Majesté et au bien de ses sujets. Ce sentiment m'aida à surmonter les appréhensions que je concevais, d'après l'ignorance absolue où j'étais de la route nouvelle que j'allais tenir. Mes connaissances ne s'étendaient que jusqu'à la Nouvelle-Bretagne; et

dans cette traversée même, je rencontrai une infinité d'îles dont il n'existait pas le moindre vestige sur les cartes marines.

M. de Bougainville, qui a navigué de l'est de la Nouvelle-Guinée jusqu'au cap de Bonne-Espérance dans la même île, ne nous donne la position que de deux petites îles qu'il a nommées *les Anachorètes*, et d'un groupe d'autres îles rares et petites auxquelles il a donné nom de *Mille-Iles* [1]. Il les a, sans aucun doute, placées à leur vraie latitude : mais outre ces îles, il ne se passait point de jour sans que j'en découvrisse d'autres, dont je me trouvais environné, comme on peut s'en convaincre d'après l'inspection de ma carte. Le seul parti qu'il me restait à prendre, et que je pris en effet dès le premier instant de mon expédition, fut d'apporter l'attention la plus scrupuleuse, d'user de la vigilance la plus active pendant tout le cours de notre navigation, pour m'acquitter avec succès de la commission dont j'étais chargé, malgré les risques continuels que je devais courir.

Si je fusse parti d'un port qui eût pu me fournir tout ce qui m'était nécessaire pour un si long voyage, je me serais épargné bien des détresses. Les gens de mon équipage étaient attaqués de maladies plus ou moins aiguës ; les vivres, limités bien

[1] Bougainville n'a point donné à ce groupe le nom de *Mille-Iles*, mais celui de *l'Échiquier*.

précisément à six mois, se trouvèrent piqués d'insectes et pourris pour la plupart; l'eau était bornée à soixante-dix pipes et quarante barils, provision, vu surtout le déchet, insuffisante pour un voyage d'aussi long cours; les cordages du vaisseau étaient tels qu'ils rompaient dès la première fois qu'on les employait. Je demandai à l'alcalde du goudron qui nous manquait absolument; il n'y en avait point du tout dans la province : j'y suppléai avec du brai. Quoique toutes ces raisons me laissassent peu d'espérance, mon zèle pour le service du roi ne souffrit aucun refroidissement : je me disposai à subir toutes les calamités dont la nature de nos provisions et l'état de nos agrès me menaçaient.

§ 1.

Départ du port de Sisiran, situé sur la côte orientale de l'île Luçon, par 14 degrés 20 minutes de latitude nord, et 126 degrés 34 minutes à l'ouest de Saint-Lucas ou Lucar, en Californie, par 121 degrés 20 minutes à l'est de Paris, et 20 minutes à l'ouest de Saint-Bernard ou Bernardin dans le débouquement.

Je mis à la voile, le 21 novembre 1780, par de jolis vents d'est-nord-est, qui me portèrent jusqu'à la latitude de 16 degrés 14 minutes, que j'observai le 30. Je fis alors route au sud-sud-est; je fus assailli par une mer grosse et élevée, et par des vents extrêmement forcés, qui m'obligèrent

de mettre souvent à la cape sous la misaine, ayant toutes les peines possibles à gagner le dessus du vent, pour pouvoir continuer mon voyage.

Le 9 décembre, après avoir couru plusieurs bordées, je me retrouvai en vue de l'île Catanduanès, et j'y pris mon dernier point de départ, la pointe la plus sud de l'île me restant à la distance de dix à douze lieues : ce qui me mettait à 13 degrés 24 minutes de latitude, et à 122 degrés 26 minutes de longitude à l'est de Paris, 46 minutes à l'est de Saint-Bernardin.

Nous eûmes alors des vents assez bons frais, soufflant du troisième quart : j'en profitai pour courir à l'est jusqu'au 14 décembre, que les vents se remirent à l'est-nord-est, à l'est et à l'est-sud-est. Ce changement m'obligea de naviguer par les rumbs du deuxième quart les plus près du sud.

Le 18, suivant une des cartes sur lesquelles je dirigeais ma route, je devais être à l'est de l'île nommée *le Martyr*, à sept lieues de distance; et entre le 20 et le 21, j'aurais dû passer sur celle qu'on nomme *le Triangle;* mais, suivant une autre carte, j'étais, le 19, en la proximité de l'île Yap, ou grande Caroline, et, le 20, par le travers des îles Palos, sans que nous ayons eu connaissance d'aucune de ces îles : mais une mer courte et houleuse que nous éprouvions ne pouvait avoir d'autre cause que la proximité des îles Carolines ou

Nouvelles-Philippines, telles qu'elles sont placées sur la carte française.

Le 29, je traversai la ligne et passai dans l'hémisphère austral. Les vents soufflèrent alors du troisième quart et du quatrième. Ils étaient assez frais, mais entremêlés de calmes fréquens, qui nous incommodèrent beaucoup par les chaleurs excessives qu'ils occasionèrent. Je suivis alors les rumbs du deuxième quart et du premier, voisins de l'est, ne perdant cependant pas de vue le dessein que j'avais de m'élever insensiblement dans le sud, pour y rencontrer les vents occidentaux qui devaient régner dans de plus hautes latitudes. Faisant cette route, nous remarquâmes beaucoup de gros tronçons d'arbres, des oiseaux de différente espèce, des fous et d'autres qu'on nomme *dominicos*.

Dans cette même course, je me proposais de reconnaître les Mille-Iles, dont Bougainville place, sur sa carte, la plus boréale et orientale par 1 degré 10 minutes de latitude sud, et par..... [1] à l'est de Paris. Je les reconnus, en effet, le 7 janvier 1781 : elles s'étendaient du 38e degré du second quart, jusqu'au 9e degré du troisième [2]. La

[1] La longitude est en blanc sur le manuscrit : elle est de 139 degrés 30 minutes, suivant la carte de Bougainville. Au reste les Mille-Iles sont manifestement la même chose que son Échiquier.

[2] Donc elles s'étendaient de l'est 38 degrés sud au sud 9 degrés ouest.

latitude de celle qui était le plus au nord-est fut trouvée précisément la même que celle que la carte indiquait; mais sa longitude était, suivant mon point, de 141 degrés 12 minutes à l'est de Paris.

Je me déterminai à côtoyer ces îles à la moindre distance qu'il me serait possible. J'en fis une infinité de relèvemens, lesquels, combinés avec le chemin que faisait la frégate, m'ont mis en état de déterminer, avec la plus grande précision, la position de vingt-neuf de ces îles que nous avons découvertes. Il y en a sans doute beaucoup d'autres dans la partie du sud, dont nous n'avons pu prendre connaissance. Il n'est pas possible de marquer sur la carte l'étendue de chacune de ces îles : à peine y en a-t-il quelques-unes qui aient une lieue dans leur plus grande longueur. Toutes sont rases et couvertes d'arbres : quelques-unes sont environnées de récifs qui les joignent avec les îles voisines. La mer brise sur ces récifs; mais ces brisans ne s'aperçoivent qu'à peu de distance. Je continuai à m'approcher de ces îles, de manière que je passai à deux milles de distance de la plus boréale. A sept heures du soir, je découvris beaucoup de feux sur les îles les plus orientales : je ne pus être que très étonné de voir que d'aussi petites parcelles de terre fussent habitées.

Quittant ces îles, je fis gouverner à l'est-quart-

nord-est; et, le 8 janvier, nous découvrîmes au sud 3 degrés est, à la distance de cinq à six lieues, deux îlots, que je nommai *les Ermites;* le même jour au soir, nous vîmes les Anachorètes au nord et à l'ouest, à la distance de cinq milles : je les trouvai bien précisément par la latitude que Bougainville leur assigne. Nous vîmes, au même instant, quatre petits îlots à l'est : je les dépassai à minuit, par la partie du sud, à la distance d'une lieue : je les nommai *les Moines.*

De ce parage, je portai sur le cap Nord de la Nouvelle-Bretagne; mais le 10, l'aurore commençait à peine à paraître, lorsque je découvris d'autres îles au sud-sud-est. Je courus, ce même jour et le suivant, le long de la plus occidentale, à une distance raisonnable. Je pris toutes les mesures possibles pour m'assurer, à force de relèvemens, de sa véritable situation, et je puis assurer que sa côte du nord a onze lieues de long. L'île est sans doute large à proportion; car, au-delà des plaines qui s'étendent jusqu'au bord de la mer, on voit plusieurs montagnes assez élevées : la carte en représente la perspective. Au large de cette île sont quatre autres îles rares, dont les plages se succèdent : elles sont couvertes d'arbres; les bords de la mer sont francs, libres de récifs : je ne doute pas que, dans les canaux qui séparent ces îles, on ne trouve de bons fonds, où les vaisseaux soient

suffisamment à l'abri de la mer et des vents.

Les habitans de ces îles, me voyant, le 11 janvier, à la distance de deux milles de leur pointe la plus orientale, firent approcher leurs canots, au nombre de douze, outre plusieurs autres qui ne démarrèrent pas. Curieux de connaître quel était le caractère de ces insulaires, je fis mettre en panne: ils approchèrent, mais ne voulurent absolument point monter à bord; ils nous demandaient seulement, avec instance, quelque nourriture, et nous pressaient d'aller relâcher entre leurs îles. On leur jeta, de la frégate, quelques cocos et des morceaux de biscuit : ils se jetèrent avidement dessus, et se battirent presque pour les avoir; mais quand ils aperçurent à la poupe un filet renfermant quelques légumes, ils firent, avec de longues haches de bois, tous leurs efforts pour se les approprier. Tout cela était une preuve sensible du triste état dans lequel ils vivaient : et bien loin d'espérer quelque rafraîchissement de ces insulaires, je vis qu'ils en avaient eux-mêmes plus besoin que moi. Je fis donc servir, contraint de les abandonner dans leur misérable état. Je ne remarquai aucune différence entre eux et les nègres de la Guinée : couleur, cheveux, lèvres, yeux, tout me parut semblable de part et d'autre. Ceux-ci avaient pour toute arme des flèches, mais sans arcs pour les tirer : elles étaient armées de pointes de cailloux fort grossières. Ils avaient aussi quel-

ques filets de pêcheurs, ce qui leur fournissait, sans doute, le principal aliment qui les faisait subsister.

Poursuivant ma route au sortir de cette île, à laquelle je donnai le nom de *don José Basco*, j'en découvris le soir du même jour six autres. Je donnai à la plus occidentale des deux le plus au sud le nom de *Saint-Michel*, et à la plus orientale celui de *Jesus-Maria*. Leurs côtes sont, sans doute, plus étendues que je ne l'ai conclu des relèvemens que j'en ai pu faire : car leurs montagnes sont très élevées, et la distance où j'en étais ne me permettait apparemment pas de découvrir toute l'étendue de ces côtes.

Je côtoyais en même temps le rivage de deux autres îles, à la distance de deux milles : je nommai la plus occidentale *Saint-Gabriel*, et *Saint-Raphaël* la plus orientale. Entre elles et les deux précédentes, il y en avait deux fort petites : celle du nord fut appelée *l'île Rase*, et celle du sud *l'île du Four*. Enfin, portant toujours à l'est, je me trouvai à minuit au nord de trois îles, que je nommai *les trois Rois*.

Le 12, je laissai un très petit îlot au 38e degré du troisième quart (sud 38 degrés ouest), à six lieues de distance.

Le même jour, à une heure et demie du soir, nous reconnûmes, au nord-est 3 degrés est, une

autre île, à la distance de huit à neuf lieues. Elle nous présentait une montagne très élevée; et soupçonnant que c'était l'île Mathias, que la carte française place au nord de la Nouvelle-Bretagne, je fis porter à l'est-nord-est, pour m'en approcher, et m'assurer de sa situation. A six heures du soir, la montagne nous restait au 22e degré du premier quart (au nord 22 degrés est), à la distance de six à sept lieues; et sa situation, déterminée d'après nos relèvemens, ne me permit plus de douter que ce ne fût l'île Mathias.

Je continuai de suivre le même rumb, pour reconnaître l'île Orageuse, placée plus à l'est sur la carte française. Cette île est certainement bien nommée : nous ne cessâmes, tout la nuit, d'éprouver des coups de vent et de mer. Cependant, le 13 janvier, malgré les brumes et les ondées fréquentes qui eurent lieu dès le point du jour, nous découvrîmes au nord-ouest-quart-nord, à sept lieues de distance, une autre île, qui nous parut plus petite que l'île Orageuse elle-même n'est représentée sur la carte; mais sa distance, jointe à ce que l'horizon n'était rien moins que net, a pu nous la faire paraître plus petite qu'elle n'est en effet. Je jugeai finalement que c'était ou l'île Orageuse, ou une petite île qui en est très voisine.

Comme, d'après mes relèvemens, j'ai trouvé que la pointe du sud de l'île Mathias était par la lati-

tude de 1 degré 23 minutes, et que la carte française la place par 2 degrés 10 minutes, j'ai cru devoir abandonner celle-ci, et j'ai placé cette île sur ma carte, par la latitude que j'ai conclue de l'observation que je venais de faire à midi, et que je crois très précise [1]. J'ai corrigé proportionnellement la latitude de l'île Orageuse. La position de ces deux îles, si voisines l'une de l'autre, aura sans doute été sujette à la même erreur.

Comparant ma longitude estimée de l'île Mathias, 144 degrés 20 minutes est de Paris, avec celle de 145 degrés 35 minutes qui lui est donnée sur la carte [2], j'ai trouvé que mon point, suivant la carte, était en erreur de 1 degré 15 minutes vers l'ouest. Supposant que ceux qui ont découvert cette île, avaient exactement déterminé sa distance au cap de Bonne-Espérance de la nouvelle Guinée [3], je corrigeai la longitude de 143 degrés 39 minutes à l'orient de Paris, que j'avais ob-

[1] La latitude de la pointe sud de l'île Mathias est de 1 degré 38 minutes sur la carte de Bougainville.

[2] La longitude de la même pointe est, sur la même carte, de 145 degrés 10 minutes. L'île Orageuse y est représentée double; le milieu de l'île la plus orientale y est par 1 degré 45 minutes de latitude, et 145 degrés 37 minutes de longitude. Bougainville a vu, mais il n'a pas observé ces îles.

[3] Des navigateurs modernes se seraient plutôt réglés sur la distance de cette île au cap Saint-George, dont la position géographique est mieux déterminée que celle du cap de Bonne-Espérance de la Nouvelle-Guinée.

tenue à midi, contre celle de 144 degrés 54 minutes, qui résultait de la longitude de l'île Mathias. J'ai distribué cette correction convenablement sur la position des îles que j'avais précédemment découvertes. Je fixe donc mon nouveau point de départ par 144 degrés 54 minutes de longitude.

Le même jour, 13 janvier 1781, nous eûmes connaissance d'une grande côte : l'horizon, au second quart et au troisième (dans toute la partie du sud), était chargé de nuages épais, de brume, de tourbillons de vent. S'il survenait une éclaircie, elle disparaissait bientôt; de sorte qu'il ne me fut pas possible de déterminer quelle terre je voyais. Je crois cependant que c'était la côte de la Nouvelle-Bretagne, tant parce que, les jours suivans, nous continuâmes de découvrir des parties de terre, qui ne pouvaient appartenir qu'à une grande île ou à un continent, que parce que, en côtoyant ces terres, nous y découvrions de fort hautes montagnes, telles qu'on n'en voit que bien rarement dans de petites îles.

Le 14, après midi, nous vîmes au sud-ouest une haute montagne, et une côte qui s'étendait assez loin à l'est et à l'ouest. Il n'y avait aucun doute que ce ne fût une côte de la Nouvelle-Bretagne. Je ne pus m'assurer bien précisément de son gisement, en étant à douze lieues de distance. Je passai en même temps au voisinage de trois îles qui me

restaient au sud-quart-sud-ouest. La plus boréale, que je nommai *Saint-François,* était à deux lieues et demie de distance; celle du milieu fut nommée *Saint-Joseph*, et la troisième, *Saint-Antoine :* celle-ci était distante de sept lieues et demie. Après les avoir dépassées, nous vîmes à minuit une petite île, à 10 degrés du second quart (à l'est 10 degrés sud); je la nommai *Saint-Pierre.*

Le 15, nous vîmes deux îles : à midi, elles nous restaient au sud-ouest 8 degrés sud, à la distance de dix lieues. La plus occidentale fut nommée *Saint-Laurent*, la plus orientale *Saint-Blaise.*

Du 15 au 17, les vents furent faibles et variables du premier quart au quatrième : le 17, nous eûmes connaissance d'une petite île, que je nommai *Saint-Hyacinthe;* elle nous restait à 58 degrés du 3e quart (ou à l'ouest 32 degrés sud), à la distance de dix lieues.

Le 18, nous découvrîmes, à huit milles de distance, trois autres îles, dont l'une courait du nord au sud : la plus à l'ouest fut nommée *Sainte-Rose;* la grande, *île du Refuge*, et la petite, très voisine de la précédente, *la Madeleine.* Le même jour, nous vîmes, au sud-ouest de l'île du Refuge, une côte couverte de montagnes très élevées. Je me supposai à douze lieues de distance du rivage, dans la direction de 65 degrés, au 1er quart et au 3e (nord 35 degrés est, et sud 65 degrés ouest) : c'est l'uni-

que secours que j'aie eu pour déterminer la position de cette île.

Je doutai d'abord si cette terre ne faisait point partie de la Nouvelle-Bretagne ; mais je fus ensuite assuré que c'était l'île de Saint-Jean, que la carte française représente comme une grande île, et qu'elle place par le parallèle où je l'ai observée [1]; d'autant plus que nous avions vu une infinité de petites îles, depuis l'île Mathias, et que nous n'en avions reconnu aucune que sa latitude et sa distance à l'île Mathias pussent faire prendre pour l'île de Saint-Jean.

Le 19, au lever du soleil, nous vîmes deux îles très rases, qui couraient l'une et l'autre du nord-ouest au sud-est, à la distance de six lieues : elles étaient séparées par un canal étroit, qui regardait le sud-ouest; nous les nommâmes *les Caïmans*.

Le même jour, à l'entrée de la nuit, nous eûmes connaissance, au sud, de deux îles : la plus au nord était fort petite; elle eut nom *Sainte-Anne*, et

[1] Il faudrait savoir quelle est cette carte française sur laquelle notre navigateur dirigeait sa route. L'île Saint-Jean est placée, suivant une carte de Fleurieu, par 3 degrés 45 minutes de latitude, et 150 degrés 32 minutes à l'est de Paris; mais, suivant le Voyage de Carteret (édition fançaise in-4°), dont la carte est à plus grand point, la latitude est de 4 degrés 19 minutes de longitude, et la longitude 153 degrés 3 minutes est de Greenwich, et 150 degrés 43 minutes est de Paris. Carteret avait reconnu cette île. L'auteur des *Découvertes des Français*, page 286, se décide pour 4 degrés de latitude, et 151 degrés 30 minutes est de Paris.

l'autre, *Sainte-Barbe;* suivant mes relèvemens, la côte de celle-ci avait sept milles de longueur.

Le 20, au point du jour, le milieu d'une grande île, à laquelle je donnai le nom de *don Manuel Flores*, nous restait au sud 5 degrés ouest, à treize lieues de distance : on y remarquait une montagne assez élevée; sa côte apparente courait de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, l'espace de six lieues.

A huit heures du matin, nous eûmes la vue de neuf îlots, que je ne doutai point être l'Ontong-Java de la carte française. La latitude de ces îles est précisément la même que celle qu'on donne au centre d'Ontong-Java, sur la carte. Je fis courir sur ces îles pour m'en approcher le plus qu'il me serait possible; et j'observai qu'elles étaient environnées d'un banc de sable qui ne peut être reconnu qu'à moins de deux milles de distance de la côte. Près des acores de ce banc, on voit au-dessus de l'eau, de distance en distance, quelques petites roches très peu éloignées du banc.

Le banc laisse du côté du sud une ouverture étroite, vis-à-vis de laquelle nous observâmes quatre degrés 53 minutes de latitude; nous n'étions qu'à deux encâblures de cette entrée : elle conduit à un golfe où la mer est parfaitement tranquille, et où l'on trouverait un port asuré, si l'on voulait s'y arrêter pour faire de l'eau ou du bois. Ce golfe

est abrité au nord par les îlots : nous lui donnâmes le nom de *port de la Princesse* [1].

De ces îlots, qui ne sont pas à un mille de distance les uns des autres, sortirent plus de soixante canots, qui s'approchèrent de nous à une petite portée de fusil : mais comme le vent était favorable, je ne crus pas devoir perdre le temps à les attendre; je fis servir, toujours sur le même rumb : ils retournèrent à leurs îlots, sur lesquels il me paraissait impossible que des créatures humaines pussent subsister. Nous y vîmes un assez grand nombre de palmiers, qui, sans doute, leur produisent des fruits, avec lesquels, et le secours de la pêche, ces insulaires traînent leur misérable vie.

Après avoir quitté Ontongon-Java, je continuai ma route avec des vents doux et favorables durant

[1] L'Ontong-Java (ou Jaba, c'est la même chose pour les Espagnols,) fut découvert, dit-on, en 1616, par Le Maire et Schouten. Ils y comptèrent douze ou treize îles; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient observé ces îles d'aussi près que notre navigateur. Dans l'éloignement ils n'auront pas aperçu des langues de terre fort basses qui joignaient deux parties d'une même île, et d'une seule île ils en auront fait deux. En 1767, Carteret découvrit dans ces mêmes parages neuf îles, qu'il crut être l'Ontong-Java de Schouten. Ces îles s'étendaient du nord-ouest-quart-ouest au sud-est-quart-est, sur un espace d'environ quinze lieues, et une d'entre elles est très étendue : au lieu que l'Ontong-Java n'a pas trois lieues d'étendue, et que toutes les îles qui le composent sont très petites. Malgré cela, il paraît démontré que les neuf îles de notre navigateur, celles de Carteret et celles de Le Maire et Schouten, sont un seul même groupe, différent de l'Ontong-Java de Tasman.

le jour, mais impétueux pendant la nuit; ce qui me forçait à veiller avec la plus grande attention sur ce qui pouvait s'offrir à notre vue, et à recommander une égale vigilance aux gens de mon équipage. Ils concevaient facilement la grandeur des risques que nous courrions : en conséquence, un objet était-il aperçu à l'horizon, on avertissait aussitôt; l'île était reconnue, et le danger était évité.

Je naviguai jusqu'au 22 janvier 1781 sans avoir la connaissance d'aucune terre; mais ce même jour, la nuit étant obscure, nous entendîmes, à dix heures, un mugissement affreux dans la partie du nord-est, et nous vîmes au large de la hanche du vaisseau et à une assez petite distance la mer toute blanche d'écume. Je fus obligé de porter au sud-ouest, jusqu'à ce que nous eussions cessé d'ouïr le bruit de cet écueil, que je nommai *le Ronfleur* [1]. Je fis remettre ensuite le cap à l'est, tel qu'il était auparavant.

Si l'on fait réflexion aux divers incidens qui ont traversé ma navigation, on se fera facilement une idée de la constance avec laquelle j'ai toujours eu pour but invariable de satisfaire à deux objets également indispensables, et directement opposés l'un à l'autre. Ma commission demandait la plus grande célérité, et m'obligeait par conséquent de forcer

[1] Fleurieu pense que ce Ronfleur est le même écueil que les basses de la Chandeleur de Mindana, ce qui n'est pas hors de vraisemblance.

de voiles, sans perdre un seul instant. D'autre part, les tourbillons de la ligne n'avaient lieu que la nuit : les vents fraîchissaient alors extrêmement, rendaient l'air noir et ténébreux, et lançaient la foudre et les éclairs. Ces vents étaient tout le jour presque calmes, je ne pouvais donc profiter que de la nuit pour avancer. Je rencontrais des terres pendant le jour ; j'en rencontrais pendant la nuit. La prudence aurait sans doute exigé que je ne m'exposasse pas à des dangers qui pouvaient, en un instant, me faire manquer absolument le but de mon voyage ; mais cela m'aurait occasioné un retard, peut-être préjudiciable à l'objet de ma commission. Je pris donc le parti de suppléer au défaut d'une prudence oisive, par la vigilance la plus active sur tous les obstacles qui pourraient survenir, et de profiter des vents, tant qu'ils seraient favorables.

Tout le reste de janvier, les vents furent faibles et soufflèrent d'entre le nord-nord-ouest et le nord-est : je ne pus suivre d'autres rumbs que celui de l'est, ou ceux du 2e quart les plus voisins de l'est. Ma latitude augmentait donc du côté du sud, sans qu'il me fût possible de me relever au nord, le vent venant constamment du 1er quart, sauf quelques grains qui soufflèrent du 4e quart et du 2e, et dont je profitai pour me rapprocher de la ligne ; mais les calmes furent si fréquens, que mon plus

long chemin, en vingt-quatre heures, ne fut que de soixante-dix milles.

Dès le commencement de février 1781, les calmes furent plus constans : du 6 au 17, notre chemin le plus long fut de quarante milles; il n'était communément que de douze à quinze milles. Ces calmes me retardèrent beaucoup. Je voulus en vain passer au nord de la ligne, espérant doubler à l'ouest les basses de Saint-Barthélemi : les vents mous du nord, du nord-nord-ouest et du nord-nord-est, me forcèrent à suivre, dans le 4e quart, un rumb si voisin de l'ouest, que je perdais la longitude que j'avais gagnée à l'est, au prix de risques si multipliés. Ces raisons m'engagèrent à reprendre la route dans le premier quart, espérant que des vents d'est faciliteraient bientôt ma traversée au nord de la ligne.

Comme mon voyage traînait de plus en plus en longueur, j'avais eu, dès le 20 janvier 1781, la précaution de retrancher deux onces de pain de la ration ordinaire de ceux qui composaient mon équipage, outre une once qui se diminuait sur chaque livre, depuis le premier instant de notre embarquement : mais le 16 février, voyant que le temps ne s'améliorait pas, considérant qu'on ne nous avait donné des vivres que pour six mois; que soixante-dix pipes et quarante barriques d'eau, qu'on avait embarquées, ne suffisaient pas même,

à beaucoup près, pour cet espace de temps; qu'au point où j'étais alors, par 3 degrés 32 minutes de latitude sud, et par 174 degrés 8 minutes de longitude à l'est de Paris, il ne me restait guère de vivres que pour trois mois, et une quantité d'eau très insuffisante, je conclus que j'étais dans la nécessité de diminuer encore la ration, ce que je fis, la réduisant, dès ce jour même, aux deux tiers.

Ce qui augmentait encore infiniment notre détresse, était la quantité innombrable de cancrelas[1] dont notre bord était infecté. Le biscuit pesait beaucoup moins que quand il fut embarqué; mais ce qui me décourageait le plus, c'était l'état de notre provision d'eau. Nous trouvions souvent des futailles vides, et non-seulement leur eau était entièrement écoulée, mais les futailles même étaient hors de service; les cancrelas en avaient criblé les douves par des trous de deux doigts de circonférence.

Faisant les plus sérieuses réflexions sur toutes ces circonstances, je conçus qu'il ne m'était pas possible de continuer ma route vers le nord de la ligne, sans relâcher à quelque île où je pusse rem-

[1] Le cancrelas ou kakerlaque est un insecte coléoptère, assez semblable au hanneton, mais plus large et beaucoup plus plat: il salit et dévore tout. On l'appelle, dit-on, *ravet* dans les Antilles. Cependant le cancrelas de l'Ile-de France paraît beaucoup plus grand que le ravet de Saint-Domingue; d'ailleurs c'est la même espèce.

placer l'eau que j'avais perdue. Gagner à temps les îles Mariannes, je ne pouvais m'en flatter. Il résulta de mes réflexions que je pris le parti de me rendre aux îles de Salomon : je m'en faisais à cent sept lieues de distance à l'ouest. J'espérais que les vents qui soufflaient de la partie du nord me permettraient cette relâche, et que de là je pourrais, avec plus d'assurance et de célérité, gagner le presidio de Monterey, au Mexique.

Je fis donc voile vers les îles de Salomon ; mais les vents du 1er quart, voisins du nord, soufflant sans la moindre interruption, me faisaient dériver insensiblement vers le sud. Le 20 février, je me trouvai dix-sept lieues à l'ouest du cap de Sainte-Croix ou Guadalcanar. Nous commençâmes alors à éprouver les brises de l'est-nord-est et de l'est, ce qui me fit perdre l'espérance de relâcher aux îles de Salomon, et même de les reconnaître. Me trouvant donc par la latitude de 12 degrés sud, je pris forcément le parti de m'élever dans l'hémisphère austral, persuadé que je rencontrerais des îles où nous pourrions remédier à l'extrême disette à laquelle nous étions réduits ; espérant, en même temps, qu'après avoir parcouru 20 ou 22 degrés en latitude, nous trouverions des vents favorables pour courir à l'est, ce que je ne pouvais me promettre en naviguant par la partie du nord, à moins que de pousser jusqu'à 44 ou 46 degrés, en serrant tou-

jours le vent, ce qui m'eût fait perdre un temps infini; et même, en prenant ce parti, il m'aurait toujours fallu relâcher aux Mariannes.

D'après ces réflexions et d'autres qui ne cessaient de me tourmenter, je pris le parti de mettre le cap dans le 2e quart (entre l'est et le sud), en suivant les aires que les vents d'est me permettaient de suivre. Le 26 février, je vis une petite île : je fis porter dessus, dans l'espérance d'y pouvoir jeter l'ancre et d'y faire de l'eau. L'équipage tressaillit de joie : il lui semblait que cette île allait devenir le terme de ses privations; leur allégresse égalait la détresse où ils étaient, mais elle ne fut pas longue : arrivés à deux milles de distance de l'île, nous vîmes clairement que, non-seulement il n'y avait point d'ancrage, mais qu'une chaloupe même ne pouvait y aborder. Elle était de plus absolument stérile : sur sa montagne, qui n'était pas petite, on ne voyait pas un seul arbre. Cette île fut nommée *l'Amertume*.

Le 27 nous découvrîmes une île sur laquelle nous avions le cap : sur cette île était une montagne fort élevée, dont la cime paraissait brûlée, mais dont la pente, couverte d'arbres, offrait une agréable verdure. Nous y distinguâmes beaucoup de cocotiers : ils fortifièrent le désir que j'avais d'y relâcher; mais la faiblesse du vent ne me permit pas d'en approcher plus près que d'une lieue, vers

la partie de l'ouest. De cette même partie sortirent plusieurs canots avec des cocos et des bananes : les échanges s'établirent aussitôt. Les Indiens, pleins de confiance en nous, montèrent à bord ; celui qui les commandait nous manifesta la plus tendre amitié : il dansa sur le tillac, il chanta des chansons.

En autres présens, il me donna une espèce de vaste courte-pointe, ressemblant à du papier brouillard, mais composée de deux ou trois feuilles ajustées l'une sur l'autre pour procurer au tissu plus de solidité. Je correspondis à son honnêteté, et il se retira très satisfait. Il me dit que cette île s'appelait *Latté*, qu'il en était le chef, qu'elle était fertile en fruits de différentes espèces et abondante en eau douce, et que je pouvais y trouver un bon fond. Ces nouvelles me firent plaisir ; mais, dans la réalité, je ne voyais aucun lieu où je pusse être à l'abri.

Dans les bordées que nous courûmes pour trouver un mouillage commode, nous découvrîmes à l'est-nord-est, à la distance de douze lieues, d'autres îles moins hautes, mais qui s'étendaient davantage, laissant entre elles plusieurs canaux : le vent était faible, mais favorable pour m'en approcher. La perspective de ces îles me promettait des secours plus abondans : je portai sur elles.

Des calmes et quelques petits vents contraires que j'éprouvai dès le 1er mars 1781 continuèrent pendant plusieurs jours; mais enfin le 4, après

quelques bordées, j'enfilai une entrée que ces îles forment au nord-ouest, et je mouillai à peu de distance de la terre. De notre mouillage on voyait en dedans d'un golfe des maisons, d'abondantes plantations de bananiers et de cocotiers, des apparences d'eau très satisfaisantes, et c'est ce que nous avions de plus à cœur. Enfin nous apercevions, dans l'intérieur de ce groupe d'îles, divers ports où les vaisseaux pouvaient être à l'abri de la fureur de la mer et des vents; de manière que nous nous persuadions que nous touchions à la fin de notre triste situation.

Le même jour, au soir, nous chassâmes sur l'ancre; et, comme aussitôt le fond augmenta considérablement, je gagnai le large en relevant l'ancre jusqu'au capon (ou à fleur d'eau), pour qu'elle fût prête à être remouillée. Dès qu'elle fut relevée, je revirai vers le port, et le 5, au point du jour, je mouillai à deux encâblures du rivage, dans l'anse où la veille j'avais vu des maisons.

Durant le temps que je perdis à m'approcher de ces îles, il venait tous les jours à notre bord de cinquante à cent canots qui nous apportaient des cochons, des poules, des bananes, des cocos, des patates qui avaient le goût de flan [1] : telles de

[1] Le terme espagnol *popa* ou *papa* signifie une espèce de panade faite avec du lait, et qu'on donne aux enfans. Il semble d'ailleurs très permis de soupçonner de l'exagération dans la longueur qu'on donne à ces patates.

ces patates avaient cinq vares (quinze pieds) de long, et leur grosseur égalait celle de la cuisse d'un homme qui a de l'embonpoint : les moindres pesaient trois livres. On nous offrait aussi des toiles tissues d'écorce de palmier, d'autres plus fines, et enfin de ces mantes ou courtes-pointes semblables à du papier brouillard dont j'ai déjà parlé; ils attachaient surtout le plus haut prix à ces courtes-pointes. Tout le commerce se faisait à la hanche de la frégate. Les insulaires, en échange de leurs fruits et des produits de leurs manufactures, auraient désiré des haches, des herminettes, d'autres instrumens tranchans; mais je défendis, sous les peines les plus sévères, de leur en céder, et je crois avoir été obéi. Ils furent donc obligés de se contenter de morceaux de toile ou d'étoffe. Mes gens découpaient en bandes leurs chemises, leurs chausses, leurs vestes, et, avec ces banderoles, ils se procuraient des cochons et d'autres rafraîchissemens. Vu ces provisions, je suspendis la ration de viande, et je réduisis celle de pain à la moitié.

Les Indiens qui venaient à bord me pressaient d'entrer dans l'intérieur de leur archipel; chacun me montrait son île, et m'assurait que j'y trouverais de l'eau et tout ce dont j'aurais besoin : les *équis* ou capitaines me témoignaient la plus grande amitié, à mesure qu'ils arrivaient, et je tâchais de ne pas demeurer en reste avec eux. Plusieurs ac-

ceptèrent ma table, mais ils ne mangèrent que de leurs fruits. Je m'imaginai que ces insulaires étaient divisés en un grand nombre de castes ou de peuplades, vu le nombre des équis qui commandaient; mais j'observai d'ailleurs entre tous un très bon accord.

Nous eûmes aussi des visites de femmes : leur visage ne nous parut pas du tout désagréable. Leur vêtement consistait dans une espèce de jupe qui leur prenait depuis la ceinture jusqu'en bas : les hommes étaient habillés de même. J'admirai la belle corpulence de ceux-ci : quelques-uns que je fis mesurer étaient hauts de six pieds quatre pouces, et gros à proportion, et ce n'étaient pas les plus grands de tous ces Indiens. Ce qui est certain, c'est que les plus petits d'entre eux égalaient les plus grands et les plus forts de mon équipage. En général ces insulaires sont grands et robustes.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, je reçus un présent de fruits envoyé par le *tubou*, et le commissionnaire était, me dit-on, son fils. Ce nom de tubou, que les équis répétaient avec une affection toute particulière, que pouvait-il signifier? Je crus alors qu'il désignait apparemment l'équi de l'île près de laquelle nous étions, qui devait avoir quelque prééminence sur les autres équis, vu le respect avec lequel ceux-ci parlaient de lui. Quel qu'il pût être, je fis le meilleur accueil possible à son

fils, dans le dessein de me concilier son amitié, afin de n'éprouver aucune entrave dans nos opérations lorsque nous nous disposerions à faire de l'eau, et afin qu'il les favorisât, au contraire, de toute son autorité.

Dès huit heures du matin, la frégate était entourée de plus de cent canots : les cris de ceux qui les montaient et qui y tenaient leur marché étaient si perçans, qu'à bord il ne nous était pas possible de nous entendre. Cependant, à cette même heure, ils nous avertirent que le tubou venait nous rendre visite. Dès qu'il approcha, tous les canots qui ceignaient la frégate à tribord s'écartèrent. Je reçus le tubou avec toute l'honnêteté possible. Son âge et sa grosseur énorme lui avaient fait perdre l'agilité nécessaire pour monter à mon bord, de sorte qu'il fallut que ces équis, que j'avais regardés jusqu'alors comme de petits rois, le soulevassent par les épaules pendant qu'il montait l'escalier. Il était suivi de sa femme, dont le visage surpassait en beauté celui de toutes les autres femmes que nous avions vues sur cette île, et j'aurais presque juré dès lors qu'elle était fille de quelque Européen, tant étaient touchantes les grâces que je remarquais en elle : comme elle était tout au plus dans sa vingt-cinquième année, la jeunesse ajoutait encore à ses agrémens. Ils s'assirent l'un et l'autre sur le banc

de patience [1], et tous les autres, profondément prosternés, baisèrent les pieds du tubou. Il m'apportait en présent un canot [2] plein de patates. Par reconnaissance, je les revêtis l'un et l'autre d'une écharpe de soie de couleur de feu, descendant du cou à la ceinture, à laquelle je suspendis, à l'aide d'un ruban incarnat, deux piastres fortes, portant l'empreinte de l'image de notre auguste souverain. Je distribuai en même temps plusieurs reales [3] à la même empreinte, pour être, dans la suite des temps, des témoins irréfragables de notre relâche dans ces îles. La subordination des équis envers le tubou était telle, qu'aucun d'eux n'osa s'asseoir en sa présence : son fils même, qui affectait avant son arrivée une gravité majestueuse, était maintenant aussi respectueux que les autres. Je puis dire avec vérité que le tubou daigna à peine les honorer d'une ou de deux paroles. Je les conduisis à la grande chambre. Ils furent ravis d'admiration à la vue de l'armement de la frégate et des autres choses que je leur montrai. Enfin, très satisfaits de notre bon accueil, ils partirent, après nous avoir donné les assurances les moins équivoques de la plus étroite

[1] Le banc de patience des Espagnols est apparemment celui que nous appelons *banc de quart*.

[2] Ces canots de la mer du Sud n'étaient probablement que des pirogues.

[3] La piastre contient vingt reales; le reale vaut un peu plus de cinq sous de notre monnaie.

amitié, et après mille baisers et embrassades que le bon vieillard ne cessait de me donner.

Pour éviter les désordres auxquels les équipages se livrent souvent lorsqu'ils descendent à terre, je publiai un ban par lequel je menaçais des peines les plus sévères quiconque inquièterait ces insulaires, de quelque manière que ce fût.

J'avertissais cependant mes gens de se tenir, à tout événement, sur leurs gardes; et, pour donner aux Indiens une idée de la force de nos armes, je fis tirer quelques coups de canon contre les rochers. Les éclats que les boulets et la mitraille enlevèrent leur causèrent la plus grande frayeur : ils me supplièrent de ne pas réitérer. Cette décharge, faite en présence de douze ou quinze cents personnes, produisit l'effet que je désirais : elle leur inspira la crainte de nos armes, et j'espérai que dans la suite ils ne me mettraient pas dans la nécessité de les employer contre eux.

Le 6 je pris parmi les gens de mon équipage quinze hommes bien armés de fusils, pistolets, sabres, cartouches, et je m'embarquai avec eux dans la chaloupe, armée de quatre pierriers. Nous descendîmes sur la plage, que je trouvai couverte d'hommes et de femmes; je les fis écarter, et je fis ranger mes gens en ordre et sous les armes à dix vares[1] de distance de la chaloupe : les pierriers

[1] La vare est d'environ trois pieds.

furent braqués contre le groupe des Indiens pour servir en cas que nous nous aperçussions de quelque mouvement hostile.

Le fils du tubou s'offrit pour conduire un de mes gens à une source d'eau vive; mais comme, après avoir marché une demi-heure et monté une petite colline, il lui dit qu'il leur restait encore autant de chemin, mon envoyé prit le parti de revenir à la plage, où je l'attendais. J'avais cependant fait creuser un puits sur le rivage : quand il fut au niveau de la mer, il donna de l'eau, mais elle n'était pas potable. J'en fis creuser un autre à vingt vares de la plage : mon but était d'éviter la nécessité de lever l'ancre, et de me porter avec la frégate plus dans l'intérieur de l'archipel, où ils m'assuraient que je trouverais de l'eau. Il fallait employer pour cela plusieurs jours, et je voulais ménager le temps.

Le 7 mars je fus, dans ma chaloupe, avec un détachement bien armé, et accompagné d'un Indien, à un des lieux où l'on m'avait dit que je trouverais de l'eau, mais cette eau était à une trop grande distance de la frégate. Je fis remplir quelques barils, et retournai au port dans la résolution de faire reprendre l'excavation du puits commencé. Je descendis à terre le même jour, toujours avec les mêmes précautions. L'ouvrage du puits avançait : je le laissai en état de donner de l'eau le lendemain.

Le tubou ou roi vint me rendre visite en grand cortége : les équis étaient rangés sur deux files; l'extrémité de chaque file était occupée par les vénérables anciens; ceux-ci marchaient auprès du roi. Le tubou, pour preuve de sa tendre amitié, me fit les plus grandes caresses, et m'embrassa cent fois. Son cortége s'assit, formant un grand cercle, dans le même ordre qu'il était arrivé. On apporta deux tapis de palmes : le roi s'assit sur l'un, et me fit asseoir sur l'autre, à sa droite. Tous gardaient un profond silence : seulement ceux qui étaient près du tubou, que leur grand âge rendait sans doute les plus respectables, répétaient fidèlement toutes ses paroles. On apporta bientôt des racines, avec lesquelles on fit dans des espèces d'auges une boisson qui devait sans doute être fort amère, à en juger par les gestes de ceux qui en burent. Ce rafraîchissement fut servi dans des vases faits de feuilles de bananier. Trois ou quatre jeunes Indiens nous en offrirent à moi et au tubou les premiers; je n'en goûtai point : la vue seule m'en répugnait. L'insulaire le plus voisin du tubou désigna ceux qui en devaient boire : on n'en servit point aux autres. On mit ensuite devant moi des patates grillées et des bananes parfaitement mûres : j'en mangeai. Peu après je vis paraître deux canots remplis de provisions semblables destinées à être réparties entre mes soldats.

Après ce rafraîchissement, le tubou se retira chez lui : je lui rendis visite, laissant à la tête de ma troupe le premier pilote, avec ordre de n'en laisser approcher personne, sous quelque prétexte que ce pût être.

Le tubou me fit le meilleur accueil possible. La reine parut aussitôt, précédée de huit à dix jeunes filles âgées de seize à dix-huit ans : toutes la servaient; les unes écartaient les mouches qui pouvaient l'incommoder; elle s'appuyait sur les autres. Elle était enveloppée de plusieurs mantes qui la grossissaient extrêmement. Elle nous accueillit avec un visage riant; elle répéta gracieusement le mot *liley, liley, liley,* qui signifie *fort bien, à la bonne heure.* Depuis cette première visite, j'en fis peu d'autres au tubou, de peur qu'il ne se dépouillât de tous ses habits pour m'en revêtir, ce qu'ils tiennent pour une insigne faveur. Le roi me donna deux grandes dorades et une de ses armes, qui n'était autre chose qu'un bâton d'acana peint de diverses couleurs. Je me retirai à bord dans l'espérance de faire de l'eau le lendemain.

Le 8 mars au soir notre puits fut terminé : nous puisâmes de l'eau, au grand étonnement des Indiens; mais elle était si mauvaise, qu'il fallut renoncer à en faire provision.

Je rendis ce même jour une seconde visite au roi et à la reine, qui ne cessèrent point de m'en-

voyer tous les soirs une grande quantité de patates grillées, ayant sans doute égard au grand nombre de personnes que j'avais à nourrir.

Dès que j'eus la certitude de l'insalubrité de l'eau dans le voisinage de la mer, sans espérance d'en pouvoir trouver à une plus grande distance du rivage vu la proximité de la montagne, je levai l'ancre, et j'allai mouiller dans une autre baie, à une lieue et demie ou deux lieues de distance. Quand une des ancres eut quitté le fond, son câble, qui servait pour la première fois, manqua absolument, les torons qui le composaient ayant tous été rompus : le câble se trouva entièrement pouri dans toute sa longueur et hors de tout service. J'essayai de repêcher l'ancre, mais inutilement. Je ne pouvais rester là long-temps, et la profondeur de l'eau ne permettait pas d'espérer qu'on rencontrât facilement l'ancre.

La nouvelle baie était parfaitement abritée contre les coups de vent et de mer; je l'éprouvai quelques jours après : il fit au large un très gros temps, venant du nord et du nord-ouest; nous n'en ressentîmes d'autres effets que quelques bouffées, qui nous arrivaient dans cette direction. Je mouillai par trente-deux brasses, fond de sable et de cailloutage; des coteaux qui forment le port du côté du nord nous mettaient à l'abri : autour de nous le fond était de roche.

Le 9 nous commençâmes à faire de l'eau : elle n'était qu'à cinq vares de distance de la plage. La besogne avança plus vite que je ne l'espérais, les équis ayant ordonné à leurs Indiens de rouler nos barriques : le tubou arriva, et personne n'osa plus donner aucun ordre.

Les 10, 11 et 12, nous eûmes fait toute l'eau que nous voulions embarquer : une infinité de canots venaient cependant à la frégate pour faire des échanges, et leur confiance en nous était telle, que plusieurs passaient la nuit et dormaient à bord.

Ces mêmes jours, le roi m'invita à une fête qu'il avait dessein de me donner. Quand je débarquai le 12, je vis, dans le bois touffu qui avoisinait le port, un vaste espace circulaire qu'on avait fait essarter, de manière qu'il n'y restait plus le moindre tronc. Peu après, les Indiens, deux à deux, se rendirent à la maison du tubou, portant sur leurs épaules de longues perches d'où pendaient beaucoup de patates, de bananes, de cocos et de poissons. Le tubou fit conduire ces provisions au camp nouvellement défriché : on en fit un monceau de forme cubique, haut de deux vares.

Les équis et les vénérables anciens arrivèrent pour conduire le tubou, qui me prit par la main; et nous nous rendîmes au vaste cercle, où nous étions attendus par plus de deux mille Indiens.

Nous nous assîmes sur des tapis de palmes, préparés à cet effet : tout le peuple en fit autant, mais en conservant toujours la distinction des castes ou familles, les unes ne se mêlant point avec les autres.

Le roi m'offrit alors tous ces fruits, et les fit porter à la chaloupe, qui en fut entièrement remplie. Les porteurs étant de retour à leurs postes respectifs, on fit un profond silence pendant que le roi parlait : ceux à qui leur âge ou leur dignité avait donné le droit d'être assis près du roi répétaient toutes ses paroles.

Je ne savais à quoi tout cela aboutirait ; et cependant j'ordonnai à ceux de mes soldats qui avaient à leur tête le premier pilote, de se tenir prêts à faire feu de leurs fusils et de leurs pistolets, s'ils s'apercevaient de quelque mouvement hostile.

Il sortit aussitôt des rangs un jeune homme, fort et robuste, la main gauche sur la poitrine, et frappant de la droite sur son coude. Il fit autour de la place beaucoup de gambades vis-à-vis des groupes qui n'étaient pas de sa tribu. Un autre de ceux-ci s'étant présenté en faisant les mêmes gestes, ils commencèrent à lutter, se prenant corps à corps, se poussant et repoussant avec tant d'animosité, que leurs veines et leurs nerfs paraissaient très gros. Enfin, un des deux tomba si violemment,

que je crus qu'il ne pourrait jamais se relever : il se releva cependant tout couvert de poussière, et se retira sans oser détourner la tête. Le vainqueur vint présenter son hommage au roi; et ceux de sa tribu chantèrent, je ne sais si c'était à l'honneur du vainqueur ou à la honte du vaincu.

Ces combats de lutte durèrent deux heures : un des combattans eut un bras rompu; j'en vis d'autres recevoir des coups terribles. Pendant que cette lutte continuait, d'autres champions se présentèrent, les poignets et les mains enveloppés de grosses cordes, ce qui leur servait comme de cestes. Cette espèce de combat était bien plus terrible que la lutte : dès les premiers coups, les combattans se frappaient au front, aux sourcils, aux joues, à toutes les parties du visage; et ceux qui recevaient ces fières décharges en devenaient plus impétueux et plus ardens : j'en vis qui étaient renversés du premier coup de poing qu'ils recevaient. Les assistans regardaient ces combats avec un certain respect, et tous n'y étaient pas indifféremment admis.

Des femmes, celles surtout qui servaient la reine, assistèrent à cette fête. Je les trouvai tout autres qu'elles ne m'avaient paru jusqu'alors : je ne les avais pas jugées désagréables; mais ce jour, elles s'étaient parées de leurs plus beaux atours, ayant leurs mantes bien repliées et assujetties par un

nœud sur le côté gauche, portant des chapelets à gros grains de verre à leur cou, les cheveux bien arrangés, le corps lavé et parfumé d'une huile dont l'odeur était assez suave, et la peau si propre qu'elles n'auraient pu y souffrir le plus léger grain de sable : elles fixèrent toute mon attention, et me parurent beaucoup plus belles.

Le roi commanda que les femmes se battissent au poing comme les hommes : elles le firent avec tant d'acharnement, qu'elles ne se seraient pas laissé une dent, si de temps en temps on ne les eût séparées. Ce spectacle me toucha l'âme; je priai le roi de mettre fin au combat : il accéda à ma prière, et tous célébrèrent la compassion que j'avais eue de ces jeunes demoiselles.

Le tubou fit ensuite chanter une vieille femme qui portait au cou une burette d'étain : elle ne cessa de chanter pendant une demi-heure, accompagnant son chant d'actions et de gestes qui auraient pu la faire prendre pour une actrice déclamant sur un théâtre.

Enfin le jeu se termina, et nous retournâmes à la maison du roi. J'y trouvai la reine, qui me reçut avec les marques accoutumées de sa bienveillance: je lui demandai pourquoi elle n'avait pas assisté à la fête; elle me répondit que ces sortes de combats lui déplaisaient.

Les nœuds de notre amitié ainsi resserrés, de

manière que le tubou m'appelait son *hoxa*, c'est-à-dire, son fils, je pris congé de lui et de la reine, et je retournai m'embarquer. La plage était toute couverte d'Indiens, qui faisaient mille caresses à mes gens, sur ce qu'ils avaient bien voulu assister à leur fête. Les vainqueurs même me prirent sur leurs épaules et me placèrent dans la chaloupe. Le tubou, qui de sa maison voyait cette multitude, et qui savait combien je souffrais lorsque les Indiens se mêlaient avec mes gens, ordonna à ses capitaines de poursuivre ces insulaires; et il entra lui-même en une telle colère, qu'il sortit avec un gros bâton, frappant tous ceux qui tombaient sous sa main. Tous se sauvèrent dans le bois : deux, plus maltraités que les autres, furent laissés comme morts sur la place : j'ignore s'ils se sont rétablis.

Rien ne me manquait plus pour mettre à la voile : ce que je résolus de faire le 13 ; mais un coup de vent du nord et du nord-ouest, qui s'éleva ce même jour, et qui enfilait presque directement le canal par lequel il me fallait sortir, ne me le permit pas. Le vent forçait de plus en plus, et cependant, à notre mouillage, la mer était à peine un peu plus agitée qu'à l'ordinaire : malgré cela, et nonobstant trois autres sur lesquelles je me soutenais, le gros câble manqua, et je restai avec l'espérance [1] et la troisième ancre.

[1] C'est le nom d'une ancre en Espagne.

Le 15 mars, le vent s'était radouci; mais lorsque je manœuvrais pour appareiller, le câble de l'espérance se rompit, de sorte que, pour me soutenir, je n'avais plus d'autre ressource que la troisième ancre. Ces accidens, joints aux traverses que j'avais éprouvées dans le cours de ma navigation, me déconcertaient. Tous mes câbles étaient pouris, ainsi que les drisses, écoutes, amures, bras, balancines, en un mot, toutes les manœuvres [1]. Ce mauvais état de mes agrès me laissait dans la triste attente de perdre la seule ancre qui me restait; et le cas arrivant, je ne pouvais plus qu'envisager ma perte comme certaine dans ces climats éloignés.

Pour remédier au plus pressé, je fis porter un câble sur une roche voisine; il servit à me soutenir concurremment avec celui de l'ancre qui me restait. J'employai aussi du monde pour tâcher de découvrir et de relever les deux ancres perdues : on travailla vingt-quatre heures, mais inutilement; l'eau était trop profonde.

Les peines qui me tourmentaient ne me permirent pas d'accéder à une invitation que me fit le tubou, d'assister à une fête semblable à celle qu'il m'avait déjà donnée; mais ce prince, qui m'appelait son fils, et qui sans doute m'aimait comme si

[1] On passe ici un long détail des avaries des manœuvres, et une kyrielle de complaintes de l'auteur : tout cela n'amuserait pas le lecteur.

je l'eusse réellement été, n'oublia pas de m'envoyer tous les soirs deux paniers de patates, quelques poules et du poisson. Il me fit porter toute la grande quantité de provisions qu'il avait pu rassembler pour cette nouvelle fête : il vint plusieurs fois sur la frégate; il y dîna souvent avec moi; il faisait ensuite la sieste à bord.

Le 16 j'essayai de partir : le vent était contraire, je courus des bordées; et, quoique le courant contrariât aussi ma route, et que le goulet fût si étroit qu'il laissait à peine assez d'espace pour revirer de bord, je me trouvai, à la dernière bordée, au vent de toutes les pointes : mais une furieuse rafale, qui venait de notre avant, me rejeta sur les roches entre lesquelles je naviguais. Je me vis plus embarrassé que jamais : je n'eus d'autre parti à prendre que de retourner à mon ancien port, de laisser tomber l'ancre, et de porter promptement un câble à terre pour me soutenir du mieux qu'il m'était possible.

Le 18 j'envoyai mon premier pilote dans la chaloupe pour sonder un autre canal, abrité, il est vrai, par plusieurs îles, mais qui, malgré cela, paraissait nous promettre un débouquement facile par le vent qui régnait alors. Le pilote, de retour, nous assura que, dans tout ce canal, le fond était bon, libre de toute batture, le passage assez large pour courir des bords, s'il était nécessaire. Je me

disposai donc à sortir le 19; et ce jour-là, à deux heures du soir, j'avais paré toutes les îles : c'est ce que je pouvais alors désirer de mieux.

Les Indiens et le tubou ne s'attendaient pas à cette séparation; elle leur fut sans doute très sensible : le roi et la reine prirent congé de moi avec les plus grandes démonstrations de tristesse; et les Indiens, dans leurs canots, nous accompagnèrent jusqu'à ce que nous fussions hors de leur archipel.

Ce port, que je nommai *port du Refuge*, est formé par trois îles assez grandes, et par beaucoup d'autres plus petites. Je donnai à tout le groupe le nom de *don Martin de Mayorga*. Le port est situé par 18 degrés 36 minutes sud, et par 179 degrés 52 minutes à l'orient de Paris. On y trouve en tout temps le plus favorable abri : les vents souffleraient en vain avec la plus grande furie, la mer n'y serait pas moins tranquille; l'ouragan même y est sans force.

La fertilité de la terre y est telle, que sa culture ne peut que promettre une favorable récolte. Partout on voit une infinité de cocotiers, de superbes bananiers, rangés en file dans le plus bel ordre, beaucoup de plantations de patates, comme on peut le conclure de la grande quantité qui en fut envoyée à bord, d'autres racines très douces et presque de la même espèce, des limoniers, des cannes à sucre, des fruits assez ressemblans à la

pomme, des oranges, des pampelmouses. Enfin deux ou trois équis m'ayant une fois conduit à une campagne fertile, j'admirai l'ordre avec lequel tout était disposé. Ils ne souffrent entre les plants aucune mauvaise herbe; leurs chemins sont entretenus avec un soin digne d'être imité par les nations les mieux policées. Voyant le zèle qu'ils avaient pour l'agriculture, je leur donnai des féveroles, du maïs, des graines de piment et du riz, leur expliquant l'usage de ces graines, et les assurant qu'elles réussiraient dans leurs meilleures terres.

Ils cultivent aussi des arbrisseaux, rangés dans le même ordre que les bananiers : l'écorce de ces arbrisseaux leur sert à ourdir leurs mantes ou courtes-pointes; ils en travaillent aussi des espèces de jupes.

La conduite qu'ils tinrent durant tout le temps de notre relâche prouve la confiance qu'ils avaient en nous : il ne me fut pas possible de leur rendre, sur ce point, la pareille. Je ne descendais à terre qu'avec un détachement armé qui leur inspirât la terreur. Aussi ne nous donnèrent-ils aucun sujet de plainte, si ce n'est par leur inclination au vol, passion que les Indiens ne peuvent surmonter. Toutes les fois qu'ils montaient à bord, les hardes, les ferrures qui tombaient sous leurs mains étaient regardées par eux comme de bonne prise. Ils atti-

raient à eux par les sabords ou fenêtres tout ce qui pouvait être à leur portée. On vola jusqu'aux chaînes du gouvernail : j'en portai mes plaintes au roi ; il me permit de tuer celui que je surprendrais sur le fait, et l'on m'assura qu'il avait découvert et fait mourir les auteurs du vol dénoncé. Notre vigilance devint plus active ; nous surprîmes des insulaires qui s'efforçaient d'arracher les nouvelles chaînes du gouvernail. Nous leur tirâmes un coup de pistolet; un d'eux tomba mort : ce fut une leçon pour ceux qui étaient à bord ou à la hanche de la frégate; ils se disaient, *chito* (voleur) *fama* (mort).

Je fis tous mes efforts pour découvrir s'ils avaient quelque espece de religion, s'ils adoraient quelque créature ou quelques faux dieux : nous ne remarquâmes rien qui pût seulement nous le faire soupçonner.

Nous prononçions facilement les termes de leur langue ; ils prononçaient aussi aisément ceux de la nôtre : un séjour de quelques mois nous aurait mis les uns et les autres en état de nous servir indifféremment des deux langues. Si nos malheurs ne m'avaient pas totalement absorbé, j'aurais rassemblé tous les mots de leur langue qui peuvent servir à lier conversation avec ces Indiens. Dans le peu d'entretiens que j'ai eus avec eux, j'avais recueilli

les noms de toutes les parties du corps humain, et ceux des nombres jusqu'à dix.

Ils m'assurèrent que deux frégates avaient relâché à leurs îles; que les capitaines, avec cinq ou six officiers de chacune, avaient couché à terre; qu'ils en avaient reçu des chapelets à grains de verre, des haches, des herminettes. Le 16 mars, lorsque je me disposais à partir, ils me dirent que deux embarcations semblables à la mienne faisaient alors voile au nord-ouest; et ils entrèrent dans un tel détail, qu'il ne me fut pas possible de douter de la vérité du fait.

Les équis portent habituellement une coquille de nacre suspendue à leur cou. Ils ont les deux petits doigts des mains coupés jusqu'à la racine.

Le tubou faisait tous ses efforts pour m'engager à me rendre avec la frégate au lieu de son séjour ordinaire, où je trouverais une bien plus grande abondance de comestibles. J'aurais certainement acquiescé à son désir, dès la première invitation, d'autant plus que j'y aurais trouvé un meilleur abri et plus de secours pour réparer mes manœuvres, comme il me l'assurait, ainsi que tous les autres Indiens; mais la nature de ma commission ne me le permettait pas.

Dans le peu de temps que je restai dans ce port, je ne pus découvrir quelles étaient les fonctions des équis, comment ils étaient distribués, de quelle

nature était l'autorité du tubou, jusqu'où s'étendait son pouvoir. Dans les derniers jours surtout de ma relâche, mon chagrin était tel que je ne pensais à autre chose qu'à mettre à la voile; et en vérité je puis assurer que, sans le funeste accident de la rupture de mes câbles, qui m'exposait à mille dangers, je n'aurais jamais fait une plus heureuse relâche, puisque, outre une provision suffisante d'eau, et la réparation de vingt-cinq pipes vides et hors de service, nous avions trouvé pour l'équipage plus de rafraîchissemens que nous n'en aurions eu même dans nos propres ports : aussi ne regretta-t-on pas la demi-ration que je cessai de faire distribuer; on était pourvu pour plusieurs jours. Des scorbutiques, qui, suivant le témoignage du chirurgien, étaient désespérés, avaient recouvré la santé. Nous avions enfin rencontré un prince tellement porté à nous favoriser, qu'il ne cessait de me prendre entre ses bras et de m'offrir toutes ses provisions.

§ 2.

Départ du port du Refuge, dans les îles de Don Martin de Mayorga, par la latitude de 18 degrés 38 minutes, et 179 degrés 52 minutes à l'est de Paris.

Le 20 mars 1781, ayant paré toutes les îles, je serrai le vent d'est-nord-est, le plus qu'il me fut possible, courant au sud-est ou aux rumbs les plus voisins. Dans cette course, nous découvrîmes à l'est-sud-est 7 degrés sud une île très haute, distante de quinze à seize lieues; et au coucher du soleil, on vit trois autres îles qui s'étendaient du sud à l'ouest-sud-ouest, à cinq lieues de distance de la plus est. Cette vue m'obligea de virer de bord à neuf heures du soir. A une heure, je repris la bordée du sud, pour me rapprocher de ces îles. Nous aperçûmes, dans les îles les plus voisines, plus de quarante-huit feux.

Le 21, au lever du soleil, nous comptâmes dix îles à tribord, et six à babord. Nous les traversâmes au sud, par de larges canaux qu'elles forment entre elles. Nous n'en vîmes aucune à l'avant, jusqu'à l'instant où, parvenus dans un vaste golfe, nous découvrîmes, à la distance de cinq ou six lieues, une infinité d'îles qui formaient une circonférence très étendue, dont nous occupions le centre.

Me voyant environné par tant d'îles rases ou de

petits îlots qui laissaient entre eux divers canaux, je tentai de débouquer par quelques-unes de ces ouvertures; mais, à leur approche, nous apercevions qu'elles étaient obstruées par de rudes brisans qui ne me permettaient pas de débouquer par la partie du sud. Je résolus de porter à l'ouest, vers cette île très élevée que nous avions reconnue la veille à une grande distance. Je ne doutais pas que je ne dusse trouver en son voisinage un passage libre pour sortir de cet archipel.

Dès le lever du soleil, arrivèrent successivement divers canots chargés des mêmes fruits et provisions que ceux des îles précédentes. Le marché s'établit : des rognures de toile furent le prix de leurs denrées.

Le tubou de ces îles m'envoya deux cochons et quelques cocos : il m'invitait à me rendre à l'île où il résidait. Il vint enfin lui-même à bord; il m'y assura qu'il me donnerait le plaisir du jeu de la lutte, et qu'il y ferait élever, pour mon équipage, un monceau de patates aussi haut que notre grand mât. Il paraissait jaloux du bon accueil que nous avait fait le tubou de Mayorga.

Je lui faisais espérer que je le satisferais, sitôt que je serais au sud des îles qui étaient à notre avant : mais ils s'accordèrent tous à me dire que les passages étaient fermés par des basses et des récifs, et qu'au contraire je trouverais un bon

fond en prenant la route de l'île du Tubou et de la haute île, sur laquelle j'avais déjà le cap.

Quoique tous me témoignassent que ce grand équi était souverain de quarante-huit îles qu'ils me nommaient, même dans le plus grand détail, je ne m'aperçus point qu'on eût pour lui les mêmes égards, le même respect qu'on avait pour celui du Refuge. Dès qu'il fut à bord, il me mit au cou sa coquille de nacre, en signe d'étroite amitié; et, après avoir passé cinq ou six heures à bord, il se retira dans une des îles, espérant que je le joindrais le lendemain.

Je côtoyai beaucoup de battures, et, au coucher du soleil, je me trouvai à l'est de l'île Saint-Christophe [1], à la distance de six lieues, paré de toutes les petites îles rases : mais comme le vent fraîchissait de l'est, je me maintins toute la nuit sous peu de voiles, pour ne pas m'exposer à échouer sur quelque îlot que je n'aurais pas vu.

Je donnai à tout ce groupe d'îles le nom de *don José de Galvez*. Le cap austral de l'île du Tubou gît par 19 degrés 39 minutes de latitude nord, et 179 degrés 38 minutes de longitude à l'ouest de Paris.

Le 22, au point du jour, je forçai de voiles, cou-

[1] Qu'est-ce que cette île de Saint-Christophe? Serait-ce l'île haute dont on a parlé, et à laquelle on aurait donné ce nom? Il fallait en avertir.

rant au plus près vers le sud ou vers les rumbs voisins; et, en suivant cette route, nous vîmes devant nous deux îles que je nommai *les Couleuvres*: en deçà d'elles, on découvrait une grande batture, dont on apercevait de loin le brisant : elle nous restait à cinq lieues de distance.

Les vents régnaient de l'est et tiraient du nord-est. Poussés par eux, nous continuions notre navigation avec un esprit plus tranquille, nous trouvant délivrés des dangers où nous avions été exposés, tantôt par des îles, tantôt par des battures. Nous ne vîmes rien jusqu'au 24; mais ce jour, nous découvrîmes, dans le troisième quart (entre le sud et l'ouest), à la distance de sept lieues, une petite île que je nommai *la Seule*. Le 17 nous en aperçûmes une autre à l'ouest-sud-ouest 3 degrés ouest, à la distance de dix lieues : je lui donnai le nom de *Vasquez*.

La nuit du 27 au 28, le vent devint furieux et la mer très grosse. A minuit, je fus obligé de mettre à la cape jusqu'au point du jour : le temps alors devint serein, et je fis porter à l'ouest, par un vent faible de nord-est.

Le 29, me trouvant par 25 degrés 52 minutes de latitude sud, et m'estimant à 179 degrés 17 minutes à l'orient de Paris, le vent se mit au couchant: j'en profitai pour faire route au sud-est-quart-est, voulant m'élever davantage vers le sud, et en même

temps gagner de la longitude vers l'est. Je suivis cette route jusqu'au 3 avril, que, par 30 degrés de latitude, et 174 degrés 22 minutes de longitude à l'ouest de Paris, le vent devint presque absolument calme.

Dans cette circonstance, et sur les plaintes continuelles qu'on faisait que le pain de l'équipage n'était pas mangeable, je m'avisai de le visiter par moi-même. Quand je vis l'état où il était, je ne pus que me regarder comme dans la situation la plus affreuse où puissent être réduits ceux qui voguent sur des mers inconnues, sans espoir d'aucun secours. Jamais je ne me rappellerai ce triste moment, sans que le souvenir du spectacle qui frappa alors ma vue ne me perce et me déchire le cœur. Je puis assurer, avec vérité, que si Dieu ne m'avait pas soutenu dans ce douloureux instant, je serais tombé dans le dernier désespoir, ne voyant aucune apparence de pouvoir continuer notre navigation.

Je fis venir le premier pilote, don Josu Vaesquez; le second, don Juan de Echeverria; j'assemblai tous les officiers mariniers, et je nommai le chirurgien, don Podré Carvajal, rapporteur du conseil que nous allions tenir et des délibérations qu'on y prendrait. Je les conduisis les uns après les autres aux soutes à pain. Nous y trouvâmes des millions de cancrelas : il faut l'avoir vu de ses propres yeux,

pour se faire une idée du nombre de ces insectes. Cette peste avait tellement infesté la frégate, que le père aumônier fut obligé de les conjurer à plusieurs reprises. De mon côté, j'avais l'attention de distribuer dans les chambres, dans les soutes, dans toutes les parties du vaisseau, des vases intérieurement enduits de miel mêlé de sucre : chaque jour me rapportait une tinette pleine de ces insectes. J'y consommai presque tout mon miel, et leur nombre ne paraissait pas diminué.

Le pain, à l'ouverture de la soute, paraissait intact; mais près des cloisons, tout le biscuit avait disparu; et le fond ne présentait qu'un amas de son et de poussière. Eu égard à la diminution de la ration, que j'avais ordonnée le 16 février, et au retranchement d'une once sur chaque livre qui avait été fait même dès notre départ de Sisiran, il devait me rester trois cent vingt-neuf arrobes [1] de pain, sans compter les autres provisions qui étaient assez abondantes : mais je me vis ce jour-là réduit à deux grandes caisses pleines de poussière plutôt que de pain. Je fis ouvrir les trois caissons de réserve, qui étaient bien reliés de bons cerceaux et bien brayés : il n'y avait pas d'apparence qu'ils eussent jamais contenu du pain; ils n'étaient remplis que de cancrelas.

J'eus d'abord la précaution de faire trier autant

[1] L'arrobe pèse vingt-cinq livres; la livre est de seize onces.

de pain qu'il fut possible, et de le faire serrer dans les caisses des pavillons et des armes. On le pesa, et il s'en trouva quarante arrobes. En second lieu, je fis ramasser tout ce que l'équipage pouvait encore avoir de patates; mais la récolte en était faite depuis quinze jours : à peine put-on en remplir deux paniers. Troisièmement, je fis tuer les cochons et les autres animaux, excepté quelques poules que l'on conserva pour les malades. Je gardai pour le même service le peu de miel qui me restait de la provision que j'en avais faite à Sisiran. La quatrième précaution que je crus devoir prendre fut de suspendre à l'instant même la ration de pain, et de distribuer par tête aux gens de l'équipage une petite ration de patates, prises sur la provision que j'en avais faite chez les Indiens, trois onces de porc et une de riz. Je n'avais en tout cela d'autre objet que de leur conserver la vie jusqu'à ce que je pusse être en état de leur accorder des secours plus abondans. Enfin je me déterminai à partager avec eux mes provisions, réservant pour dernière ressource les deux caisses que je regardais comme sacrées.

Après avoir pris toutes ces résolutions, je tins conseil avec les officiers que j'ai déjà désignés. Je leur représentai ce que j'avais fait depuis le 20 janvier, ce qui devait nous rester de pain, et ce qui nous en restait réellement. Je leur dis que je leur

rendais d'autant plus volontiers compte des précautions que je me proposais de prendre, qu'ils avaient eux-mêmes souffert des retranchemens que j'avais cru devoir faire, retranchemens qui m'avaient fait traiter de tyran, de mauvais cœur, d'homme qui avait dépouillé tout sentiment d'humanité; que nous étions actuellement à dix-sept cent soixante lieues du Pérou, à douze cent quarante de Guaham, dans les îles Mariannes; que les vents seraient favorables pour suivre l'une ou l'autre de ces deux routes, sauf quelques calmes ou quelques contrariétés auxquelles il fallait toujours s'attendre dans de tels voyages; qu'ils avaient eux-mêmes sous les yeux l'état de nos vivres; qu'enfin je les priais de me dire quel parti ils prendraient, s'ils commandaient un vaisseau dans de pareilles circonstances. Tous répondirent unanimement que la mort seule était pire que l'état où nous nous trouvions; que des deux routes proposées, quoique ni l'une ni l'autre ne donnât que bien peu d'espérance de salut, on ne pouvait se dispenser de choisir celle des Mariannes, et d'essayer si l'on ne pourrait pas se procurer quelques secours aux îles de Martin de Mayorga; que nous n'avions pas de vivres pour un mois. Enfin, le premier pilote et le second appuyèrent tout ce qu'on m'avait représenté; et, persuadé moi-même que leur avis était le meilleur, ne voulant point d'ailleurs con-

tribuer à la perte de tant d'infortunés, ni me raidir contre ce qui me paraissait plus conforme aux intérêt du roi, je fis gouverner vers le nord, dans le dessein de me mettre quarante lieues à l'est des îles où j'avais déjà trouvé, et où j'espérais trouver encore des rafraîchissemens.

Je ne pris cependant cette résolution qu'avec une peine plus sensible que celle que j'avais ressentie à l'inspection de nos vivres : j'aurais désiré plutôt mourir que de remonter au nord ; et si je ne me fusse laissé vaincre par la raison, j'aurais pris la folle résolution de poursuivre notre navigation vers l'est. Le calme de mon esprit disparut ; j'étais loin d'éprouver cette tranquillité d'âme avec laquelle j'ai enduré une infinité de traverses dans les très pénibles voyages que j'ai entrepris pour faire de nouvelles découvertes. La réflexion que nous ne pouvions prendre un autre parti ne suffisait pas pour me tranquilliser, surtout quand je considérais que cet état de détresse s'était manifesté précisément lorsque nous avions surmonté les difficultés de notre navigation, lorsque nous avions atteint une latitude par laquelle nous ne pouvions désespérer des vents favorables, et sous laquelle je croyais que nous pouvions terminer notre voyage. Il est cependant certain que, si la fantaisie de voir par moi-même l'état de nos provisions m'eût pris quinze jours plus tard, notre

plus grand bonheur eût été de rester dans quelque île déserte, si nous en eussions rencontré. Et dans la situation même où nous nous trouvions, si les rafraîchissemens que les Indiens nous avaient fournis eussent été moins abondans, il ne me serait resté d'autre parti à prendre que de chercher quelque terre où nous eussions pu nous réfugier. Ce fut donc véritablement par un coup de la Providence que nous avions rencontré ces îles de Mayorga, d'où nous avions tiré de si puissans secours.

Avec des vents variables qui soufflèrent de tous les points de l'horizon, je suivis, depuis le 4 avril, la route du nord, ou celles qui en approchaient le plus dans le 1er quart (entre le nord et l'est). Le 9 la brise du sud-est au nord-est commença à régner: j'en profitai pour me mettre à quarante lieues à l'est des îles, afin de les trouver ensuite plus facilement, en suivant leur parallèle.

Le 16 le vent calma; le 18 il força, et fut accompagné d'un temps noir et de pluies abondantes: nous fûmes toute la nuit à la cape. Au point du jour nous courûmes sur les îles, mais le courant nous avait portés quelques minutes au nord; le mauvais temps ne nous avait permis aucune observation; ces îles sont d'ailleurs fort rases: nous ne les aperçûmes point. Nous vîmes au nord-ouest l'île qui est au sud-ouest 7 degrés sud de l'île Latté; nous en étant approchés, nous reconnûmes Latté

à la distance de six lieues. Il résultait de là que mon point était de trente milles en arrière de la frégate, et que par conséquent nous avions passé entre les deux groupes d'îles de Galvez et de Mayorga, à peu de distance des unes et des autres : des brumes continuelles et un horizon nébuleux n'avaient pas permis de les voir.

Comme la seule espérance qui soutenait le courage de mes matelots était de pouvoir gagner les îles de Mayorga, je serrai le vent le plus qu'il me fut possible, et fis prendre les ris dans les huniers ; mais la mer était grosse, le vent fort, la nuit obscure : je fus obligé de renoncer à aborder ces îles, persuadé que je ne pouvais en approcher (ce qui d'ailleurs était fort douteux) sans perdre plusieurs jours. Mon équipage cependant se décourageait dans la vue de l'état malheureux où il était : sa faiblesse était telle que, pour hisser une voile de hune, il fallait souvent que les gens des deux gaillards missent tous ensemble la main à l'œuvre. La diète la plus rigoureuse qu'on puisse faire dans un hôpital ne les aurait pas affaiblis davantage. Pour les rassurer, je leur faisais considérer que, par la route que nous tenions, nous rencontrerions infailliblement d'autres îles, où ils répareraient leurs forces ; que les vents étaient favorables, et que nous avancions chaque jour à pleines voiles vers le terme

de nos souffrances. Ces raisons les tranquillisèrent : ils prirent patience.

Le 21 avril nous découvrîmes au nord-nord-est et à l'est-nord-est deux îles que je nommai *de Consolation*, parce que mon équipage y trouva quelque soulagement, s'y étant pourvu de patates, de cochons, de cocos, de bananes et de poules, que les insulaires nous apportèrent, pendant trente heures que je restai à peu de distance de leur rivage. Si le temps eût été moins dur, les rafraîchissemens eussent été plus abondans; cependant l'équipage, par des échanges dans lesquels les hardes ne furent pas ménagées, et au risque de se trouver absolument nu, fit des provisions pour plus de huit jours de navigation : nos matelots recouvrèrent par-là leurs forces, et furent plus en état de supporter le dernier malheur qui les attendait.

Comme, à notre approche de l'île, nous vîmes venir à notre rencontre un très grand nombre de canots chargés de provisions, je suspendis la faible ration des comestibles que je leur fournissais de ma propre soute : on conçoit facilement le but de cette épargne.

Les Indiens de ces îles parlent la même langue que ceux du Refuge, et leur caractère d'esprit est le même. Leur confiance en nous était telle, que dix-neuf d'entre eux couchèrent à bord, sans que nous ayons pu les en empêcher; et, le jour suivant, il

fallut recourir à la force pour nous en débarrasser.

Ils voulaient m'engager à débarquer dans leur île, où ils auraient échangé avec nous beaucoup de gros cochons, la petitesse de leurs embarcations ne leur permettant de nous en amener que de petits; mais comme mon temps était précieux, je me contentai de veiller à ce que personne ne se négligeât, et qu'on fît toutes les provisions que les circonstances permettaient.

Le 22 au soir je fis route au nord-nord-ouest avec un vent doux du nord [1]; et dans cette route, je découvris, le 24, une autre île, que je nommai *Maurelle*. Le vent calma, sauf quelques grains et quelques courtes bouffées du nord-est; ce qui m'empêcha de porter vers l'île avant le coucher du soleil. Le sud-est ayant alors pris le dessus, je m'en approchai à la distance de trois lieues; mais la nuit et cette distance, trop grande pour les petites embarcations de ces Indiens, firent rétrograder deux canots qui venaient à la voile, chargés sans doute de rafraîchissemens.

Les vents continuèrent à souffler du 1er quart et du 2e (du nord à l'est, et de l'est au sud), tantôt frais, tantôt si faibles qu'ils dégénéraient enfin en calme. Je profitai des momens favorables, et je me

[1] Il y a ici quelque erreur : je ne crois pas que, par un vent du nord, les Espagnols aient pu faire route au nord-nord-ouest : il faut sans doute lire un vent de nord-est, ou route à l'ouest-nord-ouest.

trouvai, le 5 mai, par la latitude de 6 degrés. Dans cette position, nous trouvâmes une île très rase, environnée d'une plage sablonneuse qui aboutissait à un récif impénétrable, au voisinage duquel je ne trouvai point de fond avec une ligne de plus de cinquante brasses. L'île était couverte d'un plant épais de cocos[1]. Cette vue fit d'autant plus de plaisir à l'équipage, que les provisions faites à l'île de Consolation étaient ce jour-là même épuisées.

J'envoyai la chaloupe armée, pour nous amener, s'il était possible, plusieurs voitures de cocos : le brisant du récif ne le permit pas. La frégate avança néanmoins à une telle proximité de la côte, que les insulaires nous parlaient de dessus le rivage ; mais nous ne vîmes aucun moyen de pousser plus avant. Cependant les Indiens jetèrent leurs canots à la mer, non sans une peine extrême, vu l'obstacle du récif. Ils arrivèrent à bord en grand nombre : la difficulté de la navigation ne leur avait permis que de se charger d'un très petit nombre de cocos. Ils essayèrent de remorquer la frégate, en amarrant divers câbles à la proue, et voguant tous ensemble vers l'île, d'où l'on jetait même des cordages, pour nous tirer vers la terre. Voyant qu'en six heures de temps on n'avait pu réussir, et

[1] On verra plus bas qu'on nomma cette île *Ile du Cocal*. Cocal signifie un plant de cocos.

n'espérant aucun succès ultérieur, je fis voile au nord-ouest.

Les habitans de cet îlot commençaient déjà à varier beaucoup dans la prononciation de plusieurs mots communs aux autres îles. Ils vinrent à bord tellement barbouillés, qu'on aurait été tenté de les prendre pour des figures de démons. La plupart avaient des barbes si longues, qu'elles leur pendaient jusque sur la poitrine. Près du plant de cocos, il y avait un si grand nombre de cases, disposées en un fort bel ordre, qu'on pouvait en conclure que cette île est extrêmement peuplée.

Le 6 je me vis forcé de réduire les rations à cinq onces de pain, trois de chair de porc, et deux de léveroles, que je tirai de ma provision particulière, n'y en ayant plus dans celle du roi; et quoique je crusse qu'il était impossible que les gens de mon équipage se soutinssent avec dix onces d'une mauvaise nourriture, le triste état de nos provisions ne me permettait pas de leur en accorder davantage.

Le même jour au soir nous vîmes une autre île plus rase, mais plus grande que la précédente : je la nommai *Saint-Augustin;* je la laissai au sud-ouest à la distance de six lieues.

Le 13 mai nous eûmes, en repassant la ligne, des grains de toutes les parties de l'horizon. Toutes les remarques que j'avais faites, depuis l'île du

Cocal, sur l'état de l'horizon, me persuadèrent que, depuis cette île, nous avions laissé à l'est beaucoup de terres, qui forment sans doute, avec les îles de Salomon, une cordilière plus ou moins ouverte, au sud de la ligne équinoxiale.

Pendant le peu de temps que la ration de pain fut bornée à cinq onces, je n'eus pas un seul de mes gens qui n'éprouvât un relâchement d'estomac. Tous étaient si faibles, que ceux des deux gaillards, rassemblés, ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine hisser les voiles; ce qui nous obligea plusieurs fois de supprimer des manœuvres qui auraient pu nous être très utiles.

Le 22 je me faisais sur les basses de Saint-Barthélemi. La prudence aurait demandé, sans doute, que j'eusse mis quelquefois à la cape durant la nuit, d'autant plus que le vent était non-seulement bon frais, mais même forcé; mais j'étais trop affecté du triste état de mes gens, dont la plupart étaient attaqués du scorbut, occasioné par la mauvaise qualité du pain. Je ne voulus pas perdre un moment : je forçai de voiles, et l'extrême vigilance que je recommandai à tout l'équipage suppléa aux précautions que j'aurais prises dans toute autre circonstance.

Le 24 notre latitude était de 13 degrés 16 minutes nord, et tous les dangers étaient passés. Je gouvernai donc à l'ouest-quart-nord-ouest, sur

Guaham, capitale des îles Mariannes, où je mouillai le 31, en rade d'Umata; et j'y reçus aussitôt les secours nécessaires pour alimenter convenablement mon équipage.

Comme je n'avais qu'une seule ancre, secours insuffisant pour me maintenir en rade, j'envoyai un exprès à don Felipe-Zérain, gouverneur de l'île. Je lui faisais part de l'état actuel de mon vaisseau, et de l'objet de ma commission; je le priais de me mettre, le plus tôt qu'il serait possible, en état de faire voile; je lui déclarais que, quelque détériorés que fussent mes agrès, j'étais néanmoins résolu de me rendre à la Nouvelle-Espagne, pour remettre, entre les mains de son excellence le vice-roi du Mexique, les importantes dépêches dont j'étais chargé. J'espérais, ajoutais-je, qu'il me faciliterait les provisions de vivres indispensables pour une si longue navigation. Au reste, je ne demandais pas les vivres qu'on a coutume de fournir aux vaisseaux du roi (comme les aurait pas trouvés dans ce préside), mais ceux qu'on pouvait recueillir dans l'île, pourvu que leur quantité fût telle, qu'on pût les regarder comme équivalant aux provisions ordinaires.

Le gouverneur voulut juger par lui-même de tout ce qui était nécessaire au succès de ma commission. Concevant de quelle conséquence il était

que la force du vent ne nous fît pas dérader, attendu que mon équipage était dépourvu de vivres, il envoya à bord pour quinze jours de provisions en riz, maïs et cochons, sans qu'on discontinuât les rafraîchissemens journaliers qu'on nous fournissait pour le rétablissement de nos scorbutiques, et pour disposer mon équipage à une nouvelle campagne. Il fit aussi conduire du préside, distant d'Umata de dix lieues, une très vieille ancre : il y manquait, il est vrai, le quart de la barre; mais je la réparai de manière qu'elle fut en état de servir; et, à l'aide d'une autre ancre de bois que je construisis, aidé de mon charpentier, nous nous vîmes, au bout de huit jours, soutenus sur trois ancres, non pas cependant à l'entière satisfaction de l'équipage.

Il ne nous restait plus qu'à faire de l'eau, pour assurer notre subsistance, tant à l'ancre que sous voiles. Dès mon arrivée, j'avais fait successivement mettre à terre toutes nos futailles : il n'y avait pas long-temps que nous les avions remplies aux îles de Mayorga. Quel fut donc notre étonnement quand nous trouvâmes que nous n'avions plus que deux pipes d'eau, et même il manquait un baril entier à l'une de ces pipes! J'invitai le gouverneur, son major et tout mon équipage, à se rendre, de leurs propres yeux, témoins de cet énorme déchet.

Tous rendirent grâce à Dieu de ce qu'il nous avait sauvés du danger imminent dont nous étions menacés.

Comme toutes les douves, tous les fonds de nos futailles étaient rongés dans toutes leurs parties : nous fûmes obligés de les réparer à neuf; mais, après ce travail, les pipes, qui étaient auparavant de six barils, n'en contenaient plus que quatre.

Nous ne pûmes d'ailleurs obtenir de ces débris que quarante-huit pipes. Le gouverneur, comprenant l'insuffisance de cette provision, fit porter à mon bord trente cannes, contenant chacune huit quartillos [1].

Ce secours ne remédiait pas sans doute au ravage que nous avions lieu de craindre de la part de nos misérables insectes. Je pris cependant courage, espérant que, dans l'abondance de nos provisions, ils prendraient facilement le change.

Les vivres que je me procurai, sans qu'il en coutât rien au trésor royal, furent cent quarante anègues [2] de maïs, soixante de riz, trente cochons, vingt jeunes taureaux (ou bœufs peut-être),

[1] Il y a là probablement quelque erreur. Il faut apparemment lire huit cents ou huit mille quartillos : trente cannes égalent soixante pintes de Paris.

[2] L'anègue, ou plutôt la fanègue, contient à très peu près quatre boisseaux et demi de Paris.

quarante-cinq a... [1] de viande sèche, du beurre, du sel, de l'huile du pays pour les lampes, de l'eau-de-vie de coco pour l'équipage, soixante cocos pour les cochons, et tous les autres menus objets nécessaires sur un vaisseau. Dans des circonstances plus favorables, nous ne nous serions pas contentés de telles provisions. Je me disposai donc à partir le 20 juin 1781, pour la Nouvelle-Espagne, afin d'achever de remplir une commission dont le résultat pouvait être très utile au bien de l'État.

§ 3.

Départ de la rade d'Umata, en l'île de Guaham, capitale des îles Mariannes, située par 13 degrés 10 minutes de latitude nord, et 21 degrés 28 minutes à l'est de Manille.

J'appareillai donc le 20 juin, et j'éprouvai encore une fois combien était grande la faiblesse de mes câbles, et spécialement de celui qui soutenait l'ancre que le gouverneur m'avait procurée. L'ancre fut à peine hors de l'eau, que le câble rompit; et comme le navire avait fait son abattée à une

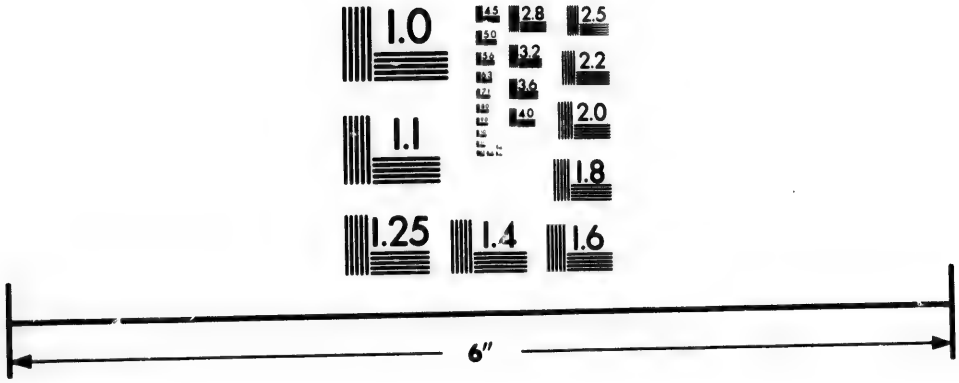
[1] Cet abrégé *a*. . . . signifie probablement *anègues*. Cependant l'auteur l'a employé ailleurs pour *arrobes*. L'arrobe de matières non liquides est un poids de vingt-cinq livres. Ainsi quarante-cinq arrobes ne feraient que onze cent vingt-cinq livres ; ce qui ne serait pas une grande provision.

distance où le fond était très bas, elle retomba à une profondeur où le câble ne pouvait atteindre.

La saison permettait de prendre la route du nord; les vents d'est et d'est-nord-est me portèrent jusqu'à la latitude de 20 degrés 10 minutes. Nous eûmes ensuite sept jours entiers de calme plat, pendant lesquels nous n'eûmes d'autre mouvement que celui des courans, qui nous portaient au nord-ouest.

Le 3 juillet, par 24 degrés 26 [illegible] de latitude, les vents du quatrième quar[illegible] ouest et le nord, commencèrent à souffler, tantôt avec assez de force, tantôt plus faiblement; ils me portèrent le 7 à la latitude de 25 degrés 9 minutes, et je me supposais alors sur l'île du Grand-Volcan. Nous continuâmes la route jusqu'au 11, que, me trouvant par 27 degrés 52 minutes de latitude, je jugeai que j'étais à vingt-cinq lieues à l'est de l'île du Mauvais-Abri, et que j'avais paré toute la cordilière des Mariannes. Les vents tournèrent alors au troisième quart, entre le sud et l'ouest, et je portai au nord-est, cherchant toujours à m'élever en latitude, pour rencontrer enfin les bons vents frais de la partie de l'ouest. Parvenu à 40 degrés de latitude, je gouvernai à l'est-quart-nord-est autant que les vents le permirent; mais, me trouvant par 43 degrés de latitude, 179 degrés 28 minutes à l'est de Paris, le vent passa au deuxième quart

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

(entre l'est et le sud), et il devint si violent, que je fus obligé de me tenir deux jours à la cape.

Le 5 août le vent vint du nord-ouest : je gouvernai à l'est-quart-sud-est jusqu'au 13. Dans cet intervalle, les vents soufflèrent de tous les points de l'horizon, et se fixèrent enfin dans le premier quart et le deuxième. Je profitai, autant qu'il me fut possible, de ces variations pour m'avancer vers l'est.

Le 30 je me trouvai par 37 degrés 5 minutes de latitude nord, et je m'estimais à 144 degrés 17 minutes à l'ouest de Paris, et à deux cent soixante lieues de distance du cap Mendocin. Les vents s'établirent alors dans le quatrième quart : je portai à l'est jusqu'au 3 septembre, que nous vîmes du goëmon et des troncs de pin flotter sur l'eau, premier signe de la proximité des côtes septentrionales de la Californie. Pour m'en approcher, je portai à l'est-sud-est.

Le 4 la mer changea de couleur, et la vue de quelques petits oiseaux nous confirma que nous n'étions pas loin de terre, et que nous ne tarderions pas d'en avoir connaissance.

Le 8 je me trouvai sur la pointe de Pedernales, ou des Pierres-à-Fusil, à la distance de cinq lieues. Ce relèvement me mettait par 123 degrés 3 minutes de longitude à l'ouest de Paris ; je m'estimais par 130 degrés 34 minutes : mon estime était donc

en erreur de cent vingt-deux lieues, que je me faisais trop à l'ouest.

De la vue de cette pointe je fus à la recherche du cap Saint-Lucas. Dans la route je passai à l'est de l'île Guadeloupe, à la distance de huit lieues. J'eus quelques jours de calme, après lesquels j'eus connaissance, le 20, du morne de Saint-Lazare, et le 22 j'étais près le cap Saint-Lucas.

Le 25, après quelques calmes, pendant lesquels j'eus presque toujours en vue la terre de ce cap, il survint un terrible ouragan qui, dans l'espace de six heures, courut de l'est, par le nord et l'ouest, jusqu'au sud, avec une telle furie, que, malgré la lame impétueuse qui nous venait de l'avant, nous faisions sept milles et demi par heure, ne portant que la seule misaine. Il n'y a point de doute que nous n'eussions été démâtés si l'ouragan eût duré plus long-temps.

Le même jour, quand l'ouragan fut calmé, je fis larguer toutes les voiles, et je portai sur les îles Maries. Je les doublai au nord le 26 septembre 1781, et le 27, à la nuit, je mouillai en rade de Saint-Blaise, par 21 degrés 30 minutes de latitude, 134 degrés 54 minutes à l'est de Manille, 107 degrés 6 minutes à l'ouest de Paris. J'ai eu le bonheur d'amener mon équipage sain et sauf, malgré les horribles dégâts que les cancrelas avaient faits dans

nos provisions, et la misère qui s'en était suivie, n'ayant perdu que deux hommes, dont l'un était mort au port même de Sisiran avant notre départ, et l'autre était attaqué de phthisie quand il s'est embarqué.

FIN DU VOYAGE DE MAURELLE.

PORTLOCK ET DIXON.

(1785-1788.)

Le voyage des deux capitaines Portlock et Dixon fut entrepris dans des vues commerciales, principalement pour le trafic des fourrures sur la côte nord-ouest de l'Amérique, négoce que le capitaine Cook et son compagnon le capitaine King avaient surtout recommandé. Deux bâtimens furent donc disposés à cet effet par une société de négocians et autres, qui, en 1785, obtinrent une charte de la Compagnie de la mer du Sud, à laquelle appartenait alors le privilége exclusif de commercer sur l'océan Pacifique septentrional. Le premier de ces navires reçut le nom de *Roi-George*, et pour commandant le capitaine Portlock; le second, plus petit, fut appelé *la Reine-Charlotte*, et eut pour commandant le capitaine Dixon, ce dernier devant toutefois demeurer sous les ordres du premier. Ces deux officiers avaient accompagné le capitaine Cook dans sa troisième expédition. *Le Roi-George* eut soixante hommes d'équipage, et *la Reine-Charlotte* en eut trente.

Le 20 septembre 1785, les deux vaisseaux quittèrent l'Angleterre et se rendirent à l'île de Guerne-

sey, où ils arrivèrent au bout de cinq jours. Le 16 octobre suivant, ils virent les îles Canaries, et le 24 celles du Cap-Vert. Ils jetèrent l'ancre un moment près de ce dernier groupe, dans la baie de Praya, qui tient à l'île Santiago. Procédant ensuite vers le sud, ils touchèrent au port Egmont des îles Falkland ou Malouines, le 5 janvier 1786. Ce port, situé par 51 degrés 12 minutes de latitude sud, et 59 degrés 54 minutes de longitude ouest, est très spacieux, et pourrait contenir à la fois tous les vaisseaux de l'Angleterre. Les capitaines Portlock et Dixon y firent de l'eau, puis voguèrent vers la Terre des États, au sud-est de la Terre de Feu, et y restèrent quelque temps, faute de pouvoir se procurer nulle part des rafraîchissemens, excepté de l'eau. Ils eurent ensuite un assez beau temps, et, continuant leur navigation sans toucher à aucun endroit et sans rien rencontrer qui fût digne de remarque, ils jetèrent l'ancre le 25 mai dans la baie de Karakakousa, à Owhyhée, une des îles Sandwich.

Les naturels entourèrent en grande foule les Anglais, et se livrèrent avec eux à un commerce d'échange sur une variété d'articles. Ces insulaires furent néanmoins très importuns, et, d'après les feux qu'on observa pendant la nuit sur tous les points de l'île, on jugea qu'ils avaient des intentions hostiles, ces feux étant le prélude de prières à leurs

dieux pour leur succès dans la guerre. On pensa également qu'il serait impossible aux deux navires de faire de l'eau sans une forte garde, que l'on ne pourrait épargner, et qui, selon toute apparence, occasionerait des querelles sans fin, ces sauvages pouvant croire que les deux vaisseaux venaient venger la mort du capitaine Cook, lequel avait été tué dans ce même lieu; mais il n'en était rien. On sut bientôt que le véritable motif de suspicion des indigènes était l'absence de leurs chefs, engagés dans une guerre contre une île voisine.

Un chef subalterne, qui se détacha de la multitude, annonça aux Européens que le vieux roi Terreoobou était mort, et que Maiha-Maiha était son successeur. Le jour suivant on s'arrêta en dehors de la baie à une distance d'environ trois lieues, pour acheter des cochons, du plantain, du taro et autres objets alimentaires, lesquels devinrent si efficaces, que les malades à bord, après en avoir mangé, rétablirent promptement leur santé.

Le 1er juin 1786 on mouilla dans une baie à Woahou, une autre des îles du groupe [1], et on y fut très bien accueilli par les habitans; mais les rafraîchissemens étaient rares, et l'eau si difficile à obtenir qu'on fut obligé de recourir aux natu-

[1] Owhyhée, la plus considérable des Sandwich, se trouve la première du côté du sud et de l'est; les autres courent presque dans la direction du nord-ouest.

rels en leur donnant des aiguilles et d'autres bagatelles en paiement, d'après la quantité fournie par chacun des canots. On se rendit ensuite à une autre des îles du groupe, nommée *l'île Oneehow*, et le 8, on laissa tomber l'ancre dans la baie de Yam, où l'on trouva des fruits, surtout des ignames ou patates excellentes, des légumes et des cochons, que vendit le principal chef, Abbenooe, qui montra une grande amitié pour les Anglais, se souvenant d'avoir vu le capitaine Portlock avec le capitaine Cook. Le même chef envoya aussi chercher de plus amples provisions à l'île d'Atoui, lorsque arrivèrent plusieurs doubles canots envoyés en présent par le roi ou chefs. En échange de ces provisions, celui-ci reçut divers cadeaux des équipages, ainsi que leur ami Abbenooe, qui se donnait beaucoup de mouvement en faveur des Anglais, lesquels s'en séparèrent à regret, le 13 du même mois de juin, pour aller sur les côtes d'Amérique.

Le 19 juillet on entra sur ces côtes dans la rivière de Cook; et tandis qu'on cherchait un bon ancrage, on fut bien étonné d'entendre le bruit d'une arme à feu. Bientôt après, un certain nombre de Russes vinrent à bord, accompagnés de quelques Indiens; mais personne de l'équipage ne comprenant la langue ni des uns ni des autres, on ne put en obtenir aucune information satisfaisante. Le pays est ici extrêmement montagneux, et les hau-

teurs les plus éloignées sont couvertes de neige; celles des montagnes qui en s'abaissant se rapprochent le plus du rivage sont garnies de pins, de bouleaux et d'autres arbres, ainsi que de buissons. Les montagnes les plus éloignées de la mer sont si élevées que leurs sommets se perdent dans les nues, et l'immense quantité de neige qui les couvre entièrement offre à l'œil l'image d'un hiver perpétuel.

L'endroit que l'on apercevait dans le voisinage de la mer était cependant humide et désagréable, le terrain nu, et l'aspect de tout le canton d'une stérilité repoussante. La plupart des naturels avaient fui de leurs huttes, alarmés peut-être par les Russes; on aperçut plusieurs ours, mais à une trop grande distance pour pouvoir tirer avec succès sur eux. On trouva deux veines de charbon fin qui brûlait très bien, et le lieu où l'on était fut en conséquence appelé *le havre de Charbon* ou *Coal-harbour*. Ce havre est situé par 59 degrés 28 minutes de latitude nord, et 15 degrés de longitude ouest.

Les indigènes paraissent nomades; ils errent, suivant leur commodité ou leur inclination, divisés par tribus, ou du moins reconnaissant des chefs qui président aux échanges. Leurs armes sont des lances, des arcs et des flèches. La chair des animaux qu'ils tuent leur sert de nourriture, et ils se couvrent de leur peau. Il serait naturel de sup-

poser que les peaux des plus grands animaux, tels que les ours, les loups, sont celles qu'ils choisissent de préférence pour se vêtir, mais c'est le contraire: la plus grande partie des habits qu'ils portent sont faits de peaux de marmottes proprement jointes ensemble, et un manteau est souvent fait de plus de cent peaux.

Ces sauvages sont d'une taille moyenne et bien proportionnés; leurs traits sont réguliers, mais leur visage est tellement imprégné de crasse et d'ordure, qu'il est impossible de juger de leur véritable couleur. Celui d'entre eux dont le visage et les cheveux sont le plus fortement empreints de graisse et de suie est regardé comme l'homme qui a la meilleure tournure. Le nez et les oreilles sont ornés de grains de verre, et ceux qui n'en possèdent point y suppléent par des dents. Ils ont aussi une fente parallèle à la bouche, coupée au-dessous de la lèvre inférieure, et qui est ornée à peu près de la même manière que le nez et les oreilles; mais cette dernière parure est plus spéciale aux riches, et les naturels ont un grand respect pour la femme qui s'est ainsi défigurée.

Du havre du Charbon, les Anglais firent voile pour s'arrêter un peu plus loin à la vue d'un simple canot, ensuite de plusieurs autres, remplis de naturels qui vinrent offrir des peaux de loutre de mer et d'autres fourrures, avec du saumon

séché et des racines, seules provisions que présentât le pays. Ces sauvages se comportèrent d'une manière amicale, excepté quelques-uns qui commirent différens larcins dont le peu de valeur empêcha d'y faire attention. Un chef, âgé, en venant faire visite au capitaine Dixon, l'informa qu'ils avaient livré aux Russes une bataille dans laquelle ceux-ci avaient eu le dessous, et il ajouta que, d'après la différence de l'habillement, ce devait être une autre nation. Un second chef essaya d'engager les Anglais à faire la guerre à ces étrangers, proposition que le capitaine éluda de son mieux.

Au havre que le capitaine Dixon appela *le havre de Mulgrave,* en l'honneur du lord de ce nom, et qui est situé par 59 degrés 32 minutes de latitude nord, et 140 degrés de longitude ouest, on nota un grand nombre de petites îles basses, totalement couvertes de pins entremêlés de noisetiers et de différentes sortes d'arbrisseaux; on vit beaucoup d'oies et de canards sauvages. Les habitans n'étaient pas moins sales que ceux des parages voisins. Ils aiment à se peindre le visage de différentes couleurs, de sorte qu'il n'est pas aisé de découvrir quel est leur teint naturel. On parvint cependant à engager une femme à se laver le visage et les mains. Le changement que cette ablution produisit sur sa figure devint extrême. Son teint avait toute la fraîcheur et le coloris des laitières anglaises, et l'incarnat de la

jeunesse qui brillait sur ses joues, contrastant avec la blancheur de son cou, lui donnait un air charmant. Ses yeux étaient noirs et d'une vivacité singulière; elle avait les sourcils de la même couleur et admirablement bien arqués. Son front était si ouvert, que l'on pouvait y suivre les veines bleuâtres jusque dans leurs plus petites sinuosités. Enfin, elle aurait pu passer pour une beauté, même en Angleterre; mais par malheur elle avait payé tribut à la coutume barbare de se faire, dans la partie épaisse de la lèvre inférieure, une ouverture dans laquelle était insérée une pièce de bois de forme elliptique, et d'environ un demi-pouce d'épaisseur.

La langue parlée est ici grossière et difficile à prononcer. Elle n'a point de terme pour exprimer les nombres au-delà de dix. Les habitations sont très misérables et très sales: dans un coin sont les restes des viandes qui ont servi aux repas, et dans un autre les amas de poissons gâtés, les morceaux de viande puans, la graisse, l'huile, etc. En un mot, cet ensemble montrait dans quel état de misère l'homme peut exister; et cependant ces sauvages paraissaient heureux.

Ils aiment singulièrement à mâcher une plante qui paraît être une espèce de tabac, à laquelle ils mêlent ordinairement de la chaux, et quelquefois l'écorce intérieure du pin. La manière dont ils dis-

posent de leurs morts est digne de remarque. Ils séparent la tête du corps, et, après les avoir l'un et l'autre enveloppés de fourrures, ils enferment la tête dans une boîte carrée, et le corps dans un coffre oblong, à chaque coin duquel est fixé un gros pieu en terre. La boîte mise auprès est ornée de coquillages ou incrustée de dents. Elle est en outre peinte de différentes couleurs; mais les pieux sont toujours blancs.

En quittant cette plage, on forma le dessein de gagner le détroit du Prince Guillaume; mais un vent contraire, qui régna quelque temps, obligea d'y renoncer. Le 23 septembre, après d'inutiles efforts pour découvrir un havre convenable, et ne pouvant atteindre le détroit du Roi George, ni aucun autre lieu voisin, à cause du mauvais temps et des dangers que présentait une multitude de petites îles, les deux vaisseaux revirèrent enfin de bord, et prirent le large pour retourner aux îles Sandwich, et y passer l'hiver, sauf à revenir au printemps prochain.

Le 14 novembre 1786, on découvrit le sommet de la haute montagne d'Owhyhée, couvert de neige, et l'on employa deux ou trois jours à côtoyer l'île, les naturels apportant aux vaisseaux une variété d'articles pour les échanger contre des clous et des colifichets Le premier maître du *Roi-George* rapportant qu'une baie où l'on se proposait de jeter

l'ancre n'offrait pas un bon ancrage, on dut renoncer à ce dessein. Pendant que l'on avait cherché à l'accomplir, les deux vaisseaux s'étaient procuré une grande quantité de cochons, poules, oies sauvages, fruits à pain, plantain et autres articles; car les naturels avaient beaucoup trafiqué, en commettant toutefois bon nombre de petits vols, même à la face des matelots, avec une dextérité presque inimitable. Pendant plusieurs jours les deux bâtimens continuèrent à louvoyer, en touchant aux îles Mowée et Marotoi, pour se pourvoir de rafraîchissemens, en recevant des visites, jusqu'au 30 novembre, où l'on se dirigea vers la baie du *Roi-George*, à l'île de Whoaboo : on y jeta l'ancre avec sûreté, après avoir éprouvé plusieurs coups de vent.

Ici les Anglais trouvèrent le tabou en pleine vigueur, et l'on sait que le tabou est une sorte de sequestre apposé sur tous les objets. Il fallut donc solliciter la faveur du roi pour obtenir qu'il levât la défense. A cet effet un présent lui fut envoyé; on en fit également parvenir un à un prêtre, dont on avait fait connaissance précédemment, lequel vint rendre visite aux Anglais, en tenant à la main un cochon et du plantain, ce qui, dans ces îles, est un signe d'amitié. Le présent fut bientôt suivi de la visite du roi Taheeterre, lequel, accompagné de tous les chefs, vint lever le tabou. Le prêtre se

faisait remarquer par la grande quantité qu'il buvait d'ava ou de jus yava, boisson pour laquelle il avait deux hommes constamment occupés auprès de lui à mâcher la racine, qui, avec leur salive, compose ce singulier breuvage, selon nous si nauséabonde. Le yava est une racine qui ressemble à la liguorice, en forme et en couleur. Il n'y a que les chefs et les prêtres qui aient permission d'en user, et jamais ils ne se donnent la peine de la mâcher eux-mêmes : ils laissent ce soin à des domestiques. Ceux-ci commencent à en mâcher une suffisante quantité, et lorsqu'elle est bien mastiquée, elle est mise dans un vase en bois, disposé à cet effet : on y ajoute un peu d'eau, puis on passe le tout à travers un linge, et, comme le vin d'Europe, cette liqueur forme ainsi, non pas seulement la boisson, mais le délice de toutes les parties de plaisir, de toutes les fêtes ou réjouissances, de toutes les assemblées publiques des chefs et des prêtres. Ses effets, cependant, sont très nuisibles; car l'yava cause en partie l'ivresse, ou plutôt la stupidité; et par l'usage qu'il en avait fait, le vieux prêtre dont nous venons de parler était extrêmement affaibli : son corps était couvert d'une teigne blanche, analogue à la lèpre, symptôme ordinaire du fréquent usage de l'yava dans les îles de la mer du Sud.

Le tabou fut remis en vigueur sans qu'aucune explication préalable eût été donnée, quoique plu-

sieurs canots fussent néanmoins venus, mais sans aucune femme, comme cela s'était pratiqué d'abord. On apprit ensuite que l'une d'elles avait été découverte sur le vaisseau le *Roi-George*, mangeant du porc, ce qui était un grave délit, en punition duquel on la saisit aussitôt qu'elle revint à terre, et on l'offrit en sacrifice aux dieux; car les sacrifices humains sont ici en usage comme dans presque toutes les îles de l'océan Pacifique, et c'est incontestablement la coutume la plus barbare qui s'y voie en vigueur.

Le 19 décembre on disposa les vaisseaux, qui, deux jours après, jetèrent l'ancre entre Attoui et Wymea, où l'on reçut la visite d'Abbenooe, l'ancien ami des Anglais, qui vint à bord avec deux canots chargés de provisions, et qui y resta deux ou trois jours, paraissant se plaire dans sa nouvelle habitation. Le roi vint également : c'était un homme très fort et très bien constitué, haut de taille, âgé d'environ quarante-cinq ans, et doué d'intelligence et de bon naturel beaucoup plus que ses sujets. Sa conduite envers les Anglais fut très amicale et très désintéressée.

Le jour suivant il revint, accompagné de son oncle, chef d'une grande importance, nommé Neeheow-nooa, le plus grand guerrier de toutes les îles, et estropié par de nombreuses blessures, ayant perdu un œil et vraisemblablement l'usage

de l'autre. Le chirurgien du vaisseau examina les plaies de ce nouvel Achille, et lui donna des instructions sur la manière de se conduire à l'avenir pour éprouver moins de douleur.

Le 5 janvier 1787, on prit, aux alentours du *Roi-George*, un goulu de treize pieds et demi de long, de huit pieds et demi de large, et de six pieds de foie: quarante-huit jeunes, d'environ chacun huit pouces de longueur, se trouvaient dans son corps, ainsi que deux tortues entières, du poids de soixante livres chacune; il s'y trouvait aussi plusieurs petits cochons et une grande quantité d'os : de sorte que la voracité de ce poisson doit passer pour inconcevable. Le jour suivant, le roi fit une seconde visite. Il amenait avec lui son fils aîné, joli garçon d'environ douze ans, nommé Taaevée : cela indiquait une visite d'adieux, sa majesté étant sur le point de quitter l'île pour quelque temps, et laissant toutefois des ordres, avec Abbenooe, afin que ses amis les Anglais ne manquassent de rien dans l'île durant son absence. Il partait accompagné de son oncle le guerrier, qui, en reconnaissance des soins que lui avait donnés le chirurgien, lui présenta un double canot rempli de cochons, pour lesquels le vétéran ne voulut aucune récompense. Depuis ce temps jusqu'au 10, les équipages furent occupés à chercher du bois, de l'eau, des provisions et tout ce dont ils avaient

besoin; et alors, quittant cet ancrage, on se rendit dans la baie de Yam, à l'île d'Oniehow, où, après quelques excursions, on repartit pour la baie de Wymoa, dans l'île d'Attoui. Ici deux chefs déployèrent leur dextérité à la demande du capitaine Portlock, dans l'usage de leurs lances: tous les spectateurs furent saisis d'étonnement et de crainte au danger que les deux combattans couraient dans cet amusement.

L'île d'Attoui est généralement unie; son sol est une terre rouge, humide et légère, qui, bien cultivée, doit être productive. Atappa est, dans cette île, un assez grand village, situé derrière une longue rangée d'arbres, cocotiers et noisetiers, qui offrent aux habitans un ample abri contre la chaleur du soleil; dans le terrain marécageux (et il y en a une bonne partie) on cultive la canne à sucre et le taro. Le cimetière, entouré d'arbres, est d'une forme quadrangulaire, sur le penchant de la colline. La rivière n'a pas cent verges dans sa plus grande largeur; elle coule en un ruisseau calme et limpide, excepté dans les temps de pluie, où le volume de l'eau est plus bruyant et plus bourbeux.

Le 3 mars on leva l'ancre et l'on fit voile de nouveau pour la côte d'Amérique. Le 24 avril on aperçut l'île Montagu, et l'on mouilla dans le havre, où il existe un abri suffisant contre les coups de vent. Dans la soirée, plusieurs canots s'appro-

chèrent des deux bâtimens : il y avait dans chacun deux ou trois hommes qui paraissaient ravis de pouvoir offrir quelques chiens à bord. Les équipages commencèrent à siffler et à crier *towzer ! towzer ! ici ! ici !* ce qui occasiona une grande surprise aux visiteurs, qui ne pouvaient s'attendre à ce peu de mots des Anglais, et à cette manière d'appeler ces animaux. On employa des bateaux à chercher du bois et de l'eau, à ramasser du poisson, à prendre à la chasse des ducs et des oies sauvages qui se trouvaient en petit nombre. Le pays était couvert de neige : plusieurs traces de pas humains dans les bois prouvèrent que les Russes y étaient venus. Le temps continua à être variable. Plusieurs tentatives infructueuses eurent lieu pour aller dans le détroit du Prince Guillaume, et comme on ne vit qu'un ou deux habitans errant çà et là, on n'eut pas d'occasion de trafiquer avec eux.

Le capitaine Dixon fit une excursion dans le détroit avec ses bateaux, et recevant quelques avis des naturels sur un vaisseau qui était venu là, il continua ses recherches pendant plusieurs jours, et à la fin il rencontra un vaisseau appelé *Nootka*, venant du Bengale, et commandé par le capitaine Meares, lequel vaisseau avait passé l'hiver dans la baie dite de *Snug-Corner-Cove.*

Le scorbut avait fait de terribles ravages sur ce bâtiment : presque tous les officiers et beaucoup

de matelots en étaient morts, de sorte que le capitaine était pour ainsi dire le seul qui pût se promener sur le tillac. Bientôt, avec son premier contre-maître, il visita les vaisseaux, y reçut un accueil cordial, et tous les secours dont il avait besoin et qu'on pouvait lui procurer. On sut de lui qu'il n'y avait ici que très peu de fourrures à se procurer, que plusieurs vaisseaux de l'Inde avaient déjà paru sur cette côte pour y trafiquer, et qu'on en attendait deux ou trois autres le mois suivant pour le même objet. Ses avis déterminèrent nos voyageurs à se séparer pour explorer diverses parties de la côte, afin de s'y trouver avant leurs rivaux, *la Reine Charlotte* voguant vers le détroit du Roi George, et MM. Hayward et Hill vers la rivière de Cook, dans le long bateau du *Roi-George*, vaisseau qui devait rester à l'endroit où il se trouvait dans ce moment.

Le 13 mai plusieurs canots visitèrent les Anglais. Dans l'un était un chef de grande importance, nommé Sheenaawa, dont les compagnons étaient, comme tous les autres, de déterminés voleurs, exerçant leur adresse et faisant leurs tours avec une activité extraordinaire. Ils dansaient, chantaient, riaient et détournaient l'attention des matelots de toutes les manières possibles, tandis qu'adroitement leurs mains dérobaient sur les ponts tout ce qu'elles pouvaient saisir, de sorte que

littéralement ils riaient à la face des matelots en même temps qu'ils les dévalisaient. Pendant que *la Reine-Charlotte* et le long bateau étaient en mer, *le Roi-George* faisait un commerce d'échange à Hinchinbroke-Cove. L'aspect de la terre semblait ici un peu triste, étant couverte de beaucoup de neige. Peu de naturels apportèrent des fourrures : ils dirent aux Anglais que, comme l'été approchait, on trouverait du saumon dans les ruisseaux d'eau douce, que le voisinage en offrait un assez grand nombre. Quelques-uns des bateaux furent envoyés pour trafiquer et réussirent assez bien, mais ils souffrirent aussi des vols continuels qui étaient parfois accompagnés de menaces, si l'on tentait de résister aux pillards.

Le 9 juin 1787 *le Nootka* quitta son ancrage précédent, où il avait été retenu par les glaces, et vint droit au *Roi-George*, quand l'équipage de celui-ci allait lui prêter secours. Deux jours après, le long bateau était de retour de la rivière de Cook avec une assez bonne cargaison : il reçut des ordres pour s'y rendre de nouveau, le 20 juillet suivant. Le 19 juin *le Nootka* fit voile. Le 20 le chirurgien prit les invalides qui se trouvaient sur le rivage, et leur fit faire une excursion. L'usage de la bière de spruce ou de pin, qui fut brassée en abondance, les rétablit promptement. Dans la soirée, on aperçut deux bateaux indiens et plusieurs canots

dans lesquels étaient environ vingt-cinq naturels, qui vinrent près du vaisseau le lendemain matin. Le chef, nommé Taatucktellingnuke, était paralytique d'un côté, avait une longue barbe et paraissait âgé d'environ soixante ans. Son pays s'appelait Cheeneeccock : il était situé vers la partie sud-ouest du détroit. Ce chef parut affectueux : il fit au capitaine Portlock, présent d'une peau et d'un peu de saumon, et on ne put le contenter qu'en lui laissant prendre avec lui deux matelots pour la nuit pendant qu'il laissait trois de ses gens pour otages. Les deux matelots furent bien traités par ce vieux chef et ramenés à bord à l'expiration du délai qui avait été convenu.

Le 11 juillet on jeta fréquemment la seine, et à chaque coup on ne prenait pas moins de deux mille saumons, de manière que les vaisseaux en eurent bientôt plus qu'ils n'en désiraient. Le long bateau revint le 21, mais avec moins de succès que dans son voyage précédent. Le 26 on fit voile de ce lieu.

Les naturels, en général, sont ici petits de taille; ils ont la face et le nez plats, les jambes mal conformées, mais de bonnes dents et de bons yeux. Ils portent longs leurs cheveux, qui sont de couleur noire et droits : on les coupe très courts à la mort d'un parent, ce qui paraît la seule manière de porter le deuil. Les hommes et les femmes diffèrent un peu en apparence; les deux sexes aiment à l'excès

les ornemens et sont pourtant très sales sur leur personne, au point que, quand ils sont pressés par la faim, ils dévorent la vermine qui abonde sur leur tête. Les hommes sont remplis d'attentions pour les femmes, mais ils en sont jaloux. Leurs habitudes au vol semblent fixées, le plus adroit étant le plus estimé et recevant le plus de louanges de l'exercice de ses talens. Ils se distinguent aussi par un costume fantastique, lequel, en appelant l'attention des spectateurs, donne à celui qui le porte de nouvelles occasions d'exercer ses mains à leurs dépens. Ces naturels vivent de la chair de tous les animaux quelconques que le hasard amène sur leur passage : cette nourriture arrive en supplément à celle du poisson qui est séché au soleil ou rôti au feu, lorsqu'il est mangé frais.

Leurs habitations d'hiver sont très incommodes, n'ayant que de quatre à six pieds de haut, dix pieds de long, huit de large, et étant construites de planches très minces : ces huttes renferment un grand nombre d'individus qui y vivent pêle-mêle. En été ils courent çà et là, selon que leur penchant et la nécessité les pousse, cherchant un abri temporaire sous les branchages des arbres, à l'aide de leurs canots.

Le 3 août 1787 on avait fait quelques progrès par suite du changement de vent. Le 6 les vaisseaux furent suivis par un grand bateau indien qui

portait douze naturels, dont la langue et les manières étaient bien différentes de celles des naturels du détroit du Prince-Guillaume : on se procura d'eux quelques peaux, mais qui n'étaient point préparées comme celles du détroit. À l'approche de la nuit, ces sauvages désirèrent avoir avec eux, sur le rivage, un des matelots jusqu'au lendemain, et il s'y rendit, deux otages étant laissés sur les vaisseaux pour sa sûreté : le jour suivant, ces Indiens revinrent avec lui. Leurs habitations semblaient être au pied d'une montagne près d'un ruisseau d'eau fraîche : ce n'était qu'une résidence temporaire, et ils possédaient à peine de quoi trafiquer. Dans le même temps le long bateau fut expédié pour chercher des fourrures près du cap Edgecombe. Joseph Woodoock, un des matelots, dormait encore sur le rivage avec les naturels, dans une baie près du vaisseau.

Le 8 deux grands bateaux visitèrent les Anglais, avec vingt-cinq hommes, femmes et enfans, à bord. lesquels, bien différens des autres visiteurs, furent très honnêtes, et qui, invités à dîner dans la cabine, lorsqu'ils goûtèrent la cuisine anglaise, la trouvèrent si bonne, que les plats furent vidés en un clin d'œil, et qu'il fallut de nouveau les remplir. Ces naturels partirent dans la soirée, très satisfaits de leur visite, et promettant de revenir commercer avec leurs nouveaux amis.

Le 11 août une nouvelle tribu visita les Anglais : elle venait de l'est avec au moins le même nombre de personnes. Quatre jours après le long bateau était de retour, ayant assez bien réussi, nonobstant quelques actes d'hostilité que le détachement avait été obligé de repousser contre les Indiens. Une autre bande arrivée du nord-ouest parut très adonnée au vol : rien ne pouvait lui échapper, et lorsqu'on découvrait les voleurs ils étaient si impudens, que souvent ils menaçaient ceux qu'ils venaient de dépouiller. Les hommes avaient la taille des Européens, un aspect mâle et sauvage, se servant de poignards et de longues lances, provoquant aisément et toujours prêts à se livrer à la colère. Les femmes, à cet ancrage que l'on nomma le *havre de Portlock*, se défigurent, comme les autres sauvages des côtes voisines, en se faisant une incision à la lèvre inférieure, dans laquelle elles portent un morceau de bois d'une forme ovale, et d'une largeur qui augmente avec l'âge, de manière qu'il y en avait d'aussi grosses qu'une saucière à thé. Le poids de cet embarras tire la lèvre en bas, découvrant ainsi toute la mâchoire inférieure, spectacle aussi repoussant qu'il doit être incommode [1].

[1] La manière de porter ce bizarre ornement varie : aux îles de la Reine Charlotte, qui s'étendent du 51e degré 48 minutes au 54e degré 24 minutes de latitude nord, et du 130e degré au 133e de-

Le 22 août on fit voile de cette côte, après un succès assez notable dans le commerce d'échange. Le 28 septembre on arriva devant Owhyhée, la principale des îles Sandwich: plusieurs canots s'approchèrent aussitôt des deux bâtimens, avec lesquels s'ouvrit un trafic animé de cochons et de toutes sortes de rafraîchissemens. A l'île d'Attoui on apprit que *le Nootka* et *la Reine-Charlotte* y avaient paru, et qu'ils avaient laissé des lettres pour *le Roi-George*. Après s'être procuré tout ce dont il avait besoin, le capitaine Portlock se dirigea vers la Chine avec sa cargaison de fourrures. Le 4 novembre il vit Saypan et Tinian, deux des îles des Larrons, et le 21 il jeta l'ancre dans la rade de Macao, où il trouva le capitaine Dixon, duquel nous allons maintenant rapporter la relation.

Après s'être séparée du *Roi-George*, *la Reine-Charlotte* longea quelque temps la côte, jusqu'à l'heure où, voyant une apparence d'îlot, elle dépêcha un bateau qui trouva un excellent havre, où bientôt après elle jeta l'ancre. Plusieurs canots vinrent chargés de peaux, que l'on acheta, mais en

gré 30 minutes de longitude ouest, cet ornement est général parmi le sexe indifféremment, au lieu que dans l'entrée de Norfolk, il n'y a que les femmes d'un rang supérieur qui s'en parent.

A l'un et l'autre de ces endroits les jeunes hommes n'ont pas de barbe : ils se l'arrachent tous jusqu'à un âge avancé, où ils la laissent alors pousser.

moins grand nombre qu'on n'avait d'abord pensé. On vit environ soixante-dix naturels. Le havre, qui est bon, fut appelé *port Mulgrave:* il est situé par 59 degrés 30 minutes de latitude nord, et 140 degrés de longitude ouest. La langue de ce peuple diffère entièrement de celle des naturels du détroit du Prince Guillaume ou de la rivière de Cook, étant extrêmement rude et difficile à prononcer. Le mode suivant lequel on dispose ici les morts est remarquable : la tête est séparée du tronc; on enveloppe le tout de fourrures; on met la tête dans une boîte, et le corps dans une caisse oblongue, et l'on conserve ainsi le tout avec assez de soin.

Le 4 juin on quitta ce lieu, et l'on se dirigea vers le sud ; on aperçut à une certaine distance un havre, que les bateaux chargés de l'examiner reconnurent s'étendre assez loin, et contenir un certain nombre d'abris ou enfoncemens très propres à l'ancrage : on le nomma le *détroit de Norfolk*. Les indigènes, dès l'abord, se montrèrent très polis et se conduisirent convenablement; mais bientôt ils devinrent importuns et voleurs, presque autant que leurs frères du voisinage. Leur nombre dépassait quatre cent cinquante, y compris les femmes et les enfans. Ils avaient beaucoup de ressemblance avec les indigènes du port Mulgrave, leur face étant peinte de même, et les lèvres des femmes

distordues de la même manière. L'un des chefs portait une chemise blanche à laquelle il attachait un très grand prix : c'était une chemise espagnole provenant d'un vaisseau de cette nation qui avait touché à cette côte en 1775. Ici le commerce d'échange ne fut pas très animé. Une crique assez étendue reçut le nom de *port Banks,* en l'honneur du savant compagnon de Cook. On continua les échanges avec un succès varié.

Le 1er juillet 1787 on vit une île, et bientôt après on fut entouré d'Indiens qui, après avoir satisfait leur curiosité en examinant le vaisseau, commencèrent un trafic d'échange qui, en quelques heures, les débarrassa de toutes leurs fourrures. Presque chaque jour de nouvelles tribus visitèrent le vaisseau, enchantées des marchandises européennes qu'elles troquaient avec joie contre des fourrures. La demeure des insulaires était très fortifiée, ressemblant à un heppah ou place-forte de la Nouvelle-Zélande; et, d'après quelques circonstances qui transpirèrent, le capitaine Dixon fut tenté aussi de croire qu'ici les naturels étaient anthropophages comme les Nouveaux-Zélandais. Les traficans jugèrent bientôt qu'il valait mieux faire des échanges en divers lieux que de rester à la même place.

En conséquence on navigua vers l'est: onze canots suivirent le bâtiment le 24 juillet, avec cent

quatre-vingts personnes; mais la curiosité était leur motif dominant, elles n'avaient rien à vendre. Cinq jours après on ne vit pas moins de deux cents individus, hommes, femmes et enfans, qui vinrent dans dix-huit canots satisfaire leur curiosité, nombre qui sur cette côte rarement se trouve réuni en une communauté. Le chef avait l'aspect le plus sauvage qu'il fût possible : tout son extérieur le désignait suffisamment comme le chef d'une tribu de cannibales. Il était d'une moyenne stature; son corps était maigre et fluet, et quoique mince et desséché, il avait la démarche ferme et hardie, les membres forts et musculeux; ses yeux larges et louches brillaient d'un feu très vif dans le fond de leurs orbites : son front était profondément ridé, autant par l'âge que par un refrognement habituel, ce qui, joint à un long visage, à des joues creuses et à des os proéminens, en faisait une figure assez formidable. Cependant cet individu se comporta fort bien envers les Anglais, et, au moyen d'un présent ou deux, il devint leur ami.

Le 1er août le capitaine Dixon fit ses préparatifs pour rejoindre *le Roi-George* dans le détroit de ce nom, et naviguant dans ce dessein, le 8 il rencontra *le Prince-de-Galles* et *la Princesse-Royale*, deux autres vaisseaux frétés par les propriétaires du *Roi-George* et de *la Reine-Charlotte*. Il apprit de ces deux nouveaux bâtimens que *le Roi-George*

n'était plus dans le détroit, et il fit voile en conséquence pour les îles Sandwich.

Cette côte d'Amérique que le capitaine venait de visiter offre sur sa vaste étendue une longue suite de forêts de pins et de sapins, entremêlés d'aunes, de bouleaux et de noisetiers; les vallées sont ornées de groseilliers, de fraisiers et d'une grande quantité de buissons. Le sol des montagnes est un composé de mousse pourie et d'arbres ruinés, qui, entraînés par leur chute avec celle des neiges au fond des vallées où ils se mêlent à un sable léger, forment un terreau dans lequel les végétaux anglais pourraient croître avec un peu du secours de l'art. Le nombre des indigènes, depuis la rivière de Cook jusqu'au détroit du Roi George, est d'environ dix milles; mais la contrée doit être bien clair-semée d'habitans, à cause des guerres continuelles qu'ils se font entre eux.

Le 2 septembre le capitaine Dixon arriva devant l'île d'Owhyhée, et, après s'y être procuré des rafraîchissemens, il appareilla pour Whahou, autre île du groupe Sandwich, où il fut visité le jour suivant par Abbenooe et le roi, sur l'ordre duquel l'équipage reçut d'abondantes provisions de bois, d'eau et d'alimens, dont il avait un extrême besoin, plusieurs des matelots se trouvant dangereusement malades du scorbut. On vogua ensuite vers l'île d'Attoui, dont les chefs demandèrent par-

ticulièrement des nouvelles de leur ami *Popote* (Portlock), et témoignèrent le désir de contribuer de tout leur pouvoir à fournir au vaisseau tout ce dont il aurait besoin, chacun d'eux apportant au capitaine, avec une libéralité aussi grande qu'inattendue, toutes les provisions nécessaires, et que l'on payait dignement aussi en haches, scies, aiguilles et autres instrumens en fer aux hommes, de même qu'en boutons, chapelets et toutes sortes d'ornemens aux femmes.

Le 18 septembre le capitaine Dixon fit voile pour la Chine, et jeta l'ancre à Macao le 9 novembre, où son bâtiment étant rejoint par *le Roi-George* comme on l'a dit plus haut, leur rencontre fut extrêmement agréable. Le capitaine Portlock se montra aussi joyeux que surpris à Canton de revoir son vieil ami Tiaana, des îles Sandwich, lequel ne fut pas moins charmé de retrouver le capitaine, qu'il embrassa très cordialement. Aussitôt que ses transports de joie eurent cessé, le capitaine lui fit plusieurs questions sur le peuple des îles, et Tiaana lui dit qu'il avait accompagné le capitaine Meares, lequel l'avait confié aux soins de son premier contre-maître, M. Ross, à qui il était tendrement attaché. Durant son séjour à Canton, Tiaana fut conduit dans tous les lieux dignes de remarque. On l'habilla convenablement : il avait un

chapeau de plumes, et pour montrer que c'était une personne de rang, il tenait une lance à la main. Ensuite, sur l'indication de M. Ross, il porta une veste légère de satin et une paire de pantalons. Il se rendait fréquemment dans les lieux où l'on célébrait un culte public; il s'y conduisait avec la plus grande décence, accompagnant les fidèles, s'agenouillant et se levant comme eux, et comme s'il y avait été accoutumé toute sa vie. Quelques-unes des coutumes chinoises lui déplurent beaucoup, et durant le voyage il fut près de jeter le pilote à la mer pour une offense imaginaire ou réelle.

Il montra cependant un caractère doux, et fréquemment de l'humanité aussi bien que de la générosité. Étant un jour à une fête donnée par un des capitaines à Macao, sa compassion fut excitée fortement, après le repas, en voyant en grand nombre de pauvres gens qui entouraient le vaisseau et qui demandaient l'aumône. Il sollicita de son hôte la permission de leur donner quelque peu de nourriture, ajoutant que c'était une honte de laisser ce pauvre peuple manquer d'alimens, et que dans son pays il n'y avait pas de mendians. A sa demande on réunit les morceaux de pain épars sur la table, et il les distribua le plus également qu'il put.

Tiaana avait une taille d'environ six pieds deux

pouces anglais, il était extrêmement bien conformé, mais un peu corpulent; il avait une contenance agréable et animée, de beaux yeux, et des traits aussi expressifs qu'enjoués. Il était universellement aimé, et, avant son départ pour Attoui, les négocians à Canton lui fournirent des taureaux, des vaches, des moutons, des chèvres, des lapins, des poules, des coqs, outre toutes sortes de graines qu'il pourrait semer dans son île; on y ajouta toutes les indications propres à les y faire réussir et prospérer. Les meilleures peaux de la cargaison des deux navires furent livrées à la Compagnie des Indes orientales, moyennant 50,000 dollars, tandis que les autres d'une qualité inférieure furent vendues aux Chinois, et les deux bâtimens reçurent en retour chacun une cargaison de thé.

Le 6 février 1788 ils descendirent la rivière de Canton, et un jour ou deux après quittèrent Macao. Le 20 ils aperçurent l'île de Pulo-Sapata, à la distance de quatre lieues, et le 25 les îles d'Aramba. Trois jours ensuite le chirurgien de *la Reine-Charlotte* mourut. Le 30 mars les deux vaisseaux se séparèrent et firent voile de leur mieux pour l'île Sainte-Hélène, où *le Roi-George* arriva le 13 juin, et *la Reine-Charlotte* le 18. Enfin le premier atteignit l'Angleterre le 22 août, et le second le 17 septembre suivant. Le voyage fut

heureux, et quoique le profit n'eût pas été considérable, on n'avait rien perdu, ce qui, dans une nouvelle spéculation commerciale, n'est pas une circonstance indifférente.

FIN DU VOYAGE DE PORTLOCK ET DIXON.

BLIGH.

VOYAGE A LA MER DU SUD.

(1787-1789.)

Le voyage qui fut entrepris dans la mer du Sud en 1787 par le lieutenant Bligh, au nom du gouvernement britannique, pour introduire aux Indes occidentales l'arbre à pain et d'autres plantes utiles, est peut-être la plus extraordinaire des expéditions maritimes, à cause des incidens dont elle fut semée et surtout par les horribles souffrances de la moitié de l'équipage, qui, à la suite d'une révolte à bord, se vit séparée violemment du vaisseau qu'elle montait, et jetée, avec le commandant lui-même, dans une chaloupe au milieu du Grand-Océan, avec la perspective d'une perte inévitable qu'elle eut devant les yeux pendant quarante-huit jours.

Ne voulant pas anticiper sur les événemens de cette navigation, nous allons simplement en offrir l'analyse abrégée, en conservant le récit à la première personne, afin d'identifier en quelque sorte le lecteur avec le voyageur.

Les négocians et planteurs anglais des Indes occidentales ayant présenté, dit Bligh, une requête

au roi tendant à introduire l'arbre à pain dans les îles de l'Amérique, Sa Majesté britannique acquiesça volontiers à leur demande. Le vaisseau choisi pour cette entreprise fut nommé le *Bounty*, et j'en obtins le commandement le 16 août 1787. Il était du port d'environ deux cent quinze tonneaux, et l'équipage se composait de quarante-six hommes.

Nos ordres portaient d'aller aux îles de la Société par le cap Horn : conséquemment il devint nécessaire de faire toute la diligence possible, vu que la saison était fort avancée; mais notre départ fut retardé forcément par des réparations qu'exigeait le vaisseau. Il était approvisionné pour dix-huit mois, et, outre les provisions ordinaires, on nous donna un supplément de beaucoup d'autres provisions, ainsi qu'une pacotille de ferrure et de quincaillerie.

Le 23 décembre 1787 nous appareillâmes, par un bon vent, avec la faculté de doubler le cap Horn s'il n'était pas trop tard, ou bien d'aller à Taïti par le cap de Bonne-Espérance. Le 4 janvier 1788 nous étions devant l'île de Ténériffe. Cette île, quoique hors du tropique, est néanmoins si près de la ligne des vents alizés, que les navigateurs venant de l'est y dirigent ordinairement leur course. La rade de Sainte-Croix est située par 28 degrés 28 minutes de latitude nord, 16 degrés de longitude ouest du

méridien de Greenwich, et du côté oriental de l'île, au bout d'une chaîne de montagnes escarpées, arides et fort élevées. L'île entière contenait 80 à 100,000 habitans : c'est une des plus productives du groupe des Canaries.

Ayant terminé nos affaires à Ténériffe le 10 janvier, nous remîmes en mer. Comme je voulais aller directement à Taïti sans m'arrêter nulle part, je réglai en conséquence la distribution des vivres. Le 19 mars nous arrivâmes à la hauteur du port Désiré sur les côtes de la Patagonie, et le 23 nous découvrîmes la Terre de Feu. Je me tins toujours au moins à six lieues de la côte, afin d'avoir un vent plus régulier, et de ne pas être exposé aux violentes rafales venant de la terre.

A la vue du port de la Nouvelle-Année près de la Terre des États, je fus tenté d'y relâcher; mais la saison avancée et la bonne santé de l'équipage me firent renoncer à tout rafraîchissement jusqu'à notre arrivée à Taïti.

Après avoir inutilement essayé de doubler le cap Horn, la violence des vents me força de renoncer à cette idée, et je me déterminai à faire voile, le 22 avril, pour le cap de Bonne-Espérance. Le 25 mars nous étions dans la latitude de 54 degrés 16 minutes sud, et dans la longitude de 57 degrés 4 minutes ouest.

Le 9 mai, nous touchions aux îles de Tristan

d'Acunha, par 37 degrés 12 minutes de longitude sud, et 13 degrés 23 minutes de longitude ouest. Le 22 nous arrivâmes au cap de Bonne-Espérance, où nous fîmes à notre vaisseau toutes les réparations nécessaires, et où j'eus soin de me procurer toutes les graines qui pourraient être utiles à Taïti.

Après trente-huit jours de station à la ville du Cap, nous remîmes à la voile, en nous dirigeant vers la terre de Van-Diémen. Le 28 juillet nous touchâmes à l'île Saint-Paul, par 38 degrés 39 minutes de latitude sud, 77 degrés 39 minutes de longitude est. Ici nous fîmes de l'eau et du bois, nous vîmes des arbres dont plusieurs avaient cent cinquante pieds de hauteur; nous apercûmes des aigles, des hérons, et une grande variété de perroquets. Il y avait généralement sur le rivage des preneurs d'huîtres et des mouettes, et, dans un lac, des canards sauvages. Nous vîmes aussi quelques baleines dans la baie. Nous trouvâmes des scorpions et des centipèdes, avec une multitude prodigieuse de fourmis noires d'un pouce de long. Le thé de la Nouvelle-Zélande croît ici en grande abondance, de sorte que nous le cueillions et l'apprêtions pour le boire en guise de thé; mais outre cela ses branches faisaient d'excellens balais.

Nous vîmes ensuite l'île des Pinguins, par 43 degrés 21 minutes 11 secondes de latitude sud, 147 degrés 33 minutes 29 secondes de longitude

est; puis les îles Marie, dont la plus méridionale est située par 43 degrés 16 minutes de latitude sud. On trouve ici un port très commode et à l'abri de tous les vents. On a aussi la baie de l'Aventure, qui est très vaste et très sûre pour les vaisseaux qui veulent faire du bois et de l'eau.

Continuant notre navigation, nous découvrîmes, le 19 septembre 1788, un groupe de petites îles de rochers, situées par 47 degrés 44 minutes de latitude sud et 179 degrés 7 minutes de longitude est, c'est-à-dire à environ cent quarante-cinq lieues à l'est des Trappes, près l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande. Tant que nous aperçûmes ces îles nous vîmes des pinguins et une espèce de mouettes blanches à queue fourchue. Le capitaine Cook suivit à peu près cette route en 1773, mais il ne découvrit pas ces îles. Je leur donnai le nom de mon vaisseau, et les appelai les *îles Bounty*.

Le 25 octobre, nous aperçûmes l'île Maitea, nommée *Osnabruck* par le capitaine Wallis qui en fit la découverte. Notre latitude était de 17 degrés 50 minutes sud, et notre longitude de 112 degrés 24 minutes est. Cette île est ronde et élevée : elle n'a pas plus d'une lieue dans sa plus grande étendue. Le côté du sud, où le penchant de la montagne est plus graduel, est le principal endroit qu'habitent les naturels; mais le côté du nord est si escarpé depuis le sommet jusqu'à la mer, qu'il ne saurait

rien leur fournir. Une vingtaine de ces naturels nous suivirent le long du rivage, en agitant de grandes pièces d'étoffe; mais le ressac était trop fort pour pouvoir communiquer avec eux. Le centre de l'île Maitea est par 17 degrés 53 minutes de latitude sud, et 1 degré 24 minutes de longitude est, depuis la pointe Vénus, à Taïti.

Le 26 octobre, après avoir couru 25 lieues depuis Maitea, nous aperçûmes la pointe Vénus, à *Taïti*. Notre traversée, depuis la terre de Van-Diémen, avait eu lieu en 52 jours.

Le vaisseau étant mouillé dans le port, nous fûmes inondés de visiteurs qui demandaient des nouvelles du capitaine Cook, nommé *Toute* par les naturels. Nous fîmes bientôt connaissance avec les bons Taïtiens. Le chef O-Tou, après m'avoir présenté sa femme, me toucha le nez avec le sien, manière de saluer de ce pays-là, et, afin de perpétuer notre amitié, il voulut que nous prissions le nom l'un de l'autre. Il avait déjà changé celui d'O-Tou pour celui de Tina, que je lui donnerai désormais.

Bientôt les liaisons entre nos gens et les indigènes furent générales, et il n'y avait pas un homme de l'équipage qui n'eût sa tyo ou bonne amie. On avait abondance de provisions fraîches; la gaîté brillait sur tous les visages. Je fis une visite dans l'intérieur de l'île, et me convainquis de sa richesse naturelle. J'allai voir le fils de Tina : le père

voulait que je me découvrisse les épaules devant lui, attendu que sans cela personne ne pouvait l'aborder. Je répondis que je pouvais me présenter au roi d'Angleterre de quelque manière que je voulusse quoiqu'il fût le plus grand roi du monde. Alors, tirant mon chapeau, il me jeta une pièce d'étoffe autour des épaules, et nous continuâmes notre chemin. Je fis ma visite au jeune prince, que je ne pus voir qu'à distance, une petite rivière nous séparant l'un de l'autre, et puis je revins au mouillage.

Tina me parla beaucoup de la société des Arréoys, composée de célibataires, et qui a pour but d'empêcher la trop grande population de l'île, en détruisant les enfans qui naissent parmi eux, et en se livrant à tous les excès du libertinage. Une femme qui faisait partie de cette société avait eu huit enfans détruits en naissant.

Chez des gens aussi peu fiers que les Taïtiens, dont les mœurs sont si simples et si naturelles, il est étrange de voir avec quelle rigueur on observe l'étiquette des rangs. J'ignore si aucune action, quelque méritoire qu'elle soit, peut y élever un homme au-dessus de sa naissance, à moins qu'il n'acquière assez de pouvoir pour s'arroger des dignités; mais je sais que tout enfant venant d'un earée ou chef, et d'une femme de basse classe, est voué à la mort.

Les Taïtiens sont très aisés dans leurs manières;

ils sont parfaitement honnêtes, sans formalités et sans empressement. Quand ils ont offert des rafraîchissemens, si on ne les accepte pas, ils ne songent point à les offrir une seconde fois; car ils n'ont point la moindre idée de cette espèce de refus cérémonial qui s'attend à une seconde invitation. De même, lorsque nous prenions congé, on ne nous sollicitait jamais de prolonger notre visite, mais nous nous en allions sans autres cérémonies que celles de nous dire adieu en nous séparant. Un autre avantage dont nous jouissions, et que l'on rencontre rarement dans les pays chauds, c'est qu'il n'y avait pas de moustiques à Taïti, quoique les habitans soient inquiétés par différentes espèces de mouches.

Le perruquier du vaisseau avait apporté avec lui une tête de plâtre, analogue à celle dont se servent les coiffeurs pour montrer les différentes manières d'arranger les cheveux. Comme elle avait des traits réguliers, et qu'elle était fort bien peinte, je lui dis de lui faire une coiffure. Il la frisa très élégamment, et par le moyen d'un bâton et d'une pièce d'étoffe il lui composa un corps. On répandit le bruit parmi les habitans que nous avions une femme anglaise à bord, et on fit retirer la multitude du gaillard d'arrière pour qu'elle pût paraître. La poupée fut ensuite montée et placée sur l'arrière du vaisseau : il y eut alors une acclama-

tion générale : on crut que la poupée était vivante, et l'on me demanda si c'était mon épouse. Une femme courut avec des présens d'étoffe et des fruits à pain qu'elle déposa à ses pieds. A la fin, ces bons Taïtiens s'aperçurent de la déception, mais ils continuèrent à s'en égayer, et la femme reprit ses présens, ce qui fit beaucoup rire à ses dépens.

Tina voulut me donner une fête. Il y eut des exercices à la lutte et des danses où les gestes et les mouvemens lascifs ne manquaient point. Un parti d'Arréoys eut son tour, et mit en jeu son privilége, qui est d'arracher aux femmes tous les habits qu'ils trouvent à leur gré. En un moment, il y en eut un bon nombre qui furent laissées dans la plus complète nudité. Une très jeune et très jolie femme allait être ainsi dépouillée, lorsqu'elle se réfugia près de moi, et à ma sollicitation elle fut épargnée : j'eus beaucoup de peine ensuite à la congédier.

Bien que les Taïtiens soient assez crédules pour ajouter foi aux contes les plus absurdes, ils sont néanmoins tellement adonnés à la plaisanterie, qu'on ignore souvent s'ils badinent ou s'ils parlent sérieusement.

Les Taïtiens et les Taïtiennes me prièrent souvent d'amener des Anglaises à mon prochain voyage, ajoutant qu'on leur donnerait des bons amis. Je trouvai qu'il n'était pas rare que des frères eussent

des liaisons avec les femmes des uns des autres, particulièrement les aînés avec les épouses des cadets. L'amour paraît être la seule loi du mariage à Taïti.

Je m'occupai de l'objet de mon voyage en prenant des informations sur l'arbre à pain. Les naturels en comptent huit espèces. On se rappelle que le fruit à pain vient sur un arbre aussi haut et aussi gros que nos plus forts pommiers; la cime s'étend en forme d'espalier, et est remplie de branches et de feuilles épaisses; le fruit vient sur les branches comme les pommes ordinaires. Quand il est mûr, il jaunit; son goût est doux et agréable, le dedans est tendre et blanc comme la mie d'un petit pain. Il n'y a dans l'intérieur ni semence ni noyau; mais c'est une substance pure qui ressemble à du pain. Les feuilles de cet arbre sont d'un vert foncé, découpées tout autour, et ont en général depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Il est de ces fruits à pain qui sont de la grosseur et de la forme de la tête d'un enfant. La partie bonne à manger est entre l'écorce et le trognon: elle est aussi blanche que la neige, et a quelque chose de la consistance du pain frais. Quelques-uns de ces arbres ressemblent à un chêne de moyenne grandeur, En général, on fait rôtir le fruit avant de le manger.

La méthode la plus commune de diviser le temps

à Taïti, c'est par le moyen des lunes; mais l'année s'y divise aussi en six parties, dont chacune est distinguée par le nom de l'espèce d'arbre à pain alors de saison. Il y a dans cette division un petit intervalle appelé *taoüa*, pendant lequel il ne font pas usage du fruit à pain. C'est vers la fin de février, parce qu'il n'est pas encore mûr; mais il n'y a aucun temps de l'année où les arbres soient entièrement sans fruit.

Dans la journée du 10 janvier 1789, un de mes officiers arracha, sans y faire attention, près d'un moraï, une branche de l'arbre appelé *toutoui*, qui porte la noix à l'huile. Lorsqu'il entra, cette branche à la main, dans la maison occupée par nos gens, tous les naturels la quittèrent sur-le-champ. Quand je vins à terre je trouvai cette branche attachée à l'un des poteaux de la maison, quoique l'on sût combien cela affectait les habitans. Je fus très mécontent de cette mauvaise plaisanterie, et fis ôter la branche; mais ils ne voulurent plus malgré cela s'approcher de la place. Ils dirent que la maison était tabou, c'est-à-dire interdite, et qu'aucun d'eux n'y pouvait revenir, à moins que le tabou ne fût levé, ce qui ne pouvait se faire que par Tina. Oter quelque chose d'un moraï est, selon eux, une espèce de sacrilége et d'offense envers l'eatua ou dieu. Après cette cérémonie les naturels revinrent dans la maison comme à l'ordinaire.

En me promenant le 16 avec Tina je fus soudain frappé d'un cri de douleur. Comme je parus désirer voir la personne affligée, Tina me conduisit à l'endroit, où nous trouvâmes plusieurs femmes, l'une desquelles était mère d'une petite fille qui venait de mourir. En nous voyant, non-seulement leur deuil cessa, mais, à mon extrême étonnement, elles partirent toutes d'un grand éclat de rire et furent très gaies tant que nous restâmes. Cette étrange conduite pourrait faire croire qu'elles sont dures et insensibles, si nous ne savions pas d'ailleurs que ce sont en général de bonnes et tendres mères : ceci prouvait seulement leur extrême légèreté. Au surplus il paraît qu'elles ne voient pas la mort sous des couleurs aussi terribles que nous.

Les Taïtiens mirent souvent des chèvres en vente; mais je ne me souciai pas d'en acheter beaucoup, de peur d'en détruire la race. Ils ne les mangent pas, et ne veulent pas même se servir de leur lait; mais ils demandent avec un air de dégoût pourquoi nous ne faisons pas aussi traire les truies.

Le 6 mars 1789 je songeai à notre départ : tout le monde s'y prépara. Le 31 tous les plants furent embarqués, notamment ceux de l'arbre à pain.

Le 5 avril nous fîmes voile pour l'île d'Huaheine, que nous aperçûmes le lendemain au matin. Le 12 nous vîmes l'île d'Ouaitoutaki, par 18 degrés 50 minutes de latitude sud, et 200 degrés de longi-

tude est : elle a trois lieues de circonférence, et dix-huit groupes de petite cayes. Les naturels ont les manières douces et honnêtes : ils sont tatoués comme ceux de Taïti.

Le 18 nous vîmes l'île Sauvage ; le 21 l'île Coü, qui a une haute montagne avec le sommet en pointe, et qui est la plus au nord-ouest de l'île des Amis. Le 23 nous mouillâmes à l'île d'Anamouka. Les naturels ont mille manières de se défigurer pour porter le deuil : on en voit qui ont les tempes ensanglantées, d'autres les cheveux arrachés, et d'autres presque tous les doigts coupés. Plusieurs garçons fort gentils, qui n'avaient pas plus de six ans, avaient perdu leurs deux petits doigts, et quelques hommes, outre cela, s'étaient coupé le doigt du milieu de la main droite.

Le 26 avril nous quittâmes ces parages ; le jour suivant nous nous trouvâmes entre les îles de Tofo et de Cotou, par 19 degrés 18 minutes de latitude sud.

Jusqu'ici le voyage avait été heureux ; mais nous allions éprouver une scène bien différente. Il s'était formé dans l'équipage une conspiration qui ne devait faire servir tous nos travaux passés qu'à nos tourmens et à notre détresse. Elle avait été concertée et conduite avec tant d'art et de circonspection, qu'il ne transpira rien qui pût donner le moindre indice du malheur dont nous étions menacés.

Le 28, avant le lever du soleil, M. Christian, un de mes officiers, avec le capitaine d'armes, le second canonnier et un matelot, entrèrent dans ma chambre pendant que je dormais encore. Ils me saisirent, me lièrent les mains derrière le dos, me menaçant de me tuer si je parlais ou si je faisais le moindre bruit. Leurs menaces ne m'empêchèrent pas de crier de toute ma force pour avertir tout l'équipage; mais ils s'étaient déjà emparés des officiers qui n'étaient pas de leur complot, et avaient placé des sentinelles aux portes de ceux-ci. Outre les quatre qui étaient entrés dans ma chambre, il y avait trois hommes à ma porte. Christian n'avait qu'un sabre à la main; les autres étaient armés de fusils avec leur baïonnette. Ils m'arrachèrent de mon lit, me traînèrent en chemise sur le gaillard. Je demandai la raison de cette violence, car je n'avais fait de mal à aucun d'eux, et j'avais toujours eu des égards pour Christian; mais pour toute réponse ils me menacèrent d'une mort immédiate si je ne me taisais pas.

La chaloupe étant mise à la mer, ils y firent embarquer les dix-huit personnes qui n'avaient pas voulu se prononcer contre moi. J'y fus jeté le dernier. Je demandais quelques armes : les révoltés se moquèrent de moi en me disant que je connaissais bien les gens chez qui j'allais. Cependant, après que la chaloupe eut filé à l'arrière du vaisseau, on

nous jeta quatre sabres. Dès que je fus dans la chaloupe, mes gens me délièrent les mains, et je me trouvai à l'abandon avec mes dix-huit hommes, restés fidèles, dont un officier du vaisseau, deux élèves de marine, deux quartiers-maîtres, un chirurgien, un botaniste, sept maîtres, trois matelots, deux cuisiniers et mon secrétaire.

C'est avec de si faibles provisions que, sur une chaloupe de vingt-un pieds de long, sur six de large et deux de profondeur, nous allions, pendant quarante-huit jours d'efforts inouïs, accomplir une navigation de mille deux cent six lieues marines, depuis l'île de Tofo jusqu'à celle de Timor. Les malheureux qui nous avaient ainsi abandonnés à la fureur des mers avaient été séduits, sans doute, par les attraits d'une vie sensuelle, dont ils avaient la perspective dans l'île de Taïti. Les femmes de cette île sont belles, douces, agréables dans leurs manières enjouées, dans leur conversation, pleines de sensibilité comme de délicatesse, et faciles en amour : les chefs avaient montré beaucoup d'affection à nos gens, dans l'espérance de les retenir : ces considérations et d'autres non moins engageantes avaient inévitablement séduit des hommes qui, pour la plupart, ne tenaient à rien dans leur pays, et qui voyaient la possibilité de s'établir au milieu de l'abondance dans la plus belle île de l'univers, où ils seraient exempts de travail et où les

charmes de la dissipation et des plaisirs surpassent tout ce qu'on peut imaginer.

Ainsi séparé violemment du vaisseau, ma première résolution fut d'aller chercher une provision d'eau et de fruits à pain à Tofo, et ensuite de faire voile pour Tongatabou. J'avais dans ma chaloupe, avec mes dix-huit hommes, ainsi que je l'ai déjà dit, cent cinquante livres de biscuit, plus seize morceaux de cochon salé, du poids de deux livres chacun, six bouteilles de rum, six bouteilles de vin, cent douze pintes d'eau et quatre barils vides.

Le 29 avril nous suivîmes la côte pour chercher un lieu de débarquement, et nous n'en trouvâmes un qu'avec une peine inouïe, par 19 degrés 41 minutes de latitude sud dans la partie nord-ouest de Tofo. Nous aperçûmes des cocotiers, mais perchés sur des falaises élevées, et la mer qui brisait sur la côte rendait le débarquement dangereux. Quelques-uns de nos gens parvinrent cependant à monter au haut des rochers, et à nous procurer une vingtaine de noix de coco; d'autres les ayant attachées et les ayant descendues avec des cordes, nous les prîmes dans la chaloupe à travers les vagues. C'est tout ce que nous pûmes faire en cet endroit. Nous retournâmes dans la chaloupe : je donnai un coco à chaque homme, et nous tâchâmes de reposer jusqu'au jour.

Le jour venu, j'essayai de remettre en mer, mais

le vent était contraire et il fallut reprendre le mouillage. Nous entrâmes dans l'île après nous être hissés sur le haut du précipice, en nous tenant à des lianes que les naturels avaient fixées à ce dessein. Nous trouvâmes quelques cases abandonnées, et nous pûmes recueillir trois petits régimes de bananes. Nous essayâmes de gravir la montagne : nous trouvâmes le pays couvert de laves. Nous souffrions beaucoup du manque d'eau, mais enfin nous découvrîmes quelques Indiens qui nous en procurèrent, de même que quelques fruits à pain. De cette manière, j'eus la satisfaction de voir notre provision un peu augmentée. Le souper se composa d'un quart de fruits à pain et d'un coco pour chaque homme.

Le lendemain, les Indiens commencèrent à nous inquiéter. Je parvins, en agitant mon sabre, à les faire reculer. Je rappelai mes gens et leur donnai le signal pour regagner la mer. Nous vîmes que les sauvages, dont l'affluence augmentait toujours, avaient formé le projet de nous saisir. Nous dînâmes debout, de peur d'être surpris. Ensuite nous commençâmes à transporter peu à peu nos effets dans la chaloupe. Ce fut une besogne difficile, à cause des fortes lames qui se déployaient sur la côte. Le soleil allait se coucher quand je donnai le mot pour le départ.

C'est alors que les Indiens, au nombre d'environ

deux cents hommes, commencèrent l'attaque en nous jetant des pierres. Plusieurs saisirent l'amarre de poupe, et ils seraient parvenus à tirer à terre la chaloupe, si je n'avais pas lestement coupé la corde avec un couteau que j'avais dans ma poche. Un de nos hommes était encore à terre : le malheureux eut la tête brisée avec des pierres que les sauvages tenaient dans leurs mains, et tout espoir de le sauver s'évanouit.

Enfin, la nuit contribua beaucoup à notre propre salut, et nous fîmes voile en suivant la bande de l'ouest de l'île Tofo. Je déclarai à mes compagnons d'infortune que, à l'exception de ce qu'on pourrait trouver sur la côte de la Nouvelle-Hollande, nous n'avions aucun secours à espérer jusqu'à l'île de Timor, éloignée de nous de plus de mille deux cents lieues : ils consentirent tous à vivre avec une once de biscuit et un huitième de pinte d'eau par jour.

Nous entreprîmes ainsi, dans une barque ouverte, longue seulement de vingt-un pieds, surchargée et portant dix-huit hommes, sans aucune carte et avec l'unique secours de la connaissance géographique que ma mémoire pouvait me fournir, sans autre guide qu'une table de latitudes et de longitudes des lieux, nous entreprîmes, dis-je, de traverser cette vaste mer encore inconnue.

Je ne rappellerai point ici le détail journalier de

nos souffrances : il suffira de dire qu'elles furent horribles. Nous étions presque toujours mouillés, soit par les pluies soit par l'eau de la mer; les nuits étaient très froides, et chaque matin nos membres engourdis avaient peine à remuer. La fatigue de jeter l'eau pour nous empêcher d'être submergés fut extrême pendant les premiers jours; je ne pouvais ranimer mes gens qu'en leur donnant une cuillerée à café de rum, qui fut toujours très salutaire.

Le 4 mai 1789, nous découvrîmes une petite île plate et peu élevée par 18 degrés 58 minutes de latitude sud, et 3 degrés 4 minutes de longitude ouest de Tofo. Nous en aperçûmes encore d'autres, et nous passâmes au milieu d'elles. Toutes ces îles sont entre 19 degrés 5 minutes et 18 degrés 19 minutes de latitude sud, et entre 3 degrés 17 minutes et 3 degrés 46 min. de long. ouest, estimée depuis l'île Tofo. La plus grande peut avoir environ six lieues de tour. Je les crois toutes habitées et très fertiles. Je continuai ma route au nord-ouest.

Le 7 mai nous découvrîmes une masse ronde et peu étendue avec de haut rochers et quelques endroits boisés. Je passai au nord-est entre deux petites îles de rochers. Nous eûmes beaucoup de peine à éviter plusieurs pirogues de sauvages qui nous poursuivaient. Je crois que ces îles appartiennent au groupe de Fidgi. J'en aperçus quatorze

ou seize par 16 degrés 26 minutes, 17 degrés 57 minutes de latitude sud, et 4 degrés 47 minutes, 7 degrés 17 minutes de longitude ouest de Tofo. Il est trois de ces îles dont l'étendue est considérable, ayant trente à quarante lieues de côte.

Le 14 mai, je découvris quatre îles hautes et remarquables, par 13 degrés 16 minutes de latit. sud, 15 degrés 51 minutes, 17 degrés 7 minutes de longitude ouest de l'île Tofo. La plus grande peut avoir vingt lieues de tour, et les autres seulement cinq ou six; la plus petite est la plus orientale : elle est très reconnaissable par une montagne en pain de sucre. La longitude du méridien de Greenwich doit être pour ces îles de 167 degrés 17 minutes à 168 degrés 64 minutes est.

La vue de ces îles ne fit qu'augmenter la tristesse de notre situation : nous étions presque mourans de faim, avec l'abondance devant les yeux; mais il y avait un danger si grand à s'arrêter, que nous préférâmes supporter notre misère tant qu'il nous resterait une lueur d'espérance d'arriver au terme. Quant à moi, je regarde les pluies et le temps couvert que nous eûmes comme un bienfait de la Providence envers nous. Un temps chaud et serein nous aurait fait périr de soif.

N'ayant rien qui pût aider ma mémoire sur la position géographique des lieux, je ne pus décider si ces îles faisaient partie ou non des Nouvelles-

Hébrides. Je jugeai avoir fait une découverte entièrement nouvelle, et j'ai trouvé depuis que la chose était ainsi; car, quoique ni Bougainville ni Cook ne les aient pas vues, elles sont cependant si voisines des Nouvelles-Hébrides qu'elles doivent se lier au même groupe. Je les crois fertiles et habitées, ayant vu de la fumée dans plusieurs endroits.

Après des maux inouïs et des efforts impossibles à imaginer, après avoir été plusieurs fois contraints de faire tirer au sort les parts, quand nous prenions un poisson ou un oiseau, nous parvînmes à une île que je nommai *Ile de la Direction*, par 12 degrés 46 minutes de latitude sud. Nous rendîmes grâce à l'Être suprême, car nous commencions à voir la côte de la Nouvelle-Hollande. Nous en approchâmes bientôt, et nous pûmes nous procurer quelques huîtres que nous mangeâmes avec délice. L'île où nous étions a environ une lieue de tour: c'est une haute masse de pierres et de rochers couverte d'arbres de petite stature et rabougris. Nous reconnûmes le mancenillier et quelques palmiers. On voyait beaucoup de pigeons ramiers, de perroquets et autres oiseaux vers le sommet de l'île; mais sans armes à feu, il nous était impossible d'en tuer, à moins de trouver quelque endroit solitaire où l'on pût les prendre à la main. La côte est bordée de rochers. Je vis des guêpes ou abeilles, plusieurs lézards et beaucoup de fourmis. Le jour

où je découvris cette île étant celui de la restauration de Charles II, et ce nom ayant du rapport avec notre position, puisque nous venions de nous y restaurer, je donnai à cette île le nom d'*île de la Restauration.* Sa latitude est par 12 degrés 39 minutes sud.

Le 31 mai je fis faire la prière du départ, et dirigeai ma route entre deux petites îles au nord de celle de la Restauration. La côte prit un nouvel aspect. Je découvris plusieurs autres petites îles, je m'approchai de l'une d'elles, et nous y trouvâmes de belles huîtres, quelques sèches et un petit nombre de chiens de mer que nous prîmes dans les trous des rochers; nous eûmes aussi le bonheur de trouver un peu d'eau de pluie. Je donnai à cette île le nom d'*île du Dimanche.* Elle est située au nord-ouest de l'île de la Restauration par 11 degrés 58 minutes de latitude sud.

Comme nous ne pouvions nous procurer en cet endroit que la consommation de chaque journée, nous reprîmes la mer. Le 3 juin nous découvrîmes une île montueuse avec un sommet plat, et, comme nous aperçûmes des os de tortues, nous l'appelâmes *l'île aux Tortues.* Elle est par 10 degrés 52 minutes de latitude sud, à 42 milles à l'ouest de l'île de la Restauration. J'aperçus dans le voisinage plusieurs autres petites îles que j'appelai l'une *l'île des Frères*, une autre *l'île du Mercredi.* Enfin j'arrivai

au détroit de l'Endeavour, au nord-est de la Nouvelle-Hollande.

Nous avions été juste six jours sur les côtes, et pendant ce temps nous avions trouvé des huîtres et autres substances marines, des oiseaux et de l'eau; mais toutes les nuits passées à bien dormir, et les journées exemptes de travail dans la chaloupe n'avaient pas été un moindre avantage. Ces causes réunies nous ont sauvé la vie. Quelque petite qu'ait été la provision des vivres que nous y ramassâmes, je sens combien nous en fûmes soulagés. La nature était à cette époque prête à succomber sous la rigueur de la faim, de la soif et de la fatigue. Plusieurs d'entre nos gens auraient cessé d'employer la moindre peine pour la conservation d'une vie qui ne semblait plus leur annoncer que misère et souffrance; d'autres, quoique plus vigoureux, auraient nécessairement suivi de près leurs infortunés compagnons. Dans notre état actuel, nous étions des objets d'horreur, et cependant nous conservions de la force d'âme et un grand courage, soutenus par l'espoir de voir bientôt la fin de nos malheurs.

Le 4 juin nous étions par 10 degrés 48 minutes de latitude sud; nous vîmes quelques serpens d'eau et quelques butors. Le 12, quel fut l'excès de notre joie lorsque nous découvrîmes l'île de Timor! Je n'essaierai pas d'exprimer la sensation délicieuse

que nous éprouvâmes tous à cette vue si désirée de la terre. Avoir pu gagner la côte de Timor en quarante-un jours depuis l'île de Tofo; avoir fait cette route de 3,618 milles marins, mesurés au loch dans une chaloupe ouverte; et, malgré notre extrême disette, n'avoir pas perdu un seul homme dans cette traversée, c'est un événement auquel il est presque impossible d'ajouter foi. Je fus bien agréablement surpris de trouver dans cette île un matelot anglais qui pût nous servir d'interprète.

Je fis débarquer notre monde : quelques-uns pouvaient à peine mettre un pied devant l'autre. Je ne crois pas qu'un habile peintre pût trouver un sujet plus intéressant pour son pinceau que le tableau de deux groupes de figures qui se présentaient en ce moment; d'un côté un nombre de spectres affamés, les yeux brillans du secours qui leur était offert; de l'autre, la surprise extrême, mêlée d'horreur, de ceux qui les secouraient, à la vue de ces figures caves et défaites, plus capables d'inspirer la frayeur que la pitié. Nous n'avions plus que la peau collée sur les os : nous étions couverts de plaies, et nos habits étaient en lambeaux. Dans cet état, la joie et la reconnaissance nous arrachaient des larmes, et le peuple de Timor nous observait avec des regards qui exprimaient ensemble l'horreur, l'étonnement et la compassion : c'est ainsi que, par le secours de la divine

Providence, nous avons surmonté toutes les infortunes et toutes les difficultés d'un aussi dangereux voyage.

Le 1er juillet 1789 j'achetai une goëlette que nous procura le gouverneur hollandais; et le 20 août nous sortîmes du port de Coupang. Le 22 nous découvrîmes les îles Flores; le 27 nous passions le détroit du Mangarin; le 28 nous rangions la côte de Sombava; le 10 septembre nous étions sur la côte de Java, le 17 à Sourabia, et le 1er octobre à Batavia. Nous en repartîmes le 21 pour le cap de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes le 16 décembre 1789. Nous le quittâmes le 2 janvier 1790, et le 13 mars nous étions de retour en Angleterre, n'ayant vu que sept hommes sur dix-neuf que les rebelles avaient ainsi livrés à la merci des flots pour être eux-mêmes plus tard la proie de leurs propres dissensions.

FIN DU VOYAGE DE BLIGH.

MEARES.

VOYAGES DES COTES D'ASIE A LA COTE NORD-OUEST D'AMÉRIQUE.

(1786-1789.)

PRÉLIMINAIRE.

Le capitaine Meares fit deux voyages des côtes d'Asie à la côte nord-ouest d'Amérique, pour le compte de négocians anglais. Le premier fut exécuté en 1786 et 1787, sur le vaisseau *le Noctka*, parti du Bengale; le second eut lieu en 1788 et 1789 sur les vaisseaux *la Félice* et *l'Iphigénie*, partis de la Chine. Nous avons tiré de ces deux voyages quelques détails analytiques de mœurs et de géographie les plus saillans : et nous allons les mettre sous les yeux du lecteur.

PREMIER VOYAGE.

(1786-1787.)

Dans ce premier voyage, le capitaine Meares visita les îles Bashée, les îles Amluk et Atcha, et Ounalaschka. Il partit de ce dernier point le 20 août 1786, dans le dessein de suivre le continent jusqu'à ce qu'il eût doublé les îles Shumagin, dont Kodiak est l'une des plus méridionales. Il arriva en vue de ces îles le 27 août, et fut bientôt environné de naturels, dont les canots, par suite de la défense des Russes, maîtres de ces contrées, ne pouvaient porter plus d'une personne.

Ces canots avaient à peu près douze pieds de long sur une largeur d'environ douze pouces. Ils étaient affilés à chaque bout, se terminant en pointe. Leur profondeur au centre, dans l'endroit où l'homme s'assied, était d'environ douze pouces. Les canots de cette forme s'étendent depuis les détroits des deux continens, le long de la côte jusqu'au cap Edgecumbe. Quelques-uns portaient trois personnes, mais ils n'étaient en général faits que pour deux tout au plus. On se sert pour leur construction de bandes très minces de bois de pin qu'on attache ensemble avec du nerf de baleine.

On les couvre alors d'une peau de veau marin dont on a commencé par enlever tout le poil. L'extrémité du manteau de peau que portent les naturels bouche hermétiquement le trou du canot à l'endroit où l'homme s'assied, et empêche la plus petite goutte d'eau de pénétrer. Ces canots peuvent faire un chemin prodigieux : ils sortent par tous les temps bons ou mauvais.

Le 20 septembre, le capitaine s'avança jusqu'à l'entrée du canal du Prince Guillaume [1]. Il y fut retenu par une tempête, et son équipage eut beaucoup à souffrir des vols que commettaient chaque jour les naturels. Ils dérobaient les morceaux de fer avec une adresse incroyable. On hiverna dans ce havre, où l'on éprouva toutes sortes de privations et de maladies. Cependant, au mois de mai 1787, les choses s'étaient améliorées. Les malades guérirent : on eut autant de poissons que l'on pouvait en manger, ainsi que des oiseaux de mer, dont les indigènes apportaient d'abondantes provisions.

Le 19 mai l'équipage apprit que le capitaine Dixon, du vaisseau *la Reine-Charlotte*, et le capitaine Portlock, du vaisseau *le Roi-George*, étaient mouillés aux îles Montagu, plus au sud. C'était un événement heureux pour le capitaine Meares dont les gens se trouvaient dénués de bien des articles ; mais une jalousie qui s'éleva entre les deux ma-

[1] Prince William's sound.

rins, fit que Meares ne put rien obtenir du capitaine Portlock, et dut se contenter de ses propres ressources.

Les naturels de l'entrée du Prince Guillaume sont une race d'hommes vigoureux, membrus, et d'une taille plus haute en général que la taille commune des Européens. Ils n'ont ni villes, ni villages, ni séjour fixe. Ils errent sans cesse dans toutes les parties de l'entrée au gré de leur caprice ou de leurs besoins, regardant tout ce territoire comme soumis à leur domination, et n'y laissant pas pénétrer une autre tribu, lorsqu'ils sont assez en force pour s'opposer à l'invasion, sans lui faire acheter ce privilége par un tribut qu'ils en exigent. Lorsque quelque nation puissante fait irruption chez eux, ce qui arrive quelquefois, ils se retirent sur de certains rochers où ils ne peuvent parvenir qu'au moyen d'une échelle qu'ils tirent après eux quand ils sont arrivés; souvent même ils y montent avec leurs canots construits d'un bois très mince et très léger.

Ils ont un roi qu'ils nommaient Shenoway. C'était un vieillard presque aveugle. Il avait avec lui trois femmes qu'il appelait ses épouses. Il en offrit une jeune au capitaine, qui l'acheta moyennant une petite hache et quelques grains de verre. C'était une infortunée captive que les ennemis de sa tribu avaient épargnée pour servir de compagne aux

princesses royales; tous les siens avaient été massacrés et mangés, destinée habituelle des prisonniers de guerre sur ces parages.

Les naturels de l'entrée du Prince Guillaume, des deux sexes, portent leurs cheveux très courts, mais de la même longueur par devant que par derrière. Ils leur couvrent tellement le visage, qu'ils sont obligés à tout moment de les séparer pour voir devant eux. Les hommes ont presque tous une fente au-dessous de la lèvre inférieure, dans la partie avancée qui sépare la lèvre d'avec le menton. Elle est coupée parallèlement avec la bouche, et semble en être une seconde. Les garçons ont deux, trois et quelquefois quatre trous à l'endroit où les hommes ont cette fente, qui est peut-être la marque distinctive de la virilité. Les femmes ont des trous comme les garçons : elles y attachent des morceaux de coquille qui ont ainsi l'air d'une rangée de dents.

Les personnes des deux sexes ont la cloison du nez percée, et y portent assez généralement une grande plume ou morceau d'écorce d'arbre. La barbe, qui d'ailleurs n'est guère commune que parmi les personnes avancées en âge, est au-dessus de la lèvre supérieure et vers l'extrémité du menton, presque toujours hérissée de glaçons en hiver. Les jeunes gens se l'arrachent à mesure qu'elle pousse. Ils ont les joues larges et

fortes, le visage rond et aplati, de petits yeux noirs, et les cheveux couleur de jais. Leur physionomie est farouche et sauvage. Leurs oreilles sont remplies de trous auxquels sont attachés des pendans d'os et de coquille. Ils se servent d'une espèce de peinture avec laquelle ils se barbouillent le nez et le visage; mais à la mort de leurs amis ou de leurs parens, ils y substituent la couleur noire. Leurs cheveux sont presque toujours couverts de duvet d'oiseaux. Tout leur habillement consiste en une espèce de manteau fait de peau de loutre qui leur descend jusqu'aux genoux, et laisse leurs jambes à nu. Le vêtement dont ils se servent dans leurs canots est fait de boyaux de baleine. Il leur couvre la tête; et le bas étant attaché tout autour du trou dans lequel ils s'asseyent, empêche, comme nous l'avons déjà dit, que l'eau ne pénètre dans le canot, et les tient en même temps à l'abri du froid et de l'humidité. Ce dernier habillement peut être regardé comme le plus ordinaire pour eux, en ce qu'ils passent la plus grande partie de leur vie dans les canots.

Ce pays produit toutes les espèces de sapins qui croissent de l'autre côté de l'Amérique. On y trouve aussi la racine de serpent et de ginseng. Les naturels en ont toujours avec eux pour s'en servir comme d'un remède.

Les bois sont touffus : ils couvrent environ les

deux tiers de l'élévation des montagnes qui se terminent en masses énormes de rocs nus. Le pin noir qui y croît en grande quantité est propre à faire d'excellentes esparres. On trouve aussi des groseilliers noirs.

Les animaux sont des ours, des renards, des martins, des brebis de montagne et des hermines. Il y avait dans la saison une grande quantité d'oies, ainsi que de divers autres oiseaux de l'espèce aquatique.

L'article de trafic dont les naturels font le plus de cas est le fer, et ils préfèrent les morceaux de ce métal qui approchent le plus de la forme d'un pieu. Ils recherchent aussi beaucoup les grains de verre de couleur verte, et quelquefois encore les rouges et les bleus. Ils aimaient singulièrement les jaquettes de laine et les vieux habits des matelots anglais.

Ils ne vivent que de poisson; mais ils préfèrent la baleine à tous les autres; et comme l'huile est pour eux la partie la plus délicate du poisson, ils prisent davantage celui qui a la chair huileuse. Il est rare qu'ils apprêtent le poisson; mais lorsque cela leur arrive, il leur suffit pour allumer du feu de frotter l'un contre l'autre des morceaux de bois de pin le plus sec possible. Ils ont des espèces de corbeilles faites d'une matière qui peut contenir de l'eau; et dans cette eau ils jettent une quantité

de pierres ardentes pour la faire bouillir : mais leur nourriture s'apprête le plus ordinairement sans le secours de cette opération, aussi incommode que peu nécessaire.

Ce peuple est d'une race très sauvage, et supporte à un degré extraordinaire les maux physiques. Les Anglais en eurent une preuve remarquable. Pendant l'hiver on avait jeté hors du vaisseau, entre autres ordures, plusieurs bouteilles cassées. Un des naturels, qui cherchait dans ce tas s'il se trouverait quelque chose dont il pût faire son profit, se coupa le pied d'une manière cruelle. Le voyant saigner, on lui indiqua la cause de sa blessure, et l'on s'empressa de la panser, lui donnant à entendre que c'était le remède auquel les Européens avaient recours en pareille circonstance. Mais ses compagnons et lui tournèrent le tout en ridicule, et, prenant au moment même quelques morceaux de ce verre, ils se firent des incisions aux jambes et aux bras, en disant que cela ne pouvait leur causer le moindre mal.

Le 21 juin 1787, le capitaine Meares quitta l'entrée du Prince Guillaume, où il venait de perdre par les maladies 23 hommes de son équipage. Il reprit la mer avec les 24 personnes qui lui restaient, et s'arrêta dix jours après vers le 56e degré 36 minutes de latitude nord, et 223 degrés 25 minutes de longitude est du méridien du Greenwich. Les

naturels de cet endroit n'étaient pas beaux. Les femmes avaient une fente au-dessus de la lèvre inférieure, comme celle des hommes de l'entrée du Prince Guillaume, mais beaucoup plus grande. Dans cette ouverture était fixé un morceau de bois d'au moins sept pouces en circonférence, de forme ovale, de l'épaisseur d'environ un demi-pouce, avec une rainure autour des bords pour le tenir ferme dans l'orifice. Cette bizarre invention prolonge la lèvre depuis l'extrémité des dents : elle donne à la physionomie un air hideux; car on lui croit deux bouches.

De cet endroit, le capitaine Meares reprit sa navigation vers les îles Sandwich, où il arriva vers la fin du mois d'août, et d'où il repartit le 2 septembre suivant pour retourner à Macao, qui le vit débarquer au port du Typa, le 20 octobre 1787, après une heureuse traversée, mais sans avoir pu connaître le sort d'un autre vaisseau qui l'avait suivi, et que l'on présuma dès lors avoir été enseveli dans les flots.

DEUXIÈME VOYAGE.

(1788-1789.)

Les deux vaisseaux marchands, placés sous le commandement du capitaine Meares et du capitaine Douglas, ce dernier devant se trouver sous les ordres du premier, quittèrent la Chine, le 22 janvier 1788, passèrent aux Philippines pour naviguer le long de la côte de l'île de Luçon, puis aux îles de Luban, à l'île Mindoro et aux Calamines, ensuite à l'île de Panay, où les deux vaisseaux se trouvèrent, le 23 février, par 10 degrés 36 minutes de latitude nord.

Le capitaine Meares avait à bord plusieurs naturels des îles Sandwich : une maladie cruelle en enleva quelques-uns. Le 5 on perdit de vue l'île de Panay. Le 6 février on découvrit l'île Magindanao par 7 degrés de latitude nord. On vogua ensuite vers Samboingan, établissement espagnol où le capitaine Meares reçut un bon accueil.

Le 12 février on perdit de vue l'île de Samboingan, pour longer la côte de Magindanao. On passa ensuite près d'une petite île basse et sablonneuse, située par 4 degrés 1 minute de latitude nord, et 127 degrés 10 minutes de longitude est. Le capitaine

Meares lui donna le nom *d'île de la Providence.* Le courant porta de ce point les deux vaisseaux vers les îles Talour. Le 18 on se trouva près de l'île Marintay, par 2 degrés 32 minutes de latitude nord. On porta vers le canal, entre les îles Riou et Jelolo. Le 20 on continua la route au sud-est, et l'on arriva bientôt devant l'île Wagiew, qui forme la partie la plus septentrionale du détroit de Pitt, vers l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Guinée. On trouva, le 22, plusieurs îles très basses, entièrement couvertes de bois, et que l'on nomma *île Tatée*, du mot que le petit nombre des naturels venus à la portée du vaisseau n'avaient cessé de prononcer. Ces îles sont situées par 0 degré 20 minutes de latitude nord, et 132 degrés 2 minutes de longitude est. Il est dangereux de les approcher à cause des bas-fonds et des récifs qui les environnent de toutes parts.

Le 27 février on découvrit, par 0 degré 56 minutes de latitude nord, et 136 degrés 35 minutes de longitude est, quatre petites îles, dont la plus grande n'avait pas plus de cinq lieues de circonférence. Les naturels de ces îles sont d'un caractère aimable, confiant et rempli de franchise. Le capitaine Carteret, qui, le premier, découvrit ce groupe d'îles, les nomma îles *Freewill*, après avoir éprouvé le caractère de ses habitans. L'un d'eux l'accompagna jusqu'à Célèbes, où il mourut.

On reprit la route au nord-est. On était le 1er mars par 1 degré de latitude nord; le 1er avril par 22 degrés 26 minutes de latitude nord, et 139 degrés 38 minudes de longitude est; le 12 par 33 degrés 18 minutes de latitude nord, et 161 degrés de longitude est ; le 23 par 41 degrés 35 minutes de latitude nord, et 189 degrés 25 minutes de longitude est : on commençait alors à approcher de la côte d'Amérique. Le 10 mai on était par 49 degrés 32 minutes de latitude nord, et 230 degrés de longitude est, et le 11 mai 1788 on découvrit enfin cette terre d'Amérique tant désirée. La latitude nord observée fut de 49 degrés 35 minutes, et l'entrée du Roi George restait à l'est. Le 13 on mouilla dans l'Anse des Amis, à l'entrée du Roi George, par le travers du village de Nootka, après un trajet de trois mois vingt-trois jours, depuis le départ de la Chine.

Le vaisseau du capitaine Meares ramenait un des naturels appelé Comekala. Tous ses compatriotes se pressèrent en foule sur le rivage. Le roi y vint lui-même, et la joie brillait sur toutes les figures. La journée se passa en grandes réjouissances, dans les chants et dans les danses, et les Européens entendirent encore du vaisseau, pendant la nuit, les joyeuses clameurs des Sauvages.

Le village de Nootka est situé sur une hauteur qui fait face à la mer, et que des bois environ-

nent de toutes parts. Dans l'Anse des Amis, les maisons sont vastes et bâties à la manière du pays. Chacune de ces demeures est destinée à renfermer plusieurs familles. Divisée en compartimens dans le genre d'une table anglaise, on y trouve rassemblées toutes les espèces d'ordures dont le mélange, avec la chair et l'huile de baleine, se découvre par plus d'un sens, et forme un dépôt de la plus horrible puanteur. Les hommes, les femmes, les enfans et les chiens y satisfont à tous leurs besoins, et personne n'a soin d'enlever les immondices.

Les naturels de Nootka ont une manière de donner et de recevoir les présens qui leur est particulière. De quelque valeur que soit un don à leurs yeux, ils ont surtout à cœur de ne pas laisser à celui qui le reçoit l'idée qu'il en doit conserver de l'obligation. Ils rivalisent de politesse en pareille circonstance.

Les Anglais construisirent une maison à l'entrée de la rivière que le capitaine Cook avait découverte le premier. C'est là que les gens du vaisseau séjournèrent quelque temps. Ils construisirent aussi un nouveau navire, et recueillirent beaucoup de provisions pour le bâtiment qui était en rade. Ils entretinrent des relations fréquentes avec les naturels, et le 11 juin 1788 ils se rendirent au sud-est, sur un autre point de la côte, où résidait un chef de sauvages assez puissant : ce point, situé par

49 degrés de latitude nord, fut nommé *la pointe du Brisaxt*. On arriva au village du chef, situé sur un banc élevé près de la mer, et environné de bois. On y reçut un bon accueil.

En entrant dans la maison, les Anglais furent surpris de sa vaste étendue. Elle renfermait une grande place bordée de tous côtés, jusqu'à hauteur de vingt pieds, de planches d'une largeur et d'une longueur extraordinaires. Trois arbres énormes, sculptés et peints grossièrement, formaient les solives : elles étaient soutenues à chaque extrémité et dans le milieu par des figures gigantesques, taillées dans d'informes morceaux de bois de charpente. Une couverture faite de larges planches de la même espèce abritait la maison contre la pluie; mais elle était placée de manière qu'on pouvait les écarter à volonté, soit pour que l'air ou la lumière du jour pénétrassent au travers, soit pour que la fumée eût une issue. Dans le milieu de cette vaste chambre, il y avait plusieurs feux allumés, et auprès de ces feux, de grands vases de bois remplis de soupe de poisson. De fortes tranches de chair de baleine, toutes préparées, attendaient qu'on les jetât dans de semblables chaudières remplies d'eau, où les femmes portaient avec des espèces de pincettes des pierres brûlantes retirées du feu le plus ardent, afin de faire bouillir cette eau. Tout autour étaient des amas de poisson, et dans le centre même

de la pièce, qu'on pourrait avec raison appeler la cuisine, il y avait de grandes peaux de veaux marins remplies d'huile, où l'on allait puiser cette délicieuse boisson pour la verser aux convives.

Les arbres qui soutenaient le toit étaient d'une si prodigieuse grosseur que le mât d'un vaisseau de guerre de première ligne aurait paru, en comparaison, d'une grosseur ordinaire. La porte d'entrée était aussi d'une forme gigantesque. L'intérieur de la maison contenait plus de huit cents personnes, partagées en groupes, selon les divers emplois qu'elles avaient à remplir et pour lesquels des places étaient assignées à chacune d'elles. Le bâtiment entier était entouré par un banc qui s'élevait à peu près à deux pieds de terre, et sur lequel les divers habitans s'asseyaient, prenaient leurs repas et se livraient au sommeil. Au bout le plus élevé de la chambre on apercevait le chef au milieu de plusieurs naturels, les plus distingués du pays, rangés en cercle sur une plate-forme d'une médiocre élévation. Tout autour de cette plate-forme étaient placées un assez grand nombre de fortes caisses, au-dessus desquelles on avait suspendu des vessies pleines d'huile, d'énormes tranches de chair de baleine, et des morceaux de poisson d'une grosseur proportionnée. On remarquait dans presque tous les endroits de la chambre où l'on avait pu en placer, des espèces de guirlandes de crânes humains

arrangés avec une sorte de prétention à l'élégance et à la régularité. Elles étaient regardées par les naturels comme la plus noble décoration dont on eût pu orner et embellir l'appartement du roi de ce pays.

Quand le capitaine Meares entra, les nombreux convives composant la famille du chef avaient déjà achevé une grande partie de leur repas. Devant chacun d'eux était placée une forte tranche de baleine bouillie qui, avec de petits plats de bois et une grande coquille de moule dont ils se servaient comme de cuillère, composait tout l'état de leur table. Les naturels chargés du service domestique étaient sans cesse occupés à remplir les plats de chaque convive à mesure qu'ils se vidaient, tandis que les femmes préparaient et ouvraient en deux une écorce d'arbre qu'ils employaient en guise de serviette. On avalait les mets avec une voracité incroyable. Les enfans eux-mêmes, et quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient pas plus de trois ans, dévoraient le poisson et s'abreuvaient d'huile avec autant de sensualité que leurs pères. Quant aux femmes, il ne leur est pas accordé d'assister à ces repas de cérémonie.

Après l'échange des présens, le capitaine Meares eut des relations agréables et fréquentes avec les naturels. Le chef lui rendait journellement visite, et lui apportait du poisson en abondance. Le sau-

mon et la truite étaient du goût le plus exquis. Les femmes et les enfans vendaient des écrevisses et du hareng frais, des ognons sauvages, des graines, de la salade et d'autres végétaux. On fit commerce de fourrures, objet du voyage; il y eut même un traité de conclu avec les divers chefs, notamment avec Wicananish, et les conditions en furent exactement tenues.

Le havre de Wicananish offre un abri très sûr avec un bon mouillage, tant dans la rade que dans l'intérieur du port. Un archipel d'îles semble s'étendre depuis l'entrée du Roi George jusqu'à ce port, et même plus loin encore vers le midi. Le nombre des canaux qui traversent au milieu de ces îles est incalculable, mais tous ne sont point praticables pour les vaisseaux.

Ces îles sont couvertes partout de bois très épais : très peu d'endroits en sont dégarnis. Le sol est riche et produit en abondance des graines sauvages et d'autres fruits. Le bois de construction y est d'une grosseur extraordinaire et d'une très bonne qualité : il peut servir à différens usages. On apercevait partout des bosquets; presque toutes les espèces d'arbres étaient propres à construire des mâts de différentes hauteurs; on remarquait surtout le chêne rouge, le larix, le cèdre et le spruce ou sapinette noir et blanc.

Dans toutes les relations de l'équipage avec les

naturels, ceux-ci se conduisirent avec beaucoup d'adresse et de ruse. Les femmes jouaient mille tours aux Anglais, et quand ils venaient à s'en apercevoir, elles étaient les premières à s'en amuser avec eux. Elles étaient plus belles que les femmes de l'entrée de Nootka, outre que leurs charmes étaient relevés par une grande modestie. Il est vrai que l'éclat de leur beauté se trouvait bien terni par l'usage dégoûtant de l'huile et de l'ocre.

A l'égard de leurs sentimens, on eut une occasion d'en reconnaître la délicatesse, lorsqu'un jour on vit s'approcher du vaisseau un canot monté par une vingtaine de femmes. Il n'y avait pas un seul homme avec elles. Tandis que les Anglais considéraient ce spectacle entièrement nouveau pour eux, un jeune homme sauta tout à coup d'un autre canot au milieu d'elles. Elles furent tellement alarmées de cette audace, que, quoiqu'elles fussent vêtues de leurs plus beaux habillemens, elles se précipitèrent sur-le-champ à la mer et gagnèrent toutes ensemble la côte à la nage.

Les naturels du pays de Wicananish sont aussi très supérieurs à ceux de l'entrée du Roi George quant à l'industrie et à l'activité. Dès la pointe du jour, quel que fût le temps, le village était toujours désert. Les hommes allaient tuer la baleine, chasser la loutre de mer ou attraper du poisson ; tandis que les femmes s'occupaient dans les bois à

cueillir des graines, ou couraient chercher des écrevisses et des poissons à coquille, au travers des sables et des rochers.

Le capitaine Meares quitta Wicananish, le 28 juin 1788, pour gouverner à l'est-sud-est. Le lendemain il se trouva par le travers d'une entrée considérable d'où arrivèrent vers lui un grand nombre de canots montés par des naturels, dont quelques-uns se rendirent à bord. Ils dirent qu'il y avait plusieurs villages dans l'entrée, mais que tous dépendaient de la juridiction de Wicananish.

En continuant à gouverner à l'est-sud-est, le long de la côte, le vaisseau *la Félice* traversa, par 48 deg. 39 min. de latitude nord, l'embouchure d'un canal qui avait douze ou quatorze lieues de largeur, et où se trouvait une île formant l'entrée de ce détroit.

En peu de temps on fut environné de canots remplis de naturels vêtus de peaux de loutres de mer et le visage barbouillé d'huile et d'ocre rouge. Les canots étaient très grands et contenaient de vingt à trente hommes, tous armés d'arcs et de flèches barbelées avec un os, et de forts pieux dont une coquille de moule formait la pointe. L'île n'était qu'un rocher stérile, presque inaccessible et d'une médiocre étendue; et pourtant sa surface était couverte d'habitans qui considéraient le vaisseau avec un grand étonnement. Il semblait

difficile de concilier l'aspect inculte et sauvage de cette île avec une population si florissante.

Ne trouvant point de mouillage en cet endroit, puisque l'île était entourée de brisans, le vaisseau continua sa route vers le sud. Il reconnut les détroits de Jean de Fuca, puis le cap Flattery de Cook, par 48 degrés 5 minutes de latitude nord, et 235 degrés 3 minutes de longitude est; puis la baie et l'île de Queenhythe [1], où un détachement du vaisseau *l'Aigle impérial* avait péri, massacré et mangé par les sauvages; puis l'île de la Destruction, basse et plate, située au milieu de la baie, environnée de brisans, couverts de verdure.

Le 2 juillet 1788, la terre s'offrit sous la forme d'une selle, et le capitaine Meares donna en conséquence à la hauteur qu'il apercevait le nom de *Montagne de la Selle*, gisant par 46 degrés 30 minutes de latitude nord, et 235 degrés 20 minutes de longitude est.

Le 4 on découvrit une haute montagne que, pour cette raison et à cause de sa position remarquable, on nomma *le mont Olympe*. Elle gît par 47 degrés 10 mitutes de latitude nord, et 235 degrés de longitude est.

Le 5 on découvrit une baie qui fut appelée *Shoal-Water*, c'est-à-dire eau de bas-fond : elle est située par 46 degrés 47 minutes de latitude nord,

[1] Port de la reine.

et 235 degrés de longitude est. La côte était déserte et sauvage en apparence, mais bientôt on aperçut des naturels, dont l'équipage obtint des objets d'échange.

La terre élevée qui formait les limites de la baie était à une grande distance, et un pays plat et uni occupait tout l'espace entre cette terre et la baie. En s'éloignant de la côte pour voir s'il y avait un canal ou un port, le capitaine Meares n'en trouva point, et il donna au promontoire le nom de *cap de Désappointement*, comme à la baie celui de *baie de Déception*. On était par 46 deg. 9 minutes de latit. nord, et 235 degrés 34 minutes de longitude est.

En continuant ses explorations le long de la côte, le voyageur trouva une baie qu'il appela *baie de Quicksand*, et un cap qu'il nomma *cap Grenville*. Il en vit un autre qu'il appela *cap Look-Out*, lequel gît par 45 degrés 30 minutes de latitude nord, et 235 degrés 50 minutes de longitude est.

Le capitaine Meares était ainsi parvenu à acquérir une connaissance assez étendue de la côte d'Amérique, depuis l'entrée du Roi George jusqu'au cap Look-Out, c'est-à-dire depuis 45 degrés 35 minutes jusqu'à 49 degrés 49 minutes de latitude nord. Il avait non-seulement reconnu toutes les parties d'une côte dont le mauvais temps avait empêché le capitaine Cook d'approcher, mais encore il s'était assuré positivement de l'existence

des détroits de Jean de Fuca. Il se fût avancé plus loin, mais il craignait que la mauvaise saison ne l'empêchât de revenir au nord et surtout à l'entrée du Roi George.

Il reprit donc sa route vers le nord, découvrit le cap le plus oriental de la Grande-Entrée, près du port Cox, et l'appela le *cap Beale*. Le 11 juillet il se trouvait à la hauteur de l'embouchure de la Grande-Entrée, voisine du port Cox. Presque dans le milieu on distinguait plusieurs îles très élevées et très boisées. Le capitaine Meares découvrit un port très commode et très grand, formé par un certain nombre de ces îles, et le nomma le *port Effingham*, en l'honneur du lord qui avait encouragé le voyage. Ce même port peut contenir cent voiles. Sa position est tellement avantageuse, que les vaisseaux y seraient à l'abri des plus furieuses tempêtes. Le mouillage y est très bon, et l'aiguade est très commode.

Du port Effingham le capitaine Meares vogua vers les détroits de Jean de Fuca, dont il prit possession, au nom du roi d'Angleterre, le 13 juillet 1788.

Le 25 du même mois il était de retour au canal du Roi George, et le 26 dans l'anse des Amis. Il retourna ensuite à Nootka, pour de là regagner à travers l'Océan les îles Sandwich, où il arriva le 23 octobre 1788.

Avant d'y reparaître, le capitaine Meares a fait une description de divers peuples qu'il avait vus sur la côte nord-ouest d'Amérique. Voici quelques-uns des détails qu'il recueillit à cet égard.

Le peuple qui habite l'entrée de Nootka, et qui s'étend également au nord et au sud de ce port, est très nombreux, mais il n'a pas la même fierté de caractère de ses voisins plus septentrionaux. Le chef de ce territoire, qui occupe au nord tout l'espace jusqu'au cap Saint-Jacques, par 52 degrés 20 minutes de latitude nord, et 228 degrés 30 minutes de longitude ouest, s'appelle Maquilla. Le cap Saint-Jacques forme l'extrémité méridionale du grand groupe d'îles qui borne l'archipel du nord vers la mer Pacifique. Du côté du midi, les domaines de Maquilla se prolongent jusqu'aux îles où règne le chef Wicananish.

Le nombre des habitans de l'entrée du Roi George monte à trois ou quatre mille. Le capitaine Cook avait estimé que le village de Nootka renfermait environ deux cents personnes; mais il y a encore dans l'entrée deux autres villages qui, l'un dans l'autre, peuvent contenir quinze cents habitans.

Au nord de l'entrée il y a quatre villages, et l'on en compte au midi un pareil nombre : Maquilla en est le chef. Le district voisin au midi obéit au chef Wicananish, lequel fait sa résidence au port Cox,

qui contient environ quatre mille âmes. Il y en a deux mille au port Effingham; et dans les autres villages situés sur toute l'étendue qui conduit à l'embouchure des détroits de Jean de Fuca, sur la côte septentrionale, il peut y avoir sept mille personnes. Là finissent les domaines de Wicananish, et commencent ceux du dernier chef du territoire de Nootka, nommé Tatootche.

Les naturels gouvernés par Wicananish sont un peuple fier, courageux, robuste, et supérieur sous tous les rapports à ceux de l'entrée du Roi George. Ils peuvent être au nombre d'environ cinq mille. Les naturels qui habitent le haut des détroits de Jean de Fuca sont également très nombreux.

Le continent d'Amérique ne présente presque partout à l'œil que des chaînes immenses de montagnes, ou d'impénétrables forêts. Depuis le cap Saint-Jacques jusqu'à Queenhythe, espace formant le district de Nootka, on ne voit pas d'autre aspect. En plusieurs endroits le pays paraît être au niveau de la côte; mais l'œil se trouve bientôt arrêté par des collines et des montagnes escarpées, couvertes jusqu'au bord de la mer, ainsi que toutes les parties de la terre qui sont plus basses, de bois très épais. Des chaînes de rochers bruts et saillans, que blanchissent les neiges, forment le sommet des montagnes les plus élevées.

La température de ce pays, c'est-à-dire depuis

le cap Saint-Jacques jusqu'au midi, est bien plus douce que celle de la côte orientale à l'autre côté de l'Amérique, dans une latitude parallèle.

L'hiver commence au mois de novembre, mais la glace ne vient qu'au mois de janvier. La neige fond dans les terres unies au mois d'avril, et dès cette époque la végétation a fait de grands progrès. Avril et mai sont les mois du printemps. En juin on a déjà recueilli les fruits sauvages. Au nord de l'entrée du Roi George le froid est plus vif et les hivers sont plus longs. Par cette raison même le froid diminue vers le midi; et l'on peut présumer que le pays, situé par 45 degrés de latitude sud, est un des climats les plus doux et les plus agréables du monde.

On trouve dans le district de Nootka plusieurs ports qui peuvent recevoir sans le moindre danger des vaisseaux de haut bord. L'entrée du Roi George n'est absolument formée que de havres et d'anses parfaitement abrités contre la violence de tous les vents. Le port Cox et le port Effingham sont les plus étendus, et en même temps ceux qui présentent le plus de sûreté.

Les productions végétales du district de Nootka sont peu nombreuses. Parmi les arbres on remarque le spruce noir et blanc, le pin et le cyprès. Sur les îles, ainsi que dans les bois, poussent le fraisier sauvage, le framboisier et le groseillier. Il

y a beaucoup de fruits à grains et de poreaux sauvages. Sur les bords de la mer croît le blé sauvage ou pied-d'oie. Dans les bois, la rose et l'églantier parfument les airs.

Les animaux sont le daim, le raton, la martre, l'écureuil et le renard. Le daim est très petit; cependant il y en a d'une grandeur extraordinaire : le renard est jaune et a le poil long : il y en a d'un ...ge sale. La martre ressemble à celle du Canada, mais elle est moins noire. L'hermine est très rare, ainsi que le castor. Il y a beaucoup d'ours dans les forêts, et ils passent pour féroces.

Les côtes de la mer sont peuplées d'un grand nombre d'animaux marins, tels que les baleines, les grampuses, les marsouins, les batteurs, les veaux marins, les lions de mer, la loutre de rivière, et surtout la loutre de mer, laquelle habite toutes les parties de la côte nord-ouest d'Amérique, depuis le 30e degré jusqu'au 60e degré de latitude nord. La fourrure de cet animal est la plus riche qui soit au monde : elle est d'un noir de jais et d'une beauté admirables. La chaleur singulière qu'elle procure en fait un habillement très précieux pour les habitans des pays froids, et comme parure elle le dispute à l'hermine.

La loutre de mer, comme la loutre de rivière, est amphibie par sa nature, mais son élément particulier est la mer. On l'aperçoit quelquefois à plu-

sieurs lieues de terre endormie sur le dos, à la surface même de l'eau, avec ses petits couchés entre ses mamelles, car ils ne peuvent nager avant d'avoir quelques mois. Quand elle nage elle les emporte sur son dos; et si malheureusement elle est attaquée par les chasseurs, la mère et les petits meurent toujours ensemble.

Les poumons de cet animal sont faits de manière qu'il ne peut rester sous l'eau plus de deux minutes, et qu'il est obligé de revenir à la surface pour respirer. Cette circonstance donne à ceux qui le poursuivent un grand avantage. Cependant la merveilleuse légèreté avec laquelle il nage déjoue très souvent les mesures du chasseur le plus habile.

Quant aux oiseaux qui fréquentent la côte d'Amérique, on distingue la corneille, la pie, la grive, le grimpereau, le roitelet, le martin-pêcheur, l'allouette, le pluvier, le faucon et l'aigle à tête blanche. Parmi les oiseaux de mer on remarque les mouettes et les plongeons. Les harengs et les sardines abondent au printemps, et le saumon en été. Les moules sont très grosses et renferment des perles.

Les naturels fabriquent une espèce d'ocre rouge grossière pour se barbouiller le corps et le visage. Ils se peignent aussi le corps avec un fard noir sur lequel ils éparpillent une poudre brillante comme de l'or.

Les habitans de Nootka sont en général robustes et bien proportionnés. Ils ont le visage plein et assez grand, les joues hautes et saillantes, de petits yeux noirs, le nez large et plat, de grosses lèvres, et presque tous des dents fort belles et de la plus éclatante blancheur.

Les enfans en bas âge éprouvent à Nootka un traitement qui n'est pas seulement extraordinaire par sa bizarrerie et, autant qu'il m'a semblé, par sa parfaite inutilité, mais qui le paraît plus encore par sa conformité avec les usages des Chinois et des Tartares, dont les habitans de Nootka se rapprochent singulièrement par la coutume qu'on va citer. La mère serre fortement la tête de l'enfant jusqu'au-dessus des yeux avec une espèce de filet de plusieurs plis pour lui donner une forme particulière qu'elle peut recevoir encore dans un âge si tendre. On croirait qu'une ligature aussi étroite doit causer de cruelles douleurs à l'enfant; mais le capitaine Meares n'a jamais remarqué qu'aucun de ceux dont on préparait ainsi la tête à prendre la forme d'un pain de sucre laissât apercevoir qu'il souffrait quelque mal ou même quelque incommodite.

Quoique la coutume adoptée par ces naturels de comprimer ainsi la tête de leurs enfans leur donne un air peu agréable, en ce qu'elle fait monter les sourcils vers le front, et produit chez quel-

ques-uns un très fâcheux effet, celui de les rendre louches, ainsi que de leur aplatir le nez et de leur élargir les narines, ils sont cependant encore une race d'hommes d'assez bonne mine.

Ils ont aussi un autre usage pratiqué, comme l'on sait, par un grand nombre de peuples de l'Inde, savoir, de s'arracher la barbe jusqu'à la racine dès qu'elle commence à paraître, et lorsqu'elle continue à pousser, de l'en empêcher par la même précaution. C'est une des occupations domestiques assignées aux femmes d'épier l'instant où cette marque de virilité commence à se montrer, et d'arracher les poils à mesure qu'ils poussent : ce qu'elles font de la manière la plus adroite avec les doigts seulement, et sans causer la moindre douleur à celui qui subit l'opération. Quelques-uns cependant laissent croître tout-à-fait leur barbe lorsqu'ils avancent en âge ou qu'ils deviennent infirmes. Mais s'ils aiment si peu le poil de leur menton, en revanche leurs cheveux sont l'objet de tous leurs soins et de toute leur vanité. Ils sont forts, noirs et lustrés; ils croissent très long. Ces naturels les attachent en nœud sur le sommet de la tête, ou les laissent flotter négligemment sur les épaules.

Leurs formes extérieures n'ont ni la proportion ni l'élégance qu'on trouve chez plusieurs autres peuples indiens. Leurs membres, quoique robustes

et pleins de vigueur, sont tortus et mal conformés. Quant à leur peau, lorsqu'ils l'ont nettoyée, et qu'elle n'est plus barbouillée d'ocre, elle paraît très blanche. Quelques femmes non-seulement avaient le teint de nos plus belles femmes d'Europe, mais encore leurs traits étaient si gracieux et si délicats, qu'ils eussent attiré tous les regards dans les contrées de la terre où l'on est le plus sensible aux agrémens naturels et aux charmes de la physionomie. Il est vrai qu'alors elles étaient, contre leur ordinaire, débarrassées de cette malpropreté qui leur est habituelle, et dont on ne parvenait qu'avec beaucoup de peine à leur inspirer le dégoût. Au reste, ces exemples de beauté ne sont pas communs chez les femmes de Nootka, pour lesquelles il paraît probable qu'un Européen éprouvera plus de répugnance que de sentiment. Leur chevelure est noire comme celle des hommes : elles ont les yeux de même couleur. Par l'extérieur, on ne les distingue pas sur-le-champ des hommes. Leur caractère est modeste et réservé : on cite peu d'exemples de femmes libertines et sans pudeur parmi elles. A l'entrée de Saint-George, il y eut des femmes que toutes les offres imaginables ne purent déterminer à se prostituer.

L'habillement des hommes consiste en une peau de loutre, ou bien c'est une espèce de vêtement de lin fait par les femmes avec de l'écorce d'arbre

et des filamens d'ortie préparés d'une manière qui leur est particulière. Ils portent aussi, selon que leur caprice leur en donne le goût, ou que la température de l'air l'exige, une peau d'ours, de raton, ou de quelque autre animal.

Leur vêtement de peau de loutre est composé de deux fourrures cousues d'un côté, et qui forment comme une couverture depuis le cou jusqu'à la cheville. Il passe sous le bras gauche, et est attaché par-dessus le bras droit par une courroie qui tient aux peaux mêmes, de sorte qu'ils ont les deux bras entièrement libres et dégagés. Ce vêtement, par sa forme et par ses plis, n'est pas à beaucoup près sans agrément; et lorsqu'il est relevé par le riche éclat de la fourrure, il ne manque plus à celui qui le porte que la propreté naturelle, pour que ce soit l'habillement le plus noble et le plus gracieux.

Ils ont encore un autre vêtement fait de l'écorce intérieure du pin et des filamens d'ortie qu'ils laissent tremper pendant quelques jours dans l'urine. Quand ils ont bien battu ces filamens et cette écorce, ils les séparent en fils, ce qui ne demande pas une grande habileté. Une quantité de ces fils, joints ensemble, forme la plus forte courroie qu'on puisse voir. Ils en préparent un certain nombre pour faire deux fois la longueur de l'habillement, et l'attachent double au travers d'un

long bâton; alors ils l'ont bientôt aplati en forme de natte, et c'est avec ces matières ainsi préparées qu'ils se font un vêtement. Les femmes sont très adroites à cette besogne : elle est une de leurs principales occupations. Le tissu serré de ce vêtement le rend très chaud. Lorsqu'il est tout neuf, et par conséquent encore propre, il a beaucoup d'élégance, surtout quand les bords en sont garnis d'une frange étroite de peau de loutre; mais la malpropreté de leurs maisons, et celle qu'on remarque continuellement sur eux-mêmes, a bientôt souillé, et par conséquent détruit cet éclat. Les naturels appellent ce vêtement un *cotsack*, et le portent de la même manière que leurs habillemens de peaux de fourrures.

Le bonnet dont ils se couvrent la tête est de forme conique. Ils le font en nattes; et le tissu en est si serré, que l'eau même pourrait y tenir. Il est orné de peintures qui représentent des oiseaux ou d'autres animaux, et attaché par une courroie fixée sous le menton. Cette partie de leur habillement est sans doute très commode; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ajoute à la grâce ou à la noblesse farouche de leur physionomie.

Ils se peignent généralement le visage avec de l'ocre rouge. Ils en ont le corps tout barbouillé dans leurs visites de cérémonie, ce qui leur donne une couleur rougeâtre et désagréable; mais lors-

qu'ils mêlent l'ocre avec l'huile de baleine dont ils commencent toujours par s'oindre le corps, ils en contractent une odeur de rance insupportable. Ayant ainsi adopté la mode de se peindre, ils y procèdent de différentes manières. Ils sont réglés sur ce point, du moins à ce qui nous parut, par les circonstances ou par les occasions particulières. Lorsqu'ils partent pour une expédition guerrière, le noir est la principale couleur : ils l'étendent par raies sur un fond blanc. On les a vus se peindre tout de blanc; d'autres fois, d'un rouge éclatant, par-dessus lequel ils parsemaient cette poudre brillante dont j'ai déjà parlé. Mais de quelque couleur qu'ils jugeassent à propos de se barbouiller, ils semblaient également dégoûtans. C'était dans leur deshabillé qu'ils paraissaient avec le plus d'avantage.

Les hommes ont généralement les oreilles percées. Quelques-uns s'y font plusieurs trous, dans lesquels ils passaient de petites courroies garnies tantôt de piquans de porc-épic, tantôt de petits morceaux de cuivre, ou de quelque autre ornement qu'ils avaient reçu de nous. Mais lorsqu'ils étaient parvenus à se procurer des boutons, ils en faisaient leur parure favorite; et je les ai vus quelquefois en attacher une si grande quantité à leurs oreilles, que le poid seul les leur allongeait presque jusqu'aux épaules. Souvent aussi ils se percent

la partie du nez qui sépare les narines. Ils y suspendent des morceaux de cuivre, de fer ou d'étain, de différentes formes. Ils portent encore autour du poignet une espèce de bracelet fait de métal ou de cuir, auquel ils attachent des coquilles, et quelquefois seulement un certain nombre de cordons de cuir. Ils ornent leurs cheveux de la même parure, mais ils y mettent un plus grand nombre de cordons, et choisissent des grains ou d'autres ornemens d'une grosseur proportionnée.

L'habillement des femmes diffère essentiellement de celui des hommes. La plus sévère modestie y préside. On y évite avec soin l'inconvénient de l'habit des hommes qui laisse une partie du corps à découvert. Il leur est interdit de porter jamais la peau de loutre de mer ou des fourrures de quelque autre animal. Leur vêtement est fait de nattes. Elles le fabriquent elles-mêmes. Il a la forme d'une chemise sans manche, et leur tombe jusqu'à la cheville. Une espèce de mante, avec un trou dans le milieu, leur passe sur la tête, et leur couvre les bras sans gêner les mouvemens. Il est très rare, en effet, que, dans aucune de leurs occupations domestiques, elles laissent apercevoir plus de la moitié du bras. Un bonnet de la même forme que celui des hommes complète leur habillement. De longs cheveux noirs leur pendent sur le dos; mais il ne leur est permis de faire usage pour se pein-

dre le corps que de la couleur rouge : aussi ne la ménagent-elles pas. Le capitaine Meares en vit très peu porter quelques ornemens au nez et aux oreilles.

Tout l'habillement dont on vient de parler est pour la paix. Les naturels de Nootka en ont un autre pour la guerre ; et il est fait de manière à répondre merveilleusement à l'objet de sa destination. Il consiste en un manteau ou pourpoint de cuir très épais, fait de peau d'élan, taillé en frange aux deux côtés et sur le cou, et orné partout ailleurs de glands de cuir. Il descend depuis le cou jusqu'aux talons. Différentes devises y sont peintes. Ce vêtement est assez fort pour résister aux flèches et même aux javelots lancés par l'ennemi. En effet, comme il flotte mollement sur le corps, il cède à la violence du trait, et, par conséquent, il amortit le coup. On peut donc le regarder comme une véritable armure défensive. Cet habillement est accompagné d'un masque qui représente la tête de quelque animal. Il est fait en bois, avec des yeux, des dents, etc. C'est un ouvrage travaillé avec une adresse extrême. On leur vit une grande quantité de ces masques de figures diverses, et dont ils font usage en certaines circonstances ou occasions particulières. Par exemple, ils ne se servent de ceux qui représentent la tête de loutre ou de quelque autre animal marin, que lorsqu'ils vont à la

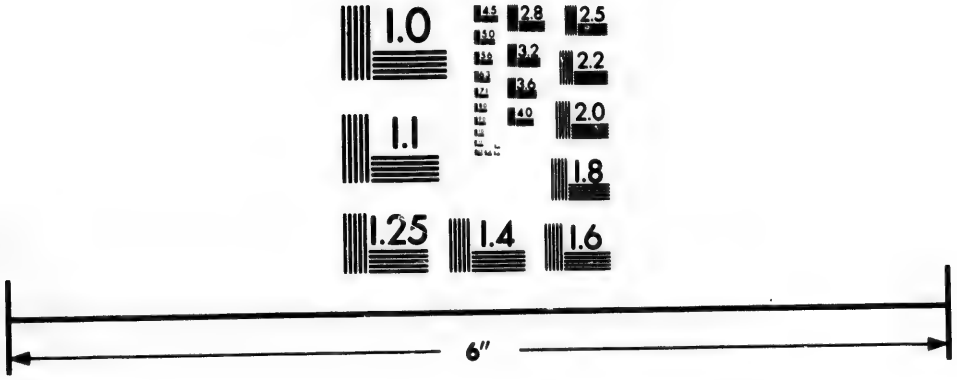
chasse de ces mêmes animaux. Dans leurs expéditions guerrières, mais jamais en d'autres temps, ils jettent par-dessus leur habillement complet de grandes peaux d'ours. Ils ornent aussi leur tête de plumes et de duvet d'oiseaux. C'est un usage qu'ils observent très exactement à l'approche des étrangers.

Lorsque, assis dans leurs maisons, ils s'en[illegible]naient avec leur famille, ils perdaient to[illegible] cette apparence de férocité que leur donna[illegible] billement dont on vient de faire la description. Ils étaient, en général, très polis avec les Anglais, et très affables, les uns à l'égard des autres. Ils semblaient avoir des notions assez exactes du bien et du mal. On pouvait en juger par la confiance qu'ils témoignaient quand ils suivaient les principes de la droiture naturelle, et par l'air de défiance et d'inquiétude qu'on remarquait en eux lorsqu'ils agissaient contre les règles de la justice.

Dans les relations qu'ils avaient entre eux, on remarqua souvent leurs attentions délicates, et des dispositions bienveillantes qui ne laissaient pas douter qu'ils ne possédassent réellement d'excellentes qualités. D'un autre côté, leurs inclinations sanguinaires, leurs goûts de cannibales n'étaient que trop évidens.

Callicum et Stanapa déclarèrent tous deux leur aversion pour l'usage de manger de la chair hu-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

maine. Ils ne pouvaient en même temps dissimuler qu'il existât parmi eux. Ils avouèrent de plus que ces exécrables repas plaisaient tellement à Maquilla, qu'à chaque lune il faisait tuer un esclave pour satisfaire son appétit barbare. Ces deux chefs donnèrent sur cette sanglante cérémonie les détails qu'on va lire; mais ils s'exprimèrent en des termes qui marquaient combien elle leur était odieuse.

Maquilla possédait un nombre considérable d'esclaves, non-seulement à Nootka, mais encore en d'autres parties de ses domaines. Le jour fatal marqué pour le sacrifice d'une victime humaine étant arrivé, on rassemblait dans la maison du chef souverain un certain nombre d'esclaves. Il en choisissait alors un pour être mangé par lui et par ses convives. Voici la manière dont le choix se faisait: elle est curieuse à connaître.

Les chefs d'un rang inférieur, invités à prendre leur part du festin qui se préparait, exécutaient les diverses cérémonies qui devaient le précéder. Elles consistaient à chanter la chanson de guerre, à danser autour du feu, et à en entretenir la flamme en y jetant de l'huile. On attachait alors un bandeau sur les yeux de Maquilla, et, les yeux ainsi couverts, il devait chercher à se saisir d'un esclave. L'activité qu'il mettait dans ses poursuites et les mouvemens mêlés de terreur que faisaient les mal-

heureux pour lui échapper formaient une autre partie de cette scène d'inhumanité. Mais il était rare que ce jeu cruel durât long-temps. Le chef avait bientôt attrapé un des esclaves. On l'égorgeait à l'instant. La victime était coupée en morceaux, et l'on en distribuait aux convives les portions encore fumantes [1]. D'un autre côté, ceux qui avaient échappé à la mort témoignaient par des cris universels la joie qu'ils ressentaient de leur délivrance. Ce récit révoltant n'était que trop véridique, et plusieurs des naturels nous assurèrent que les chefs se nourrissaient fréquemment de chair humaine. Le chef de Nootka ne reposait sa tête que sur des crânes humains, et il ne nous cacha point qu'il mangeait avec délice la chair de ses esclaves.

Les naturels de cette côte ont pour occupation habituelle la pêche, la chasse; les chefs, la pêche de la baleine, et la chasse de la loutre de mer, et ils se livrent à cet exercice avec une adresse admirable.

Les canots dont ils se servent en cette occasion sont d'une grandeur qui tient le milieu entre leurs canots de guerre et ceux qu'ils emploient ordinairement. Ils les construisent d'une forme qui répond parfaitement à l'objet qu'ils se proposent. Dix-huit ou vingt hommes peuvent y tenir à l'aise.

Les harpons qu'ils emploient pour frapper la ba-

[1] Voilà un colin-maillard bien affreux !

leine, ou tout autre animal marin, sont faits avec une habileté merveilleuse. Le chef lui-même est le principal harponneur, et le premier qui frappe la baleine avec la perche ou le harpon, fait d'une grosse coquille d'une moule. Lorsque le monstrueux animal sent la pointe du premier crochet, il plonge à l'instant sous l'eau, et emporte avec lui la pêche ainsi que toutes les vessies qui y tiennent. Les canots le suivent à mesure qu'il sillonne l'eau, et chaque fois qu'il paraît à la surface, les hommes qui sont dedans continuent de lui enfoncer leurs crochets dans le corps, jusqu'à ce qu'enfin le nombre de bouées ou marques flottantes qui y sont alors attachées le mette dans l'impuissance de replonger sous l'eau. La baleine expire bientôt, et est entraînée sur le rivage avec fracas, au milieu des cris de joie des assaillans. On la coupe sur-le-champ en morceaux : une partie est destinée pour le repas qui termine ce jour de triomphe, et le reste se distribue entre c qui en ont partagé la gloire et les dangers.

La loutre de mer est beaucoup plus difficile à attraper, parce qu'il faut la suivre sur les rochers, ou dans les flots où elle nage très vite. Le veau marin est également très difficile à prendre, la nature l'ayant formé de manière à pouvoir rester sous l'eau. Aussi les chasseurs ont-ils recours à l'artifice pour l'attirer jusqu'à portée du canon. Celui

qu'ils emploient le plus ordinairement est un masque de bois, ou le veau marin est représenté si fort au naturel, qu'il prend ce masque pour un animal de son espèce, et tombe ainsi dans le piége. Souvent à cette chasse quelques-uns des naturels se couvrent le visage du même masque, et cachant le reste de leur corps dans les branches d'arbre dont les rochers sont remplis, ils attirent ainsi les veaux marins assez près du lieu d'où ils le guettent pour pouvoir les percer plus sûrement de leurs flèches.

Les naturels de Nootka sont très industrieux, tant pour la construction de leurs canots que pour la fabrique de leurs outils ou instrumens de pêche. Cependant ces peuples, si adroits dans leurs travaux, si actifs dans leurs divers exercices, sont indolens par caractère, et naturellement portés à la paresse. Nous avons déjà dit qu'ils sont très sales, et que leurs habitations sont dégoûtantes de malpropreté.

Les femmes ont aussi leurs occupations marquées : c'est à elles qu'est dévolu le soin de nettoyer la loutre de mer et de faire la cuisine ou les autres travaux domestiques. C'est encore un devoir pour elles de se tenir en sentinelle la nuit, afin de donner l'alarme aux hommes livrés au sommeil dans les maisons, en cas d'invasion soudaine de la part de l'ennemi. Elles amassent les provisions pour

l'hiver, préparent les habillemens faits d'écorces d'arbre, recueillent le poisson à coquilles, déchargent les canots qui reviennent d'une expédition, et remplissent à la fois leurs devoirs d'épouses et de mères avec un dévouement exemplaire.

Les peuples de Nootka sont souvent en guerre entre eux avec les tribus voisines. La surprise et la ruse forment le système offensif de leur art militaire. Quant à leurs moyens de défense, ils n'en connaissent pas d'autres que la précaution et la vigilance. Ils choisissent en général pour bâtir leurs villages, et pour fixer leurs habitations, des positions où il n'est guère facile de les attaquer; mais aucune ne leur inspire assez de confiance et de sécurité, car, en paix comme en guerre, les femmes, comme nous venons de le dire, font constamment sentinelle pendant la nuit. Elles restent assises autour des feux, se tiennent sans cesse éveillées les unes les autres, en se faisant le récit des combats soutenus par leur nation, ou en racontant les traits de bravoure et les nobles exploits de leurs maris et de leurs enfans. Un homme seulement est aussi en sentinelle à l'extérieur de la maison : il s'y poste de manière à pouvoir entendre le moindre bruit qui se ferait dans les bois ou sur l'eau. Cette vigilance continuelle est la partie la plus importante de leur gouvernement, d'autant que chez ces peuples sauvages une occasion favorable de remporter

quelque avantage suffit souvent pour devenir le signal de la guerre : aussi peut-on dire qu'ils ne sont jamais en paix. Sans cesse occupés de voir arriver l'ennemi, ils ne relâchent rien de leur vigilance, et se tiennent continuellement en garde contre ces attaques et ces incursions, où le vaincu n'a d'autre partage à espérer que la servitude ou la mort.

Les chefs de Nootka ont une coutume particulière qui semble tirer son origine des guerres que leurs différens états ont à soutenir les uns contre les autres, et dont, par cette raison même, il ne sera pas déplacé de parler ici. Cette coutume consiste à se céder réciproquement leurs femmes, et à en faire l'échange de part et d'autre. Une beauté occasiona souvent une guerre dans les déserts de Nootka, comme jadis elle en alluma une dans les champs de Troie. Une femme y devient quelquefois nécessaire pour calmer la fureur d'un conquérant, ou pour conclure un traité avantageux. Aussi est-ce peut-être à l'expérience que ces peuples ont fait des avantages politiques qu'on peut retirer des charmes d'une femme, en paix comme en guerre, que les chefs doivent le privilége dont ils jouissent, celui d'avoir autant de femmes qu'il leur plaît.

Les cérémonies du mariage chez ces peuples consistent tout simplement en un repas que donnent les amis des deux époux.

Ils ont quelque idée de la Divinité : leurs maisons contiennent des idoles ou images de forme monstrueuse; mais rien n'annonce qu'elles aient de privilége personnel : elles partagent la dégoûtante malpropreté des personnes qui habitent sous le même toit qu'elles. Il paraît cependant que ces peuples croient à une vie à venir.

Le vaisseau quitta les parages de Nootka pour revenir aux îles Sandwich, où il reparut le 16 novembre 1788. Le 1er décembre, en revenant à la Chine, il découvrit les îles Bolt-Tobago-Xima, dans le voisinage des îles Ladrones. Le 5 il rentra dans la rade de Macao, et termina ainsi une traversée heureuse et productive pour les armateurs qui en avaient fait les frais.

Le vaisseau *la Félice* avait en partant laissé *l'Iphigénie* à Samboingan. Ce dernier navire fit de son côté ses explorations, et découvrit l'île de Johnston, située par 3 degrés 11 minutes de latitude nord, et 131 degrés 11 minutes de longitude est. C'est partout une terre basse, couverte de verdure et de cocotiers. Elle a environ une lieue de circuit. Elle est remarquable par un arbre qui s'élève tout seul au-dessus des autres, et qui paraît de loin comme un vaisseau sans voiles. L'île produit des noix de coco et de la racine de taro. Le nombre des naturels parut d'environ deux cents : c'étaient des hommes robustes et vigoureux.

Leurs canots, qui en portaient douze ou quatorze, avaient absolument la même forme que ceux des Sandwich, et le langage ressemblait beaucoup à celui de cet archipel.

Le 31 mars 1788 *l'Iphigénie* toucha aux Carolines, et le 4 avril suivant aux îles Pelew, décrites par le capitaine Wilson, dont le navire y avait fait naufrage au mois d'août 1783. *L'Iphigénie* découvrit ensuite, par 8 degrés 20 minutes de latitude nord, deux îles que le capitaine Douglas, commandant du navire, nomma îles de Moore, en l'honneur de son ami de ce nom. Il en vit deux autres qu'il appela *îles Good-Look-out*, ou *îles de Bonne-Observation*, et qui gisent par 8 degrés 6 minutes de latitude nord, et 134 degrés 6 minutes de longitude est.

Le 30 mai il découvrit, par 50 degrés 29 minutes de latitude nord, et par 180 degrés 26 minutes de longitude est, l'île Amluk; le 5 juin, par 56 degrés 29 minutes de latitude nord, et 204 degrés 54 minutes de longitude est, l'île de la Trinité; et le 11 juin l'île Kodiak, par 56 degrés 56 minutes de latitude nord, et 205 degrés 1 minute 36 secondes de longitude est. Le 16 il vit l'île Saint-Hermogènes, le 17 les îles Stériles; et le 19, on monta la rivière de Cook sur la côte d'Amérique par 59 degrés 41 minutes de latitude nord. Le 6 juillet on vint à l'île Montagu; et le 26 août, après

de nombreuses et utiles explorations, *l'Iphigénie* rejoignit *la Félice* à l'entrée de Nootka, pour revenir de là aux îles Sandwich, et puis en Chine, en attérant à Macao le 4 octobre 1789.

La relation du capitaine Douglas, compagnon de navigation de Meares, ne contient aucun détail de mœurs qui mérite d'être cité. Nous rapporterons de préférence quelques traits de la description que le capitaine Wilson a faite des îles Pelew, dont il vient d'être question.

FIN DES VOYAGES DE MEARES.

WILSON.

VOYAGE AUX ILES PELEW.

(1783.)

Le paquebot *l'Antelope*, de la Compagnie des Indes orientales, commandé par le capitaine Wilson, étant arrivé à Macao en juin 1783, fut expédié pour une navigation à travers le Grand-Océan. Parvenu dans le voisinage d'îles alors inconnues, il se heurta sur des brisans et fit naufrage. C'était devant les îles *Pelew* ou *Palos*, qui furent ainsi nommées à cause des palmiers qu'on y aperçut : chaîne de petites îles situées entre les 5e et 9e degrés de latitude nord, et les 130e et 136e degrés de longitude est de Greenwich; dans une direction nord-est et sud-ouest : longues, mais étroites, d'une hauteur moyenne, bien couvertes de bois; entourées à l'ouest par un récif de corail, qui s'étend en quelques endroits à cinq ou six lieues du rivage.

L'équipage fut sauvé et débarqua sur une de ces îles. Le capitaine Wilson y trouva heureusement un Malais qui servit d'interprète, et le mit en rapport avec le roi de Pelew, dont la demeure était

dans la partie septentrionale, par 7 degrés 18 minutes de latitude nord, 134 degrés 40 minutes de longitude est. Le prince et ses sujets accueillirent les Anglais avec amitié, en leur fournissant toutes les provisions désirables.

Le roi de Pelew paraissait être le père de son peuple : il n'avait aucune marque extérieure de souveraineté, et cependant on lui rendait toutes sortes d'hommages. Ses rupacks ou chefs ne l'abordaient qu'avec le plus grand respect. Ses autres sujets, soit qu'ils passassent près de lui, ou qu'ils eussent occasion de s'adresser à sa personne, mettaient leurs mains derrière eux, se baissaient jusqu'à terre; et même, s'ils passaient devant une maison où le monarque était supposé se trouver, ils s'humiliaient également jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé le lieu. Tous les jours le prince allait s'asseoir en public pour écouter les demandes de ses sujets, ou décider les différens qui pouvaient s'élever entre eux, et qu'il vidait sans l'assistance d'avocats ni de juges.

Les rupacks ou chefs n'étaient pas tous du même rang : on les distinguait par la différence de l'os qu'ils portaient sur le poignet, marque d'honneur conférée par le roi. Le capitaine Wilson en reçut le grand ordre de l'Os. Ces courtisans suivaient partout Sa Majesté pelewienne, armés de lances et de dards, et ils restaient avec lui jusqu'à ce

qu'il leur permît de retourner chez eux avec leurs gens.

Les naturels n'avaient d'autre propriété que celle de leur industrie et de leur travail, et le roi était le propriétaire général des terres. La maison d'un homme, ses meubles ou son canot, étaient regardés comme sa propriété privée; il en était de même du terrain qu'on lui avait accordé, aussi long-temps qu'il l'occupait et le cultivait; mais toutes les fois qu'il se transportait ailleurs avec sa famille, ce terrain retournait au roi, qui en disposait à son gré. Chaque famille avait, pour son entretien, une portion de terre que la nécessité lui imposait le devoir de cultiver; et le temps qui lui restait après avoir pourvu à ses besoins d'existence, elle l'employait à l'exercice de quelques arts, qui, en la tenant toujours en activité, lui procuraient quelques jouissances agréables.

Toutes ces îles sont couvertes d'arbres de différentes espèces : il y en a de grande dimension, entre autres l'ébène, et un arbre qui, percé avec un foret, rendait une liqueur blanche, épaisse comme de la crème. Il y a aussi une espèce de manillier que les indigènes considèrent comme un arbre de mauvais augure. On remarque aussi un cerisier dont les feuilles ressemblent à celles du myrte : il n'a point d'écorce, mais seulement une peau de l'épaisseur d'une carte. Le chou-palmier, l'aman-

dier, la carambole ou l'arbre à pain sont encore des richesses végétales de ces îles, où les ignames et les noix de coco forment la principale subsistance des naturels, ainsi que les plantains, les bananes et les orangers.

Les îles Pelew n'ont pour quadrupèdes que des rats d'un gris foncé et quelques chats. On y voit beaucoup de coqs et de poules, ainsi que différens petits oiseaux dont le chant est très mélodieux. On trouve un poisson appelé *unicorne*, à cause d'une corne qu'il porte sur le devant de la tête. On n'aperçoit aucune rivière.

Les naturels aiment les confitures, qu'ils font avec un sirop extrait du palmier ou de la canne à sucre. Ils mâchent le bétel lorsqu'il est vert, ce qui est le contraire dans l'Inde, où on le mâche sec.

Les maisons, assises sur de larges pierres taillées en carré, d'une forme oblongue, s'élèvent à trois pieds de terre : sur ces bases sont posées les principales poutres, d'où sortent les supports collatéraux en ligne droite, que traversent d'autres pièces enchâssées les unes dans les autres, et fixées par des chevilles de bois. Les intervalles sont remplis avec des feuilles de palmier et des bambous, si artistement arrangés que ces habitations sont garanties de toute humidité. Les planchers sont faits de planches très épaisses. L'intérieur de la maison ne

forme qu'une seule pièce. On fait le feu au milieu. L'extérieur ou le toit est garni de chaume. Quelques-unes de ces maisons avaient de soixante à quatre-vingts pieds de longueur ; mais elles étaient destinées aux usages publics, pour des assemblées ou des fêtes. Dans d'autres, les naturels se réunissaient pour causer ; alors les femmes y apportaient leur ouvrage et se mêlaient à la conversation.

Dans ce pays on ne connaissait pas l'usage des instrumens de fer. On a de petits paniers que l'on porte toujours avec soi : ils contiennent le bétel, un peigne et un couteau, ainsi qu'un peu de fil. On a aussi des écuelles de bois avec leurs couvercles, très joliment taillées et garnies d'écorce en dedans. Les couteaux sont faits d'un morceau d'écaille d'huître. Les peignes sont de bois d'oranger. Nul homme ne sort de chez lui sans son petit panier de bétel.

Dans les repas on se sert généralement de feuilles de plantain en place d'assiettes ; on boit la coque des noix de coco. Un faisceau d'écorce de noix de coco forme le balai avec lequel on nettoie la maison. Un morceau de bambou creux sert pour puiser de l'eau.

La lance est l'arme principale de ces peuples. Elle est faite de bambou, défendue par une pointe d'un bois très dur, et barbelée transversalement.

Sa longueur ordinaire est de douze pieds. Ils ont aussi le dard et la fronde : la fronde est un morceau de bois d'environ deux pieds de long, avec une entaillure où l'on fixe la tête du dard ; le dard est de bambou, terminé comme la lance en pointe, d'un bois très dur et très pesant, qu'ils comprimment avec leurs mains, jusqu'à que le bambou ait formé une courbe : ils laissent alors glisser le dard, qui s'élance et tombe avec force. Il est difficile de concevoir avec quelle adresse ils dirigent cette arme. Les chefs ont une espèce d'épée faite d'un bois très dur garni de coquillages.

Les canots sont formés de troncs d'arbres creusés en dedans : ils sont très propres et très beaux. Les plus petits contiennent quatre ou cinq personnes ; les plus grands de vingt-cinq à trente.

Les habitans des îles Pelew sont robustes, bien faits et d'une stature au-dessus de la moyenne. La couleur de leur peau est d'un cuivre bronzé, mais non pas noir. Les cheveux sont longs et flottans, assez disposés à friser, et la plupart des habitans en forment une large boucle autour de leur tête. Quelques femmes, qui en ont de très longs, les laissent tomber sur le dos. Les hommes vont entièrement nus. Les femmes portent seulement deux petits tabliers ou plutôt deux franges épaisses, l'une devant, l'autre derrière, d'environ dix pouces

e hauteur, et sept de largeur. Cet habillement est attaché au milieu du corps.

Les hommes et les femmes sont tatoués. Les femmes ont les deux oreilles percées pour y pendre des feuilles et des boucles d'oreilles d'écailles de tortue : les hommes n'ont que l'oreille gauche trouée. La cloison du nez est aussi percée chez les deux sexes pour y suspendre la fleur de quelque plante. A un certain âge les hommes et les femmes se noircissent les dents. Les deux sexes sont très habiles à la nage, et aussi à l'aise dans l'eau que sur terre.

Le mariage n'est qu'un contrat civil, mais inviolable. On admet la pluralité des femmes. Quand une femme est enceinte, elle cesse de partager la couche de son mari, qui au reste à beaucoup d'égards pour elle.

Il y a des endroits destinés à la sépulture des morts. Le peuple de Pelew a une sorte de culte, mais non public. Il croit aux bons et aux mauvais augures.

En général, ces naturels sont polis, doux, humains et hospitaliers. Leurs manières caressantes n'offensent point la pudeur, et les femmes sont également très modestes. Le gouvernement, quoique despotique, se montre paternel et sage. Le seul usage cruel de ces insulaires est de mettre à mort les prisonniers.

Le capitaine Wilson, ayant réussi à construire un nouveau navire dans les îles Pelew, revint en Europe avec un des fils du roi.

Comme ce jeune prince montra des dispositions au-dessus de son âge et de l'état de civilisation de son pays natal, nous pensons que le lecteur lira avec plaisir quelques détails à ce sujet.

Le roi Abba-Thulle, dans ses visites à Oroolong, une des îles du groupe, avait toujours été fort attentif à tout ce qu'il voyait faire aux Anglais. Il restait souvent très long-temps auprès d'eux, pendant qu'ils étaient occupés à construire leur nouveau bâtiment, et remarquait les plus petites circonstances. Il avait déjà, en plus d'une occasion, témoigné le désir d'envoyer deux de ses sujets en Angleterre, lorsque le vaisseau partirait. Le jour de ce départ venu, le prince s'étendit davantage sur cette matière. Ses sujets, dit-il au capitaine, avaient pour lui beaucoup de respect, et le regardaient comme supérieur à eux, non-seulement en rang, mais encore en lumières et en connaissances. Cependant, depuis qu'il avait vu les Anglais, et examiné leur capacité, il avait souvent senti sa médiocrité, en voyant le dernier de ceux auxquels commandait le capitaine pourvu de talens et de facultés dont l'idée même ne lui était jamais venue. Il avait donc résolu de confier aux soins du capitaine Wilson son second fils, nommé Lee-Boo,

afin qu'il pût avoir l'avantage de se perfectionner par la société des Anglais, et d'apprendre une foule de choses qui, rapportées à son retour, pourraient être d'un grand avantage à son pays. Il ajouta qu'un des Malais de Pelew irait avec lui pour le servir. Son fils, disait-il, était un jeune homme d'un esprit aimable et facile; il avait le caractère sensible et doux. Il dit beaucoup de choses à son avantage, ajoutant qu'il l'avait envoyé chercher dans un endroit éloigné, où il l'avait confié aux soins d'un vieillard; qu'il était à présent à Pelew pour prendre congé de ses amis, et qu'il serait avec lui à Oroolong, le lendemain matin. Raa-Kook et Arra-Kooker, frères du roi, se joignirent à lui, et confirmèrent l'éloge de leur neveu.

Le capitaine Wilson témoigna combien il était reconnaissant et flatté de cette marque distinguée de confiance et d'estime; il ajouta que sa reconnaissance l'obligeait à donner ses soins aux personnes de Pelew que le roi aurait envoyées avec lui; mais que, dans cette circonstance, il tâcherait de mériter une confiance aussi honorable, en traitant le jeune prince comme son propre fils. Cette réponse satisfit beaucoup le roi; et la conversation ayant changé, il parut souhaiter que le vaisseau descendît à Pelew avant son départ. Il motiva cette demande sur ce que ses sujets avaient plusieurs fois examiné à Oroolong le vaisseau et sa construction, mais

qu'il n'en était pas ainsi des vieillards, des femmes et des enfans : il ajouta que, si le navire se rendait à Pelew, ces derniers pourraient satisfaire leur curiosité; que les mères un jour parleraient à leurs enfans de ce spectacle frappant; qu'elles en rappelleraient à leurs familles les diverses circonstances, et qu'ainsi le souvenir et le nom des Anglais se perpétueraient parmi son peuple, au gré de tous ses vœux. Le capitaine Wilson, qui connaissait les dispositions de son équipage, sentit que les premiers soupçons allaient renaître, et faire douter de la sincérité de cette invitation. Craignant d'ailleurs que l'empressement des naturels à venir à bord du vaisseau, pour examiner le dehors et le dedans, ne causât de la confusion et du retard, il opposa à la demande du roi des objections si plausibles, que le prince s'y rendit, et qu'on n'en parla plus.

Le fils du roi étant arrivé, on appareilla. Toutefois, avant de quitter le rivage, nos gens hissèrent un pavillon anglais au haut d'un grand arbre, voisin de l'endroit où leurs tentes avaient été dressées, et gravèrent l'inscription suivante sur une plaque de cuivre, qui, après avoir été clouée sur une planche épaisse, fut attachée à un arbre auprès du lieu où avait été construit le petit vaisseau :

« Le vaisseau *l'Antelope*, de la Compagnie des « Indes anglaises, commandé par Henri Wilson, a « été perdu sur le récif de cette île, dans la nuit

« du neuf au dix d'août. L'équipage a construit ici « un vaisseau, et en est parti le douze novembre « mil sept cent quatre-vingt-trois. »

On expliqua au roi la signification de cette inscription, et on lui dit qu'elle était destinée à rappeler le souvenir du séjour des Anglais. Il fut content de cette idée, qu'il expliqua à son peuple; il promit aussi que l'inscription ne serait jamais arrachée, et que si par quelque accident elle venait à tomber, il en prendrait soin lui-même, et la conserverait à Pelew.

Après une longue conversation sur la confiance qu'il avait dans le capitaine Wilson, Abba-Thulle termina sa recommandation à peu près en ces termes : — « Je désire que vous appreniez à Lee-Boo tout ce qu'il doit savoir, et que vous en fassiez un Anglais. J'ai souvent réfléchi à ma séparation d'avec mon fils. Je sais que les pays éloignés qu'il doit traverser différant beaucoup du sien, il doit être exposé à bien des dangers, à bien des maladies qui nous sont inconnues. Il peut mourir.... J'ai préparé mon âme à ce malheur..... Je sais que la mort est le destin inévitable de tous les hommes, et qu'il importe peu que mon fils la rencontre à Pelew ou partout ailleurs. Je suis persuadé, d'après l'idée que j'ai de votre humanité, que vous en aurez soin s'il est malade; et s'il arrivait quelque malheur qu'il n'eût pas été en votre puissance

de prévenir, que cela ne vous empêche point, vous, votre frère, votre fils, ou quelqu'un de vos compatriotes, de revenir ici. Je vous reverrai, ainsi que tous les vôtres, avec la même amitié, et j'aurai le même plaisir à vous revoir. »

Le capitaine l'assura qu'il aurait de Lee-Boo le même soin que d'un de ses enfans, et qu'il ne négligerait rien pour témoigner par ses attentions pour le fils la reconnaissance et l'attachement qu'il aurait toute sa vie pour le père.

Monté sur le vaisseau, le capitaine Wilson fit mettre les matelots à genoux avec lui, et tous ensemble rendirent grâces à Dieu de ce qu'il les avait soutenus au milieu de tant de travaux et de dangers, et de ce qu'il leur offrait l'espoir et le moyen d'une délivrance prochaine. Pendant cet acte de dévotion, le roi et les chefs, restés près de l'entrée de la maison, observaient ce qui se passait, et, comprenant que c'était un acte d'adoration, ils observaient un profond silence.

Lorsque Lee-Boo était venu de Pelew, on avait apporté avec lui, dans une corbeille, quelques douzaines de fruits pareils à des pommes. Ils étaient de forme oblongue, d'un rouge foncé, et ressemblaient assez à ce qu'on appelle en Angleterre des *pommes de paradis de Hollande* [1]. Les naturels par-

[1] Il y a différentes espèces de ce fruit dans plusieurs îles de la mer du Sud ; c'est la pomme d'Yamboo, l'*Eugenia malaccensis* : de Linnée.

laient de ce fruit comme d'une chose fort rare, et disaient qu'il était précisément dans sa saison. Le capitaine distribua à chacun de ses officiers un de ces fruits, qu'ils n'avaient jamais vus, et conserva soigneusement le reste, pour le donner à son jeune passager pendant le voyage.

L'Oroolong (car c'est ainsi que fut nommé le navire nouvellement construit) s'avança alors vers le récif. Quoiqu'il fût extrêmement surchargé par les soins d'Abba-Thulle, qui avait fourni avec profusion tout ce qu'il imaginait pouvoir être utile à ses amis, les Anglais se virent entourés d'une multitude de canots chargés de naturels, qui tous apportaient des présens, et suppliaient de les accepter. Vainement leur disait-on que le vaisseau était rempli, qu'on n'y pouvait plus rien mettre; chacun présentait quelque chose en criant : « Rien que cela, de ma part; rien que cela, pour l'amour de moi! » Ces cris répétés avec des gestes supplians et les yeux en pleurs, touchèrent vivement tout l'équipage : on accepta de ceux qui étaient les plus près quelques ignames et des cocos. Ceux qu'on fut forcé de refuser ramèrent en avant, et allèrent jeter tous leurs petits présens dans la pinasse, ne sachant pas qu'elle devait revenir à l'île.

Plusieurs canots allaient devant la pinasse pour indiquer au vaisseau la route la plus sûre; d'autres étaient placés sur le récif par ordre du roi,

pour faire connaître l'endroit le plus profond et le plus propre au passage. A l'aide des précautions précédemment prises, *l'Oroolong* passa heureusement le récif.

Le roi avait accompagné les Anglais dans le vaisseau presque jusqu'au récif. Avant de faire approcher son canot, il fit ses derniers adieux à Lee-Boo, et lui donna sa bénédiction, que le jeune homme reçut avec beaucoup d'attendrissement et de respect. Voyant le capitaine Wilson occupé à donner des ordres à ses gens, il attendit jusqu'à ce qu'il le vît libre. S'avançant alors vers lui, il l'embrassa avec tendresse : ses regards humides et sa voix altérée témoignaient de son émotion. Il serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale. « Vous êtes heureux, leur disait-il, parce que vous retournez dans votre patrie. Je suis aussi heureux de votre bonheur ; mais pourtant bien malheureux de vous voir partir. » Souhaitant ensuite à tout le monde un bon voyage, il descendit dans son canot. Presque tous les chefs qui étaient à bord partirent en même temps, excepté Raa-Kook et quelques hommes avec lui, qui voulaient suivre les Anglais au-delà du récif, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de danger. Pendant que les canots s'approchaient et entouraient celui du roi, les naturels avaient les yeux fixés sur le vaisseau, comme pour faire leurs adieux ; et leurs regards, plus expressifs qu'aucun

langage, peignaient les tendres sentimens de leurs cœurs. Les Anglais pouvaient dire avec vérité qu'ils laissaient tout un peuple en larmes. Eux-mêmes étaient si fortement émus de cette scène attendrissante, que, lorsque Abba-Thulle et sa suite sortirent pour retourner à Oroolong, ils purent à peine les saluer par trois cris. Tout l'équipage fut touché de reconnaissance pour les services de ce bon roi, à qui l'on devait en grande partie la délivrance de l'équipage.

Les Anglais étant alors en chemin de se rendre à la Chine, après avoir quitté leurs bons amis de Pelew, rangèrent derrière le récif. A midi, l'île d'Oroolong, d'où ils étaient partis, portait est-sud-est-demi-est, et se trouvait à une distance d'environ quatre lieues, sa latitude étant de 7 degrés 19 minutes nord, et sa longitude de 134 degrés 40 minutes du méridien de Greenwich.

Les deux premiers jours après leur départ des îles Pelew, il fit un temps assez passable; il y eut de légères rafales et de la pluie : le vent variable de l'est au sud-est conduisait le vaisseau au nord. Lee-Boo, la première nuit qu'il coucha à bord, ordonna à Boyam, son domestique, qui était un des deux Malais de Pelew, d'apporter sa natte sur le pont. On lui donna une couverture plus chaude pour le défendre du froid. Il fut très surpris le lendemain matin de ne point voir la terre. Le ca-

pitaine Wilson lui donna alors une chemise, une veste et une culotte. Il parut assez gêné des deux premiers vêtemens, les ôta bientôt, les plia, et s'en servit comme d'un oreiller; mais sentant qu'il y avait de l'indécence à être absolument nu, il ne paraissait jamais sans sa culotte; et comme le vaisseau, dirigé vers le nord, approchait par degrés d'un climat plus froid, il vit moins d'incommodité à mettre sa chemise et sa veste. En peu de temps il s'y accoutuma si bien, l'idée de décence et de propreté, qu'il avait depuis peu connue, fit en lui de tels progrès, qu'il ne changeait jamais aucune partie de son habillement en présence de quelqu'un : il se retirait toujours pour cet effet dans quelque coin obscur où l'on ne pouvait l'apercevoir. Le mouvement du vaisseau lui donna d'abord le mal de mer, et l'obligea souvent à se coucher. Son indisposition étant diminuée, on lui présenta une des pommes qui avaient été apportées de Pelew : il parut hésiter à la manger; mais lorsqu'on lui dit que c'était l'intention du capitaine et qu'Abba-Thulle les avait envoyées pour lui, il observa à Boyam qu'on le traitait bien favorablement, parce qu'il n'y avait que quelques grands seigneurs qui eussent de son père la permission de manger de ce fruit [1].

Ce jeune homme était singulièrement propre : il

[1] Cette remarque de Lee-Boo s'accorde avec ce que dit le roi au

se lavait trois ou quatre fois par jour. Aussitôt qu'il fut bien rétabli du mal de mer, il parut tranquille et content. La latitude, le quatorze novembre 1783, était, par observation, de 9 degrés 38 minutes. Le jour suivant le ciel fut couvert, mais le temps assez beau : on vit plusieurs oiseaux de mer et des poissons volans. Le vaisseau, à l'exception d'une petite voie d'eau, se trouva aussi bon qu'on pouvait l'espérer. On fit le dimanche matin la prière sur le pont : tout l'équipage avait de trop grandes preuves des bontés de la Providence, pour ne pas lui témoigner hautement sa profonde reconnaissance. La latitude à midi était de 12 degrés 1 minute nord. Lee-Boo, qui jusque-là avait fort peu mangé, était si bien rétabli, qu'il prit ce jour-là quelques ignames et un poisson volant qu'on avait attrapé sur le pont. L'après-midi il dit à Boyam qu'il était persuadé que son père et sa famille avaient été bien affligés de ce qu'il avait été malade.

Le temps continuant à être beau, et le vent à l'est-nord-est, on tâcha, le matin, de se donner un peu plus de place sur le bâtiment. En rangeant toutes les provisions, on s'aperçut que la voie d'eau était sous le bout d'une des pièces du doublage. On proposa d'en couper l'extrémité, afin de trouver

capitaine Wilson en lui donnant ces pommes, que c'était une grande rareté.

la fente et de la fermer par dedans; mais, après une plus mûre réflexion, on pensa que ce serait une entreprise trop dangereuse, parce qu'il en pourrait résulter l'écart de quelque planche, qui exposerait le vaisseau au danger presque certain de couler bas. On abandonna donc cette idée, et deux hommes à la pompe suffirent pour vider l'eau. La latitude à midi était de 13 degrés 19 minutes nord.

Le 18 novembre on n'aperçut aucune apparence de terre. Le 21 on trouva la latitude à 17 degrés 47 minutes nord, et le lendemain à 18 degrés 29 minutes nord. La latitude, le 23, était de 20 degrés 43 minutes nord. Le 25 on aperçut les Bashée. Cet événement fit grand plaisir à Lee-Boo. Il fut empressé de savoir le nom de ces îles: on le lui répéta plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il pût le prononcer. Prenant alors une corde qu'il avait apportée pour faire ses remarques, il y fit un nœud, comme pour lui rappeler cette circonstance. On se dirigea vers un passage entre les îles : à midi on se trouva dans la mer de Chine, à 21 degrés 5 minutes de latitude nord. Il faisait alors un beau temps, la mer était tranquille, et à quatre heures après midi on avait perdu de vue les îles Bashée.

Le lendemain on découvrit l'île Formose. A midi la latitude était de 21 degrés 49 minutes nord. On aperçut plusieurs bateaux de pêcheurs et une pe-

tite jonque chinoise [1]. Le 28 on découvrit une petite montagne, portant au nord-ouest. A midi la latitude était de 22 degrés 20 minutes nord. A midi l'on était à 22 degrés 8 minutes de latitude nord, la montagne appelée *les Oreilles d'âne* portant alors sud-sud-ouest. On marcha à l'ouest parmi les îles jusqu'à six heures du soir, qu'on jeta l'ancre parmi quelques petits vaisseaux chinois. Lee-Boo paraissait enchanté de voir la terre et le nombre de bateaux dont la mer était couverte.

Le 30 le capitaine Wilson se procura un pilote pour conduire le vaisseau entre les îles à Macao, et lorsqu'ils furent en vue de ce port, on hissa au haut du mât un pavillon anglais. Les officiers de quelques vaisseaux portugais, qui étaient à l'ancre dans la Typa, envoyèrent sur-le-champ leurs canots au-devant des Anglais, avec des provisions, des fruits et des hommes pour leur donner du secours, jugeant, par la forme et la grandeur du petit vaisseau, que l'équipage devait faire partie de celui de quelque bâtiment anglais naufragé.

A la vue des grands vaisseaux portugais qui étaient à l'ancre dans la Typa, Lee-Boo parut extrêmement surpris, et s'écria, en les regardant: *Clow, clow, muclow*, c'est-à-dire *grand, grand*,

[1] Les Européens donnent le nom de *jonque* aux vaisseaux de construction chinoise employés à commercer sur les côtes. Il y en a de fort grandes, et qui vont jusqu'à Batavia et à Malaga.

fort grand. Il donna dès lors à nos gens une preuve de la bonté de son cœur. Quelques bateaux chinois, conduits à la rame par de pauvres femmes tartares, accoutumées à vivre sur l'eau avec leurs familles, et ayant leurs enfans attachés derrière le dos, entouraient le vaisseau, et demandaient les restes de nos vivres. Le jeune prince, comprenant leurs supplications, leur présenta des oranges et d'autres choses semblables, ayant toujours attention de leur donner ce qu'il aimait le mieux lui-même.

La première maison que notre jeune voyageur aperçut le transporta d'admiration. Ce qui le frappa le plus d'abord fut la hauteur des murs et le plafond des appartemens. Il avait l'air de chercher à comprendre comment cela avait pu se faire. Les meubles et les décorations intérieures l'étonnaient aussi beaucoup. Lorsqu'on le présenta aux dames de la maison, son maintien fut aussi aisé, aussi poli, que son humeur était honnête et douce. Loin de se trouver embarrassé, il permit à la compagnie d'examiner ses mains qui étaient tatouées, et parut flatté de l'attention dont il était l'objet. Lorsqu'il se retira avec le capitaine Wilson, il laissa tout le monde convaincu que l'extrême surprise qu'exciterait en lui la vue d'un monde inconnu égalerait à peine celle que causeraient sa politesse naturelle, son aisance et son amabilité.

Macao étant la première terre où l'on eût abordé depuis le départ des îles Pelew, on se félicitait mutuellement, et Lee-Boo semblait prendre part à la joie commune. M. M'Intire, officier anglais à Macao, conduisit chez lui le jeune prince et le fit entrer dans une grande salle éclairée, au milieu de laquelle était une table servie pour le souper, et un buffet agréablement décoré. A cette nouvelle scène, Lee-Boo devint tout œil et toute admiration. Les vases de verre fixaient principalement son attention. M. M'Intire lui montrait ce qu'il croyait pouvoir l'amuser; mais tous les objets le frappaient en même temps. Ses yeux étaient, comme son esprit, éblouis et confus. C'était véritablement pour lui un spectacle magique, une vraie féerie. Parmi des choses qui attiraient ses regards, était un grand miroir placé au bout de la chambre, qui réfléchissait presque entièrement son image. Lee-Boo se tenait devant, surpris de se voir lui-même. Il riait, se reculait, puis revenait se considérer : il était au comble de l'étonnement. Il voulut regarder derrière, croyant qu'il pouvait y avoir quelqu'un; mais il vit que la glace était attachée contre le mur. M. M'Intire remarquant l'idée qui lui était venue, fit apporter dans la chambre un petit miroir : après s'y être vu, il chercha tout de suite derrière pour trouver la personne qui le regardait.

ne pouvant absolument comprendre d'où provenaient tous ces effets.

Pendant que Lee-Boo resta à Macao, il eut souvent occasion de voir des gens de différentes nations. On lui fit connaître, entre autres, trois Anglaises qui, ayant perdu leurs maris dans l'Inde, avaient été envoyées de Madras à Macao, et y attendaient leur retour en Europe. *Le nouvel homme*, comme on l'appelait alors, leur donna la préférence sur toutes les personnes du beau sexe qu'il avait vues. Cette prompte décision en faveur des femmes anglaises, de la part d'un homme sans préjugés, qui décidait d'après ses yeux, lui aurait sans doute mérité la protection et la faveur de ces dames, si cet aimable jeune homme eût assez vécu pour être bien connu en Angleterre.

Comme il n'y a point de quadrupèdes à Pelew, les deux chiens qu'on y avait laissés étaient les seuls qu'il eût vus : en conséquence les moutons, les chèvres et les autres bestiaux qu'il aperçut à Macao l'étonnèrent beaucoup. Le chien de Terre-Neuve qu'on avait donné à son oncle Arra-Kooker, s'appelait *Sailor* : il donnait le nom de Sailor à tous les animaux à quatre pieds. Ayant aperçu des chevaux dans une écurie, il les appela *slow sailor*, c'est-à-dire grands sailors. Mais voyant le lendemain un homme passer à cheval devant la maison, il fut si émerveillé, qu'il appelait tout le monde pour

voir une chose aussi extraordinaire. Il alla ensuite à l'écurie où étaient les chevaux : il les toucha, les caressa, leur offrit des oranges qu'il avait dans sa poche; et comme ils n'en voulaient pas manger, il fut curieux de savoir quelle était leur nourriture. On l'engagea aisément à en monter un. Ayant appris combien cet animal était agréable et docile, il pria le capitaine de l'envoyer aussitôt à son oncle Raa-Kook, et fit assurer celui-ci de l'utilité qu'il en retirerait.

Les Anglais attendaient une permission et des barques pour les transporter à Canton, lorsque le capitaine Churchill du *Walpole*, qui avait passé en Chine malgré la mousson, arriva à Macao, et les reçut à son bord pour les conduire à Whampoa. Il n'y eut que cinq ou six matelots qui restèrent à Macao avec *l'Oroolong*, jusqu'à ce qu'on en pût disposer.

Pendant le temps que Lee-Boo fut dans *le Walpole*, il eut de quoi exercer toutes ses facultés : les meubles, les tables, les chaises, les lampes, la cloison des chambres et leur plafond, tout était pour lui des objets de surprise. Après les avoir parcourus des yeux en silence, il faisait entendre tout bas au capitaine Wilson que le vaisseau au dedans était une maison. Il est à croire que rien n'échappa à ses observations sur *le Walpole*, et que tout fixait son attention lorsqu'il fut arrivé à Canton.

Les nombreuses maisons de cette ville, la variété des boutiques et la multitude des artisans lui firent dire qu'il y avait un *takelby* (ouvrier) pour chaque chose. Assis à la table de la Compagnie, dans la factorerie, les vases de verre de différentes formes, et surtout les lustres, fixèrent ses regards. Lorsqu'il eut aperçu autour de lui la foule des valets qui se tenaient derrière les convives, il observa au capitaine Wilson que le roi son père vivait d'une manière très différente, n'ayant qu'un petit poisson et une noix de coco, dont il mangeait la chair et buvait ensuite le jus dans la coque même; que, lorsque son repas était fini, il s'essuyait la bouche et les doigts avec la cosse de la noix, tandis, ajoutait-il, que la compagnie où il se trouvait dans le moment mangeait différentes choses, et était servie par un nombreux domestique. Il parut d'abord goûter le thé avec plaisir; l'odeur du café lui déplut, et il en refusa, en disant néanmoins au capitaine Wilson qu'il en boirait s'il lui ordonnait d'en boire. A leur retour à Macao, un des matelots s'étant enivré, Lee-Boo, qui le crut malade, montra beaucoup d'inquiétude, et il pria le chirurgien d'aller le voir. Lorqu'on lui eut fait entendre que l'état du matelot ne pouvait avoir aucune suite dangereuse, et que c'était l'effet d'une boisson à laquelle le peuple s'adonnait volontiers, il parut satisfait; mais, depuis ce temps-là, il ne voulut ja-

mais goûter d'aucune liqueur spiritueuse, disant que ce n'était pas une boisson qui convînt à des hommes distingués. Il était singulièrement sobre sur le boire et le manger.

Ils étaient depuis cinq ou six jours à Canton, lorsque les gens qui étaient restés à Macao y arrivèrent dans une barque du pays, accompagnés de M. M'Intire. La fenêtre près de laquelle Lee-Boo était alors à déjeuner donnait sur la rivière. Au moment où il les aperçut, il se leva, et sans rien dire à personne, il courut sur le rivage, et y arriva avant la barque : il les reçut avec tant de joie, et leur serra les mains avec tant d'amitié, qu'ils en furent attendris. Il paraissait impatient de les voir dans la maison, parce qu'étant restés en arrière, il craignait qu'ils ne fussent pas en aussi bonne santé que lui.

Arrivés à Canton, plusieurs voyageurs qui avaient été à Madagascar, et dans d'autres endroits où l'on fait usage de la lance, et qui étaient eux-mêmes très habiles dans cet art, furent curieux de la voir manier à Lee-Boo. On s'assembla pour cet effet dans la grande salle de la factorerie. Lee-Boo ne pointa pas d'abord sa lance vers aucun objet particulier ; il se contenta de la mettre en mouvement, et de la balancer comme l'on fait ordinairement avant de la jeter. Les autres firent la même chose; mais ayant proposé un but, on le fixa sur

une cage de gaze qui était pendue au milieu de la salle, et sur laquelle était un oiseau peint. Lee-Boo prit sa lance avec un air d'indifférence, et, visant au petit oiseau, il le frappa à la tête, au grand étonnement de ses concurrens, qui atteignirent à peine la cage.

Il se plaisait beaucoup à considérer les bâtimens de pierre et les grandes salles des maisons de Canton; mais les plafonds unis continuaient surto[illegible] exciter son admiration : il les comparait souvent aux toits de chaume des habitans de Pelew, et il disait qu'avec le temps il apprendrait comment cela était fait, et qu'il leur enseignerait la manière de bâtir. Le désir d'être utile à son pays paraissait être le but principal de toutes ses observations.

Ce qui frappa le plus l'imagination de Lee-Boo chez M. Freeman, un des subrécargues, fut un sucrier de verre bleu qu'on apporta sur la table au moment où l'on servit le thé. La joie qu'il fit paraître à cette vue engagea le maître de la maison à le conduire dans une autre chambre, où étaient deux grands vases de la même espèce de verre bleu placés sur un cabaret. Ses yeux se portèrent aussitôt sur la couleur qui l'avait tant frappé, il considéra ces vases avec l'empressement le plus vif, les quitta un moment, et y revint à différentes reprises. M. Freeman, voyant le plaisir que ces vases faisaient à Lee-Boo, lui dit qu'il voulait lui

en faire présent pour les emporter à Pelew ; ce qui le mit dans un transport de joie qu'il ne pouvait contenir, disant que c'était un grand trésor, et qu'à son retour il les donnerait à son père Abba-Thulle. Il désirait que ses parens de Pelew pussent les voir, parce qu'il était sûr du plaisir que cette vue leur procurerait.

Lee-Boo s'embarqua avec le capitaine Wilson dans *le Morse* pour se rendre en Angleterre.

Extrêmement curieux de savoir le nom et le pays de chaque vaisseau qu'on rencontrait en mer, Lee-Boo répétait de côté et d'autre ce qu'on lui disait, jusqu'à ce qu'il l'eût fixé dans sa mémoire ; et lorsqu'on avait satisfait à sa question, il faisait un nœud à sa ficelle : mais ces nœuds se multipliant de jour en jour, il était obligé de les répéter souvent pour se rappeler leur signification, et de recourir au capitaine Wilson ou aux autres, lorsqu'il avait oublié le sens de chaque nœud particulier. Quand les officiers *du Morse* le voyaient occupé de sa ficelle, ils avaient coutume de dire qu'il lisait son journal. Il demandait souvent des nouvelles de tous les gens de *l'Oroolong*, qui s'étaient embarqués dans différens vaisseaux à la Chine, et surtout du fils du capitaine et de M. Sharp, chirurgien.

Le voyage était peu avancé, quand il pria le capitaine Wilson de lui donner un livre, et de lui

enseigner les lettres, afin de pouvoir lire lorsqu'il les connaîtrait. On lui accorda ce qu'il demandait avec d'autant plus de plaisir qu'il comprenait très vite tout ce qu'on lui montrait.

En arrivant à Sainte-Hélène, il fut singulièrement frappé à la vue des soldats et des canons du fort; bientôt il vit arriver quatre vaisseaux de guerre anglais, parmi lesquels il considéra avec le plus grand plaisir ceux qui avaient deux rangs de canons. On lui expliqua que cette espèce de vaisseau n'était que pour les combats, et que les autres navires qu'il avait vus dans la baie étaient destinés à transporter et à échanger d'une contrée à l'autre le produit du sol et des manufactures. Le capitaine Buller, commandant du vaisseau *le Chaser*, eut la complaisance de le mener à son bord, et un autre capitaine lui fit voir l'exercice des canons et de la mousqueterie, ce qui fit une singulière impression sur son imagination.

Ayant été conduit à une école, il fit entendre qu'il apprendrait comme les enfans, sentant très bien son défaut de connaissances.

Il voulut aller à cheval dans la campagne, ce qu'on lui permit de faire. Il se tenait bien et galopait, ne craignant pas de tomber, et paraissant s'amuser beaucoup de cet exercice, qui était nouveau pour lui.

Visitant le jardin de la Compagnie, il remarqua

quelques allées couvertes formées de bambous qui faisaient le berceau sur un treillage. Il fut étonné de la fraîcheur de ces allées, et observa que ses compatriotes ignoraient les avantages dont ils pouvaient jouir, disant que, dans cette île (Sainte-Hélène), il y avait peu de bois, mais qu'on savait en tirer parti, et qu'à Pelew ils en avaient beaucoup et ne savaient pas en faire usage; ajoutant que, lorsqu'il serait de retour, il parlerait au roi, et lui dirait d'employer des hommes à faire des berceaux comme il en avait vu.

Telles étaient les lueurs d'un esprit qui sentait sa propre obscurité, et qui s'empressait de saisir chaque rayon de lumière qui pouvait l'instruire et le perfectionner.

Avant que *le Morse* quittât Sainte-Hélène, *le Lascelles* arriva, ce qui procura à Lee-Boo une entrevue avec son ami M. Sharp. L'ayant aperçu de sa fenêtre, il courut avec le plus grand empressement le prendre par la main, heureux, après une si longue séparation, de le revoir et de lui témoigner avec vivacité la reconnaissance qu'il avait conservée de ses attentions.

Lorsqu'on arriva près de la Manche, le nombre des vaisseaux qu'il observait dans diverses directions augmentant de plus en plus, il fut obligé d'abandonner son journal; mais il était encore très curieux de savoir de quel côté ils faisaient voile.

Le Morse ayant abordé à l'île de Wight, le capitaine Wilson, son frère, le prince et plusieurs autres passagers quittèrent ce vaisseau, et, passant dans un bateau entre les aiguilles, arrivèrent à Portsmouth le 14 juillet 1784.

En débarquant, le nombre et la grandeur des vaisseaux de guerre qui étaient alors dans le port, la variété des maisons et les remparts attirèrent de nouveau l'attention de Lee-Boo : il paraissait tellement absorbé dans le silence et l'étonnement, qu'il n'avait le temps de faire aucune question.

L'officier du *Morse* chargé des dépêches partant immédiatement pour Londres, le capitaine Wilson, impatient de voir sa famille, l'accompagna, laissant son jeune voyageur aux soins de son frère, qu'il pria de l'emmener dans un carrosse qui devait partir le soir. Aussitôt que Lee-Boo arriva dans cette capitale, il fut conduit dans la maison du capitaine à Rotherhithe, où il se félicita de retrouver son père adoptif, et d'être introduit dans sa famille.

Quoiqu'une partie de son voyage se fût faite pendant la nuit, néanmoins, au lever du jour, ses yeux eurent de quoi s'occuper de tous côtés; et lorsqu'il arriva à sa destination, il n'eut rien de plus pressé que de dire tout ce qu'il avait observé en silence. Il décrivit toutes les circonstances de son voyage, raconta qu'il avait été mis dans une petite maison

qui s'enfuyait avec des chevaux; qu'il dormait, mais qu'il avançait toujours; et que, tandis qu'il allait d'un côté, les champs, les maisons et les arbres allaient de l'autre; chaque chose, d'après la vitesse du voyage, lui paraissant être en mouvement.

A l'heure du repos, M. Wilson lui montra sa chambre à coucher, où il aperçut pour la première fois un lit à quatre colonnes : il ne pouvait concevoir ce que signifiait ce lit. Il sauta dessus, et ensuite à bas, mania et tira les rideaux, entra dans le lit et en sortit une seconde fois pour admirer sa forme extérieure. A la fin, ayant été instruit de son usage et de sa commodité, il s'y coucha pour dormir, disant qu'il y avait en Angleterre une maison pour chaque chose.

Une semaine environ après son arrivée, il fut invité, chez M. Robert Rashleigh, à un dîner où le capitaine Wilson et son jeune voyageur étaient attendus. Lee-Boo ne savait alors que très peu d'anglais : moitié par des mots, moitié par des gestes, il se fit entendre passablement, et parut comprendre la plus grande partie de ce qu'on lui disait, à l'aide du capitaine, à qui il demandait l'explication de ce qu'il ne concevait pas clairement. Il était vêtu à l'anglaise, excepté qu'il portait ses cheveux à la mode de son pays. Il paraissait âgé de dix-neuf à vingt ans, avait une taille moyenne, et un air de

sensibilité et de bonne humeur si prononcé, qu'il prévenait tout de suite en sa faveur. Cet air était animé par des yeux si vifs et si intelligens, qu'on pouvait dire qu'ils exprimaient ses pensées et ses conceptions sans le secours du langage.

Lee-Boo paraissait enchanté de tout ce qui était autour de lui, et disait : « Tout, beau pays, belle « rue, beau carrosse, et maison sur maison jusqu'au « ciel », mettant alternativement une main sur l'autre, par où on comprenait (leurs habitations n'étant toutes qu'au rez-de-chaussée) qu'il regardait alors chaque étage séparé de nos maisons comme une maison distincte.

Il fut introduit chez plusieurs directeurs de la Compagnie des Indes, et chez différens amis du capitaine. On lui fit voir aussi la plupart des édifices publics dans les différens quartiers de la ville; mais son conducteur eut la prudence de ne le mener à aucun spectacle, ni au milieu d'aucune foule, de peur qu'il ne gagnât la petite-vérole, se proposant de le faire inoculer dès qu'il saurait assez d'anglais pour qu'on pût lui faire comprendre la nécessité de cette opération; et jugeant avec raison qu'en lui donnant une maladie aussi malfaisant et aussi incommode, sans lui en avoir auparavant expliqué la nature, et sans y avoir préparé son esprit, cela pourrait altérer la confiance illimitée que ce jeune homme avait en son père adoptif.

Quand il eut pris un peu l'habitude des mœurs du pays, on l'envoya tous les jours à l'académie de Rotherhithe, pour apprendre à lire et à écrire; ce qu'il désirait ardemment, et ce qu'il fit avec beaucoup d'assiduité. Toute sa conduite, pendant le temps de l'école, était si engageante, qu'il s'attira non-seulement l'estime de ses maîtres, mais l'affection de ses jeunes camarades. Dans les heures de délassement, lorsqu'il retournait à la maison du capitaine, il amusait toute la famille par sa vivacité, racontant les particularités qu'il voyait parmi ses camarades, contrefaisant d'une manière plaisante leurs différentes manières, en disant quelquefois qu'à son retour dans l'île Pelew, il deviendrait le maître d'école de ses compatriotes, et qu'on le regarderait comme très savant lorsqu'il enseignerait à lire aux grandes personnes.

Il n'appelait jamais M. Wilson que du nom de *capitaine;* mais il ne donnait à madame Wilson, pour laquelle il avait la plus tendre affection, d'autre nom que celui de *mère,* regardant cette dénomination comme une marque du plus grand respect. On lui répétait souvent qu'il pouvait dire madame Wilson, et il répliquait toujours: « Non, « non, mère, mère. »

Lorsque le capitaine Wilson dînait chez ses amis, il était ordinairement accompagné de Lee-Boo; et dans toutes ces occasions, le jeune homme mon-

trait autant d'aisance et de politesse que s'il eût été habitué toute sa vie à la bonne compagnie : il savait se conformer sur-le-champ à tout ce qu'il voyait des usages du pays, et il me confirma dans l'opinion que j'ai toujours eue, que les bonnes manières *naturelles* sont le résultat *naturel* d'un bon sens *naturel*.

Quelque part qu'il fût, rien n'échappait à ses observations : tourmenté du désir ardent de s'instruire, et demandant sans cesse par quels moyens les effets qu'il remarquait étaient produits, il ne recevait jamais qu'avec reconnaissance les explications qui lui étaient données. Un jour, dans une compagnie, une jeune dame se mit au clavecin, pour voir comment il serait affecté de la musique : il parut fort surpris de ce que cet instrument rendait tant de sons. On l'ouvrit pour lui en faire voir l'intérieur : il le parcourut avec grande attention, suivant de l'œil le mouvement des sautereaux, et paraissant plus occupé de deviner les moyens qui produisaient les sons que d'écouter la musique. On le pria ensuite de chanter une chanson de Pelew : il ne se fit nullement prier, et commença aussitôt qu'on lui en eut fait la demande. Les sons de ce chant étaient si rudes et si discordans, sa poitrine semblait si fatiguée, que toute sa contenance changea, et que toutes les oreilles en furent étrangement choquées. D'après cet échantillon du chant

de Pelew, il n'est pas étonnant qu'un chœur de pareils musiciens, comme on l'a rapporté, ait fait une fois courir aux armes les Anglais à Oroolong. Cependant, au bout d'un certain temps, il apprit deux ou trois chansons anglaises, dans lesquelles sa voix paraissait assez harmonieuse.

Le caractère doux et compatissant de Lee-Boo faisait voir, dans différentes circonstances, qu'il avait apporté de son pays natal cet esprit de philanthropie qu'on a vu y régner; mais il ne s'y livrait qu'avec discrétion et jugement. S'il voyait de jeunes mendians lui demander l'aumône, il leur répondait dans le peu d'anglais qu'il savait, que c'était une honte de mendier pendant qu'ils étaient en état de travailler; mais lorsqu'un vieillard le sollicitait, il n'y pouvait tenir, disant : « Faut donner pauvre « vieux homme. Vieux homme non capable de tra- « vailler. »

Boyam, le Malais que le roi avait envoyé à la suite de son fils, s'étant mal comporté, Lee-Boo pria le capitaine Wilson de le renvoyer à Sumatra (le pays de ce Malais); et Tom-Rose, autre Malais qui avait beaucoup appris de la langue de Pelew, étant venu en Angleterre, s'attacha au prince, ce qui leur convenait parfaitement à tous deux.

Le capitaine Wilson était devenu sujet à des maux de tête cruels, qui le forçaient quelquefois de se coucher sur son lit, et dans ces occasions la

sensibilité de Lee-Boo était toujours alarmée : il s'introduisait doucement dans la chambre de son protecteur, et s'asseyait en silence auprès de lui, restant ainsi sans remuer, et regardant de temps en temps entre les rideaux pour voir s'il dormait ou s'il était à son aise.

Toutes les anecdotes concernant ce singulier jeune homme étant malheureusement renfermées dans un court espace de temps, on n'en doit pas oublier une où son cœur se montre tout entier.

Le capitaine Wilson ayant passé toute la matinée à Londres, demanda, après dîner, à son fils s'il avait fait une commission qu'il lui avait ordonnée avant de sortir. Les deux jeunes amis s'étant amusés à l'exercice de la lance, la commission avait été totalement oubliée. Le capitaine Wilson, choqué de cette négligence, dit à son fils qu'il était un paresseux : ce reproche ayant été fait avec un ton de vivacité, que Lee-Boo prit pour un signe de colère dans le père, il se glissa hors de la salle sans qu'on s'en aperçût. La chose fut bientôt oubliée, on parla d'autres affaires, et dans l'intervalle on s'aperçut que Lee-Boo était sorti. Le fils Wilson, qui avait été envoyé pour le chercher, le trouva dans une chambre voisine, tout abattu, et l'engagea de revenir auprès de la famille. Lee-Boo prit alors la main de son jeune ami, et, entrant dans la salle, alla droit au père, dont il prit aussi la

main, qu'il joignit avec celle de son fils, et, les pressant toutes les deux, les arrosa de larmes qu'il lui fut impossible de retenir.

Madame Wilson ayant fait signe à Lee-Boo, qui était à l'autre bout de la table, de lui envoyer des cerises, et s'apercevant qu'il allait les prendre avec les doigts, se mit à plaisanter, ce qui l'engagea aussitôt à se servir d'une cuillère; mais, tout honteux de cette impolitesse, son visage fut dans le moment couvert d'une rougeur qui perçait malgré la couleur noire de son teint.

Une dame de la compagnie se trouvait incommodée de la grande chaleur du jour; près de s'évanouir, elle fut obligée de quitter la salle : cet aimable jeune homme parut très inquiet de cet accident, et, la voyant reparaître au moment du thé, ses questions et l'attention particulière qu'il eut pour elle marquèrent autant sa tendresse que son bon naturel.

Il aimait beaucoup à aller en voiture, parce qu'il disait qu'en même temps qu'on allait à ses affaires on était assis et on conversait ensemble. Il se plaisait surtout à aller à l'église, et quoiqu'il ne comprît rien au service divin, il en apercevait néanmoins l'intention, et s'y conduisait toujours avec une grande décence.

Le capitaine Wilson ne le laissait sortir que pour visiter des amis, afin que son esprit, plus tranquille,

ne fût point détourné de l'étude de la langue, qui pouvait le mettre en état de comprendre pleinement tout ce qu'on lui expliquerait, et de mieux jouir de tous les objets nouveaux qu'on lui ferait voir. La rivière, le chargement des navires et les ponts l'avaient singulièrement frappé, et on l'avait mené plusieurs fois dans le parc Saint-James pour voir l'exercice et la marche des gardes; ce qui lui plaisait beaucoup, car tout ce qui tenait à l'art militaire fixait particulièrement son attention.

Toutes les fois qu'il avait occasion de voir des jardins, il observait attentivement les plantes et les arbres fruitiers, faisant plusieurs questions sur chacun, et disant qu'en retournant à Pelew il emporterait des semences de ceux qui pourraient y croître. Il parlait souvent des projets qu'il voulait faire adopter au roi, et il paraissait ne considérer la plupart des objets que par le bien qu'ils pouvaient procurer à son pays.

Il avait déjà fait les plus grands progrès dans la langue anglaise, et il se perfectionnait si rapidement dans l'écriture, qu'il aurait eu en peu de temps une très belle main, lorsqu'il fut attaqué de cette maladie contre laquelle on avait pris tant de précautions. Le 16 décembre 1784, il se sentit très indisposé, et, un jour ou deux après, une éruption parut sur tout son corps, et termina ses jours dans le calme et la résignation la plus touchante,

le 27 décembre 1784, dans la vingtième année de son âge.

Avant de mourir il compta les présens qu'on lui avait faits, chargea le médecin de les distribuer parmi les chefs lorsqu'il retournerait à Pelew, et il le pria d'avoir tout le soin possible des grands vases de verre bleu sur des piédestaux, qu'il destinait pour le roi.

Le capitaine Wilson instruisit la Compagnie des Indes de la mort de ce jeune étranger, et reçut ordre de lui faire rendre les derniers devoirs avec toute la décence convenable. Il fut enterré dans le cimetière de Rotherhithe, le capitaine et son frère accompagnant le corps. Tous les jeunes gens de l'Académie se joignirent à eux, et le concours du peuple à l'église fut si grand, qu'on aurait dit que toute la paroisse s'était assemblée pour être témoin des derniers devoirs rendus à un être si chéri de tous ceux qui l'avaient pu connaître.

Bientôt après, la Compagnie des Indes ordonna d'élever un tombeau à Lee-Boo, avec une inscription analogue à la circonstance.

FIN DU VOYAGE DE WILSON.

EDWARD EDWARDS.

(1790.)

Le 10 août 1790, le capitaine Edwards fut commissionné pour prendre le commandement du vaisseau de Sa Majesté Britannique, *la Pandore*, de vingt-quatre canons et de cent soixante hommes, à l'effet d'explorer les mers du sud. Il devait en premier lieu passer à Taïti, et saisir les révoltés du navire le *Bounty*, qui avaient jeté leur capitaine sur un bateau fragile au milieu de l'océan Pacifique, et s'étaient rendus avec le bâtiment à la même île de Taïti. Il devait ensuite observer le détroit de l'Endeavour, afin que le passage de l'Inde au port Jackson, Nouvelle-Galles du sud, fût constaté et assuré dans ses avantages et ses dangers. Le voyage du lieutenant Bligh, commandant du *Bounty*, avait été entrepris dans la vue d'introduire aux Antilles l'arbre à pain et quelques autres plantes utiles des mers du sud.

En quittant l'Angleterre, *la Pandore* toucha successivement à Ténériffe et à Rio-Janeiro, sans avoir éprouvé d'accident autre que la maladie de plusieurs hommes de l'équipage, qui se rétablirent en approchant du cap Horn, où le temps fut, comme

de coutume, froid et orageux. Le 31 janvier 1791, on vit le cap San-Juan, de la Terre des États, et les îles du Nouvel-An. Le 4 mars on aperçut l'île Orientale; le 16 on découvrit une île-lagune, longue d'environ quatre milles, à laquelle on donna le nom de *Lord Ducie*. Les îles-lagunes sont un peu meilleures que les bancs de sable supposés élevés par de petits animaux qui forment les rochers de corail. On les appelle *lagunes* parce qu'elles ont au milieu de leur sol un lac ou une lagune d'eau de la mer, et elles produisent généralement très peu de chose ou rien pour la vie de l'homme. On trouve grand nombre de ces îles dans ces mers du sud, et, n'étant que très peu élevées au-dessus de la surface de l'Océan, leur rencontre est souvent dangereuse pour les vaisseaux, surtout pendant la nuit.

Le 17 mars on vit une autre de ces îles, à laquelle on donna le nom de *Lord Hood*, et qui avait environ six milles d'étendue, avec plusieurs sortes d'arbres, mais sans aucune apparence d'habitans. Deux jours après on en vit une troisième, qui fut appelée *île Carysfort*. Le 22 on dépassa l'île Matei, et le jour suivant on jeta l'ancre dans la baie de Matavaï, à Taïti. Le lendemain au matin, un canot amena de bonne heure à bord un naturel, qui exprima la plus vive satisfaction, et fut très étonné de voir le lieutenant Hayward, un des officiers du *Bounty*, parce que, dit-il, les mutins leur avaient

annoncé que le capitaine Bligh et les autres officiers étaient allés s'établir à Whyttetakee avec le capitaine Cook, qu'on y disait toujours vivant. Toutefois, Christian, chef des mutins, avec neuf de ses compagnons, plus attachés à Bligh que les autres, et plusieurs Taïtiens, hommes et femmes, avaient fait glisser le cadre du *Bounty* pendant la nuit, et laissant le reste de l'équipage à bord, s'en étaient allés sans que personne sût en quel lieu.

Les lieutenans Corner et Hayward furent envoyés avec deux bateaux et vingt-six hommes vers le nord de l'île, à la recherche des mutins, dont quatre se rendirent volontairement. Les bateaux de retour annoncèrent qu'on avait donné la chasse aux autres et pris leur bateau, attaché au rivage, les hommes s'étant sauvés dans les montagnes. En conséquence on dépêcha immédiatement contre ceux-ci le premier officier avec un détachement, et d'après l'agrément du roi O-Too, tandis que le lieutenant Hayward se rendait par eau vers le même lieu et dans le même dessein, avec plusieurs chefs et particulièrement Œdidée. Un Anglais, nommé Brown, laissé ici par un navire américain, se joignit aussi à l'escorte, et lui devint très utile, étant depuis un an dans l'île, familiarisé avec la langue et les coutumes des naturels.

Le lieutenant Corner, en prenant terre à la pointe Vénus, eut plusieurs chefs sauvages pour lui servir

de guides, ainsi qu'un certain nombre de gens du peuple pour porter ses munitions; il passa une rivière rapide descendant des montagnes, et formant de grandes sinuosités et des cartaractes dans sa course vers le mer. Ils passèrent à gué seize fois cette même rivière, les naturels déployant chaque fois beaucoup plus de forces personnelles que les marins : en plus d'une occasion il fallut se servir de cordes pour grimper sur des hauteurs. Durant une halte, l'officier exprima le désir de manger quelque chose, et aussitôt un des naturels courut à un temple, où l'on avait servi de la viande à la divinité du lieu : il en revint avec un cochon rôti, qui ce jour avait été offert au dieu. Ce trait remarquable d'impiété surprit le lieutenant; mais on assura l'officier que le dieu avait plus d'aliment qu'il n'en pourrait manger. Arrivés à la résidence d'un grand chef, ils reçurent de lui l'hospitalité; on tira en l'honneur de son père qui venait de mourir trois volées de coups de fusils sur le corps; mais par malheur le papier des cartouches mit le feu aux couvertures du cadavre, ce qui, d'après les naturels, était presque une sorte de sacrilége.

En même temps M. Hayward avait bloqué par eau les fugitifs, et, à l'aide de Tamarrah, prince des districts supérieurs, il ne leur avait laissé aucune chance d'évasion.

Ainsi privés de toute espèce de secours, pressés

et harrassés sur leur derrière par les naturels, tandis que M. Hayward s'avançait sur leur front, ils se réfugièrent pour y passer la nuit dans une hutte au milieu des bois, où ils furent découverts par Brown, qui, en rampant jusqu'au lieu où ils étaient endormis, les reconnut pour des Européens, au seul toucher de leurs pieds. Le jour suivant, le lieutenant les attaqua; mais, voyant que toute résistance serait inutile, ils mirent bas les armes, et sous une forte garde furent amenés aux bateaux avec leurs fusils attachés à leur dos. On bâtit exprès pour eux une prison dans l'arrière du vaisseau, afin qu'il n'y eût aucune communication entre eux et l'équipage. On crut remarquer que plusieurs des naturels étaient leurs amis: quelques-uns de ces mutins avaient épousé les filles de chefs voisins; et à la fin il y eut une conspiration pour couper les câbles du vaisseau, et le faire flotter sur les rochers, en même temps que les indigènes non-seulement délivreraient leurs amis, mais se partageraient le butin du naufrage. Il est vrai de dire que le roi ni ses frères ou amis n'eurent aucune part à ce complot. L'un d'eux, nommé Orapai, en donna le premier connaissance, et tous se conduisirent de la manière la plus amicale envers les Anglais. Les prisonniers furent visités chaque jour par leurs femmes et leurs enfans: elles témoignèrent beaucoup de chagrin et d'affection à leurs

maris, et dans toutes leurs rencontres la scène était vraiment touchante. Ces fidèles compagnes leur fournirent toutes les délicatesses du pays, durant tout le temps qu'ils restèrent au rivage.

Le 30 mars, le capitaine Edwards reçut une visite du roi O-Too et de ses deux femmes, dont l'une était corpulente, et âgée d'environ trente ans, l'autre délicate, et à peine âgée de seize ans. Tous trois dormaient ensemble, et les deux reines paraissaient vivre en très bonne harmonie. Des présens en cochons, bananes et noix de coco accompagnaient Leurs Majestés. Le jour suivant, un grand heiva ou fête eut lieu en l'honneur des officiers anglais à la pointe Vénus : une bande de musiciens les accompagna du rivage à l'endroit où le roi et son cortége les attendaient. A un coup de sonnette la cérémonie commença : elle consistait en chants, danses, gesticulations et contorsions des visiteurs. Au moment de retourner à bord, les naturels exprimèrent les plus vifs regrets aux Anglais de leur départ, se faisant des entailles à la tête et à la poitrine avec des coquilles, pour exprimer tout leur chagrin, et de manière à faire jaillir le sang de leurs blessures. Plusieurs des naturels avaient promis de partir avec l'équipage; mais, trouvant, après réflexion, qu'il faudrait travailler en Angleterre pour vivre, les indolens Taïtiens, trop paresseux pour cela, renoncèrent à visiter la

Grande-Bretagne. Le roi O-Too, avec ses femmes, désirait faire le même voyage; mais il fut détourné de ce projet par son frère, ses services étant nécessaires au pays, à cause d'une guerre prochaine. Le prince demanda cependant, aussi bien que les autres chefs, qu'on les rappelât au souvenir de leur bon ami le roi George.

Le 8 mai 1791 on dépassa l'île d'York, située près de Taïti, et placée sous le gouvernement de Matuara, frère et délégué d'O-Too : elle a environ douze milles de circonférence. Les trois jours suivans on examina Huaheine, Ulietea, Otaha, Bolabola, pour y chercher les autres révoltés; mais on ne put pas en découvrir un seul. A Bolabola on fut visité par Tatahoo. Les habitans sont plus guerriers que leurs voisins, qui les craignent, au point que le nom d'un homme de Bolabola est un objet d'effroi pour les autres. Une patache de la grandeur d'un bateau de Gravesend, préparée à Taïti, escortait *la Pandore*, sous le commandement d'un des contre-maîtres du vaisseau, avec sept hommes. Le 19 on vit Whyteetakee, île découverte par le capitaine Bligh; un des naturels recueillit M. Hayward dans le *Bounty*, et on acheta une lance du plus beau travail que l'on eût aperçu dans aucune des îles. Le 22 on vit l'île de Palmerston, et, à la grande surprise des Anglais, on trouva une vergue et des planches ou morceaux de bois marqués du sceau

du *Bounty*, mais sans qu'on pût découvrir aucune trace des mutins. Ici le bateau ayant quitté le navire, et le temps et le ciel devenant immédiatement sombres, on ne le revit plus, et l'on n'entendit même plus parler de lui, quoiqu'on eût employé plusieurs jours en explorations avec le bâtiment et d'autres bateaux. Le 6 juin, on vit une île qui fut ensuite appelée *île du Duc d'York;* et le 12 une autre qui reçut le nom *du Duc de Clarence.* La première n'était pas habitée, la seconde était assez peuplée; mais on n'eut aucune relation avec les naturels. Le 18 on découvrit une autre île beaucoup plus grande que celles qu'on avait jusqu'ici aperçues dans ces mers, ayant deux fois l'étendue de Taïti. Les naturels ont une humeur très belliqueuse, mais ils se conduisirent très bien dans leurs rapports avec les Anglais. Cette île reçut le nom *d'île Chatam.* Le 21 on en vit une autre que les indigènes nommaient *Otutuelah*, longue d'environ quarante milles, et avec laquelle on fit un commerce d'échanges de gâteaux, de grains d'oiseaux, de poules, de plumes et d'autres curiosités. Ces insulaires étaient fort timides en venant à bord, et tout ce qu'ils virent sur le vaisseau les étonna beaucoup. Le soir on se sépara de la patache, et croisa pendant deux jours pour la rejoindre, mais inutilement. Procédant vers l'est, on vit une île observée par Bougainville, et le 28 on trouva les

îles Happai, découvertes par le capitaine Cook. Le jour suivant on jeta l'ancre devant Annamooka, une des îles des Amis.

Les habitans se montrèrent voleurs si déterminés, que personne n'osait se promener seul sans courir le risque d'être dépouillé des vêtemens qu'il portait sur lui. Le 30 Tatafee, roi de l'île, fit une visite à *la Pandore*. Les femmes sont ici plus mâles que celles de Taïti, mais elles ont une contenance assez animée qui les rend assez agréables. Plusieurs jeunes filles très jolies furent amenées et offertes à l'équipage par leurs mères, moyennant le prix d'abord d'une hache, ensuite de rasoirs, de ciseaux et d'aiguilles, en diminuant toujours la cherté de ces faveurs. Un commerce d'échange eut lieu en cochons, le porc étant meilleur ici qu'à Taïti. Il y eut beaucoup de tentatives pour dépouiller les personnes détachées qui allèrent couper du bois et de l'herbe : une de ces tentatives se fit sur la vie du lieutenant Corner, qui tua l'agresseur. Le roi ni les principaux chefs n'empêchèrent ces sortes de provocations. Sa Majesté s'embarquait sur *la Pandore* pour Tafoa, une de ces îles qui lui payait tribut, et dont les chefs vinrent lui rendre hommage : il mit d'autorité son pied sur leur tête en signe d'obédience.

Continuant la recherche des mutins, on vit le 14 juillet les îles des Navigateurs de Bougainville, et

on aperçut des habits européens portés par des naturels. Le 18 on découvrit un amas d'îles que l'on nomma *îles Howe*. En courant vers le côté du nord on aperçut un beau détroit ouvert, dans lequel tombaient plusieurs rivières. Les habitans furent très polis et se conduisirent beaucoup mieux que ceux d'Annamooka. Le 23 on passa l'île Pylstart, ou supposée telle; et le 26 l'île de Middelbourg, d'où l'on tira quelques rafraîchissemens, pour ensuite jeter l'ancre à Annamooka, où le vaisseau eut le regret d'apprendre que la patache allège n'avait pas encore paru.

Continuant le voyage, on fut le 7 août devant l'île Wallis; le jour suivant on vit une autre île à laquelle on donna le nom de *Granville*, et dont les naturels se montrèrent avec des intentions hostiles, étant armés de massues qu'ils agitaient en forme de défi; mais étonnés de la taille et de la nouveauté d'un homme de guerre, ils prirent la fuite au premier coup de fusil que l'on tira sur eux. Le 11 on passa sur un banc de corail, où l'on courut quelques dangers. Le 12 on découvrit une île bien boisée, mais non habitée, qui reçut le nom d'*île Mitre*, d'après la forme d'un promontoire assez remarquable. Une autre petite île voisine de celle-là fut appelée *île Cherry*. Le jour suivant on en distingua une troisième que l'on nomma *île Pitt*. Le 17 on trouva des brisans, et le lende-

main au matin on s'aperçut que l'on était embossé dans un double récif qui sans doute devait bientôt surgir pour former une île nouvelle.

Le lieutenant Corner envoya sonder le passage: on ne trouva point d'issue; il jugea donc prudent d'attendre. Au retour du bateau, le navire heurta sur un écueil au moment où l'on s'y attendait le moins. Tout le monde courut aux pompes, le vaisseau ayant neuf pieds de haut dans la cale. Une heure après il en toucha un autre; et pour diminuer son lest il fallut jeter les canons à la mer, une des pompes ayant refusé son usage. Les bateaux ne pouvaient approcher à cause de la violence de la lame. Au point du jour suivant, après une nuit très sombre et très orageuse, l'eau avait tellement gagné qu'il n'y avait plus possibilité de sauver le vaisseau. On tint sur-le-champ un conseil de guerre, et tout l'équipage montra un intrépide dévouement au travail des pompes. On mit les prisonniers en liberté; on eut recours aux planches et aux poulaillières, et à tout ce qui pouvait être flottable pour servir de refuge et de salut à tout le monde; l'eau s'élançait dans les sabords, et un officier, en informant le capitaine qu'une ancre au front était déjà sous l'eau, sauta sur le quart dans l'eau, et pria le capitaine de le suivre, ce qu'il fit. Tout l'équipage les imita quand le vaisseau perdit sa dernière quille et fut enseveli

dans les vagues. Les bateaux s'évertuèrent pour secourir ceux qui étaient en danger; mais ils ne purent les sauver tous, et les cris de ceux qui se noyaient étaient vraiment lamentables. Au lever du soleil les naufragés virent une plage de sable à quatre mille de distance, vers laquelle ils se dirigèrent; et lorsqu'ils furent passés en revue, on reconnut qu'il manquait trente-cinq matelots et quatre prisonniers.

Heureusement on avait sauvé un petit baril d'eau, une pipe de vin, quelques biscuits, quelques fusils et des boîtes de cartouches. Aussitôt, avec une scie et un marteau trouvés dans un des bateaux, on se mit à réparer le tout, et à s'approprier pour un voyage au port le plus voisin. Le détachement se composait de quatre transports : la pinasse, la chaloupe, et deux yoles ou petits exquifs, le tout chargé d'environ cent hommes. Après examen des provisions restantes, on trouva qu'il n'y avait plus que deux petits verres de vin par personne pour seize jours, et le poids d'une balle de fusil en pain : la distance du lieu de la mer où l'on était jusqu'à Timor, le port le plus voisin, étant de onze cents milles, il n'y avait pas de temps à perdre.

Le 30 août 1791 cette petite escadre mit à la mer, les principales provisions étant dans la chaloupe. Afin de tenir les bateaux ensemble, les deux yoles

prirent la tête, et, en examinant quelques parties du rivage de la Nouvelle-Hollande, elles procurèrent un léger supplément d'eau. Les naturels montrèrent d'abord des dispositions bienveillantes, mais soudain ils firent voler une pluie de traits, dont beaucoup traversèrent une planche de chêne d'un pouce d'épaisseur, quoique heureusement personne ne fut blessé. Deux petites îles où l'on chercha en vain des provisions furent nommées îles *Plumb* et *Laforey;* la dernière étant au dernier endroit où l'on pût s'arrêter, tout le monde eut permission d'y goûter un peu de sommeil; mais bientôt on fut éveillé par le rugissement des bêtes féroces. Le lieutenant Corner fut envoyé pour chercher de l'eau, et, en creusant à quatre ou cinq pieds de profondeur, il trouva une source. Un morai ou lieu de sépulture était peu loin de là, offrant des traces d'un feu récent et de pas humains tout autour; et, d'après les os qui jonchaient le sol, on jugea qu'il y avait eu quelques sacrifices. Des matelots trouvèrent quelques huîtres, et tous avec vivacité satisfirent les attaques de la faim. Plusieurs mangèrent des fruits sauvages, en voyant des oiseaux qui en faisaient aussi leur nourriture, ce qui prouvait que ces fruits n'étaient pas vénéneux. Il ne fut permis à personne de s'écarter, les naturels n'étant pas à une grande distance. Tous les bâtimens furent

chargés d'eau, et les bottes du charpentier, qui étaient percées, furent d'abord employées.

Le 2 septembre on se remit en mer. Dans la soirée on vit une île avec un pic élevé : on la nomma île *Hawkesbury ;* et, passant par un canal d'environ deux milles de large près de plusieurs récifs, où l'on aperçut quelques tortues que l'on ne put pas saisir, on entra dans le Grand-Océan indien. Ici la vague menaça de destruction les bateaux, et, pour les conserver, on fut obligé de les trouer ou remorquer. La ligne se rompit deux fois : la nuit fut orageuse, on fut séparé quelque temps, mais le matin on se rejoignit.

Le 7 le bateau du capitaine prit un nigaud, poisson qui, après la succion de son sang, fut partagé en vingt-quatre parts : la soif étant plus grande que la faim, quelques-uns refusèrent leur ration de pain. Le 13 on vit une terre, et le premier qui la découvrit en fut récompensé par un verre d'eau. Les bateaux, se séparant, voguèrent vers elle ; mais pendant quelques heures la force prodigieuse de la lame les empêcha d'y atteindre. Ayant à la fin réussi, on trouva de quoi se remplir l'estomac d'eau douce, ce qui était le plus grand luxe du monde pour l'équipage en ce moment ; et un chef chinois qui arriva et que les voyageurs intéressèrent à leur souffrance, ainsi qu'à leur détresse, en répandit des larmes. Il leur apporta un cochon, des volailles

et d'autres rafraîchissemens, de manière qu'ils connurent de nouveau, après tant de privations, l'abondance de la nourriture et de la boisson.

Cette île était Timor: côtoyant le rivage, les voyageurs gagnèrent Coupang, la capitale. Dans la soirée ils furent parfaitement accueillis par le gouverneur et les principaux habitans, qui, chose étonnante, avaient accordé la même hospitalité au capitaine Bligh, lequel également était arrivé sur un bateau ouvert, qui fut montré aux officiers venus à la recherche des matelots mutinés de ce capitaine. On fit à Timor un séjour de cinq semaines; le 6 octobre on s'embarqua sur un bâtiment hollandais, allant à Samarang, sur l'île de Pava : on y arriva le 30, et l'on fut bien surpris d'y trouver *la Patache*, bâtiment que l'on supposait depuis long-temps perdu. M. Olivier, le commandant de ce petit navire, fit le récit suivant.

Le détachement parut pendant la nuit : les sauvages l'attaquèrent dans leurs canots, et, ne connaissant pas les effets des armes à feu, ils ne parurent pas aussi effrayés que l'on pensait qu'ils le seraient. Le combat fut sérieux : les pièces de canon anglaises firent un grand ravage parmi eux, mais, ne voyant point les balles, ils savaient à peine que leurs compagnons fussent tués. L'un d'eux fut assez agile pour sauter à bord, et, voulant asséner un coup à M. Olivier, il fut tué avant d'avoir pu

réussir. Le jour suivant, ne trouvant point *la Pandore*, le détachement gouverna pour Annamooka, souffrant extrêmement du manque d'eau, à tel point qu'un jeune homme eut le délire et qu'il le conserva plusieurs mois. En atteignant Tofoa, près d'Annamooka, les voyageurs furent attaqués par les naturels, et ne s'en débarrassèrent qu'à coups de fusil.

Après avoir souffert toutes sortes de privations et soutenu plusieurs combats avec les sauvages, les Anglais rencontrèrent, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, le récif sur lequel *la Pandore* frappa; et ne trouvant aucune issue pour se dégager, on avança hardiment sur l'écueil, d'où il ne restait plus d'autre alternative que la famine ou le naufrage. De ce théâtre de dangers ils gagnèrent un petit établissement hollandais, où le gouverneur avait déjà reçu les hommes du *Bounty;* et comme M. Olivier n'avait point de commission, leur frêle embarcation étant évidemment d'un bois étranger, ce même gouverneur crut, non sans probabilité, qu'ils étaient les mutins. Il les fit donc surveiller par une garde, il les traita du reste avec humanité, et lorsqu'une occasion se présenta, il les envoya plus loin, c'est-à-dire à Samarang.

Samarang est une jolie ville, d'une étendue considérable, avec des maisons régulières et belles, et des rues terminées par quelques édifices publics

ou autres, qui présentent un aspect agréable; mais l'introduction des canaux nuit plutôt qu'elle n'ajoute à la beauté et à la salubrité. La place de gouverneur n'est que la seconde des établissemens hollandais, la première est à Batavia; néanmoins elle est si lucrative, que celui qui la remplit est changé tout les cinq ans. Le capitaine Edwards y trouva en garnison un régiment du duc de Wurtemberg. Les alligators sont communs dans le voisinage, et très dangereux pour les personnes qui se baignent ou qui parcourent le bord de l'eau. Le gouverneur apprit aux Anglais que, un jour à la chasse, un des noirs, ayant à franchir un ruisseau, fut saisi par un de ces amphibies qui allait le dévorer, lorsque lui, gouverneur, tira sur le monstre et le tua.

De Samarang, les Anglais se rendirent à Batavia. Durant leur séjour à ce port, et dans leur traversée jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ils perdirent beaucoup de malades. Au Cap les officiers anglais trouvèrent de quoi se remettre de leurs fatigues. Ils en repartirent pour Sainte-Hélène et l'Ascension, où ils arrivèrent sans aucun accident. De là ils firent voile pour Rotterdam, où le bâtiment fut laissé; et bientôt après ils eurent la satisfaction de remettre le pied sur leur sol natal, en Angleterre.

MISSIONNAIRES ANGLAIS.

OCÉAN PACIFIQUE.

(1796.[1])

Le voyage suivant, quoique non accompli strictement autour du monde, est tellement lié avec les relations du même genre, qu'il ne paraîtra point déplacé dans notre collection. Il fut exécuté dans des vues tout-à-fait chrétiennes, au nom de la Société des missionnaires anglais, et il eut des résultats tout à la fois heureux pour la géographie et l'Évangile, ainsi qu'on va le voir.

Les découvertes faites dans le Grand-Océan méridional, durant les voyages entrepris d'après les ordres du roi d'Angleterre George III, excitèrent

[1] La date de ce voyage est de six ans postérieure à la période qu'embrasse le chap. Ier, dans lequel nous avons classé le voyage de La Pérouse; mais comme il y est question de plusieurs faits analogues, et que les découvertes des missionnaires anglais ont eu lieu sous la direction du même capitaine Wilson, qui a relâché en 1783 aux îles Pelew, nous avons pensé que le lecteur aimerait à trouver ici la relation qui va suivre, d'autant plus que le chapitre II relatif aux voyages effectués de 1790 à 1800 devra contenir plusieurs grandes relations, comme celles de Vancouver et de d'Entrecasteaux, et que l'espace pourrait manquer pour les détails que l'on va lire.

vivement l'attention publique, et firent connaître un monde jusqu'alors entièrement ignoré. On découvrit des îles innombrables semées en différens groupes sur le vaste océan Pacifique. Le trafiquant examina si elles offriraient des moyens de commerce; le naturaliste explora le sujet particulier de ses recherches, et l'astronome chercha une station d'où il pût observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, afin d'en tirer un utile enseignement pour la science des astres. Des hommes plus généreux encore dirigèrent leurs vues philanthropiques vers ces régions lointaines: ils songèrent à y porter le bienfait de l'Évangile. Une société de missionnaires s'établit donc, et eut bientôt de nombreux appuis dans la Grande-Bretagne.

A peine cette société eut-elle manifesté ses intentions, que les encouragemens et les souscriptions volontaires abondèrent autour d'elle. Une expédition fut alors décidée pour les îles de la mer du Sud : trente hommes, six femmes et trois enfans furent présentés au choix du directeur pour commencer la mission, et agréés par lui.

Le capitaine Wilson, avec son premier enseigne, qui était son neveu, fut désigné pour conduire cette expédition, et le vaisseau *le Duff*, chargé de marchandises pour les Indes orientales, mit à la voile de Portsmouth le 24 septembre 1796. Le 13 octobre il aperçut l'île de Sel, une des plus

septentrionales du Cap-Vert, et le 12 novembre il mouillait dans le havre de Rio-Janeiro.

En quittant la côte du Brésil, le capitaine Wilson avait le projet de doubler le cap Horn pour se rendre à Taïti, lieu principal de sa destination; mais, en approchant des hautes latitudes méridionales il craignit d'exposer les femmes et les enfans qui se trouvaient à bord, dans une saison dangereuse pour franchir l'extrémité australe de l'Amérique, et il résolut de prendre sa route vers l'est, c'est-à-dire de passer à peu de degrés sud du cap de Bonne-Espérance, de faire voile ensuite vers le cap sud de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, en conservant la trace des vents occidentaux jusque près du méridien de Taïti, pour voguer alors au nord vers cette île.

Le 21 février 1791, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-sept jours depuis son départ de Rio-Janeiro, le navire, après un trajet d'environ treize mille huit cent vingt milles sans avoir rencontré ni vaisseau ni rivage, aperçut l'île de Toubouai, découverte par le capitaine Cook en 1777, et où les révoltés du *Bounty* essayèrent de fonder un établissement en 1789. Comme il avait été souvent question durant la traversée de partager le nombre des missionnaires en trois sections, l'une pour les îles de la Société, l'autre pour les Marquises, et la

troisième pour les îles des Amis, ce partage eut lieu le même jour.

Le 4 mars les missionnaires touchèrent heureusement à l'île si désirée de Taïti. Les naturels les accueillirent avec des cris joyeux, en répétant *tayo ! tayo !* c'est-à-dire *amis ! amis !*

Nos prêcheurs d'évangile eurent d'abord quelque peine à se faire écouter des indigènes : une circonstance fortuite vint à leur secours : deux Suédois, échappés au naufrage d'un navire de leur nation, événement arrivé le 6 mars 1792, se trouvaient dans l'île de Taïti, dont ils avaient adopté les coutumes et appris l'idiome. Ils s'offrirent pour intermédiaires entre les naturels et les Anglais, et ils rendirent à cet égard d'importans services à ceux-ci.

Les missionnaires furent reçus à Taïti par le jeune roi O-Too et sa femme Tetua, l'un et l'autre portés sur les épaules de leurs sujets. Wilson annonça au roi, par l'organe de l'interprète, le Suédois Pierre, que leur seul intention en quittant l'Angleterre avait été de les visiter et de leur faire du bien, comme aussi le désir des missionnaires était de répandre en cette île les bienfaits de l'instruction, ne demandant, en échange, que le don volontaire d'une pièce de terre suffisamment pourvue d'arbres à pain et de cocotiers, et assez étendue pour contenir un jardin et des maisons qui y seraient élevées, et appartiendraient à la mission,

laquelle ne se mêlerait jamais de leurs guerres, et ne se servirait de ses armes que pour sa propre défense, supposant qu'en aucun temps la même mission ne pourrait être molestée parmi les naturels; que s'ils y consentaient elle se fixerait dans leur île, qu'autrement elle irait s'établir ailleurs. On eut beaucoup de peine à régler cette affaire, mais elle le fut par l'entremise du roi, qui reçut un présent ainsi que la jeune reine.

Ce fut sur la partie orientale de l'île, dite *la Pointe de Vénus,* que s'établirent les missionnaires. La cérémonie de prise de possession eut lieu par les soins de Pierre, le Suédois, qui servait toujours d'interprète. Les divers chefs de l'île étaient présens; les Taïtiens observèrent ici un silence religieux, et tout s'accomplit à la satisfaction des Européens.

Le Suédois s'étant offert d'accompagner les missionnaires aux îles des Amis, pour les aider à y remplir leurs pieux desseins, le capitaine Wilson y consentit, pensant qu'il leur serait extrêmement utile, de même ensuite qu'aux îles Marquises. Le vaisseau partit en conséquence de Matavaï, passa au sud des îles de la Société, en vue d'Huaheine, Ulietea, Otaha et Bolabola, et se rendit à l'île Palmerston. Le 5 avril il vit l'île Sauvage, et de là il vogua pour Tongatabou.

Le 23 mai on découvrit une île basse qui fut

nommée *île du Croissant*, à cause de sa forme. Elle a six ou sept milles de circonférence, et gît par 23 degrés 22 minutes de latitude sud, et 225 degrés 30 minutes de longitude est. On se dirigea ensuite à l'ouest-nord-ouest, vers une île où l'on distingua deux montagnes voisines l'une de l'autre, assez hautes pour être aperçues à la distance de quatorze ou quinze lieues, et qui furent appelées *montagnes du Duff*, nom du navire.

En continuant à voguer au nord-nord-ouest, on trouva une île de trois lieues de longueur, avec plusieurs autres assez élevées et assez considérables, formant un groupe de cinq ou six lieues de longueur, avec un récif à trois milles de la principale, et qui l'entoure probablement tout entière. Le groupe fut appelé *îles Gambier*, en l'honneur de l'amiral de ce nom, qui avait favorisé l'équipement du navire *le Duff*. Les montagnes de Duff, qui reposent au centre, sont situées par 23 degrés 12 minutes de latitude sud, et 225 degrés de longitude est.

Le 26 mai on passa, par 21 degrés 36 minutes de latitude sud, et 224 degrés 36 minutes de longitude est, devant *l'île de lord Hood*, ainsi nommée par le capitaine Edwards, qui l'avait découverte le 17 mars 1791. Le 28, par 18 degrés 34 minutes de latitude sud, on découvrit une autre île basse

qui fut nommée *île Scarl*, en l'honneur d'un des armateurs du navire.

Le 5 juin, devant la baie de la Résolution, le vaisseau fut environné de canots et de femmes nues qui nageaient avec grâce, et qui étaient fort belles. Le chef de l'île vint offrir sa sœur au capitaine, qui lui fit présent d'une hache, d'un miroir et d'une paire de ciseaux. Le chef manifesta une grande joie en apprenant que deux des missionnaires avaient le projet de se fixer dans son île, et il leur promit une maison.

Les naturels avaient des moraïs ou cimetières analogues à ceux de Taïti : les morts y sont ensevelis sous de larges pierres. Ces indigènes ont une multitude infinie de divinités, dont aucune n'est supérieure à l'autre. Ils ne leur offrent que des porcs et jamais d'hommes en sacrifice. Le chef préside à tous les districts avec ses autres frères. Il n'y a aucun gouvernement régulier, aucune loi établie, aucun châtiment; mais la coutume sert de règle générale.

Le 3 juillet on atteignit la petite île Tiookea. Le 6 on revit les montagnes de Taïti. On arriva assez à temps pour empêcher un des arréoys de détruire un enfant qui venait de naître; car on se rappelle que cette association de débauchés avait consacré l'horrible coutume de détruire leur progéniture, pour empêcher les progrès de la population

parmi eux. Le chef de l'île promit de favoriser les missionnaires dans leurs humains efforts.

La relation des missionnaires contient sur les moraïs quelques détails que nous ne reproduirons point, parce que nous ne ferions guère que répéter ce qui a été beaucoup mieux développé par le capitaine Cook. Nous passerons également sous silence la partie de la même relation, touchant les funérailles, et cela par les mêmes motifs.

A Tongatabou, les naturels exprimèrent beaucoup de surprise en voyant combien les coutumes des missionnaires différaient de celles de leurs compatriotes, qui consumaient leur temps dans la paresse et l'indolence. Un des naturels avait quatre femmes, un autre trois, un autre deux. Le gouvernement de cette île est un mélange de despotisme et de patriarcat. Cette même île exerce une souveraineté absolue sur le groupe entier, sans en excepter Fidgi. Tongatabou se divise en trois districts, ayant chacun un gouverneur particulier. Le peuple possède d'excellentes qualités : il est bon et prévenant envers les étrangers. Il est assez commun d'y rencontrer des individus qui se plaignent d'y mourir de faim, et aussitôt qu'ils reçoivent quelque nourriture, ils se la distribuent, le distributeur ne prenant pour lui que la plus faible part, et quelquefois pas du tout.

Les mariages ont lieu presque sans aucune céré-

monie. Le jeune homme qui recherche une jeune fille s'adresse aux parens de celle-ci, et quand le père a consenti à l'union, il revêt sa fille de nouveaux habits, il lui fait un cadeau de cochons et d'ignames, et la future est conduite chez son prétendant, qui la reçoit comme une visite ordinaire. La fiancée est libre de retourner ensuite auprès de son père jusqu'à la consommation du mariage, ou de rester immédiatement avec son futur époux.

Le 7 septembre le vaisseau quitta l'île de Tongatabou. Le 13 il passa au nord des îles Middleton. Le 25 on aperçut un groupe d'îles, qui fut appelé le groupe du *Duff*. Le jour suivant on vit l'île Swallow et l'île du Volcan, ensuite l'île Egmont, découverte par le capitaine Carteret. Le 6 octobre on passa devant les îles Pelew. Le 21 novembre on fut en vue de Macao. Le 2 janvier 1798 on reprit la mer; le 20 mars on était à Amboyne, d'où l'on repartit pour doubler le cap de Bonne-Espérance et retourner en Angleterre, où l'on arriva le 8 juillet suivant, après une navigation aussi heureuse que l'objet de la mission avait été satisfaisant.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

MATIÈR

LIVRE CI
Jean-Fr

§ 21. Sup
sur l
tendu
rence
les c
faire
Tchol

§ 22. Mou
lieute
au ha
ficieu
dales
lettre
la Cr
pitai
velle
Kamt
notre
la ba

§ 23. Dét
rons
pace
couv
ligne
iles
ger

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TREIZIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE CINQUIÈME. — CHAPITRE Ier. — (1780-1790). — Jean-François de La Pérouse. 1

§ 21. Supplément aux chapitres précédens. Nouveaux détails sur la côte orientale de la Tartarie. Doute sur la prétendue pêcherie de perles dont parlent les jésuites. Différences physiques entre les insulaires de ces contrées et les continentaux. Pauvreté du pays. Impossibilité d'y faire aucun commerce utile. Langue des habitans de l'île Tchoka ou Ségalien. *ib.*

§ 22. Mouillage dans la baie d'Avatscha. Accueil obligeant du lieutenant Kaborof. Arrivée du gouverneur d'Okhotsk au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Bienveillance officieuse du gouverneur à notre égard. Bal des Kamtschadales. Un courrier arrivant d'Okhotsk nous apporte nos lettres de France. Nous découvrons le tombeau de M. de la Croyère, et nous y attachons, ainsi qu'à celui du capitaine Clerke, une inscription gravée sur le cuivre. Nouvelles vues d'administration de M. Kasloff relatives au Kamtschatka. Nous obtenons la permission d'envoyer notre interprète en France avec nos paquets. Départ de la baie d'Avatscha. 18

§ 23. Détails sommaires sur le Kamtschatka. Nous parcourons, sur le parallèle de 37 degrés 30 minutes, un espace de trois cents lieues pour chercher une terre découverte par les Espagnols en 1620. Nous coupons la ligne pour la troisième fois. Nous avons connaissance des îles des Navigateurs, après avoir passé sur l'île du Danger de Byron. Nous sommes visités par beaucoup de

Pages.

pirogues, nous faisons des échanges avec leurs équipages, et nous mouillons à l'île Maouna. 51

§ 24. Mœurs, coutumes, arts et usages des insulaires de Maouna. Contraste de ce pays riant et fertile avec la férocité de ses habitans. La houle devient très forte : nous sommes contraints d'appareiller. M. de Langle, voulant faire de l'eau, descend à terre avec quatre chaloupes armées. Il est assassiné. Onze personnes des deux équipages éprouvent le même sort. Récit circonstancié de cet événement. 86

§ 25. Départ de l'île Maouna. Description de l'île d'Oyolava. Échanges avec ses habitans. Vue de l'île de Pola. Nouveaux détails sur les mœurs, les arts, les usages des naturels de ces îles, et sur les productions de leur sol. Rencontre des îles des Cocos et des Traîtres. 110

§ 26. Départ des îles des Navigateurs. Nous dirigeons notre route vers celles des Amis. Rencontre de l'île Vavao et de différentes îles de cet archipel, très mal placées sur les cartes. Les habitans de Tongatabou s'empressent de venir à bord et de lier commerce avec nous. Nous mouillons à l'île Norfolk. Description de cette île. Arrivée à Botany-Bay. 135

§ 1. Mémoire sur les habitans des îles de Pâques et de Mowée par M. Rollin, chirurgien de la frégate *la Boussole*, commandée par M. de La Pérouse, pendant son voyage autour du monde. 163

§ 2. Mémoire sur les Américains, par M. Rollin, chirurgien de la frégate *la Boussole*. 173

§ 3. Mémoire sur les habitans de l'île de Tchoka et sur les Tartares orientaux, par M. Rollin, chirurgien de la frégate *la Boussole*. 188

MAURELLE. — Voyage de Manille à San-Blas (1780-81). 201

Préliminaire du voyage. *ib.*

§ 1. Départ du port de Sisiran, situé sur la côte orientale de l'île Luçon, par 14 degrés 20 minutes de latitude nord, et 126 degrés 34 minutes à l'ouest de Saint-Lucas ou Lucar, en Californie par 121 degrés 20 minutes à l'est de

Pages

Paris, et 20 minutes à l'ouest de Saint-Bernard ou Bernard dans le débouquement. 212

§ 2. Départ du port du Refuge, dans les îles de Don Martin de Mayorga, par la latitude de 18 degrés 38 minutes, et 179 degrés 52 minutes à l'est de Paris. 255

§ 3. Départ de la rade d'Umata pour l'île de Guaham, capitale des îles Mariannes, située par 13 degrés 10 minutes de latitude nord, et 21 degrés 28 minutes à l'est de Manille. 274

Portlock et Dixon (1785-88). 279

Bligh. — Voyage à la mer du Sud (1787-89). 309

Meares. — Voyage des côtes d'Asie à la côte nord-ouest d'Amérique (1786-89). 334

Préliminaire. *ib.*

Premier voyage (1786-87). 335

Deuxième voyage (1788-89). 343

Wilson. — Voyage aux îles Pelew (1783). 379

Edward Edwards (1790). 418

Missionnaires anglais. — Océan Pacifique (1796). 435

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME.